

Mustapha Benfodil

Dilem Président

Biographie d'un émeutier

INAS EDITIONS

« Dilem met de la métaphysique dans ses dessins et les bourre de sens et de contre-sens. De dérision, de passion du monde. Dilem est de cette trempe là, de ce génie là. Il souffre en rigolant, comme un chérubin inénarrable. Il nous fait souffrir aussi, jusqu'à mourir de rire. »

Rachid Boudjedra

« Je pense que Dilem ne peut intéresser que parce qu'il est ce Harrachi, cet émentier, celui sur qui ont été exercés, comme sur une bête de laboratoire, tous les échecs de l'Algérie, tout ce qu'on a connu depuis l'Indépendance. »

Ali Dilem

Chronique d'un délicieux interrogatoire

Dans la petite famille des caricaturistes, un nom a raflé tous les suffrages. J'ai nommé : Ali Dilem. Ce livre s'attache à raconter son histoire. A la clé : une compile des moments forts de la vie de notre croqueur croquignolet, avec ce qu'elle a de tendre, de drôle, de cruel, de pathétique, de dérangeant, de passionnant et de passionnel.

Je tiens d'emblée à souligner que ce livre est moins une hagiographie au goût de panégyrique qu'une biographie aux airs d'album de famille. Comme on le verra, la vie de Ali Dilem, si singulière soit-elle, ne se conjugue pas toujours à la première personne du singulier. Car la vie de Dilem est une histoire collective à elle seule, et à ce titre, le parcours de notre trublion fétiche mérite d'être médité comme la photographie d'une époque, d'un moment collectif, tant sa vie se confond avec celle de tout un pays, de toute une génération. Une génération qui l'acclame et le proclame comme une idole, un symbole, voire carrément un leader, au point de l'embarrasser par tant de sollicitation et de sollicitude. Que de fois, en effet, ne s'est-il défendu, tout au long de nos entretiens, d'être le porte-parole d'une quelconque jeunesse insurgée. Il me disait : « *Je ne veux pas m'improviser porte-parole d'une génération. Ce serait malheureux qu'un misérable dessinateur de Mickeys le fasse. Soyons sérieux ya l' khawa !* »

L'on ne peut s'empêcher en tout cas de voir dans l'œuvre de l'éditorialiste graphique du quotidien *Liberté* quelque chose qui est de l'ordre de l'engagement ; un engagement rageur confinant au sacerdoce, loin de toute désinvolture, lui qui a fait de la « *démystification de ce pouvoir* » comme il dit, son dada, pour ne pas dire sa raison d'être. Mohamed Benchicou, son maître à penser, résume parfaitement cet état d'esprit lorsqu'il écrit : « *Dilem a une âme de justicier. Il ne dessine pas pour passer le temps mais pour faire mal, pour écorcher les crapules et les puissants.* » (*Le Matin* du 31 janvier 2002). Ainsi, la vie de Ali Dilem est, en elle-même, un pamphlet, lui, l'émeutier-né qui a porté la révolte sourde de tout un peuple, et qu'un peuple entier a porté.

Rendons-lui à tout le moins grâce d'avoir hissé le dessin de presse au rang d'un art populaire. Il tombe sous le sens que l'héritage des aînés n'est pas pour autant balayé, à Dieu ne plaise. Il serait, au demeurant, ingrat et injuste d'occulter le travail des « pères fondateurs » dont je salue ici le mérite, eux qui ont grandement contribué à populariser la caricature (mais aussi la BD et le dessin de manière générale) même si avec moins de bonheur, vu l'éventail réduit des titres de la presse nationale avant 1990. Je pense aux Slim, Maz, Rachid Kaci, Haroun, Fathi Bourayou, Tenani, Aïder et autre Amouri, avec un hommage particulier à l'immense Sid-Ali Melouah qui nous a quittés le 4 juin 2007. A cette constellation de croqueurs lumineux est venue s'arrimer une brochette de jeunes talents qui assurent brillamment la continuité : les Ayoub, Gyps, Le Hic, Djamel Noun, Abi Mounir, Dahmani, Elho (Hocine Boukella), Islam, sans oublier cet autre monstre sacré qu'est Chawki Amari, premier dessinateur, dois-je le rappeler, à avoir goûté aux geôles du régime pour une simple « saute d'humour », et qui, à l'heure même

où j'écris ces lignes, risque d'y retourner, cette fois, sous la casquette du chroniqueur. C'est donc à eux tous, les pionniers aussi bien que leurs « épigones » étoilés, que je pense aussi, en faisant ce livre. En dernière analyse, c'est toute la saga de cet art qui est rendue ici.

Au reste, il me brûle d'apporter cette précision de taille: Dilem n'a jamais « commandé » ce livre. Même si la vanité est humaine, force m'est de témoigner que je n'ai pas vu en Ali un collectionneur de compliments, encore moins un outrecuidant freluquet s'échinant à quémander la flatterie et arroser sa fleur de Narcisse aux paroles sirupeuses de son entourage. J'ai trouvé plutôt un jeune homme doté de beaucoup de discernement, d'une haute exigence morale et intransigeance politique ; un jeune homme profondément inquiet, constamment sur le qui-vive, d'une touchante fragilité, habité par une angoisse perpétuelle. Il est surprenant de voir combien il est désabusé, lui qui promène un regard plein de désenchantement sur les choses de ce monde, et qui observe, avec un étonnement mâtiné à la fois de dédain et de désolation, la façon avec laquelle courtisans et parvenus se jettent petitement sur le superficiel et le mondain. Je me dois donc de rendre justice à sa lucidité, à son humilité et à sa grande sensibilité. Ali Dilem n'a jamais demandé à être immortalisé dans un quelconque opuscule. S'il y a un mot qui résume ce garçon, si démesuré soit-il dans son trait et dans son imagination, ce mot serait « pudeur ». « *Ya errab ! Au lieu de faire un bouquin sur un géant comme El Badji, on s'intéresse à la vie d'un misérable caricaturiste !* » martelait-il avec agacement. S'il a accepté de jouer le jeu, c'est dans l'esprit du « service minimum », juste de quoi témoigner d'une époque et rendre hommage, à l'occasion, à une flopée d'artistes – et non des moindres – qu'il a eu la chance de croiser sur son chemin : Mekbel, Matoub, les Asselah, Djaout, Martinez, Alloula, Allalou, Boudjedra, Idir, Fellag, Yasmina Khadra, et une légion d'autres grands noms de la culture algérienne. J'ai eu beau le prier de me gratifier d'un autoportrait, il n'a pas cédé à mes instances. Pas plus qu'il n'acceptera de poser pour une séance-photos. C'est dire tout le scrupule qu'il avait à passer pour la « star » qui dicterait sa biographie à un « nègre ». Il me disait d'un ton péremptoire, lors de nos apartés : « *C'est ton bouquin, je ne suis qu'un sujet.* »

*

Pour la petite histoire, l'idée de consacrer un livre à cet enfant terrible de la presse algérienne, je la dois à Abrous Outoudert, l'ancien directeur de *Liberté*. Le déclencheur du livre c'était, pour tout dire, la première convocation de Ali Dilem par la police et les démêlés qu'il avait eus, plus tard, avec la justice. Au-delà de l'émotion et de l'indignation que commandaient l'urgence de la situation, ces circonstances avaient exacerbé mon sentiment que le plus attendrissant de nos empêcheurs de tourner en rond méritait un peu plus qu'un ou deux articles scandalisés. Le soutien bienveillant de Abrous Outoudert ou...« Monsieur le Directeur » comme je me plaisais à l'appeler, y a fortement pourvu en me suggérant de faire carrément un livre, et en mettant tous les moyens de mon côté, à cet effet.

Il est vrai que les tracasseries judiciaires de Ali Dilem ne constituent pas un précédent, Chawki Amari l'ayant devancé sous ce chapitre, comme je l'avais

signalé précédemment. Qu'on se souvienne, en effet, de ce fameux été 96 où le non moins décapant caricaturiste et chroniqueur du quotidien *La Tribune* à l'époque avait été incarcéré un mois durant, à Serkadji, pour un dessin jugé attentatoire à l'emblème national. Si Dilem n'avait pas été inquiété jusqu'à cette date, ses dessins n'en étaient pas moins honnis et maudits par les gardiens du Temple et les défenseurs attitrés des *Tawabit al-wataniya*, les sacro-saintes constantes nationales. « *Je touche du bois* » me dira-t-il, lui qui avait flirté plus d'une fois avec les foudres des Ponce Pilate de la tentation liberticide, en incorrigible iconoclaste qu'il a toujours été.

Le 26 janvier 2002, Dilem est convoqué donc par la police pour répondre d'un dessin paru le 29 novembre 2001, et brocardant, une fois de plus, le haut gratin de la hiérarchie militaire. L'info circule comme une traînée de poudre dans les rédactions et jette l'opinion en émoi. Et pour cause. C'est la première fois que Ali Dilem est esté en justice pour un dessin de presse. C'était un fait inédit dans la mesure où c'était bien la première fois que l'auguste MDN, le bien distingué Ministère de la défense nationale, réagissait d'une manière, pour ainsi dire, officielle, à une caricature, alors que Dilem n'en était pas à son premier coup de patte « anti-généraux ».

Le 16 juin 2001, soit quelques mois avant cette affaire, le même Dilem avait provoqué un tollé en annonçant une grève de la faim pour protester contre les amendements introduits dans le Code pénal, et qui visaient à clouer le bec à la profession en portant au centuple le « barème » des sanctions prévues contre les journalistes coupables de diffamation, entendez surtout celle qui s'en prenait à la personne du président de la République ou les Corps constitués. Dans l'un des articles introduits dans cet édit, il était clairement souligné que le dessin de presse était logé à la même enseigne. Du coup, d'aucuns diront à juste titre qu'il ne manquait que le nom de celui à qui cette mise en garde à peine voilée était adressée, à savoir Ali Dilem *himself*. Si bien que l'on a surnommé cet oukase, l'« amendement Dilem ». Une drôle de consécration...

Au détour d'une question sur l'épisode de son assignation, Dilem aura ces mots à la bouche : « *Un général qui a peur d'une caricature, je trouve ça mesquin. C'est pas sympa pour l'ALN ! Un pays qui est dérangé par un caricaturiste, je trouve ça dramatique.* » En février 1994 déjà, Ali est convoqué avec Mekbel à la Présidence pour répondre d'une série de dessins où il taquinait le Président Zeroual en le surnommant « Zorro ». Loin de s'assagir, il persévère dans la chose où il a le plus excellé : l'insolence. Mais cet agitateur coquin a-t-il seulement conscience de son audience, et...j'allais dire...de son aura ? Il n'en fait pas un motif de fierté en tout cas. Il est même consumé par la gêne dès que je commence à lui parler comme à un héros populaire. « *J'aurais aimé être un héros en sauvant une gamine noyée dans Oued el Harrach !* » me fait-il, avec ce côté *redjla* (viril) qui est, dirait-on, consubstantiel de son caractère.

*

Pertinent, impertinent, torturé, tourmenté, généreux, exaspérant, gouailleur, affectueux, timide, téméraire, émotif, survolté, déjanté, écorché vif, cassant, attachant, tranchant, attendrissant, impulsif, bref : il a pour lui une kyrielle d'adjectifs. Mais tous les adjectifs, tous les superlatifs, sont impuissants devant son

génie et son étonnante lucidité, sa personnalité déconcertante, et son caractère si déroutant. Cependant, quelle que fût l'étiquette qu'on pourrait lui coller, il est un sentiment qui traverse avec constance tous ses états d'âme : son incommensurable amour pour son peuple et sa passion de l'Algérie. Rien que pour cela, je voulais appeler ce livre : *Dilem L'Algérien*. J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi authentique. Quelqu'un qui rétorque à une jeune fille qui s'est entichée de lui : « *Va voir quelqu'un de plus intéressant, ana n'dir el mikiate !* » (moi je fais des Mickeys). La vérité est qu'il a d'autres chats à fouetter, lui, comme foutre la merde dans la monarchie bouteflkienne en lâchant son armée de guignols contre les apparatchiks du système. Il eût pu aligner les glorioles en menant une vie d'artiste mondain et mollement consensuel, mais voilà : il a ce serment rageur dans le ventre qu'il porte comme un ulcère de la colère.

Par moments, il me donnait la nette impression qu'il s'interdisait d'être heureux. « *J'ai fait le deuil de ma jeunesse* » entonne-t-il. Toute la journée enfermé dans sa boîte de Rotring. Tout le temps reclus dans ses doutes, éternellement insatisfait de lui-même. Qu'est-ce qu'il aurait aimé être un anonyme parmi les anonymes ! Il me jurait qu'il aurait volontiers échangé sa vie contre celle d'un illustre inconnu ; une femme, trois gosses, une Passat 78 et un deux-pièces à Bab-Ezzouar. « *Qu'est-ce que tu es bien quand tu n'es pas conscient de la gravité des choses !* » fulmine-t-il. Un type qui vit dans sa bulle, au propre plus qu'au figuré. Oui. Le dessinateur le plus en vue, le plus envié, boude le confort gras et facile. Sa vie est un trip. Il dessine et désespère avec ses tripes, il ne sait pas tricher, il fait tout avec ses tripes, avec une rare abnégation, et une virtuosité hors pair.

Car son lot, c'est d'être, justement, l'empêcheur de tourner en rond, l'emmerdeur en chef de la République, le frondeur tellement maudit et tellement adulé. Chez lui, c'est presque existentiel. C'est ontologique. Ce petit emmerdeur qui pousse l'outrance jusqu'à l'outrage, n'ayant cure des conséquences, et qui a le culot de cracher dans la gueule des généraux en leur criant : « *Cassez-vous !* ». Qui tutoie les Toufik, les Belkheir, les Lamari, les Nezzar et le reste de la bande aux Majors avec la hargne de celui qui n'a pas les jetons, et qui n'a pas froid aux yeux. Celui qui part de cette boutade décapante, usant en maître du sens de la formule, comme dans ces répliques au vitriol, à la fois hilarantes et si bien tournées, qui fusent de ses bulles : « *Le premier facteur de mortalité en Algérie c'est le pouvoir !* », avant de jeter cette saillie cinglante : « *Je ne m'explique pas comment un Toufik peut se brosser les dents le soir et aller tranquillement se coucher !* »

*

Je me demande parfois comment a-t-on pu voir en lui un dandy arrogant, voire un exécration « bad-boy », juste parce qu'il est passé, tel un rouleau-compresseur, sur tous nos tabous. Il est vrai que son char n'a pas fait dans le détail, écrabouillant sans ménagement notre pudibonderie étriquée et chafouine. Mais si c'est cela son tort, alors, soit ! Grand bien nous fasse ! On gagnerait même à prendre exemple sur lui et mettre un peu de gaieté pimentée dans notre train-train constipé et gavé de bienséance. Car c'est de cela, en définitive, que Dilem est « coupable » : d'avoir grillé tous nos feux rouges en brûlant, au passage, nos formules de politesse. Pourtant, grattez-moi ce vernis et c'est une fleur bleue qui

apparaît. Cela va peut-être en surprendre plus d'un mais Dilem a une véritable hantise du juste ton. Jugez plutôt : « *Le danger pour nous, et je ne parle pas que pour la caricature, c'est que, à force de vouloir trop en faire, on en fait trop. Il faut que ce qui est irrespectueux, que ce qui est irrévérencieux, ne devienne pas vulgaire.* » En voilà un, de dilemme type ! Une autre de ses gageures. De ces exercices de haute voltige dont il a le secret. C'est tout à fait lui, au demeurant ; les douches écossaises, ça le connaît. Copie conforme de son trait, tout à la fois sobre et jouissif, dépouillé et jubilatoire. Véritable numéro d'équilibriste auquel il se livre quotidiennement, souvent avec bonheur, lui qui chaque jour donne l'impression d'avoir poussé le bouchon un peu plus loin, pour notre plus grand plaisir, et repoussé de quelques bornes, les limites de la *hachma* (honte), de la *horma* (pudeur), de l'interdit et de l'indicible. Il va même jusqu'à prescrire : « *Il faut des pornos algériens !* » Lui qui oblige parfois quelques esprits bien pensants, dont, si cela se trouve, des lecteurs assidus de *Liberté*, à découper la lucarne de la « 24 » avant de faire entrer le journal à la maison. Ils espèrent, en bon maître-censeurs qu'ils sont, veillant sur la morale et sur les mœurs comme des curés de campagne, que cacher ce dessin que leur prude hypocrisie ne saurait voir, épargnerait à leur fille modèle quelque estafilade sulfureuse de ce plaisantin impénitent.

Il ne faut pas être sorti de Saint-Cyr pour comprendre que ce qui est démesuré, au bout du compte, et comme lui-même le fait remarquer, ce n'est pas tant l'exubérance de son trait que la saga Algérie que Ali nous dépeint chaque jour avec un savant mélange de tendresse et de cruauté. « *A situation radicale, attitude radicale* » professe-t-il. Pile poil. C'est exactement sa devise. Pour lui, une caricature se doit d'être à la mesure de la démesure de nos aberrations nationales, car, dit-il, « *la colère est ce qu'il y a de plus légitime comme réaction à avoir en Algérie* ». Et la colère devient, de ce fait, le sentiment national le plus partagé. Ce disant, il me rappelle cette description de Mahmoud Darwich à propos du caricaturiste-martyr Naji Al Ali : « *Homme-contre, envahi par la colère, ce n'est pas par le succès mondain qu'il brille ; c'est par son talent, tendu vers un seul but : la beauté. Mais il refuse l'art pour l'art, même si l'art crée de la beauté. Il trouve que l'art est un luxe, quand les hommes manquent de pain.* »¹ Un portrait qui me paraît s'appliquer parfaitement à notre Ali national.

Oui. Dilem soutient mordicus qu'il n'exagère rien, que c'est notre quotidien abject qui exagère. Qu'il ne fait que traduire, *in fine*, le ras-le-bol de trente millions d'Algériens et vomir leur « BASTA ! ». « *Je n'ai jamais converti un Algérien* » assène-t-il encore, en une formule qui résume tout et qui évoque cette « intelligence de connivence » comme il l'appelle, qui le lie à ses millions de lecteurs. « *Je n'ai jamais cru aux lendemains qui chantent. Je ne peux pas dessiner des oiseaux et des fleurs quand il y a 400 personnes égorgées* » plaide notre écorché. Et de fondre derechef sur Boutef 1^{er} et autres nobliaux encanaillés, en suzerains érigés, quand « *ils blanchissent un égorgé et jettent un dessinateur en prison pour avoir dessiné un drapeau !* »

*

¹ In : « *Caricatures arabes* », une édition de l'IMA, Paris, 1988. Ce texte de Mahmoud Darwich est en vérité une préface que le grand poète palestinien avait faite à l'édition du premier album de son compatriote intitulé : « *Caricatures de Naji Al Ali* » (Centre arabe d'information, Beyrouth, 1983).

J'ai passé trois semaines dans la caverne de Ali Dilem. Il m'a ouvert son cœur, sa maison, sa cuisine, et même ses toilettes, clean comme un harem, lui qui tient tellement à l'inviolabilité de ses cabinets intimes.

Ce livre est donc le fruit de vingt-et-un jours d'entretiens intensifs, dans sa planque, un appartement situé quelque part sur les hauteurs d'Alger. Trois semaines à faire le voyeur à loisir, et pendant lesquelles j'ai eu droit au must de sa carrière. Le meilleur comme le pire. Par probité, je me dois de souligner que ces entretiens eurent lieu au mois de février 2002. Ils peuvent, à ce titre, paraître « datés ». Cela devrait expliquer certains anachronismes, soulignés à temps ; certains « blancs » inexplicables au regard de quelque actualité pressante, à l'image de l'affaire des « caricatures danoises ». Il va de soi que j'ai « actualisé » tout cela, comme on dit dans le métier, faisant recours, au besoin, à des interviews accordées par Ali à divers médias, et autres documents à même de combler ces lacunes. Le fait est que, sitôt le gros de nos entretiens terminé, j'ai éprouvé du scrupule à abuser encore de la générosité et de la disponibilité de Ali pour quelques petits détails, finalement, sans grande importance, à fortiori quand on connaît son emploi du temps. Il faut dire que le mien non plus n'était pas très flexible ces dernières années.

Tout bien considéré, on verra très vite que, pour l'essentiel, la « pensée dilemienne » est là : celle qui inspire ses coups de génie ou de folie, structure son imagination, commande son trait et guide ses choix. Une pensée vive, pétillante, pénétrante. Elle reflète une démarche construite, réfléchie, cohérente, bâtie sur une conscience totale des enjeux ; une conscience qui, pour malheureuse qu'elle soit, n'en est pas moins en éveil. Perspicace. Efficace. Son âme, sa personnalité, ses tics, ses humeurs, son sale caractère, sont également là, intacts. Force est de noter donc, à ce sujet, que sa « structure » émotionnelle aussi bien qu'intellectuelle, ses références, ses croyances, ses valeurs et ses convictions les plus profondes, toutes choses qui alimentent ses idées et façonnent son geste créatif, sont, à mon avis, globalement inchangés. Sans compter le parcours époustouflant de l'artiste, tout ce qui l'a marqué dans son enfance et dans sa prime jeunesse, et qui a présidé à sa fulgurante destinée.

Sur un autre plan, et quitte à ce que l'ego de mon ami, de mon frère Ali en pâtisse un peu, il me faut avouer qu'en me lançant dans cette entreprise, la vie de Dilem, au-delà de sa valeur intrinsèque, m'a servi par surcroît de « prétexte » pour évoquer à travers lui, à travers le puissant symbole qu'il est et tout ce qu'il représente, la « Génération d'Octobre ». La mienne. Rien de tel, me suis-je dit, rien de tel, en effet, pour célébrer les vingt ans d'Octobre 88, que de revisiter la vie et l'œuvre de Ali Dilem. Si j'ai souffert que l'establishment éditorial algérois ait boudé ce manuscrit lors de mes premières tentatives pour sa publication en 2002, et ce, pour des raisons qui ont assurément à voir avec le contenu de ce livre et son « coût politique », je me réjouis de pouvoir enfin le sortir, et dans un contexte symboliquement très favorable, attendu justement que cette année 2008 correspond aux vingt ans d'Octobre 88. Ce n'est pas par pur opportunisme – vous vous en doutez bien – que je m'agrippe à cette heureuse conjonction, et ce n'est pas non plus par simple amour des chiffres ronds et ronronnants (entendez : l'élégance du chiffre 20), mais parce que, fondamentalement, dans le propos même de ce livre, ce livre aux accents pamphlétaires, dans son esprit le plus profond, Octobre est là,

surgissant à chaque mot et affleurant à chaque page. Par son souffle incandescent, par sa fougue libératrice, ses valeurs émancipatrices, par le flot de représentations prodigieuses et toute cette « mythologie libertaire » auxquelles il donna naissance tel un mythe très puissant ou un archétype supérieur, Octobre est là. Oui, et plus que jamais là ! Qu'on en juge par ses effets, par ses enfants, lui qui a inspiré tout une génération d'artistes, d'écrivains, d'intellectuels, de journalistes et de militants, j'entends particulièrement ceux de ma génération, même si je résiste à la tentation (facile) de commettre un ouvrage « générationnel » qui péchât par son excès de « jeunisme ». Qu'on songe aux SAS, YB, Amazigh Kateb, Fellag, Cheikh Sidi Bémol, Mohamed Ali Allalou, Aziz Smati, Youcef Benadouda (Madame Doudoune) et une pléthore de créatifs de tout acabit qui en ont fait leur manifeste et leur étendard. Cela ne devrait pas me faire occulter la dimension « documentaire » *strictu sensu* d'Octobre en ce qu'il n'intervient pas ici uniquement par sa portée poétique, mais aussi comme trame factuelle, Dilem ayant pris une part active à ces émeutes fondatrices comme le lecteur pourra le constater dès les premiers chapitres.

*

On se voyait quasiment tous les jours, Ali et moi, généralement aux coups de 9h, sauf le dimanche, car il devait envoyer des dessins pour TV5 (il collaborait notamment à l'émission « *Kiosque* »). Matinal, l'artiste est debout dès 7h, et, depuis, travail, travail, travail. A cette période, il planchait assidûment sur un nouvel album de dessins dont le titre provisoire était « *Général X* ».

La première chose qui me frappa d'emblée chez lui, c'était son énorme appétit à l'ouvrage. Il ne sortait que rarement, dès mon arrivée, pour m'inviter à prendre un petit café, un « *cafi ligi* » comme il disait, imitant la diction populaire, avant d'attaquer sa journée. A peine le café siroté qu'il revenait se terrer dans sa grotte urbaine. Il replongeait dans son Macintosh pour peaufiner les dessins de la veille en consultant, au passage, sa boîte électronique. Il recevait une centaine de messages par jour, parfois bien davantage. Tout un fans-club. Il ne répondait que rarement aux e-mails. Le voilà faisant un dessin pour faire plaisir à une fillette de 11 ans qui lui prend la tête. Il était presque malheureux de ne pouvoir répondre aux nombreuses sollicitations et autres marques de sympathie dont il faisait l'objet. Il faut dire qu'il était un peu « flemmard » pour pianoter sur le clavier, et il eût volontiers engagé une secrétaire pour répondre à ses messages.

L'appartement – un F4 – était plutôt chic, encastré dans un petit immeuble chic dans un quartier chic. N'allez pas penser à mal : Dilem nie catégoriquement s'être embourgeoisé. Certes, il avait un chauffeur à sa disposition 24 heures sur 24. Il faudrait sans doute mettre cela sur le compte du fait qu'Ali ne conduisait pas, et il semblerait même certain qu'il ne possède même pas un permis de conduire. L'appartement est sobrement meublé. Sa table de travail est jonchée d'une liasse de feuilles 21X27 et un tas de marqueurs, de feutres, de crayons et autre matériel de dessin. Les ébauches du dessin envoyé la veille ou encore ceux de son album en gestation sont étalés là, et on n'a qu'une seule envie dès qu'on les regarde, c'est de les emporter tous tellement ils sont parfaits. Derrière la table de travail, une pendule d'un air ancien égrène le temps à côté d'un grand miroir longiligne sur lequel on peut voir dessiné un « schtroumf » *dilemien*, avec cette bulle toute algérienne:

« *Chkoupi !* ». A droite, une chaîne de musique, avec une pile de CD où se côtoient Sting, Whitney Houston, Amar Ezzahi, El Hachemi Guerouabi, Arétha Franklin, Frank Sinatra, Cheb Billal, Gnawa Diffusion et autre Cheikh Sidi Bémol. Sur l'étagère du dessous, une autre pile, de DVD cette fois : *La vérité si je mens*, *Sixième Sens*, *Trafic*, ou encore *Sexe, mensonge et vidéo* ornent sa filmothèque. Nos entretiens se déroulaient souvent sur fond de musique *chaâbi* ou *hawzi* ; un Aziouez Raïs chantant : « *Ya Lalla Ghanou* » ou encore Guerouabi scandant : « *Wal madi rani ghlaqt babou oua qdhit âlih* », un refrain que Dilem n'avait de cesse de fredonner en boucle.

Sur l'autre flanc trône un poste de télévision high-tech avec un lecteur vidéo. Précieuse compagne des solitaires, la télé reste allumée toute la journée, telle une fenêtre ouverte sur l'extérieur. Souvent, elle est branchée sur LCI. Ali est un mordu des programmes d'information en continu ainsi que des documentaires. Mais c'est aussi un « cinéphage » comme il dit. En vérité, c'est un « téléphage » tout court. Il ne se lasse pas de farfouiller, feutre à la main, dans les programmes de *Télé-Cable-Satellite* ou quelque autre revue TV. Comme Monsieur tout le monde, il se sert d'une carte pirate chargée à 200 DA.

Il ne rate presque rien : débats politiques, matchs de foot, reportages, ciné. Il est accro des combats de boxe également, ainsi que des documentaires à caractère biographique. Je me souviens d'un jour où il était scotché tel un gamin au petit écran à admirer langoureusement la vie de deux parrains de la mafia, Alfonso Capone et Charles Salvatore Lucania dit Lucky Luciano. Les biographies, faut-il le relever, figurent aussi en tête de ses lectures préférées, ainsi que les livres d'entretiens. La fiction, par contre, ce n'est pas sa tasse de thé. « *Ça m'emmerde de lire ce que pense un autre, ça m'emmerde. C'est comme si je n'étais pas capable de rêver par moi-même ; comme si j'étais obligé d'aller piquer, d'aller grignoter les rêves d'un autre* » m'explique-t-il. Petite exception cependant : Dilem est un fana des romans désopilants de mon ami Abderrahmane Lounès.

Derrière la table de télévision se dresse une bibliothèque toute en longueur où se distingue un superbe narghileh turc. Le « *kifomètre* » est au repos. Tout grand fumeur qu'il est, Dilem n'est pas amateur de ces vapeurs-là. A côté, on peut voir une tire-lire en argile d'où il me sort des pièces de *zoudj dourous*, *rabâa dourous*, de vieilles monnaies qui ont disparu depuis des lustres de la circulation. « *J'adore collectionner les objets des années 70* » confie-t-il. Il collectionne des montres de marque, des LIP surtout. Il en avait quelques trente cinq pièces. Il serait prêt à les troquer toutes contre ce tableau de couleur jaune qu'on trouve dans toutes les maisons arabes illustrant le sacrifice d'Abraham. Autre objet de collection : les casquettes. Toujours une visière « vissée » à sa tête, comme pour se protéger des regards scrutateurs.

Dans un coin, on peut apercevoir un petit bar bien achalandé en bouteilles de toutes marques où le JB et le HB font la paire. Oui, Hamoud Boualem. Ali est un inconditionnel du Selecto & Co. On peut même changer le nom de la marque et l'appeler « Hamoud Dilem ». Les bouteilles de HB sont éparpillées dans tout l'appartement. Au milieu du salon, un sofa en cuir sur lequel Ali passait souvent la nuit, préférant dormir à proximité de son poste de travail que d'aller se rouler dans son grand lit. « *Je n'aime pas passer la nuit seul* » me lance-t-il. Dès qu'il se lève, il se rue sur son iMac où il s'emploie toute la journée à scanner et monter ses

dessins. À côté du Macintosh, une grosse imprimante et un fax viennent compléter l'arsenal électronique de notre virtuose. Sur une table basse, au milieu des fauteuils, sont amoncelés les titres de la presse nationale que Ali reçoit tous les matins. Il les dévore tous, sans distinction de « gabarit », de langue ou de ligne éditoriale. Ceux qui manquent à son jeu de journaux, il sort les acheter et les parcourt avec la même attention tatillonne. Parfois, la revue de presse passait avant son café du matin.

S'il n'est pas en train de donner un coup de crayon ou surfer sur son micro, Ali est aux fourneaux. Tous ceux qui ont eu le plaisir de goûter à ses plats vous diront que c'est un as de la cuisine. Dire qu'à ses débuts, il « *ratait l'eau chaude* » pour reprendre son expression. C'est Mohamed-Ali Allalou qui l'a initié au b.a.-ba de la cuisine. « *J'ai commencé par une ch'titha djedj (poulet en sauce)* » se souvient-il. C'était à Paris. J'ai trouvé sa *loubia* (soupe de haricots blancs) presque aussi succulente que nos entretiens. Il avait une façon bien à lui de faire son marché. J'ai eu à l'accompagner un jeudi au souk Ali Mellah, et j'ai mesuré l'étendue de son tempérament taquin et moqueur. Un véritable lutin plein d'énergie et de malice. Il bouge dans tous les sens, rigole à tout-va, raille les vendeurs. Il ne se laisse pas faire côté prix. « *Matahchiliche, ana l'aârouche !* » (Ne m'escroquez pas, je suis des « Arouche », allusion au mouvement des émeutiers kabyles) lâche-t-il en riant à gorge déployée, à l'adresse de ceux qui seraient tentés de l'arnaquer. Ses légumes préférés sont les trucs anciens, les épinards, *boubras*, *lahvaq* (le basilic, il adore), *el guernina*, *fliou*. Et bien sûr, ses phrases assassines ne l'abandonnent jamais. Dans les situations les plus prosaïques, il est en éveil, il caricature tout, croque tout sur son passage, tel un requin farceur, à croire qu'il n'est jamais hors service. Un vendeur de poissons affiche un prix exorbitant pour une marchandise douteuse et Dilem de commenter : « *Putain comme ça pue ! Il te vend le poisson avec ses règles !* » Nous avons eu à partager une Saint-Valentin entre garçons. En guise de cadeau, il s'offre une balade à la rue Didouche-Mourad, un rituel qui faisait partie de ces petits plaisirs de la vie qui étaient vécus comme une offrande par le reclus qu'il était. Cela faisait une année que Dilem ne s'était autorisé pareille escapade. Peut-être était-ce l'effet de quelque agoraphobie latente. Ou de son entêtante timidité, générant une gêne perpétuelle qui contrastait étrangement avec ce côté « gouaillieur » dont il ne se départait jamais. Dans la rue, des lecteurs s'arrachent sous nos yeux son dessin du jour. Un peu plus haut que Meissonier, une jeune femme lui fait un coucou à coup de klaxon. Dilem ne bronche pas. Il ne réalise pas que des gens puissent faire tout cela pour sa pomme. « *Putain, mais ana oulid el Harrach, fayeh, misérable !* » répète-t-il avec l'air de ne pas y croire, rongé par l'embarras, s'autoflagellant à l'envi. D'un sourire malicieux, il appelle cela « la revanche des gueux ».

*

Dans ce livre, je n'ai pas tant envie de parler de Dilem que de Ali. Dès le début, je voulais que Ali baisse sa garde et se dévoile. Je voulais qu'il se décrispe, se lâche et s'exprime en tant que versant humain du monstre sacré. Enfant prodige, enfant prodigue, enfant terrible, enfant gâté de la liaison dangereuse entre la presse et la liberté, moi, j'ai surtout envie de raconter l'enfant tout court. Point final. J'ai envie de parler de l'éternel rêveur qu'il est. J'ai envie de parler du gamin d'El

Harrach, ce *houmiste* jusqu'à la moelle qui, jusqu'à la fin de son adolescence, se sentait expatrié dès qu'il sortait de son Belfort natal. J'ai envie de percer l'imaginaire de ce même qui, à peine haut comme trois pommes, se moquait déjà de tout tel un joyeux farfadet plein de verve et d'ironie. Bref, ce livre est comme un journal intime : Dilem est raconté du dedans, avec le nécessaire de confessions et d'anecdotes, mais sans trop forcer sur la vie privée. Pas évident de défoncer un jardin secret. Pas sympa non plus. On sait combien il est pénible de s'exercer à triturer la mémoire et torturer le souvenir, surtout pour quelqu'un qui a vécu tant de douleurs. Il a vécu dans sa chair la perte de ses piliers affectifs : Ahmed et Rabah Asselah, Saïd Mekbel et Lounès Matoub qui lui avait confié la couverture de son dernier album, *Aghuru*, quelques jours seulement avant sa tragique disparition.

A 20 ans, il rencontre à Londres sa légende personnelle, la princesse qui a bercé ses rêves d'adolescent, et qui lui a valu des cahiers entiers de portraits : j'ai nommé Lady Di. A 21 ans, il voit son copain d'enfance canardé sous ses yeux dans le feu des affrontements d'Octobre 88 au moment où, lui, prenait ce « chahut de gamins » (selon l'expression malheureuse d'un ancien apparatchik) vraiment à la lettre, une partie de « *touayèche* » (potacheries) au premier degré, la jouant un peu *redjla* devant le commissariat « *tâa el houma* », et apostrophant des gens en leur annonçant : « *Nous sommes le Mouvement de Libération Patrice Lumumba* ». A 22 ans, il révolutionne de but en blanc le dessin de presse où il fait une entrée très remarquée, porté par deux mentors : Denis Martinez et Saïd Mekbel. Enfin, mentors... nous verrons que la jeune recrue avait déjà des idées bien tranchées et un trait déjà trop singulier pour se réclamer d'une quelconque paternité. Il ouvre le bal par une bombe inaugurale : un dessin où il déculotte Chadli et qu'*El Ghoul*, alias *Mesmar Jeha*, va croquer avec appétit en s'empressant de le publier fièrement dans *Alger-rép'* avec la mention : « *Bienvenue au club !* ».

Aujourd'hui, le nom de Ali Dilem est une marque internationale de la caricature. Ces dernières années, l'artiste n'a fait qu'enchaîner prix et hommages aux quatre coins du monde, raflant les distinctions les plus prestigieuses, devenant le créateur le plus capé des artistes algériens. En juin 2006, il s'est vu décerner à Denver, aux Etats-Unis, le *Cartoonists Rights Network's (CRN) Courage in Cartooning Award*, un prix récompensant chaque année le courage d'un dessinateur. En octobre 2007, il reçoit le premier prix au salon international du dessin de presse et de l'humour vache de Saint-Just-Le-Martel. Depuis quelques années, Dilem sillonne la planète avec son ami Plantu et une caravane d'autres caricaturistes délurés pour défendre la cause de la paix dans le monde sous la bannière de l'ONU, une opération lancée par Plantu et Kofi Annan sous le slogan : « *Cartooning for peace* », « *Dessiner pour la paix* ». Un activisme qui s'est intensifié à l'international au lendemain de l'affaire dite des « Caricatures du Prophète ». C'est dire si son destin n'a pas dépassé le cadre étroit de sa lucarne algérienne, lui qui, par ailleurs, et depuis de bonnes années maintenant, s'adresse au monde entier par le biais de la chaîne TV5. Cette dimension « internationale » ne l'empêche évidemment pas d'être présent par ses dessins en Algérie tous les matins, collant étroitement à l'actualité nationale et croquant ses protagonistes avec une fidélité obsessionnelle.

Que dire de plus en guise d'intro, de ce garçon presque mythifié, porté aux nues, revendiqué par tant d'Algériens, toutes tranches d'âge confondues, toutes

sensibilités. Dilem est devenu le plus populaire de ce que notre presse, pourtant, longtemps impopulaire, a pu enfanter. D'aucuns seraient même tentés de lui crier : « *Attention, récup' !* ». Et il y aurait de quoi : tout le monde l'adule, l'acclame, le réclame. Le beau monde, le grand monde, les ambassadeurs, les politiques, les personnalités nationales et les gens du spectacle : tous veulent l'avoir à leur table. Tout rebelle qu'il est, il est effectivement de bon ton aujourd'hui de l'inviter à un cocktail, et guère pour lui suggérer de mettre un peu d'eau dans son vin ou, plutôt...dans son encrier. Pas intérêt à le sermonner, on le perdrait de suite. Ici comme ailleurs, il devient le chouchou incontesté de la contestation, et il n'est décidément plus de cause qui ne cherchât en lui un emblème, et dans l'un ou l'autre de ses dessins, une mascotte. Un destin exceptionnel. Pourtant, il est zen comme un moine tibétain. Il est juste parfois vidé et souvent agacé par tout ce bruit autour de sa personne, ou, plutôt...de son personnage. Il trouve qu'il suscite trop de passion injustement. Que de malentendus son « mystère » n'a-t-il pas charriés. Que d'épithètes désobligeantes : « mégalo », « capricieux », « voyou », « ingérable », « macho », « misogyne » « méprisant », et j'en passe ! « *Jamais on n'a dit quelque chose de juste sur moi, jamais !* » me confiera-t-il un jour, d'un air désespéré.

Quand il ne force pas l'admiration, Dilem impose au moins le respect. Et quand il n'y a pas les deux, il subsistera toujours son charisme, envers et contre tous. Autant il est controversé, autant il fait l'unanimité autour de son utilité à notre paysage politico-médiatique puant le consensus et le politiquement correct, suffocant sous sa demi-tonne de certitudes, le conformisme considérable qui le ronge, et son insupportable manque de toupet.

*

Dans une interview à *Paris-Match* (semaine du 16 au 22 février 2006), Dilem affirme qu'il en aurait pour « *neuf ans de prison* » si, par malheur, on lui appliquait le barème en cours pour chacune des 24 affaires pendantes devant les tribunaux, libellées à son nom. Courageux, cette épée de Damoclès absolument infâme ne le fait pas assagir d'un iota, au grand bonheur de ses fans. Comme me le disait l'illustre Mohamed El Badji peu avant sa mort : « *Ceux qui veulent le jeter en prison ne sont qu'une bande de criminels !* » Auparavant, le grand maître du chaâbi (que j'avais expressément sollicité pour me gratifier de quelques mots sur Ali qui lui vouait une incommensurable admiration, comme j'avais sollicité d'autres personnalités artistiques ou littéraires, à l'instar du grand écrivain Rachid Boudjedra) me fit cette confidence : « *Ce dessin, ce Mickey, mine de rien, te fait comprendre mieux que quiconque la nature des hommes. Moi je n'achetais le journal Liberté que pour voir ce Mickey. Dès que je vois le Mickey, je comprends tout, sans avoir à lire le journal je vous le jure !* ». C'est étrange comme ces mots d'El Badji font écho à ceux de Mahmoud Darwich sur Naji Al Ali quand il écrit : « *Substantiel il l'est jusqu'à la moelle. C'est lui, Naji, qui vous dispense de la lecture du journal et dispense le journal de la nécessité de l'écriture.* » Cette image, dans le cas de Dilem, est même devenue une ritournelle : que de fois ne le lui a-t-on dit et répété, sur le ton du compliment bien sûr, en lançant : « *On n'achète le journal que pour toi.* » Si bien que Ali Dilem passe, bon gré, mal gré,

pour le rédempteur d'une presse qui a perdu de son mordant et de sa pétulance. Une responsabilité qui, loin de flatter son orgueil, le laisse perplexe et lui fait peur.

C'est à dessein que j'ai convoqué le spectre de Naji El Ali ; que j'ai cherché le texte de Darwich. D'abord, pour nous rappeler au souvenir de ce caricaturiste-martyr, le seul à ma connaissance, ou l'un des rares en tout cas parmi les gens de son métier, à avoir payé de sa vie pour ses coups de crayon. Oui. Je voulais dire quelque chose à sa mémoire, et je sais que Ali, Ali Dilem je veux dire, est très sensible au destin de quelqu'un comme Naji Al Ali. Je voulais profiter de cette occasion de parler du dessin de presse pour dire l'importance de Naji El Ali et ce qu'il représente dans les luttes pour les libertés, lui qui s'était brouillé jusqu'avec son camp naturel, et ce, dans le contexte particulièrement difficile qui est celui de nos frères Palestiniens. Et je me félicite de voir ces deux Ali ainsi réunis (même virtuellement ; fût-ce poétiquement), hilares et désespérés, à l'ombre du Crayon Tutélaire. En arabe, je crois qu'on dit « *qalam erassass* », littéralement « crayon de plomb » ou « crayon balistique ». Il me plairait de traduire cela par « crayon baroudeur ». D'ailleurs, c'est curieux comme cela sonne juste quand on songe – loin de toute apologie belliqueuse – que le trait fielleux de ces deux francs-tireurs et leurs semblables tonne comme la poudre. Bref, je ne peux m'empêcher de voir en Ali Dilem le digne continuateur de ce dessinateur palestinien si cher à mon cœur. Naji Al Ali (1936-1987) était natif de Shajra, en Galilée. Il vécut longtemps dans les camps palestiniens de Ain El Halweh, dans le Sud Liban, avant d'être repéré par l'écrivain Ghassan Kanafani, assassiné à Beyrouth en 1973. En 1985, Naji Al Ali s'installe à Londres où il collabore à l'édition internationale du journal *Al Qabas*. J'ai toujours été sensible à son personnage mythique, je crois qu'il s'appelait Handhala. Oui, c'est bien cela : Handhala, mot qui signifie « l'amer » ou « l'amertume ». Le dessinateur l'a créé en 1969. Personnage étrange qui a éternellement dix ans, Handhala marche toujours pieds-nus, vêtu de haillons raccommodés ; il n'a pas de visage, lui qui apparaît toujours de dos, les mains (impuissantes) croisées dans le dos, et jetant sur le monde un regard chargé de questions. Son auteur le présentera en ces termes : « *Handala est né à l'âge de 10 ans, et depuis son exil, les lois de la nature n'ont aucune emprise sur lui. Il ne recommencera à croître qu'après son retour à sa terre natale. Il n'est pas un enfant bien portant, heureux, serein et couvé. Il va nu-pieds comme tous les enfants des camps de réfugiés. Ses cheveux sont ceux de l'hérisson qui utilise ses épines comme arme. Bien qu'il soit rude, il a l'odeur de l'ambre. Ses mains, toujours derrière son dos, sont le signe du rejet des solutions porteuses de l'idéologie impérialiste et sioniste. Au début, il était un enfant palestinien, mais sa conscience s'est développée pour devenir celle d'une nation, puis, de l'humanité dans sa totalité. Il a fait la promesse de ne jamais se trahir !* » Puis, sur une note qu'on eût dit prémonitoire, il ajoute : « *Ce personnage que j'ai créé ne disparaîtra pas après moi. Je ne crois pas exagérer en disant que je serai immortalisé à travers lui.* » Dont acte ! Sa mort tragique demeure un mystère. Comme son ami Ghassan Kanafani, Naji Al Ali fut lâchement assassiné. C'était le 22 juillet 1987, en plein cœur de Londres, à quelques mètres de son journal. Il fut atteint d'une balle dans la tête, tirée par un sniper, et succomba à ses blessures le 29 août de la même année. Certains ont cru reconnaître dans cet attentat la griffe du Mossad israélien, mais en vérité, Naji Al Ali s'était fait des ennemis partout, lui dont le trait au vitriol

n'épargnait ni l'Etat hébreu et son parrain US, ni les régimes corrompus arabes, ni pas même la direction de l'OLP. C'est pour cela que j'insistais sur l'importance du combat de Naji Al Ali pour la liberté d'expression quels qu'étaient les impératifs et les injonctions auxquels il était soumis.

Dans une préface à son unique album (me semble-t-il) paru à Beyrouth en 1983, Mahmoud Darwich dit des mots qui résonnent dans mon oreille comme s'ils avaient été écrits pour Dilem, même si le destin de Ali et de Naji ne sont pas tout à fait les mêmes, encore moins celui de leurs peuples respectifs : « *Je l'admire chaque matin. Il règle mon humeur. Il donne le « la » de ma journée. Comme un premier café. De la vingt-quatrième heure, il saisit la substance, voire, l'essence. Boussole, il m'oriente vers le drame, et une nouvelle douleur en plein cœur me poignarde. Un trait, deux traits, trois traits suffisent à nous faire sentir toute la souffrance humaine. Il fascine et inquiète, ce petit personnage qui traque la réalité avec une aussi rare obstination.* »

*

Dans la petite famille des humoristes, un nom a explosé comme un feu d'artifice ; un djinn sorti de la bouteille de notre hypocrisie nationale. De nos cachotteries. Le nom de Dilem se confond désormais avec l'histoire la plus houleuse de ce pays. Par-delà la biographie de l'émeutier-né qu'il est, ce sont de larges pans d'une certaine Algérie que nous allons voir défiler tout au long de ce livre. L'Algérie des années folles, des années rouges, des années noires, d'Octobre, de l'opprobre, l'Algérie de tous les excès, et de toutes les débâcles. Une Algérie qu'il a su si tendrement incarner au point que chacun des dessins de Ali Dilem, prenez absolument n'importe lequel, est une carte d'identité de nous-mêmes, de notre réalité tragi-comique, de notre ivresse collective, de notre mémoire torturée. Comme l'écrit si bien Boudjedra : « *Il nous fait souffrir aussi, jusqu'à mourir de rire.* »

Qu'est-ce que j'aurais aimé faire réagir les Bouteflika, Toufik, Zerhouni, Ouyahia, Belkhadem, Belkheir et autres seigneurs galonnés sur ses dessins ! Nos apparatchiks sont-ils fichus d'arroser de temps en temps leur imagination et simuler l'humour au pouvoir ? Permettez-moi d'en douter. Je leur avais faxé tout de même quelques utopiques messages les invitant à se joindre à ce festival de l'autodérision. Même parmi les professionnels de la politique, entendre les « civils » de la politique, personne n'a daigné se prêter au jeu. C'est dire à quel point ce Don Quichotte de papier met mal à l'aise toute notre classe politique bien pensante, avec, pêle-mêle, ses hérauts et ses guignols. Comme quoi, nos guignols à nous sont bien plus sympathiques et, somme toute, bien plus... solvables électoralement.

Comme le Handhala de l'autre Ali, comme la *Nedjma* katébienne, la *Dame au Haïk* de Ali Dilem, métaphore cathartique s'il en est, d'une certaine Algérie épurée, mythique et fantasmée, dit nos rêves et nos colères en chantant notre utopie. Cette *Dame au Haïk* qui, le drapeau en bandoulière, s'en va chaque matin guerroyer contre nos démons en éveillant nos espoirs flapis et en haranguant nos âmes pusillanimes. Elle vient ainsi nous secouer chaque fois que nous manquons de flancher. D'abdiquer. Cette Dame attifée comme une vieille de la Casbah, et qui, chaque matin, surgit telle une fée bienveillante de la lucarne de ce joyeux lutin ; ce

lutin harnaché de crayons affûtés pour raconter un peuple, un pays, en s'escrimant, chemin faisant, avec les satrapes de tout poil et autres pachas de « droit mafieux ».

Il est des jours comme ça, de constipation générale et de totale asphyxie, où cette petite lucarne est une véritable bouffée d'oxygène dans un ciel plombé par le tragique et l'interdit. L'air de rien, cette petite lucarne est probablement l'ultime lopin de papier où nous pourrions cultiver nos rêves et nos folies ; le dernier potager où pourraient pousser nos espérances, nos audaces et nos fantasmes fous de justice et de liberté. Petit paradis cathartique où nous pétons les plombs ; ultime défouloir où l'on peut souffler, où l'on peut crier, où l'on peut suivre en rigolant, en riant et en pleurant, épisode après épisode, les péripéties de cette *Dame au haïk*, héroïne de cette sit-com pleine d'amour et de haine qu'est la Maison Algérie, que Dilem nous sert chaque matin avec tant d'ingéniosité, de subtilité, une fraîcheur toujours renouvelée et une intarissable générosité, rééditant chaque jour le tour de force de nous surprendre à chaque épisode, nous réinventer à chaque coup de marqueur, dans chaque tic et dans chaque bulle. Et on rit et on pleure, on vit et on meurt et on pleure et on rit, au rythme des vérités amères et loufoques que distille en nous ce génie sorti de notre refoulé le plus profond. De notre inconscient national. Ce génie que nous aimons avec toute notre bonne ou mauvaise conscience. D'un amour engagé. Enragé. En toute lucidité.

Cette petite lucarne qui...

Mustapha Benfodil

Le houmiste

« On avait un sens communautaire à Belfort. C'était l'esprit de bande. Un ami, c'est «oulid houmti ». Ça veut tout dire. On partageait le pain et le sel. Le quartier, el Houma, c'était cent mètres sur dix. Dès qu'on était à cent mètres de la houma, on n'était plus chez nous. »

Le gamin de Belfort

« *Je suis né le jour de l'annexion de Jérusalem-est* » me lance Ali. Le 29 juin donc. Le 29 juin 1967. « *A quatre heures de l'après-midi, d'après ma mère* » précise-t-il. 29 juin, cela ne vous rappelle rien ? Annaba. Boudiaf. Un président assassiné en direct à la télé, « *l'un des plus grands crimes commis contre les Algériens* » dira Dilem.

Ali est né à la clinique de Belfort. El Harrach. « *Mon père a le même prénom que Lamari mais je m'en fous* » lâche-t-il avec son ironie à toute épreuve. Son père s'appelle donc Mohamed. Ou encore Méziane. Sa mère, Keltoum – ou Fatma. Son nom de jeune fille est Chachoua. Néanmoins, ses parents sont cousins, comme le veut une certaine tradition en Kabylie. Les parents de Ali (tous deux aujourd'hui disparus) sont, en effet, originaires du même village : Ivahlal, du côté de Tizi-Rached, la région de Smaïl Yefsah. Ce sont des *imravdhen*, des Marabouts, comme Aït-Ahmed.

Ali est le troisième d'une fratrie de six membres. Trois filles et trois garçons. Famille nombreuse donc ? « *Ça ne va pas ! Nous, on est une famille moyenne. L'indice de reproduction dans mon quartier était de huit gosses minimum, ça pouvait même aller jusqu'à quatorze, seize gosses* ».

Deux mois après sa naissance, Ali a failli y passer. Sa mère me raconte : « *Quand il avait deux mois, il avait sombré dans une sorte de coma. Le médecin avait dit qu'il ne survivrait pas au-delà de vingt-quatre heures. Son père était alors en déplacement et j'étais seule. Alors, je ne pouvais pas aller à l'hôpital. Je l'ai ramené à la maison. Du cabinet du médecin, je n'ai pas arrêté de pleurer tout au long du trajet, jusqu'à la maison. Le médecin était formel : il fallait hospitaliser le bébé, sinon, il était mort. Moi, comme j'étais seule, je ne pouvais pas entrer à l'hôpital. A la maison, j'ai ameuté les voisines. Ali ne remuait pas. Il ne gigotait pas comme les autres bébés. Il était inanimé presque. La nuit, j'étais angoissée et j'ai demandé aux voisines de me tenir compagnie. Pour moi, il allait mourir. Mais passées les vingt-quatre heures, j'ai été surprise de le voir s'agiter soudain en me faisant signe des mains pour lui donner le sein. Le deuil s'est transformé en joie et les voisines ont fait la fête. Depuis, Ali s'est porté comme un charme, sauf qu'il tombait souvent, et il en a même gardé une cicatrice sur le front.* »

Comme toutes les mères-courage algériennes, Khalti Keltoum était un amour de maman. Elle m'avait aimablement reçu dans le domicile parental de Dilem, à El-Harrach. Une femme menue et fluette qui avait quelque chose de débonnaire. Elle faisait jeune malgré ses 57 ans et me parlait en kabyle. « *Ma mère n'a aucune qualification autre que de faire des enfants et s'en occuper* » dit Ali. Elle vivait seule avec le benjamin de ses fils, un jeune avocat, ainsi que la benjamine de ses filles. Le frère aîné de Ali, Salah, est un éminent spécialiste ORL. Brillantes études, brillante carrière, boursier de l'Etat français. Il s'est installé depuis fort longtemps en France. Les deux autres sœurs de Ali sont mariées. L'une d'elles est enseignante.

S'il est aujourd'hui présenté comme l'enfant gâté de la presse algérienne, le petit Ali, lui, n'était pas le chouchou de la famille. Ballotté entre l'aîné et le

benjamin, il se sentait un peu perdu dans la hiérarchie familiale. « *Je n'avais ni l'affection du premier, ni l'attention du dernier* » fait-il.

Ali me confie qu'il n'avait plus remis les pieds chez lui depuis début 93. Il venait tout juste de perdre son père. C'était le 9 décembre 1992. Mohamed Dilem était décédé à l'âge de 62 ans. Il fut enterré à El Alia. « *Il travaillait chez Lamari et Toufik déjà à l'époque* » ironise Dilem. Quoi ? Il était militaire ? « *Non, chauffeur-livreur à la Sonatrach* ». Plus précisément chez Naftal. Avant, il avait travaillé dans une compagnie pétrolière américaine, Mobil One. Dès la création de la Sonatrach, il avait rejoint la compagnie nationale et y resta jusqu'à la retraite.

Mohamed Dilem avait fait de la prison durant la Guerre de Libération Nationale. « *Il avait été arrêté alors qu'il acheminait un lot de médicaments pour l'ALN* » raconte Ali. Il vécut pendant un temps à Paris lui aussi. Il était parti en France chercher son frère, l'oncle de Ali, et il y était resté. Sur ces entrefaites, dans le village, en Kabylie, les Français avaient littéralement décimé les Dilem. Sept membres de la famille seront froidement exécutés après que l'un d'eux eut flingué un officier de l'armée française. C'était en 1957. Les représailles furent terribles. « *Ça a marqué toute la famille* » dit Ali.

*

On ne peut pas dire que c'était un garçon à problèmes. « *Il courait dans tous les sens. Mais il était sage et obéissant. Il était aimable envers les gens. Il adorait les enfants du quartier et ne restait pas une minute à la maison* » me dit sa mère, avant d'ajouter : « *J'avais très peur pour lui, j'avais peur qu'il se bagarre avec les autres gamins ou qu'il se fasse mal en tombant.* » Il était tout de même un rien grincheux, avoue-t-il. Qui n'est pas passé par là ? L'esprit de bande, les potacheries, les « *tratag* » (bêtises de mauvais garnements), « *A l'attaque !* », la guerre des boutons... Promiscuité oblige, Ali passe le plus clair de son temps dehors. Il était tout à ses copains du quartier, les « *Ouled el houma* ». C'était le foot, les bagarres, la chasse aux oiseaux à la glue ou au lance-pierres. L'une de ses grosses boulettes de même : une fois, il avait fracassé d'un coup de boule le nez d'un mioche. D'ailleurs, il en a gardé quelque chose sur le front, une sorte de bobo indélébile tatoué comme un sceau de son enfance agitée.

Un sobriquet ? « *Mon père m'appelait Titiche, peut-être par référence à Bouâlem Titiche* ». Sinon, c'est l'inévitable « *Alilou rass el kilou/ Baâ yemmah wech'ra vilou/ djat el gatta taflilou...* »². Et Dilem de partir sur une de ces digressions dont il a le secret, et qui sont sa marque rhétorique : « *Tu as un sobriquet à partir du moment où ton nom est tellement utilisé que tu as besoin d'un autre identifiant que ton prénom, soit parce que ton prénom est courant, soit parce qu'on veut t'identifier toi directement. Or, je n'étais pas un meneur, c'est à dire que je n'étais pas le gars le plus sollicité du quartier. Donc, j'ai toujours gardé mon prénom. Et puis, franchement, il n'y a rien d'affectif dans un sobriquet. A part celui que ta mère t'a donné, ou ta chérie. Les gars du quartier, c'est pas parce qu'ils te trouvent mignon qu'ils t'appellent beau gosse. C'est rarement glorifiant,*

² Tirade populaire brodée autour du prénom Ali et son diminutif « Alilou », et qui est le lot de tous ceux qui portent ce prénom.

un sobriquet. Dans le quartier, si sobriquet il y a, il est plus lié à un défaut, à une tare, qu'à un caractère qui émerge de ta personne. »

Ali fera son primaire à l'école Hassan Badi. Il croit dur comme fer que, loin d'être celui d'un martyr de la Révolution, ce nom serait la pure et bête traduction du nom français de son quartier, Belfort. *« Hassan, c'est beau, et Badi, c'est fort. Et moi qui ai longtemps pensé que c'était un Chahid. De tout temps, j'ai cru que Hassan Badi était le nom d'un Chahid qu'on a donné à une localité qui s'appelait Belfort ! »* rigole-t-il. Plutôt bon élève ? Il était souvent classé dans le peloton de tête, entre quatrième et huitième. Une fois, il avait décroché la deuxième place. *« La première était toujours prise »*. Elle était la chasse gardée des fayots, des « kouadine » (lèches-pompes) de la maîtresse. *« Le premier de la classe, m'explique-t-il avec toute une mise en situation, tout un cinéma à la clé, c'est toujours celui qui cravache sans pitié, efface le tableau, ramène des oranges pour la maîtresse. Personne ne pouvait le détrôner. Sa mère était médecin et il a appris à dire « bonjour » en français avant toi. Moi, je n'étais pas un fayot. J'avais mon nom brodé sur le tablier, les cheveux en bataille et j'étais brun »*. Et Ali de mimer de plus belle, à me plier de rire, la posture du parfait premier de la classe : *« Le prof n'a pas fini de poser la question que tu le vois bondir de son banc et, l'index tendu vers lui, s'écrier : Oustad, Oustad, Oustad, Oustad ! »* Il se rappelle de cette prof de français qui venait lui apprendre les premières syllabes de la langue de Voltaire, en 3^{ème} année. *« Elle se la ramenait avec un sandwich de garantita iguermeche qu'elle posait sur le chauffage. Et, pendant qu'elle nous faisait la dictée, elle lorgnait vers le sandwich, et elle nous faisait, d'un air maniéré (avec force grimaces) : – Allez les enfants ! Nanouche Rafik, au tableau ! Et elle croquait son sandwich pendant que les élèves grelottaient »*. *« Ses profs l'adoraient tous. Quand j'allais demander à l'école comment il se débrouillait, ils me disaient qu'il était toujours prompt à répondre aux questions. »* se réjouit sa mère.

Son collègue, Ali le fera dans un C.E.M. qui s'appelle *Le Technicum*. Signe particulier : dans ce même établissement, ironie du sort, il y avait Amel Lamari, la fille du général Smaïn Lamari. Elle devait s'investir des années plus tard dans la production pharmaceutique en devenant patronne d'une boîte sise à Hussein-Dey du nom de *Pharmalliance*. *« Elle était ostensiblement belle »* avoue Ali, avant de préciser : *« Je n'étais pas fasciné plus que ça par cette nana »*. C'est qu'à l'époque, Dilem était plutôt épris de Lady Di. *« Cette fille était de l'ordre de l'impossible. Je ne pouvais même pas fantasmer sur elle. A la limite, je peux dire qu'inconsciemment, Lady Di m'était plus accessible qu'elle. »*

Mais cela, c'était il y a plus de trente ans...

Lady Di

Dilem a une histoire des plus sensationnelles avec la défunte princesse de Galles. Elle était l'icône par excellence de son adolescence. Il l'adulait tellement qu'il lui avait consacré un cahier entier où il l'immortalisait jour après jour, à travers un chapelet de portraits. « *Dès que j'avais un peu d'argent de poche, je descendais à Souk El Harrach et j'achetais des Paris-Match où il y avait son poster* » se souvient-il. C'était plus qu'une icône, en fait. Dans son regard plein d'enchantement, Lady Di était une légende. Un mythe. LE mythe.

Lui qui était timide à en mourir, lui qui n'avait pas parlé à une fille avant l'âge de dix-huit ans, qui n'osait pas même dire bonjour à sa voisine de palier, il avait transféré tout le « potentiel amoureux » inhérent à son âge sur la sulfureuse Diana, la princesse par qui le scandale arrive.

Et puis un jour, il se passa quelque chose qui tient absolument du conte de fées. C'était l'été 87. Il avait vingt ans. Un âge où il fait bon batifoler. Grâce à sa bourse d'étudiant et à l'allocation touristique de l'époque, il mit les voiles sur Londres. Il était bachot, il était libre, il voulait changer de vie, tenter le diable, taquiner sa chance. L'Angleterre serait ainsi le premier pays étranger qu'il visiterait, bien avant Paris.

Il y resta deux mois en tout et pour tout. Il se dégota un petit job comme plongeur dans un pub. 700 FF le mois. « *Pas mal pour un bougnoule* ». Un jour, il résolut de jouer au touriste. C'était le jour de son anniversaire, le 29 juin 1987. Une caméra Super 8 au poing, il partit gambader dans les parcs de Londres et, de flânerie en balade, il échoua au Lisister Square. Et là, que se passe-t-il, *Ladies and Gentlemen* ? Eh bien, « *ironie de chez sa mère* » comme il dit, la princesse du harrachi était là. Oui, Lady Diana en chair et en charme. « *Elle était venue pour assister à l'avant-première du dernier James Bond qui venait de sortir, interprété par Timothy Dalton si ma mémoire est bonne* ». Dilem n'en croit pas ses yeux. Il s'empare de sa Super 8 et commence à filmer. Il y a fort à parier que c'était surtout une manière de cacher sa confusion en se barricadant derrière la lucarne de la caméra. « *Et puis voilà qu'à un moment, elle passe juste à côté de moi et je ne sais pas comment j'ai fait ça, je lui ai lancé : Happy birthday, my Lady ! C'est que son anniversaire était dans deux jours. Elle était née le 1^{er} juillet 1961.* »

Et ce n'est pas fini. Touchée par cette attention, Lady Di se tourne vers ce téméraire « sujet » transi par l'émotion, et lui dit avec son sourire d'altesse qui vaut toutes les enchères de chez Sotheby's : « *Thank you !* ».

Et c'est tout.

Le conte est fini.

Et le mythe s'est cassé.

Depuis ce jour, le jeune Ali ne regarda plus la princesse de ses rêves avec le même enchantement. Il est plus sûr de lui, elle lui fait donc forcément moins d'impression. « *Un mythe se brise dès qu'il n'est pas entretenu. C'est pourquoi tous les contes de fées s'arrêtent sur cette formule : ils vécurent heureux et ils*

eurent beaucoup d'enfants. » Dilem garde toujours le film de cette étonnante rencontre. Le conte de fées dort sagement dans sa bobine. La pellicule témoigne encore de ce moment absolu.

La fantaisie du hasard n'en restera pas là. Dix ans plus tard, le spectre de la Princesse Diana revient hanter l'artiste, cette fois pour jeter une poignée d'étoiles mortes dans son sillage. Nous sommes à Paris, un samedi soir. Le samedi 28 août 1997. Dilem a trente ans. Il sort d'une salle de cinéma où il venait de voir un film avec une amie. Il monte dans la voiture. Il allume la radio. Et voilà qu'il apprend sur France Info l'affreuse nouvelle : l'accident tragique qui venait de faucher la Princesse de Galles ainsi que son amant, Doddy Al-Fayed. « *Je fais détourner la voiture de ma copine. Je lui demande d'aller illico presto à l'endroit où l'accident venait de se produire. Et j'arrive juste au moment où on dégageait la carcasse de la Mercedes, réduite en bouillie, mitraillée par les flashes des paparazzis* » raconte Ali comme on déroule la bobine d'un film absurde, celui d'un destin farceur plein d'humour noir. Dans l'intervalle, le mythe ne s'était plus reconstitué. La princesse était déjà morte dans le cœur du *harrachi*. Elle avait perdu de sa superbe, il avait perdu de ses illusions. Il avait grandi, entre temps. « *Lady Di, c'était inhérent à l'état d'esprit d'un jeune adolescent qui cultivait des rêves impossibles. Je pense que tout adolescent a besoin de ça. C'est utile de croire en ce genre de trucs, sachant que ce misérable garçon ne peut même pas arracher un sourire à sa voisine de palier !* »

Par-delà le fait que sa rencontre « physique » avec son rêve a fait que la « distance auratique » comme dirait Walter Benjamin, s'est estompée entre eux et avec elle le diadème de la princesse, il y a un autre élément typiquement « dilémien » qui est intervenu dans cette déconstruction du mythe : sa haine de l'infidélité. « *En vérité, c'est quand la presse People a commencé à déballer les coucheries de la princesse qu'elle a perdu de son éclat à mes yeux. S'il y a une chose que je déteste plus que tout, c'est l'infidélité* » assène Ali. Et de partir dans une folle digression à partir de l'analyse d'un film largement salué par la critique, et dont il me dira tout le mal qu'il en pense, précisément parce que ce film était à ses yeux un hymne à l'infidélité. Il s'agit de *Sur la route de Madison* de Clint Eastwood. Ce que j'ai trouvé saisissant dans cette anecdote, ce n'est pas tant le parallèle avec la déception que Lady Diana avait causé à son lointain admirateur par ses libertés, encore moins la trame du film lui-même, mais plutôt la manière avec laquelle, en deux temps trois mouvements, Ali avait resitué le film dans un contexte algérien. Et là, on reconnaît tout à fait sa patte. Démonstration : « *Un mari a une belle femme et deux beaux enfants. Un jour, il part vendre du bétail dans une foire un peu loin de chez lui. Entre temps, la nana s'envoie en l'air avec un reporter. Tout le monde crie au chef-d'œuvre. Tout le monde a craqué pour l'histoire d'amour. Mais moi, je ne trouve pas ça joli. Dans ce cas, même Eva Braun et Hitler, c'était mignon. Je recontextualise le film. Imaginons que l'on n'est pas au Texas mais quelque part en Algérie, mettons, à Taref. Imaginons un type qui a dix têtes de moutons, sept gosses et une gentille femme qui lui prépare la kesra (galette). A l'approche de l'Aïd, il part au marché vendre ses k'bèche (moutons) et emmène ses sept mômes avec lui. Dans l'intervalle, un journaliste d'El Moudjahid vient et saute sa femme. Tu l'accepterais, toi ? Moi je trouve ça scandaleux. C'est affreux ! C'est terrible !* »

Dernier détail lourd de sens : la mort tragique de Lady Di coïncida avec l'une des pages les plus sanglantes de la barbarie terroriste en Algérie. C'était une période dégueulasse. Les grands massacres de Raïs, de Bentalha, de Had Ch'kala, allaient suivre peu de temps après. Bientôt, ça allait être la « guerre des photos » comme l'appelle Dilem. L'opinion publique mondiale était encore sous le choc de la disparition de Diana. Elton John lui composa son émouvant *A candle in the wind*. Mais Dilem est ému par autre chose : « *J'étais choqué par les proportions de l'émotion face à la mort de la princesse de Galles, et face au massacre de centaines d'innocents dans mon pays. Une émotion, à l'évidence, inégale. D'où ma reconnaissance à des types comme Hocine Zaourar de l'AFP. Je pense que le monde avait besoin d'une image comme La Madone de Bentalha³. Tu prends des paparazzis merdeux, d'un côté, et un type comme Hocine. C'était la guerre des photos. La Princesse de Galles face à La Madone de Bentalha. Et c'est La Madone de Bentalha qui l'a remportée. Ce qu'il a fait, c'est quelque chose d'énorme. Je pense que l'Algérie entière, et en premier lieu les victimes du terrorisme, devraient être reconnaissants envers quelqu'un comme Hocine Zaourar.* »

*

Revenons à l'Amour. Les premières amours, les amours manquées de Ali Dilem. Comme je l'avais dit, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il n'osera jamais parler à une fille. A 17 ans, première branlette. « *Quoi que j'étais un peu précoce chapitre éveil des sens* » juge-t-il utile de préciser. Sa timidité l'handicapait, doublée par un sens très appuyé, très *houmiste*, de la *horma* (pudeur). Alors, pour compenser les ratages sentimentaux, il se réfugiait dans sa bande. « *Je n'ai jamais été un meneur* » insiste-t-il. Il se frottait tout le temps à ses potes du quartier. Mais rien de délictueux. Il fumait (quelques mégots de cigarettes) dès l'âge de huit ans. Une fois, il avait pris une dose de *chemma* (tabac à chiquer) et le paya très cher. « *J'en ai vomis mes tripes* » reconnaît-il. Le shit, la *zatla* ? Il en fit l'expérience une seule fois également et le regretta amèrement. « *Je devais avoir treize ans. Je me suis débrouillé un morceau de shit et, vers deux heures du matin, je me suis faufilé vers la cuisine et j'ai entrepris de le planquer dans un coin. On avait un grand miroir près de la cuisine et mon grand frère qui ne dormait pas avait tout vu. C'est ainsi que j'ai reçu un violent coup de pied surprise dans le derrière. Et v'lan ! Depuis, je n'ai plus touché à ces saloperies.* » Des petits boulots ? Rien de spécial. « *J'ai vendu, une fois, des montres de femmes à Souk el Harrach à 50 DA pièce.* »

Si Lady Di était une princesse virtuelle, Dilem avait une princesse bien réelle qui défilait à volonté devant son champ visuel. Il s'amouracha d'elle comme seul un cœur d'artichaud eût été capable de le faire. Loin d'être le tombeur malgré lui qu'il est aujourd'hui, c'était la traversée du désert pour le gringalet qu'il était. L'éternelle poisse avec les filles. « *Je n'étais pas fier de ma gueule. J'étais le bougnoule type, le gars famille moyenne, revenus moyens, je ne roulais pas les mécaniques quoi !* »

³ Il s'agit d'une photo émouvante du reporter-photographe Hocine Zaourar qui était à l'époque le photographe attitré du bureau de l'AFP à Alger. Sur cette photo où il n'y a pourtant ni sang ni image du massacre, on voit la détresse d'une mère qui venait de perdre les siens, à Bentalha. Baptisée « La Madone », elle remportera le prix World Press 1997.

Cette mystérieuse princesse ne saura jamais rien des intentions de son soupirant de l'ombre. Passion muette, aggravée par une chape de timidité pire que le parti unique. Des années passeront sans qu'elle eût le moindre soupçon de cet amour désespéré. *« Même aujourd'hui, avec ses kilos en plus, ses gosses et tout, si elle venait à divorcer, je serais prêt à la prendre pour femme »* confie notre amoureux transi. Il l'attendait chaque jour devant son lycée, le lycée Ourida Meddad, sur les hauteurs d'El Harrach. *« Une fois, je me rappelle, il pleuvait. Je l'attendais discrètement pendant un bon moment, rien que pour la voir passer. Ça suffisait à faire mon bonheur. A un moment donné, je l'ai vue sortir du lycée. Ma joie a été malheureusement courte car, quelle n'était pas ma déception quand je l'ai vue discuter avec un type sous son parapluie. Je suis rentré à la maison, je me suis enfermé dans les toilettes et j'ai chialé les larmes de mon corps comme une petite fille. Finalement, il s'avérera que ce n'était que son cousin. Je me rappelle, je passais des heures et des heures à poireauter devant chez elle, caché derrière un arbre. J'espérais qu'elle apparaisse à sa fenêtre. Et quand je ne voyais qu'une furtive silhouette faire une brève apparition, j'étais le plus heureux des hommes même quand je n'étais pas sûr que c'était elle. J'en étais fou de joie ! »*

Même plus tard, durant ses années d'étudiant à l'Ecole Supérieure des Beaux-arts, il devait garder intacte sa flamme pour la mystérieuse H. Dire qu'il avait fréquenté la plus grande réserve de nanas de toute l'Algérie : l'université de Bab-Ezzouar. Mais rien ne fera changer de cap à son cœur. *« J'écrivais son nom tout le temps sur le tableau et sur les murs des amphis, et je crois qu'il en reste des traces à ce jour »* m'assure-t-il.

Ali fit ses études secondaires au lycée de Mohamadia, série sciences, bilingue. Il était plus porté sur les maths. *« J'adore la logique, j'adore tout ce qui est vérifiable. J'adore tout ce qui est explicable, tout ce qui est démontrable. C'est une forme de transparence pour moi. C'est ma définition même de la transparence »* professe-t-il. Dilem poursuit : *« Dans les maths, il y a ce qu'on appelle le raisonnement par l'absurde. C'est à dire qu'à partir d'un raisonnement faux, tu tombes sur un résultat juste. Par exemple, aujourd'hui, je veux bien que les généraux m'attaquent en justice. Un pays qui est dérangé par un caricaturiste, je trouve ça dramatique. Ils trouvent insultant que je dise : les généraux, c'est des voleurs. Ils ne diront pas que c'est faux, ils diront que c'est insultant. Je trouve ça un peu malheureux. Ils ne le sont peut-être pas tous. La prochaine fois, au lieu de dire : 50% des généraux sont des corrompus, je vais dire : 50% des généraux ne sont pas corrompus. Là, ils ne vont rien dire. Ils sont cons. Ils sont d'une bêtise primaire ! Si la force était une forme d'intelligence, ça se saurait depuis longtemps. Le contraire de l'intelligence, peut-être, c'est la violence. On n'a jamais eu besoin de la violence pour imposer ses idées. En religion, en politique ou dans tout ce que tu veux. On revient toujours à l'explicable et au vérifiable. Le manque d'arguments conduit à la violence. Je m'énerve quand je manque d'arguments »*. Ali était friand d'histoire-géo également. *« A 15 ans, je connaissais toute l'histoire de la Seconde Guerre mondiale »* se vante-t-il. Mais dans l'ensemble, il n'était pas le genre bûcheur. Il n'était pas cancre non plus. Résultats plutôt moyens, ponctués de tableaux d'honneur.

Vint l'époque où il se mit à faire la prière, vers l'âge de 15-16 ans. Petite crise mystique dopée par un mouvement *houmiste*, de la petite « idéologie de quartier ». Une nouvelle fois, l'esprit de bande surgit et l'entraîne dans sa foulée. A l'époque, ce n'était pas encore le FIS mais plutôt le mouvement de Mustapha Bouyali, celui qui avait monté un maquis sur les monts de Larbaâ et de Meftah, et qui sera abattu en 1987. « *C'était Rabbi, al Qorân, el halaqate, Ahkina, les délégations des Ikhwa qui défilaient à la mosquée. J'étais un Ali Benhadj, quoi !* » Comme il avait une belle voix – il l'a toujours, d'ailleurs – il se frotte au métier de muezzin. « *J'ai fait ça pendant quelque temps à la mosquée de Belfort et ailleurs* » confie Ali. Mais l'expérience de la bigoterie sera un feu de paille. Elle n'avait pas de dimension contestataire comme ce sera le cas avec le FIS. « *C'était encore une fois l'esprit houmiste, le suivisme. Pourtant, à la maison, mon père ne faisait pas la prière, c'était un bon vivant. Il buvait. Ma mère, elle, la faisait de temps en temps.* »

Dilem jette la pierre à l'école qu'il accuse d'avoir eu sur lui une influence dogmatique dans ce sens-là : « *En fait, je n'étais pas pro-islamiste. Disons que j'étais sur ma lancée, sur la voie de ce que m'a enseigné l'école algérienne. Tu sais, la « tarbiya diniya » (éducation religieuse) a toujours fait partie de ma scolarité. C'est le seul truc qu'on voulait applicable à notre quotidien. Même si tu passais ta journée avec Descartes, c'est avec El Ghazali que tu devais rentrer chez toi, tu vois, pas avec Descartes.* »

Un jour de 1985, cette petite expérience de la dévotion part d'un seul coup en fumée. « *Je sortais de la mosquée après la prière de l'Aïcha. Je me dirigeais chez moi quand, en passant près du commissariat, un flic me lança en proférant de gros mots : 'Eh, anta ya âttay !' (eh, toi, le PD !). J'ai continué mon chemin sans broncher. Le type revient à la charge et me fait : 'Je te parle, fils de pute !' Je me suis retourné et suis allé vers lui pour voir ce qu'il me voulait. Il m'a entraîné à l'intérieur du commissariat et, en deux temps trois mouvements, je me suis retrouvé à terre. Et il a commencé à me tabasser. Zarragni. Il m'a roué de coups. Le type cognait de plus belle et moi je demandais pardon. Je m'écriais : Smahli, manzidche n'âwed !, je m'excuse, je ne recommencerai plus ! Pourtant, je ne savais même pas qu'est-ce que j'avais fait. En plus, j'avais un peu peur parce que j'avais deux dessins sur Chadli dans ma poche. Le type a fini par me relâcher après m'avoir massacré en me faisant : « Ne recommence plus ! » Je donnerais une jambe pour retrouver ce flic et avoir une petite explication avec lui. Je ne veux pas mourir avant de savoir pourquoi il m'a tabassé. Est-ce parce qu'il voulait se défouler ? Est-ce parce que sa femme le trompait ? Ou parce que son fils était toxico ? A partir de ce moment-là, je me suis dit : B'la rabbi al hogra ma djouz ! L'injustice ne passera plus ! »*

Curieusement, alors que tout porte à penser que cet épisode eût pu pousser davantage notre bigot en herbe dans le sens d'une radicalisation de son exercice de la religion, c'est tout l'inverse qui se produisit : il marqua, au contraire, une rupture soudaine de sa brève liaison avec l'islamisme. « *A cet instant-là, alors que le type s'acharnait sur moi, je me suis adressé à Dieu dans mon for intérieur et l'ai*

interpellé solennellement en lui disant : C'est le moment ou jamais de Te manifester. Ou Tu viens, ou ni Tu me connais ni je Te connais ! »

Si Dilem a perdu la foi depuis, il prend cependant la précaution de se qualifier plutôt d'«agnostique». *« Je me dis que cette force-là, ce Toufik-là – car Dieu est aussi une forme de Toufik, n'est-ce pas ? – s'il existe vraiment, ça doit être quelqu'un de sympa. Dieu ne peut être qu'amour. C'est d'ailleurs ce qu'il y a de plus absolu chez nous. Il faut croire en un Dieu m'rabbab. C'est quelqu'un qui doit aimer les femmes, qui doit aimer boire, qui doit aimer danser, qui doit aimer manger des sardines, quelqu'un de cool quoi, un épicurien. Et je suis devenu agnostique. C'est à dire que je ne vois pas d'utilité à la religion. Elle n'a d'utilité que spirituelle ou individuelle, mais pas publique. Je ne la vois pas dramatiquement. Ça sert à quoi ? Tout doit participer à un épanouissement de l'individu et de la collectivité. Et je ne trouve pas ça dans l'Islam. Quand tu appliques ses préceptes, tu es moche, tu pues de la gueule, t'es vicelard, et quand tu l'appliques à un niveau un peu plus étendu, ça donne des fanatiques, ça donne des bombes, ça donne des massacres. Je parle de religion en général ».*

Dans la foulée, Dilem se rappelle une devise fort bien tournée dont il fera son credo : *« Il y a cinq juifs qui ont changé la face du monde, qui ont changé le rapport de l'homme à son environnement : il y a eu Moïse qui a dit que tout était loi, il y a eu Jésus qui a dit que tout était amour, il y a eu Karl Marx qui a dit que tout était argent, capital, il y a eu Freud qui a dit que tout était sexe et, enfin, il y a eu Einstein qui a dit que tout est relatif. Il n'y a rien d'arrêté. Tout est khorti, pipeau ! »*

Ainsi, à l'avènement du FIS, Dilem était hors du coup depuis longtemps. Il reconnaît toutefois que *« le FIS, c'était vraiment le salut pour les gueux »*. *« Je ne percevais pas encore tout le danger de ce mouvement. C'était un mouvement-sanction, un mouvement de rejet contre le système, le parti, Messaâdia, Chadli. Pour être anti-FLN, il fallait voter FIS »*. En amont, il y avait eu ce fameux tremblement d'Octobre que Ali avait vécu d'une manière active. Mais avant d'en arriver à ce houleux épisode, il convient de fermer ce chapitre « adolescence » par une anecdote qui préfigurait justement le soulèvement d'Octobre. Ali devait avoir douze ans. Il s'en prit avec un groupe de copains du quartier à la résidence du directeur de la DGSN à l'époque. *« J'avais commis mon premier acte terroriste à l'époque en balançant une bouteille de cocktail Molotov contre cette villa où on découvrait, pour la première fois, la tchitchi, avec leurs belles bagnoles, leurs belles nanas, et qui faisaient des boumes sous notre nez »*. Tout porte à croire que cette forme d'«agression » qu'on appellera la « tchitchi », Ali ne la connaissait pas encore. Et pour cause. *« La tchitchi n'habitaient pas El Harrach »* dira-t-il, avant de souligner avec cette grinçante lucidité qui fait parfois peur par sa pénétration : *« Un tchitchi, c'est pas quelqu'un dont les parents sont instruits. La tchitchi, c'est un défaut d'exercice de la bourgeoisie. Partant du fait que la bourgeoisie est une culture, une culture qu'ils n'ont jamais eue, alors, ils se sont improvisés bourgeois et ça a donné la tchitchi. »*

Octobre

- Tu étais où dans la nuit du 4 au 5 octobre 1988 ?
- Quand ça a éclaté, on est montés à Belfort en bande. On s'est mis à lancer des pierres sur le commissariat de Belfort. On était à trente mètres, sur un truc surélevé. Les flics commençaient à nous jeter des pétards, des lacrymos, et pour un *Oulid el Harrach* à l'époque, voir un flic se barricader, c'était énorme. A l'échelle d'un quartier, c'est voir un pouvoir totalitaire mettre un genou à terre. Nous étions dans un état d'excitation inexplicable. A posteriori, je peux dire qu'il y avait un vent de révolte. Pas mûre, pas réfléchi, car c'était aussi pour une question de *touayeche* (gags). On le faisait parce que ça nous éclatait.
- Donc tu rejettes tout le discours ultérieur qu'on a greffé sur le 5 Octobre ?
- En fait, il n'y a jamais eu de discours, même après. Il y a eu perversion, usurpation d'un mouvement populaire. C'était un discours tellement peu adapté à l'esprit, à la philosophie d'Octobre – si philosophie il y a eu – qu'il n'a pas pu suivre justement l'œuvre de 88 et lui donner un sens. Mai 68, par exemple, on en a vu les fruits dès juin 68. On a vu que c'étaient des gens de Mai 68 qui faisaient la nouvelle France. Ici, rien. On n'a rien vu. Les mêmes sont restés. Il n'y a pas d'apport d'Octobre 88 à l'Algérie d'aujourd'hui. Et c'est ça le drame. On a tous en nous cette révolte, mais ça reste une révolte rentrée. Frustrée. C'est comme une belle blonde que t'as épousé mais qui est toujours vierge dix-sept ans après.

La discussion à propos de cet épisode plonge Ali dans une fureur quasiment renouvelée. On sort des placards tous les fantômes et les démons d'Octobre, les Nezzar, les Betchine, les Lakhel-Ayat, ainsi que d'autres qui auront été les artificiers involontaires de cette poudrière, les Chadli, les Messaâdia, la SM, et tous les pourris de la « *Ripou-blique* ».

Tout commença donc par cette matinée explosive du 5 Octobre 1988. On était tous peu ou prou surpris par cette dénotation qui nous avait projetés d'un coup dans la rue, comme si nous nous étions donnés le mot, avant de nous mettre à pisser à l'unisson sur tout ce qui faisait FLN à l'époque. C'était un sacré moment de défoulement collectif et, vingt ans après, bien malin qui pourrait nous expliquer ce qui nous était vraiment arrivé ce jour-là. Peut-être avions-nous tous bu à notre insu, ou qu'il y avait des émanations enivrantes dans l'air, que nous eussions inhalées, et qui nous auraient un petit peu étourdis au point de déchaîner en nous ce sursaut sismique, cette éruption de colère. Nous n'en saurons jamais rien.

Dilem non plus n'arrive pas à s'expliquer, par flash-back, ce qui l'avait pris ce jour-là. Néanmoins, il s'excite encore en évoquant une séquence complètement surréaliste qu'il avait vécue en ce fameux 5 octobre. Encore une fois, c'est le genre d'attitudes qui le...*caricaturent* parfaitement, soulignant son côté fantasque et pétillant d'imagination. Pour tout dire, il trouvera dans cet heureux désordre, ce moment fou où le pays tout entier semblait avoir perdu les pédales, l'occasion

rêvée pour donner libre cours à son imagination et matérialiser ses fantasmes politiques les plus débridés. Magnéto : « *Je me souviens, je suis parti voir un groupe de gens et je leur ai dit : 'Nous sommes le Mouvement de Libération Patrice Lumumba' . Je prenais ça pour de la rigolade, un truc pour déconner* ». Il rejoint une clique de garnements en furie de son quartier et ils s'en prennent à un cabaret de Belfort. Ils le réduisent aussitôt en pièces. « *On a défoncé les portes, on a arraché les barreaux. Je me rappelle que, dans la foulée, un lascar avait pris une chaîne stéréo. On s'est tous jetés sur lui et on l'a cassée. On a fait ça parce que on n'a pas eu notre part du butin, massahatanèche* ». Tandis qu'à Bab El Oued, à la Place des Martyrs, à la rue Larbi Ben M'hidi, les gens se ruaient sur les galeries et les Souks el Fellah pour s'emparer, qui d'un poste de télévision, qui, d'une cargaison de « *zit sango* » (huile de table), sans oublier les très emblématiques *Stan Smith*, Dilem et son gang, eux, n'auront rien, que dalle ! « *Cela dit, ce n'était pas fait pour* » martèle-t-il. « *Je ne sais pas si j'aurais pris des trucs. Il suffisait de braquer un magasin...C'était le moment où jamais* ». A mesure que les manifs gagnaient en ampleur, les nouvelles parvenaient des autres quartiers : « *Le commissariat de Bachdjarah est tombé, le souk el Fellah, machin...* » Et les gamins, guerrilleros urbains d'un jour, de s'exciter de plus belle.

Le mouvement grossissait d'heure en heure. Et les slogans anti-houkoumistes fusaient de partout : « *Chadli, assassin !* », « *Messaâdia, serrak el malia !* », « *Wahed, t'nine, t'lata, Chadli ch'mata !* »⁴ Des slogans scandés avec hargne, le poing levé, le lendemain, au moment des premiers enterrements.

La pluie de pierres qui s'abat sur le commissariat de Belfort finit par avoir raison de l'endurance des policiers. Les poulets, les « *hamma lolo* » comme les désignait la *vox populi*, abandonnent leurs postes et désertent les lieux.

Dilem me raconte une scène qui l'avait particulièrement frappé ce jour-là : « *A un moment donné, nous étions chargés par les CRS. Il y avait une adhésion populaire énorme au mouvement, et, on peut le dire, mignonne. Le quartier, el houma, c'était cent mètres sur dix, donc, quand on était à cent mètres du quartier, on n'était plus dans la houma. Mais les gens continuaient à nous soutenir, les femmes nous donnaient des mouchoirs imbibés de vinaigre et des bouteilles d'eau, ainsi que des bassines pour nous barbouiller le visage et parer aux grenades lacrymogènes. Nous nous étions repliés dans l'hôpital de Belfort, et les infirmiers s'étaient tout de suite mobilisés à nos côtés. D'autres émeutiers avaient envahi l'INA (l'Institut national d'agronomie). Des renforts de jeunes arrivaient encore. Et puis soudain, ça s'est calmé. La police venait de quitter le quartier. Nous sommes entrés triomphalement au commissariat et nous avons tout saccagé. Et là, qu'est-ce qu'on découvre ? Des fiches de différentes couleurs, qui, de couleur rose, qui, de couleur rouge, sur lesquelles il y avait le nom, le prénom, la date de naissance de certaines personnes, et ces personnes étaient fichées harkis* ».

L'euphorie d'Octobre était à son paroxysme. Dilem compare ce fulgurant moment populaire au triomphe des Communards en 1871 à Paris. « *A cet instant-là, c'était vraiment la Commune. Mais comme ce n'était pas un truc unifié, national, réfléchi, on était sans leader. Il n'y avait personne pour porter la révolte. C'était vraiment une révolte populaire, et je soutiens encore qu'il n'y avait personne*

⁴ « *Messaâdia, voleur de deniers publics* », « *Un, deux, trois, Chadli t'es une ordure* ».

derrière moi pour me dire de faire ce que j'ai fait. J'ai seulement laissé exploser toutes mes pulsions de révolté ». Dilem finit par tempérer ses ardeurs en me lançant : « *La Commune, c'était vraiment la révolution. Et cette révolution était élitiste. Il y avait, à la base, une idée. C'est l'idée qui a conduit à une révolution. Dans le cas d'Octobre, c'est une révolution qui a voulu apporter une idée. Il y a un aspect chronologique des choses à respecter. Il faut qu'il y ait une idée directrice derrière une révolte. On ne l'avait pas en 88, ni avec l'islamisme, ni avec le reste. Encore une fois, il n'y avait pas de gens capables de penser et de véhiculer la colère populaire* ».

Arrive le temps des snipers. Le général Khaled Nezzar, alors Commandant des Forces terrestres et chef des opérations de rétablissement de l'ordre, fait sortir les blindés dans la Capitale. Finie la récré. *That's all folks !* Les chars sont lâchés sur les barricades. Sales temps pour les émeutiers. Dilem en garde encore un mauvais souvenir : « *Quand on bombardait le commissariat, les policiers nous ont chargés. Ils ont tiré et ils ont touché un copain. Il est tombé pas loin de moi. Il s'appelait Hakim Hammoudi, un ancien camarade de classe. C'est sans doute l'une des toutes premières victimes d'Octobre. Je me rappelle, le soir, je suis parti à la mosquée à l'heure de la prière du maghrib et je me suis mis à hurler : Sortez ! ils sont en train de tirer sur vos frères !* »

Quand les choses ont commencé à tourner au vinaigre au pied de la lettre, et que les forces de l'ordre reprenaient le terrain en main avec une brutalité sauvage, Dilem partit se réfugier chez son oncle, à Bab-Ezzouar. Il y resta deux ou trois jours me dira-t-il. « *Quand ils ont tué Hakim Hammoudi, là, ça ne rigolait plus. Mon grand frère est venu me chercher. Il avait peur pour moi* ».

*

Et puis vint l'Etat de siège, le discours de Chadli du 10 octobre où il annonçait la « *taâdoudiya* », le pluralisme démocratique, et *tutti khorti...*

- Chadli avait-il besoin d'attendre Octobre pour faire passer ses réformes ?
- Mais pas du tout. En quoi Chadli aurait-il eu besoin d'une révolte populaire ? En quoi un Président, avec toute l'hégémonie de l'époque, le parti unique, où tout était bloqué, tout était scellé, tout était *under-control*, aurait-il besoin d'une révolte ?
- Alors c'est quoi ton explication ?
- Il n'y a pas d'explication. Le peuple en a eu marre. Il y avait un certain nombre de trucs, d'ingrédients. Il y avait la grève des lycéens. Il y avait Rouiba, Sétif, etc.
- La thèse PAGSO, c'est du *khoro*, elle ne tient pas la route ?
- Le PAGS, il faut bien qu'il se justifie un jour. Il n'a fait que de l'entrisme depuis sa création. Ça ne diminue pas de son apport. Il faut lui reconnaître une chose, à savoir que chaque fois qu'on parlait de l'intelligence algérienne, elle était de gauche. Je n'ai pas vu un intellectuel de droite islamiste.
- T'as pas vu de PAGSO à Belfort ?
- Ah non, non, pas du tout. Je n'ai vu ni PAGSO, ni barbu. Comme c'était vraiment quelque chose de spontané, il n'y avait pas d'organisation, et tant

mieux. Cela bat en brèche la thèse qui disait que c'était un mouvement manipulé et je ne sais pas quoi. Tu sais, le peuple n'a pas porté les idées de gauche, en 88. On ne criait pas : « *Du boulot pour tout le monde* » ou « *la classe ouvrière ira au paradis* », d'autant plus que l'école enseignait « *echouyouïya kofr* » (le communisme est impie). On ne disait pas athée, on disait *chouyouï*, communiste. Dans ma petite scolarité, communiste pour moi, c'était un athée. Il n'y avait pas d'idéologie, en 88. C'était du nihilisme primaire.

- Il y a pourtant des témoignages qui parlent de tracts qui auraient circulé la veille d'Octobre ...
- Ce pouvoir a quelque chose de terrible, de génial. A chaque fois qu'il y a un mouvement qui émerge quelque part, le premier truc qu'il trouve à faire, c'est de semer le doute. Moi je sais une chose : devant un peuple, face à un peuple, un pouvoir a toujours tort. Le pouvoir essaye toujours de discréditer les mouvements populaires. Jacques Chirac disait : « *Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose* ». Il te balance dix intox, au moins tu t'accroches à l'une d'elles. Et arrive le discours de Chadli. *Taâdouidiya el hizbia, chkoupi...*Après, on a eu droit aux élections présidentielles, Chadli qui succède à lui-même, mais c'en était fini de l'Etat répressif. On pouvait dire *Chadli h'mar* (Chadli est un âne), chose qu'on ne pouvait pas faire deux semaines auparavant.
- Est-ce que tu penses qu'un type comme Betchine a torturé ?
- C'est clair !
- Dans *Octobre Ils parlent*, de SAS, il affirme dur comme fer qu'il n'a pas torturé, arguant du fait qu'il n'était pas encore à la DGPS (Direction générale de la Prévention et de la Sécurité).
- Là, j'en appelle à ton intelligence. Est-ce que tu penses qu'il y a un Algérien quelconque, tortionnaire à l'époque, qui assumerait ses actes aujourd'hui? Merde, ce serait leur supposer une grandeur d'âme. C'est une forme de noblesse que de reconnaître ses erreurs. Ce sont des gens qui sont parfaitement capables de recommencer. S'ils ont un gramme d'honnêteté...
- De couilles ?
- Même pas ça, d'honnêteté, c'est pas une question de couilles ni de *redjla*, c'est des misérables, je veux dire, je n'attends rien d'un Nezzar, je n'attends rien d'un Betchine, ce sont le drame de l'Algérie. C'est des gens passibles de l'échafaud. *Makache hadra gaâ !* Ils auraient payé devant le peuple entier.
- Tu préconiserais un procès pour rendre justice aux victimes d'Octobre ? Est-ce qu'il n'est pas trop tard pour le faire ?
- Il le faut, ne serait-ce que pour reconnaître à cette jeunesse cet apport là. Les gens qui ont changé l'histoire, la face de l'Algérie, se retrouvent à l'écart de ses avancées, de ses changements. Cite-moi quelqu'un qui a la trentaine aujourd'hui, et qui ait un quelconque poste de responsabilité ou qui émerge juste un peu, alors que c'est lui qui a permis aux quadragénaires et aux quinquagénaires d'aujourd'hui, communistes de l'époque, de s'exprimer. Je veux bien, les défenseurs de la démocratie, à longueur de colonnes, *smahli* mais vous étiez où avant 88 ? C'est comme si toute l'Algérie s'est réveillée démocrate le 6 octobre. *Win kountou ?* Où étiez-vous, bordel ? Vous avez

découvert la démocratie en 88 ? Les Nezzar, les machins, ils viennent me faire la morale ! Qu'est-ce que t'as foutu avant ? Pour moi, tous ceux qui étaient en âge de parler avant Octobre 88 et qui ne l'ont pas fait, qu'ils ne parlent pas aujourd'hui ! C'est des gamins *elli radjoûhoum erdjal* ! Ce sont ces gamins, c'est ce chahut de gamins, qui ont fait de vous des hommes ! Putain, on célèbre le 19 juin, un misérable coup d'Etat militaire, et pas le 5 Octobre ! Mais c'est méchant ! C'est affreux ! On célèbre un dictateur, l'avènement d'une dictature, et on occulte la naissance d'une république plus ou moins démocratique, l'accession à la démocratie ?

- Tu dis qu'il n'y avait pas de discours préalable à Octobre et voilà qu'après coup, tu lui greffes un discours, ce n'est pas un peu contradictoire ?
- Mais justement, c'est ce que je disais, nous, on était des gamins, on ne pouvait pas réfléchir, mais *win kanou erdjal* ? Où étaient les hommes ? Ils étaient où ceux qui auraient pu porter cette révolte ?
- Ça nous renvoie à ce que tu dis sur les intellectuels...
- Les intellectuels étaient frustrés que ce soient des gamins qui en aient fait des hommes. Ils ne peuvent pas digérer que ce sont des gamins qui leur ont donné la parole. Alors, ils les ignorent, et on met le mouvement sur le compte d'une évolution normale de l'élite algérienne.
- Que t'inspirent les tentatives de récupération par la classe politique qu'il y a eu par la suite ?
- En fait, ça a frustré toute une génération. Je veux dire que s'il y avait une reconnaissance de ce mérite-là, il y aurait eu peut-être moins de terroristes. Le pouvoir, les généraux, auraient pu se poser cette question : Antar Zouabri, c'est un type né en 70 *ya errab* ! C'est quelqu'un qui avait 18 ans en octobre 88. Le seul champ d'expression de ces gens-là, c'est le terrorisme. Le seul poste de responsabilité d'un jeune, c'est Emir. Il n'y en a pas ailleurs, je ne les vois pas. Les petits jeunes qui se sont flics ou bidasses sont de la chair à canon. C'est le jeune qui tue, et c'est le jeune qui meurt.
- Est-ce que tu penses qu'un autre Octobre est nécessaire ?
- Non, je pense qu'il faut commencer d'abord par rétablir Octobre 88 dans ses droits. On fera peut-être l'économie d'autres centaines de morts. Un Nezzar qui assume avoir tiré sur des jeunes, il doit répondre de ça.
- Penses-tu que Nezzar aurait pu éviter de sortir les chars dans Alger ? Il dit qu'à l'époque, l'armée n'avait pas de balles en caoutchouc.
- Tu ne peux pas t'opposer à une révolte populaire. Regarde les Argentins. Le peuple s'est soulevé, le président a sauté. Il n'a pas sorti les chars et tiré sur le peuple. Nique ta mère, le peuple te vomit ! Le peuple qui est censé te donner ton autorité et ta légitimité te pisse dessus et te dit de dégager. On ne peut pas discuter avec un peuple, y a pas de discussion. Le peuple est seul juge. On ne badine pas avec le peuple ! *Ma talâbche gaâ maâ echaâb* !
- Et l'argument de la préservation de la sécurité de l'Etat ?
- Mais quelle sécurité de l'Etat ? Il n'est question que de la sécurité de cette caste au pouvoir, du régime. Le régime a toujours justifié sa volonté de maintien par le spectre du danger sur la sécurité nationale.
- Il voit partout des complots ourdis...

- C'était juste pour sauver sa misérable peau. C'est ce qui s'est passé en 80. Idem en 88, en 86, en 82, en 67 et en 65. Au nom de quoi, déjà, une poignée de généraux ont droit de vie et de mort sur les Algériens ? Ils se sont accaparés de la rente pétrolière, il ont instrumentalisé la justice. C'est l'impunité, c'est les détournements, c'est le bakchich. Je vois un Etat qui a échoué partout, depuis 1962. C'est pourquoi je dis : tant qu'il y a ces gens-là, le terrorisme ne va jamais s'arrêter. Il y aura toujours le terrorisme en Algérie du fait qu'il est toujours accompagné par la hogra. Tout ce qui a participé à l'émergence du terrorisme existe encore, donc, pourquoi il n'y aurait plus de terrorisme ? Il y aura peut-être moins de terroristes, mais il y aura le terrorisme.
- On a parfois le sentiment que, même si plein de gens aujourd'hui sont rebelles dans l'âme, ils ne peuvent plus, pour autant, souscrire à la solution révolutionnaire par ce qu'il y a eu le GIA. Je veux dire qu'on n'ose plus lancer des mots d'ordre insurrectionnels après le FIS parce que l'idée révolutionnaire a été dévoyée. On a peur de préconiser la révolution populaire, tout en sachant que c'est la seule solution qui reste pour renverser ce régime.
- Tu aurais eu raison si le GIA avait été un tant soit peu l'expression d'une révolte populaire. Or, ce n'est pas le cas.
- On aurait peur de dire aux gens : sortez dans la rue et manifestez !
- C'est pas que j'aurais peur de lancer un tel mot d'ordre. Je ne peux pas prendre une telle responsabilité parce que je ne suis qu'un dessinateur. Mais j'aurais été un politique, ah ! *Bla rabbi !* J'aurais été un politique, j'aurais usé de tous les moyens dont je disposerais, y compris la force, pour dire à ce pouvoir de se casser. Autrement dit, si les Antar Zouabri, Ali Benhadj, machin, étaient vraiment pour une Algérie libre, débarrassée de ce pouvoir, j'aurais été le premier terroriste. J'aurais, et ça tu peux l'écrire, j'aurais tué volontiers des Messaâdia. Si, dès le départ, les premières actions terroristes étaient de s'attaquer aux Messaâdia, aux généraux et consorts, j'aurais été le premier terroriste aujourd'hui. Je le dis et je le pense au plus profond de mon trognon.
- Quelque part, la solution ne vient-elle pas de la Kabylie ?
- Non, je pense qu'il n'y a pas de tradition de révolte à proprement parler. La Kabylie, c'est plutôt le phénomène des minorités. Quand une population est parquée dans un milieu géographique et culturel donné et que tu l'enfermes, elle se sent frustrée, et ça devient une cocotte-minute.
- Je veux dire que le fait d'occuper, de récupérer la rue en tant qu'espace d'expression citoyenne par excellence, n'est-il pas un prélude au changement ?
- Ça s'est exprimé un peu partout, pas qu'en Kabylie. La particularité de la Kabylie vient du fait qu'elle a été martyrisée et niée. Et ça a décuplé de sa force. Mais le danger, et ça arrangerait les généraux, c'est cette ombre de séparatisme qui plane sur le mouvement en Kabylie.
- En définitive, Ali Dilem est un émeutier dans l'âme, quelque soit le moyen par lequel il s'exprime, je me trompe ?

- Je ne sais pas...Je dirais juste que je suis frustré par 88. Ça me ferait mal au cœur que 88 ne soit pas consacré. Il n'y aura rien qui changerait dans ce pays. C'est un échec perpétuel, l'Algérie. Je défie quiconque de me citer une seule chose qu'ait réussie ce pouvoir. Une seule chose, un seul projet. C'est un pouvoir qui a échoué partout, et tu veux qu'il réussisse dans la lutte contre le terrorisme ? Il a ce génie là ?
- Si tu devais sortir dans la rue manifester, tu le ferais ?
- Oui, oui, c'est sûr.
- Sans casse ?
- Même avec casse s'il le faut ! Je dis juste que ce n'est pas mon rôle de présider à ce genre d'action ou d'en être l'initiateur.
- S'il y avait un comité révolutionnaire, tu serais dedans ?
- C'est clair.
- Qu'est-ce que tu penses de l'entrisme comme tactique politique pour, soit disant, changer le pouvoir de l'intérieur ?
- Le propre de l'entrisme est d'être discret et sournois. Quand nos vaillants communistes l'ont pratiqué, nul ne pouvait deviner leur couleur politique. Si tu fais allusion à l'entrée du RCD à un moment donné au gouvernement, je pense qu'il était convaincu qu'il pouvait tirer son épingle du jeu.
- Il semblerait qu'il y ait un rajeunissement progressif des cadres supérieurs de l'institution militaire qui nous amènerait à espérer un changement du dedans...
- La logique de prise du pouvoir par ces cadres doit obéir à la volonté même de ces cadres de changer les choses, et non au simple fait que cela s'inscrit dans l'ordre naturel, biologique, des choses. Autrement dit, il ne faut pas attendre gentiment que Toufik parte à la retraite...
- Tu as peur que ce soit des carriéristes ?
- Non, ils ne le sont pas. On ne peut pas revenir à la situation d'avant, c'est impossible. Tout ce qui nous relie à la situation d'avant, ce sont des gens d'avant. L'ennui, c'est que ces gens-là se maintiennent et se maintiennent encore. Et quand je vois des généraux comme Toufik...Ils ont quoi, soixante ans ?...Quand je vois qu'ils ont encore une espérance de vie de dix, quinze voire vingt ans, je suis malheureux. Ça signifie que le jeune de 88 aura 50 ans quand Toufik ira à la retraite.
- Sans compter leurs poulains qu'ils nous préparent...
- Non, non. Je suis sûr que la dictature disparaîtra un jour !

Un même génial

« Aussi loin que je puisse remonter dans mon souvenir, je me vois en train de dessiner. Je ne peux pas parler de rencontre avec le dessin. Quand j'étais en première année élémentaire déjà, je faisais des portraits. Je faisais des croquis. Je faisais des femmes avec des clopes. Je dessinais n'importe où, avec n'importe quoi, sur n'importe quoi, sur mes genoux, sur les murs de l'immeuble ou dans la cage d'escalier. »

Haroun

Dilem n'a pas eu à être converti à la religion de la caricature. Pas plus qu'il n'a eu à subir quelque catéchisme ou apprendre par cœur le bréviaire du bon dessinateur. Il est né un crayon à la main. Il a été biberonné au dessin. On aurait même juré qu'il a dû laisser sa griffe quelque part, dans un coin, à la clinique de Belfort où il a vu le jour. Il le dit lui-même : « *Aussi loin que je puisse remonter dans mon souvenir, je me vois en train de dessiner. Il n'y a pas eu, à proprement parler, de rencontre avec le dessin.* »

Dilem – on l'aura noté en passant en revue les morceaux choisis de ses réflexions sur un certain nombre de questions que j'ai eue à aborder avec lui – a toujours réponse à tout. Toujours un mot inspiré pour n'importe quel sujet. Il fait de l'esprit sur tout et sur rien ; il a même le chic de faire d'un rien, un tout, lui qui prend tout avec philosophie. Pourtant, notre virtuose-né – avec ou sans la complicité de Dieu – n'est pas en mesure de s'expliquer ce qui se passe exactement dans sa tête au moment où il s'empare d'un marqueur.

Na Fatma, sa défunte mère – qu'elle repose en paix – me racontait les traits de génie qu'elle « diagnostiquait » chez son fils dès les premières manifestations de son espièglerie : « *Depuis qu'il était enfant, il était déjà précoce. Il avait quelque chose qui le distinguait de ses frères. C'était un mokh, un cerveau. Il était très éveillé. Il dessinait sans cesse, il n'épargnait aucun mur du quartier. Il dessinait partout, où qu'il se trouvait. Moi-même, il ne m'a pas épargnée. Il avait fait plusieurs portraits de moi* ». J'ai retrouvé deux portraits qu'il avait faits de son père, crachés de deux photographies qu'il avait reproduites avec une étonnante dextérité. Vraiment précoce, le même.

Pour les murs du quartier, grâce à l'amabilité de l'un de ses proches, j'ai réussi à dénicher une petite merveille. Ce n'est pas tout à fait de l'« *algerian graffiti* ». Il s'agit plutôt de deux dessins que le temps, la pluie, les tags, les bombes, les aérosols, les peintres communaux, les tremblements de terre et les inondations du 10 novembre ont eu la gentillesse de conserver. Ils se trouvent sur un mur du cimetière de Sidi Tayeb, près de Cinq-Maisons, dans une petite ruelle sinueuse qu'empruntent les passants pour aller à la station de bus située près dudit cimetière. Une ruelle réputée mal fréquentée du temps où les *Harrachis* avaient mauvaise réputation. On déplorait moult agressions dans cet espèce de couloir étroit qu'on appelle encore le Lotissement. Alors, que fait notre génie populaire ou plutôt notre...justicier pour dissuader les délinquants ? Il dessine une silhouette noire, grandeur nature, dans la posture d'un « *hitiste* » en train de griller une sèche, laquelle silhouette, vue de loin, donne la nette impression d'être une ombre maléfique adossée au mur. Cela rappelle à quelques égards les silhouettes de Ernest Pignon Ernest. Ainsi, à la tombée du jour, en s'engouffrant dans ce corridor malfamé, et en tombant nez à nez sur l'obscur fantôme, on ne pouvait avoir qu'une réaction : détalé. Les plus téméraires fonceraient en direction du spectre les dents serrées, traçant leur chemin après avoir risqué un timide *salam alikoum*. Je ne sais pas si le taux de criminalité a baissé dans le coin après cet insolite épouvantail (j'ai

oublié de demander au commissariat du quartier). Certainement, le gag ne fera pas long feu. Mais reconnaissons au moins qu'il fallait y penser.

Un autre dessin, moins « *halloween* » celui-là, se détache non loin du premier. Il est fait en couleur, un peu entamé par l'effet du temps et de l'érosion. On y distingue un vieux chérubin en tarbouche et la moustache en croc façon vieil Alger qui fait : « *La femme hachakoum !* » Variation sur l'expression populaire : « *Lamra, hachak !* », littéralement : « *La femme, sauf votre respect* ». Un clin d'œil ironique et malicieux à la drôle d'estime dans laquelle nos barbeaux tiennent la femme algérienne. On peut y voir aussi, dans un autre registre, celui de la *horma* et de l'honneur de quartier, une adresse aux mauvais garçons qui infestaient les lieux si d'aventure, des filles se risquaient à emprunter ce passage peu recommandé. Cela souligne en tout cas ce côté « *redjlaoui* » récurrent dans la rhétorique dilemmienne, mélange de machisme et de tendresse, et qui est le concentré de son algérianité. Et c'est parfaitement le genre de boutades que l'on aurait tort de prendre au premier degré.

*

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, Ali n'était pas un fana de B.D. Il n'abusait pas, non plus, des films d'animation. Son premier *Pif*, c'est une fillette qui le lui offre. Paradoxalement, il s'agit de la fille de ce même directeur de la D.G.S.N. de l'époque évoqué précédemment, oui, celui-là même contre la villa duquel il avait jeté, adolescent, un cocktail Molotov. Et, comme je l'avais dit, il préférerait dépenser ses maigres économies dans les *Paris-Match* où il y avait les posters de son idole, Lady Di, que de s'offrir les dessins de Faizant ou un épisode des aventures de *Black le Roc*.

Cependant, une exception : il s'adjugea volontiers les deux albums du dessinateur-vedette de son enfance, Haroun. « *J'étais un fan de ses Dhawahir* » avoue Ali avec excitation. Il me confie que son tout premier dessin, en tant que tel, était, d'ailleurs, une reproduction d'un dessin de Haroun : « *Je me rappelle, je devais avoir 11 ans. J'étais en classe. On avait une heure creuse, alors, je me suis employé à reproduire un dessin de Haroun. J'avais ses deux albums, des compiles de « Dhawahir ». D'ailleurs, je les ai trouvés excellents mais excellents de chez sa mère ! Je l'ai connu par la suite. On a bossé ensemble à El Manchar. C'est un grand artiste, dans son trait comme dans la vie. C'est un m'kawed, un chtarbé plein d'humour* ».

Ali précisera au passage qu'il a toujours été reconnaissant envers ses aînés. Il n'a jamais eu l'indélicatesse de les traiter en « dinosaures ». « *Un héritage, ça ne se reconnaît pas. Tu hérites b'la djeddek !* » martèle-t-il. Il le dit sans ambages, à propos des Maz, des Slim, des Haroun, des Melouah, des Fathi Bourayou : « *Ces gens-là, s'ils sont arrivés à ce stade, c'est parce qu'ils sont bons, à la fois humainement et artistiquement. L'apport de gens comme Slim et Haroun à la culture algérienne en général et au dessin en particulier est énorme.* » En même temps, Ali Dilem affirme qu'il a toujours été fermé aux influences. Lui qui s'est très vite constitué une personnalité artistique, était déjà très jaloux de son autonomie. « *Je pense que si je les singeais, ce serait leur enlever leur mérite.*

Faire du sous-Slim ou du sous-Haroun, ce n'est pas gentil pour eux déjà » argue-t-il entre deux bouffées de cigarette.

Pour revenir à ce fameux dessin « initiatique », Ali en garde plutôt un mauvais souvenir. Et pour cause : *« J'avais copié donc un dessin de Haroun sur mon cahier de classe aux feuilles tramées. C'était le dessin d'un type « ancienne génération », genre belda. Mais j'ai modifié la bulle. J'avais mis : « Toutes les femmes sont des putes, sauf ma mère par respect ». Crois-moi si je te dis qu'en écrivant ça, je ne savais pas ce que voulait dire le mot « pute ». Je ne sais plus où est-ce que j'avais recopié ce mot. Je me souviens qu'il y avait une surveillante dans la classe qui passait dans les rangs. A un moment donné, elle était debout au-dessus de ma tête. Elle a vu le dessin et s'est écriée : « Vous n'avez pas honte ! » J'en étais mort de gêne. Je n'étais pas fier de ce que j'avais fait. Ce n'est donc pas un souvenir enchanteur que je garde de l'un de mes premiers dessins ».*

Une autre fois, toujours en classe, sa prof de sciences naturelles convoque son père. Ce n'était pas pour le féliciter pour l'exubérance créative de son fils mais pour se plaindre à propos d'un dessin d'anatomie qu'il avait commis. Détrompez-vous, il ne s'agit pas d'un nu, avec le corps de la prof comme modèle, n'ayons pas l'esprit court. Alilou s'était juste permis, ô suprême sacrilège ! d'esquisser un dessin tout ce qu'il y a de correct à l'effigie de sa maîtresse.

C'est un fait : ses professeurs ne l'avaient jamais regardé comme un garçon qui sortait du lot. Mais depuis quand l'école algérienne a-t-elle vocation à dénicher des talents et éperonner les plus doués pour affirmer leur personnalité et affermir leur imagination ? C'est plutôt un camp de dressage qu'un champ de liberté, et Dilem en fera fatalement les frais chaque fois qu'il se permettait de donner libre cours à son trait jubilatoire. Résultat des courses : on ne voyait pas (encore) les prémices de son génie. *« Il faut, pour commencer, attirer l'attention sur toi. Pour qu'on voie en toi une particularité, il faut d'abord que tu intéresses. C'est en poussant l'intérêt qu'on trouve la particularité. Si moi-même je ne me voyais pas d'intérêt...Je me trouvais, franchement...normal ».*

Ainsi, tout naturellement, c'est pendant les vacances scolaires que le petit Ali trouvait le temps et l'espace pour s'exprimer. *« Comme je ne pouvais pas me permettre des vacances comme tous les garçons de mon âge, je me rabattais sur le dessin. Je dessinais tout. Tout était prétexte à dessiner. Je photocopiais les posters de la grande équipe de football de 1982 et j'en faisais des reproductions, je dessinais des billets de 50 DA, de 100 DA, je dessinais les filles dont j'étais amoureux. Je pense d'ailleurs que la période la plus faste de ce côté-là, c'était celle où j'étais fou amoureux. Je venais de découvrir cette souffrance-là, cette frustration-là, et je déversais mon chagrin sur le dessin ».*

Il était une fois Chadli...

Ali a dix-huit ans lorsqu'il il commettra, pour ainsi dire, sa première caricature politique. C'étaient en vérité deux dessins, les deux à l'effigie de Chadli. Le premier représentait notre troisième président sous les dehors d'une grenouille. Quant au second, il était carrément hard : Dilem lui foutait un doigt dans le cul. Ces deux dessins, Dilem les avait dans sa poche au moment où, un soir de septembre 1985, il s'était fait tabasser par un flic de son quartier, épisode évoqué plus haut. « *J'ai de la chance qu'il n'ait pas fouillé mes poches* » me dira-t-il à juste titre. Dilem avait alors acquis une parfaite maîtrise de son trait, à la force de l'exercice, et d'un autre côté, il avait forgé un esprit contestataire et des positions bien tranchées sur le plan politique.

J'ai retrouvé, grâce à la précieuse collaboration de l'un de ses frères, quelques-uns des dessins de sa prime jeunesse. « *Ali ne garde rien, il jette tout, alors moi je les ramasse* » me dit-il. A cette époque, Dilem s'était énormément exercé au figuratif, notamment le portrait. Il me confiera qu'il s'était même essayé à un type primaire de sculpture avec de la pâte-à-modeler, pour façonner par exemple une figurine du King Elvis. De fait, comme tout ado de la fin des seventies, il a eu sa fièvre rock n'roll. Egalement sa fièvre pop, sa fièvre folk, sa fièvre Beatles, sa fièvre Che, sa fièvre Bob Dylan, et on le voit à travers la galerie de personnages qu'il avait croqués. Tout un florilège de grandes stars du rock et de la pop : John Lennon, Mickael Jackson, Marc Knofler, Cindy Lauper, Boy Georges, Sade, Georges Michael, et j'en passe ! Pour les stars du cinéma, on retrouve son attrait pour les justiciers : John Wayne, Charles Branson. Quelques icônes sulfureuses : Marilyn Monroe, Madonna. L'incontournable Lady Di. Quelques Russes éblouissants : Tchaïkovski, Lénine...Des nevrosés démoniaques comme cette série de portraits consacrés à Adolf Hitler. Des gens qui dérangent : un Salman Rushdie, pour ne citer que lui, se rendant à la Conférence Islamique en exhibant ses *Versets Sataniques*.

Pas d'icônes algériennes ? Bien sûr que oui. En tête de liste, une légende du quartier : Dahmane El Harrachi. Il y a aussi le ténor du *chaâbi*, son gourou, El Hadj M'hamed El Anka. Des portraits d'Aït Menguellet également. A quoi faut-il ajouter toute une galerie de figures historiques qui montrent que, tout iconoclaste et ès rebelle qu'il était, Ali Dilem n'échappait pas aux lois de la pesanteur mémorielles. Massinissa, Jugurtha, l'Emir Abdelkader ou encore Fadhma N'Sumer sont représentés avec un art consommé, à l'encre de chine.

Ah ! Sans oublier quelques inévitables grands noms du foot qui trahissaient un certain intérêt de l'artiste pour le cuir : les Fergani, Madjer, Menad ou encore Hakim Meddane, un ancien du club d'El Harrach.

A partir de 1989, Dilem se fait un devoir de s'attaquer aux figures du monde politique, à commencer par notre classe politique montante si emblématique de la parodie démocratique enfantée par les événements d'Octobre : Hamrouche, Saïd Sadi, Abassi Madani, Louiza Hanoune, tout le monde y passe.

Dans ce cru, on retrouve aussi plusieurs pages d'histoire familiale. Des portraits de papa et maman, de ses anciennes copines, quelques scènes de vie

bucolique inspirées de ses virées au bled comme ce beau mausolée de Tala Amara, le Mausolée Seklaoui.

Et, *last but not least*, un zeste de narcissisme oblige, je suis tombé sur un tas d'autoportraits de différentes factures. J'ai également déniché une perle : un nu dessiné à l'ancienne, avec la maestria d'un Rodin. De la sculpture au crayon. Un vrai petit chef-d'œuvre.

Il ne fait aucun doute que cette liasse de dessins que la providence avait mis entre mes mains attestait d'une maîtrise précoce. J'eus l'intime conviction, en les parcourant, que tout s'était joué pour Ali en quelques années d'apprentissage féroce où l'artiste, armé de son talent, s'est intempestivement escrimé avec les fantômes qui le hantaient. Et la cause était entendue. Oui. Il ne fait point de doute que ce gringalet, timide et facétieux, avait su dès son jeune âge manier le trait et le pinceau avec beaucoup de doigté. On eût dit qu'il avait ce métier dans le sang, qu'il avait toujours su dessiner juste, à la manière d'un Mozart qui avait la musique dans les oreilles. On eût juré que ce Mozart du dessin est né avec un GPS des formes retorses et des nez cocasses qui orientait sa main de façon à tordre le cou aux lignes et aux courbes jusqu'à ridiculiser le monde. On y reconnaît tout de suite, bien sûr, la force de l'instinct, la pureté du don, ou, pour user d'un mot qu'il n'aime pas, la marque indélébile et qui ne trompe pas : la marque du génie.

*

Je lui ai posé expressément la question à propos de l'éclosion de ses attributs artistiques : « *J'ai comme l'impression que tu as toujours su dessiner avec une totale maîtrise. Et c'est d'autant plus remarquable que tu n'as jamais pris de cours. Comment l'expliques-tu ?* » Il a cru trouver la réponse dans un truc tout bête : le travail. La persévérance. Dilem rejette en bloc les mots « vocation » ou « prédisposition » : « *Il y a ce qu'on pourrait appeler les accidents de l'histoire. Je ne suis ni quelqu'un de prédisposé ni quelqu'un qui a tout fait pour, mais quelqu'un dont les conditions ou les accidents de l'histoire ont fait ce qu'il est* » dit-il avant d'ajouter : « *Je parlerais plus de sensibilité que de vocation. On n'a pas vocation à être artiste. On ne s'improvise pas artiste. Ou on l'est, ou on ne l'est pas. Et encore, artiste c'est un grand mot* ».

On va donc lui concéder que cela lui est tombé fortuitement sur la tête, à fortiori si l'on se représente que, statistiquement, tous les enfants dessinent à un moment de leur vie. « *Exactement !* » opinera-t-il avec enthousiasme, comme si je lui avais tendu une perche. « *Je pense, en effet, que tous les enfants dessinent à un moment de leur vie. Sauf qu'avec moi, là où normalement, il devait y avoir essoufflement, moi je me suis accroché. J'ai eu des périodes assez intenses, assez denses, et j'ai perpétué ce qui était à l'époque une simple occupation qui m'absorbait. Je ne sais pas mais il me semble qu'en dehors du fait que je m'exprimais, comme tout le monde, par la parole ou l'émotion, il y a avait cet élément fédérateur qui était le dessin, c'est à dire cette expression que pouvait véhiculer le dessin* ».

Ali aurait tout aussi bien pu exceller dans d'autres moyens d'expression artistique. Il me dira : « *Je ne sais pas, c'est le seul truc que j'ai su entretenir. Je pense que c'est le lot de chacun de nous. Si on s'exerce à n'importe quoi pendant*

suffisamment de temps, on finit par s'y faire. Moi, je crois à l'apprentissage. En fait, le secret de tout c'est ça. C'est d'arriver à s'imposer des règles ».

Pour revenir à la « justesse précoce » de son trait qui caractérise, disons, une première période dominée par une pratique « spontanée » du dessin, Ali Dilem explique que pour lui, il n'y a pas de définition si je puis dire « canonique » de la justesse : *« C'est déjà une preuve qu'il n'y a pas qu'une seule justesse. Slim dessine juste, Haroun dessine juste, Plantu dessine juste, Wolinski dessine juste. Et les quatre sont différents ».*

J'ai eu à méditer avec lui son expérience du figuratif où il fit preuve d'autant de virtuosité que dans la caricature, sachant, soit-dit en passant, que dans l'art académique, le figuratif est un passage obligé, comme le solfège en musique, afin justement de permettre aux disciples de s'aligner d'abord sur des repères objectifs avant de céder, au gré de leur autonomisation, à leurs penchants personnels et leurs humeurs subjectives. Je dois avouer que Dilem m'a franchement pris à contre-pied en se montrant tout à fait favorable à un certain académisme. Au fond, il le prend sournoisement comme un défi, un gage de sérieux et surtout d'habileté, une manière de suggérer que s'il a su se forger son propre style et une forte personnalité artistique, son art n'est pas pour autant tombé du ciel. S'il ne puise pas dans le classicisme, il n'a pas peur de se soumettre à sa sévérité. Cela s'explique : Dilem est plus qu'un artiste. C'est un artisan. Et un artisan hautement exigeant. Pour l'avoir vu à l'ouvrage, je peux en témoigner : c'est un perfectionniste. Un figneleur obsessionnel. Tout bien considéré, son adhésion de principe au classicisme recoupe son souci d'authenticité et sa hantise de mériter son entrée dans le gotha des créateurs *racés*. Il me le répétait à satiété : *« Je n'aime pas tricher ».* C'est avec conviction donc qu'il accepte de revenir aux règles primordiales et puiser dans les sources universelles du dessin : *« J'ai fait du figuratif parce que je ne voulais pas tricher encore une fois. Je savais que toute stylisation a besoin d'un bagou. Tu sais, Giotto (peintre et architecte italien, 1266-1337), quand on lui a demandé de faire ce qu'il y a de plus élaboré, il a fait un cercle parfait à main levée. Avant de passer à un stade, il faut très très bien l'assimiler, il faut bien assimiler ses rudiments ».*

Voilà qui nous amène à une vieille querelle d'initiés : la primauté de la technique ou de l'émotion. Sur cela aussi, Dilem a une opinion bien arrêtée : *« Pour être fidèle à ses émotions, il faut avoir un objectif. A toi de savoir choisir l'outil qui te permettrait le mieux d'arriver à ton objectif, si je peux me permettre un mot aussi galvaudé. En définitive, pour être fidèle à mes émotions, il faut que je sois un tantinet...maître de mon trait ».*

*

Quelque soit l'idée directrice qui présidait à cette vocation naissante ou innée, les doigts de notre croqueur attiré fourmillaient d'un talent ravageur. Il dévore tout. Il dessine avec un énorme appétit et une volonté féroce qui disent combien il en voulait, combien, au fond, il y croyait, mettant à profit ses vacances, ses vendredis et ses lundis après-midi pour se mettre à l'ouvrage et travailler son art. Evidemment, il ne sait pas encore que son destin va se confondre avec ses guignols. Mais il trime, il travaille, il lutte contre ses démons et ses doutes. Les premiers temps, me confiait-il, il n'y voyait qu'un hobby un peu spécial pour

tromper l'ennui : « *Franchement, ce n'était pas une priorité pour moi que d'exceller dans ce domaine. Au départ, c'était plus un passe-temps à défaut d'autre chose. Je me rappelle, je m'emmerdais à mort lors des ennuyeuses « bayna athanawiyate » (inter-lycées) à la télé. Alors, pour m'occuper, je dessinais sur mes genoux. On n'avait pas de place à la maison. Mes premiers dessins qui paraissaient dans la presse, c'étaient des dessins que je faisais sur mes genoux. Je posais la feuille sur un livre et je dessinais. Et plus cela n'était pas au point, plus je persévérais. Car l'œil expert vient petit à petit, et avec le temps, tu peux toi-même juger de la sympathie de ton trait ou pas. Et le fait de se consacrer à affiner son trait, c'est déjà s'emmerder un peu moins. Je n'entendais pas parler de Plantu et compagnie. Je n'avais pas cette culture-là. On ne peut donc pas parler d'influence. J'étais inculte sur ce plan-là ».*

Cela n'empêchera pas notre autodidacte forcené d'acquérir vite un regard exercé. « *C'est peut-être la première fois où je vais me permettre de dire ça : je pense que c'était inné. C'est comme avoir l'oreille musicale pour un bon musicien* » concède-t-il enfin. S'il faisait feu de tout bois, il tient cependant à préciser que de prime abord, la tendance qui allait marquer sa vision de l'art était déjà toute tracée : exit le lyrisme benoît et les formules naïves pour fleurs bleues trempées à la sauce romantique. D'emblée, son ton est tranché (et tranchant) : il sera un franc-tireur. « *Je ne prétends pas avoir dessiné le mal-être des Algériens toute ma vie. Mais c'est vrai que j'évitais déjà les nuages, les fleurs, les oiseaux. Je n'ai jamais cru aux grandes idéologies, pas plus qu'aux lendemains qui chantent. Tout ce que je vivais, tout ce qui me revenait, tout ce que je voyais, était moche !* » assène-t-il.

Je termine par une ultime « pièce à conviction » qui traduit son incommensurable sens de l'humour ; un humour qui part dans tous les sens, au point de se mettre lui-même, souvent, au centre de sa dérision. Les gens qui connaissent Dilem, à l'instar de l'artiste-peintre Karim Sergoua, m'ont confié qu'il avait de tout temps aimé se complaire dans le rôle du bad boy, du mec mystérieux, sexy et ténébreux, lui qui chaque matin, en affabulateur-né, s'inventait un personnage. Ali l'avouait d'ailleurs quand il me parlait de son attrait pour des gens comme Al Capone ou Lucky Luciano. Eh ! bien, dans les quelques archives que j'eus le privilège de consulter comme une « collection intime », il y avait un drôle d'autoportrait qui, d'une certaine façon, résume parfaitement l'homme. Il s'agit d'un avis de recherche, façon western, où Ali avait placardé sa frimousse sous le nom américanisé de DILEMA LEE, confectionnant une vraie-fausse affiche d'époque. Sous la tête d'un hors-la-loi recherché dans tous les comtés, de Chelghoum El Aid au Nouveau-Mexique, il y avait ce descriptif décapant :

**WANTED
DEAD OR ALIVE
REWARD 10 000 \$**

**DILEMA LEE 30 ALIAS : PRETTY-BOY. BROWN EYES, DARK HAIR.
FOR THREE MURDERS IN NEBRASKA AND ILLINOIS BETWEEN 1860,
1870. SHREWD⁵**

Et il terminait par cette mention presque prémonitoire : « **THIS MAN IS DANGEROUS** »⁶

C'était en 1989.

N'est-ce pas ce que semble exactement dire de lui le « Shérif » Bouteflika ?...

⁵ « Dilema Lee 30 alias Pretty Boy (Charmant Garçon). Yeux marron, cheveux noirs. Recherchés pour trois meurtres dans le Nebraska et dans l'Illinois entre 1860 et 1870 ».

⁶ « Cet homme est dangereux ».

La bande à Denis

En 1986, Ali Dilem passe son bac, série sciences, et l'obtient avec mention, avec un bon 16 en maths. Il faut dire que dans la famille, il comptait déjà un modèle en la personne de son très brillant frère aîné, Salah, un médecin spécialiste.

De 1986 à 1988, Ali est paumé. Il ne sait trop que faire de son baccalauréat. Il s'inscrit, un peu à la légère, comme on joue au loto, à l'USTHB, l'université des Sciences et de la Technologie de Bab-Ezzouar, l'usine des saltimbanques illuminés. Décidément, ce campus aura été une espèce de passage obligé pour une flopée d'artistes, d'Idir à Chawki Amari. J'ai eu moi-même mon quart d'heure « Babez ».

Après une année sacrifiée à un tronc commun en technologie, Ali effectue un transfert vers la faculté de Caroubier pour faire archéo. Mais il ne se voit pas dans la peau d'un fouineur dans des caveaux antiques et des villes souterraines. Il préfère archéologue du quotidien. Ce n'est que durant l'été 88 qu'il trouve enfin sa voie : il sera « bozariste ». Il passe ainsi avec succès le concours de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts et s'inscrit en arts plastiques. Son véritable souhait, son vœu secret, me susurrera-t-il, était de faire marine marchande pour pouvoir voguer à travers le monde. Mais, pour une raison obscure, c'est tombé à...l'eau.

A l'Ecole des Beaux-Arts, Dilem rencontre enfin sa confrérie : la zaouïa de Sidi-Martinez. Il est (presque) dans son élément. « *Martinez est un monument d'ingéniosité. Un monument d'humanité, de noblesse, de grandeur d'âme. C'est un monstre quoi ! Tu sais, moi, je parle rarement des gens comme ça* » dit-il de ce prof hors du commun que tout le monde tutoie et appelle Denis.

Dans cette école hybride, on pouvait voir se côtoyer, d'un côté la « *tchitchi* », enfants d'une certaine nomenclatura qui font cela pour le fun parce que ça fait toujours chic de dire dans les salons guindés d'Alger « *j'ai un fils (ou une fille) artiste* », et de l'autre, une catégorie d'authentiques virtuoses qui ne demandaient qu'à s'exprimer, et la majorité de ces derniers étaient issus des classes moyennes. Dilem en faisait incontestablement partie. De toute façon, l'ambiance qui régnait céans ne lui convenait pas. Eternel insatisfait, Dilem se sentit vite à l'étroit dans ce sanctuaire de l'art contemporain au décorum somptueux. « *Même quand j'étais aux Beaux-Arts, dit-il, je ne me projetais pas. Ni dans un avenir proche, ni dans un avenir lointain. Je gardais des options du genre partir et faire ma vie ailleurs. Au lendemain d'Octobre 88, franchement, je me voyais mal vivre encore sous Messaâdia. Mais non, merde ! Je ne me faisais pas d'illusions quoi, je naviguais à vue. En plus, je me disais que ça n'allait pas faire plaisir à mon père* ». De fait, comme le dit Karim Sergoua, on n'était pas très fier d'aller annoncer à ses parents, après le bac : « *Je vais faire peinture* ». C'est comme si vous disiez : je vais faire poète ou ingénieur en littérature appliquée.

J'ai eu la chance d'accrocher Denis Martinez *in extremis* à l'entrée de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts. Il devait rentrer le lendemain à Marseille où il vit depuis 1993. Il enseigne aujourd'hui à l'école d'Aix-en-Provence. Martinez qui était surtout connu pour être l'un des grands animateurs du groupe « *Awchem* », avait imprimé à son cours un style tout à fait particulier : celui du respect de la

liberté artistique en responsabilisant ses étudiants. « *Il nous traitait non pas comme des étudiants mais comme de jeunes artistes* » dira Jaoudet Gassouma alias Jo, artiste-peintre, romancier et copain de promo de Ali.

Dilem me confie qu'à moment de son cursus, il en avait voulu à Denis Martinez, lui faisant le grief de s'être toujours gardé de jouer le mentor, l'instructeur classique qui dispense son enseignement dans une relation rigide et verticale : « *Il n'a jamais été comme ça, Martinez. Il disait un seul truc : soyez responsables. D'ailleurs, c'est lâche de sa part parce que c'est ce qui nous tétanise le plus. C'est lourd à porter que de se sentir responsable de ce qu'on pense, de ce qu'on fait, alors que le prof est censé arranger tout ça. C'est lui qui est censé assumer à notre place toutes nos craintes, toutes nos hésitations. Martinez, lui, nous rebalançait tout ça à la figure* ». Martinez confirme: « *Demande à n'importe qui ici, il te dira qu'à l'atelier, tu apprends à devenir responsable et salam alikoum. Tu n'as pas besoin de ma bénédiction. Par contre, si tu n'es pas responsable, je te dirai va te faire voir ailleurs. Il faut que les gens s'assument. Je ne dis jamais : moi je vais t'inventer. Tu t'inventes tout seul.* »

Celui que Dilem appelle « Le Maestro » estime que l'Ecole n'est que l'environnement idoine pour l'éclosion d'une expression artistique quelconque, pas nécessairement la discipline choisie au départ. Une vocation artistique ne peut pas être gérée d'une manière carrée et administrative, comme le personnel d'une usine. C'est toute la pédagogie Martinez. « *Ce qui est intéressant, poursuit Denis, c'est que les gens des Beaux-Arts avaient chacun deux ou trois voies artistiques où ils pouvaient s'exprimer* ». « *Tiens, prends le cas de Hakim Hamadouche, un gars de l'ancienne génération. Hakim Hamadouche était très doué. Alors que l'Ecole supérieure c'est sacré, lui, il s'intéressait au chaâbi. Il était accro à la musique. C'est un fils du chaâbi. On l'avait aidé à obtenir une bourse pour l'école des Beaux-Arts de Marseille. Une fois là-bas, il a rencontré le milieu artistique musical marseillais. Un cocktail méditerranéen. Il y avait des Arméniens, des Egyptiens, des Espagnols, des Gitans, bon. Il a fait son chemin parmi eux et aujourd'hui, Hakim Hamadouche s'est imposé dans le milieu musical à Marseille. C'est le principal mandoliste de Rachid Taha. Sans lui, il n'aurait pas réussi son fameux succès, Ya Rayeh. Et de même que Hakim a choisi pleinement la musique et le chant, Dilem, lui, a choisi la caricature. Et c'est ainsi. Chacun choisit son chemin. Ce qui compte, ce n'est pas l'Ecole. Le principal, c'est l'espace. Les gens avec lesquels tu te trouves. Il aurait été dans un autre environnement, peut-être que ça n'aurait pas marché. L'atelier qu'on avait, nous, était un espace d'ouverture. Amar Bouras par exemple était à la fois porté sur la peinture et la photo. Seulement, il faut se décider, tu es là ou bien là. Il faut prendre une décision. Et Dilem, lui, n'avait pas besoin de ma « bénédiction » pour se consacrer à ce qu'il avait choisi de faire.* »

Karim Sergoua, qui figurait dans la toute première promo encadrée par Martinez, avant les Dilem, Jo et les autres, témoigne : « *Avec Denis, tout le monde avait droit à la parole, tout le monde avait droit à une expression plastique propre à lui. Les recherches étaient autorisées. Ce n'était pas carré. Ce n'était pas rigide comme programme. Je ne connais pas un prof qui, à chaque retour de vacances, il ramenait plein de cartons, avec des enveloppes nominatives. Toi, je t'ai vu travailler sur la caricature et le dessin de presse : tiens ! Je t'ai ramené des*

documents sur ça. Toi, je t'ai vu travailler sur le body art, tiens ! Toi, tu travailles sur la photo, tiens !...Il le faisait systématiquement à chaque retour de vacances, à raison de trois fois par an. C'était magnifique ! Nous formions un groupe très, très soudé. Il y avait beaucoup de travail. Il n'y avait pas trop de parlote. Il y avait une grande complicité. On rigolait, on travaillait et on prenait les choses du bon côté. On ne se prenait pas trop la tête ».

*

Au début, Dilem est un tantinet impressionné, voire...intimidé par un certain côté « frimeur » qui empestait l'Ecole. Une dualité criarde le frappe d'entrée, au point de lui inspirer un dessin caricaturant la situation. Il s'agit du fameux clivage que connaissent tous les pensionnaires de l'ESBA, entre designers d'un côté, et peintres de l'autre. La première discipline est presque la chasse-gardée de la « tchitchi ». « *Les peintres étaient toujours habillés comme des clochards, avec leurs bleus Shanghai, les cheveux ébouriffés et barbouillés de colorants. Les designers, eux, c'est le fun, le beau monde, les filles des gros pontes qui se la ramènent dans des grosses caisses avec chauffeur. Mais curieusement, c'est nous qui avons du succès avec ces nanas* » raconte Karim. Et Dilem d'ajouter ce petit détail significatif : « *Tandis que les filles faisaient la bise aux designers, elles se contentaient de serrer la main aux peintres* » Un schisme qui venait aggraver un peu sa timidité. « *Il avait d'énormes problèmes pour aborder les filles, alors qu'aujourd'hui, il en a tellement que c'est devenu un autre problème* » lance Karim Sergoua en rigolant. Il souligne comment le jeune Ali avait fini par intégrer progressivement l'Ecole à mesure qu'il gagnait en notoriété jusqu'à en devenir la coqueluche incontestée. « *Parfois, il débarquait grimé à la De Niro. Il aimait entrer dans la peau de personnages d'acteurs américains. Il s'habillait en costards, les cheveux gominés, et, une fois, il a acheté une paire de chaussures classiques, et, avec de la laque, il les a peintes en noir et blanc, façon années 50. C'était un sacré phénomène !* » se souvient encore Karim.

Il faut noter que la notion d'atelier au sein de l'ESBA avait quelque chose d'intimiste et de personnalisé, comme on dit « le cours Florent » pour le théâtre. Dans l'atelier Martinez, Dilem se retrouve avec des artistes qui seront tous confirmés par la suite, les Nouredine Ferroukhi, Amar Bouras, Rachid Nacib et autre Jaoudet Gassouma. La bande à Denis a une particularité très nette : son engagement politique. Aussi se distinguera-t-elle par d'intenses activités en dehors du campus, avec énormément d'actions murales et d'animation citoyenne à la clé. « *L'Ecole était un milieu protégé. Mais nous, nous faisons beaucoup d'actions à l'extérieur* » affirme Jaoudet. Abondant dans le même sens, Karim Sergoua relate comment le groupe Martinez, qui préfigurait dans un certain sens les futurs *Essebaghine* (textuellement : les peintres en bâtiment) allait sillonner tout le pays pinceau et bidons de peinture à la main : « *On a fait de l'action-painting partout : Ain Amenas, Blida, Ouargla, Bougie, Akbou, Ain el Hammam, Oran, Annaba. On a travaillé avec des vieux, des vieilles, dans les prisons, les crèches, les écoles primaires, les lycées, le tout à titre bénévole. C'était quelque chose de nouveau. Il faut dire qu'on cassait le marché parce que nous, on acceptait d'aller peindre gratuitement* » se souvient Karim.

Jaoudet Gassouma se remémore, pour sa part, une anecdote pittoresque à ce propos : « *A Akbou, on peignait une fresque de douze mètres de haut. On prenait un grand risque pour réaliser une telle œuvre. Du coup, tu avais Dilem qui montait sur un échafaudage douteux pour peindre pendant que moi je le tenais par la ceinture, ensuite, on inversait* ». Karim Sergoua avait fondé, entre temps, un groupe de performances, installations et body art. Dilem devait prendre part à une de ces performances qui était un numéro de haut vol pour l'époque. Cela eut lieu au Casif, à Sidi-Fredj. « *Le spectacle s'appelait : 'hit ist hit'* » détaille Karim. « *La scène était en noir et blanc. Il y avait cinq cent sachets-poubelles qui étaient étalés sur la scène, et que les comédiens devaient jeter vers le public avant que le public ne les renvoie de nouveau vers la scène. Et puis, à un moment donné, Dilem et Jo sont entrés, ridiculement habillés, poussant un chariot garni de pots de différentes couleurs. C'était un joli happening !* »

Cette période était aussi le terreau d'un intense activisme politique. Cela s'enchaînait dans la foulée des événements d'Octobre et les bégaiements de l'aventure démocratique qui les avait suivis. L'École des Beaux-arts devint très vite une caisse de résonance de ces soubresauts annonciateurs d'un ordre nouveau. Elle abrita ainsi le premier forum sur la torture et la démocratie. Dilem, comme le reste de la tribu, et, pour tout dire, tout le département des Beaux-Arts, prit une part active au débat. Il s'était beaucoup impliqué dans la préparation de la grande marche des démocrates, la fameuse manif du 10 mai 1990 qui avait drainé des centaines de milliers de manifestants. « *Toute l'École était mobilisée* », se rappelle Karim Sergoua. « *Tu sais combien il y avait d'affiches et de banderoles ? Sans exagérer, quelque chose comme mille pièces. Depuis cet atelier, au dernier étage, jusqu'à la dernière marche en bas, toute l'École était investie. Les gens travaillaient même dans les escaliers* ».

C'étaient les années folles. L'effervescence politique allait crescendo. La société bouillonnait dans tous les sens, tiraillée entre la poussée du FIS d'un côté (le bébé-monstre que devait émonder la démocratie), et les courants progressistes encore à l'œuvre de l'autre, tandis qu'en haut lieu, tractations et combines se multipliaient pour la restructuration du sérail, chacun s'évertuant à tirer son épingle du jeu et se trouver une place dans la nouvelle configuration qui se profilait au milieu d'un chaos politique sans précédent.

Très rapidement, un nouveau cadre d'action militante vit le jour : le R.A.I.S. : le Rassemblement des Artistes, Intellectuels et Scientifiques. Il comptait des personnalités de différents horizons : Saïd Mekbel, Tahar Djaout, Jean-Pierre Lledo, Mesli, Martinez, et quelques autres irréductibles du combat démocratique. La mission qu'ils s'étaient assignée était simple : protéger le projet républicain encore dans les limbes, enfanté par Octobre. Dilem s'y engouffra sans discuter. Il participa d'ailleurs à toutes les actions du R.A.I.S. me dira-t-il, en insistant au passage sur le rejet viscéral de toute étiquette idéologique. Karim Sergoua se souvient particulièrement de la dernière action du Rassemblement : « *On avait décidé d'aller faire un sit-in devant le complexe culturel d'El Biar qu'allait annexer le FIS. On s'était réunis au cinéma ABC et on s'était entendus sur ce sit-in qu'on devait tenir le jeudi suivant. Sais-tu à combien on s'est retrouvés là-bas ? Quatorze chats ! Il y avait Smail Hadj-Ali, Jean-Pierre Lledo, Choukri Mesli, Denis Martinez, Saïd Mekbel, Tahar Djaout, Abdelkrim Djillali, Tarik Mesli,*

Jaoudet Gassouma, Ali Dilem, Rachid Nacib et moi-même, soit, en tout et pour tout, sept intellectuels et sept étudiants. Les islamistes, eux, avaient mobilisé une vingtaine de bus pour envahir le site, et derrière les barreaux du complexe, ils nous provoquaient en brandissant des gourdins. C'était la dernière action du RAIS en Algérie. Après l'assassinat de Djaout, Denis est parti. Il y avait un comité de vérité qui comptait Boucebci, Belkhenchir, Boukhobza, Lledo, et d'autres, plus une pétition. La presse avait publié la liste des membres de ce comité, sans citer l'ensemble des signataires de la pétition. Dès sa publication, instantanément, il y a eu trois assassinats. On était dans cet atelier, Denis a entendu la nouvelle de l'assassinat de Boucebci à la radio et a dit : Je pars, je ne peux pas rester. »

9 décembre 1992. Dilem vient de perdre son père. Ahmed Asselah, directeur de l'ESBA et son fils, Rabah, affectueusement surnommé Boubah, seront les premiers à débarquer chez lui, à El Harrach, pour lui présenter leurs condoléances. Les Asselah père et fils connaîtront le destin tragique que l'on sait. Ils seront sauvagement assassinés dans l'enceinte même de l'Ecole le 5 mars 1994. Dilem en sera bouleversé, lui qui vouait pour les Asselah une très grande tendresse. Une solide amitié le liait particulièrement à Rabah. Ali garde de lui un souvenir plein d'émotion : *« Boubah était un très bon ami. C'était un bon vivant, on rigolait beaucoup, on faisait plein de conneries ».*

*

Quelques jours avant la disparition de son père, Dilem était invité en même temps que d'autres artistes, dont Karim Sergoua et Jo, par une association italienne pour réaliser des peintures pour le compte d'une galerie ayant pignon sur rue dans la ville de Turin. Après ce triste événement, Dilem décida tout naturellement de renoncer à cette escapade italienne. *« Il y avait deux vols sur Rome, mercredi et jeudi. Manque de pot, Ali perd son père la veille du départ. Non, plutôt le jour même du départ. Aussitôt, j'ai appelé les copains pour leur dire qu'il y avait un problème »* rapporte Karim. *« On est partis voir Ali à El Harrach et rester auprès de lui. Il nous avait dit : partez sans moi. J'ai alors demandé à Jaoudet qui connaissait bien nos amis italiens d'accompagner la délégation et moi je suis resté avec Dilem. Tout le monde a pris le vol, et moi j'ai assisté à l'enterrement, à El Alia. Après l'enterrement, Ahmed Bedjaoui et moi-même avons parlé à Ali pour le convaincre de venir à Turin. Il a fini par dire OK. Arrivés à Rome, à notre surprise, nous avons trouvé une voiture grand luxe, une Limousine, salon cuir, chauffeur en uniforme et tout le toutim qui nous attendait en grande pompe à la sortie de l'aéroport. Elle avait été louée par l'organisation qui nous avait invités. Dans la Limousine, il y avait un mini-bar, alors Dilem s'est servi un verre. C'était la première fois de sa vie qu'il goûtait à l'alcool. »*

Malgré toute l'attention et la sollicitude dont il était entouré et ce lien très fort qui l'unissait à sa nouvelle fraterie, cette ambiance de complicité artistique et de franche camaraderie, Dilem ne finira jamais son cursus aux Beaux-arts. Pourtant, il était régulier et travailleur durant tout le temps où il était à ses études, comme en témoigne Jo. Il était particulièrement friand de certains modules comme l'anatomie ou l'histoire de l'art. *« Dans l'action de peindre, note Dilem, il y a certainement une profondeur, une réflexion, mais quand tu n'arrives pas à la*

traduire, c'est un peu handicapant. L'apport de l'Ecole était surtout intéressant de ce côté-là, c'est à dire donner un argumentaire supplémentaire à ce que tu fais, savoir tout bêtement en parler, savoir le défendre. Ce qu'il y a de bien là-bas, c'est que ça te donne déjà un peu plus de temps pour te consacrer à ce que tu aimes. Il y avait de surcroît une espèce de confrontation artistique. C'est à dire que tu es dans un milieu d'artistes où les travaux des uns et des autres sont enrichissants dans le sens où, même inconsciemment, on est amené à subir l'influence d'un autre. C'est clair que ça m'a apporté un plus, sinon, ce serait dramatique. L'anatomie j'adorais. Il y a aussi l'histoire de l'art. Ne serait-ce que pour ça, quand je vois une architecture, en dehors de l'aspect habillage, je peux reconnaître plus ou moins. Tu as un regard structuré. Pratiquement, j'affectionnais tous mes profs. Je ne sais pas si je suis tombé dans une bonne période mais... On y croyait, on y croyait vraiment, c'était, encore une fois, une liberté de ton presque absolue. En tout cas, je ne me fixais pas, moi, personnellement, de limite. »

D'aucuns regrettent que Dilem n'ait pas persévéré comme artiste-peintre : « *Ce que les gens ne savent pas, fait remarquer Jaoudet Gassouma, c'est que Ali est un excellent peintre. Il est même aussi excellent en peinture qu'en caricature* » Dilem m'avouait lui-même sa folle envie de signer des toiles. « *J'y pense tout le temps* » lâche-t-il, frustré et comme impuissant. Pour sa part, Denis ne lui tient guère rigueur d'avoir abandonné la peinture, tant s'en faut. Il l'avait même encouragé à trancher, me dira-t-il : « *Dilem a commencé à se faire un nom. Et après, tout doucement, il ne venait plus à l'Ecole. Il a quitté sans dire je quitte. Il venait, il ne venait pas, après, il avait honte. Avec Ahmed Asselah - Allah yarh'mou – on avait tout fait pour qu'il ne soit pas exclu. Il s'absentait à tous les cours. Alors, dès qu'il me voyait, il changeait de chemin. Il me fuyait. Un jour, je l'ai attrapé et je lui ai fait : Viens-ici ! Dis-moi franchement, ih oualla alla, c'est oui ou c'est non ? Ce n'est pas la peine de nous emmerder, wa khlas, tu continues ou tu quittes ? Et qu'on en finisse une fois pour toutes ! Il a fait son choix, et maintenant, il est très bien là où il est. »*

Mekbel

« C'était un lundi, je me souviens, j'avais bossé toute la nuit pour présenter quelque chose à Mekbel. On rentre à la Maison de la Presse et je découvre un monsieur avec des lunettes comme ça qui flirtaient avec le bout de son nez. Il me regarde par-dessus ses lunettes. Il faisait genre...intimidé lui aussi. Entre temps, Martinez m'avait briefé sur Mekbel. Il m'avait prévenu que j'avais affaire à un Monsieur. Saïd me fait : « Alors, comme ça, tu dessines ! » Il me demande de m'asseoir et de dessiner. J'ai fait un truc sur Chadli. Il le regarde et me dit : « Ça, j'aime bien. On va le publier dans l'édition de demain ». Le lendemain, je trouve effectivement mon dessin sur le journal. Pour la première fois, on croquait un Président en exercice. »

Un duo de choc

Un cliché largement répandu voudrait que notre Dilem national soit le « fils spirituel » de Saïd Mekbel. On soutenait que « *Mesmar Jeha* » était un peu son mentor et son gourou. Certains sont même allés jusqu'à soutenir que Dilem faisait les dessins tandis que Mekbel lui suggérait les bulles. Martinez qui était proche des deux, abonde dans le même sens : « *Dilem a travaillé sous l'inspiration de Saïd Mekbel puis il a commencé à se faire un nom. A ses débuts, il était sous la tutelle de Mekbel* » m'assure-t-il.

La rencontre de notre caricaturiste fétiche avec la presse remonte à 1989, soit l'année où le champ médiatique commençait à être défoncé, la presse écrite s'entend. Les amis d'*Alger-républicain* exhument des caves de l'oubli la vieille publication communiste suspendue depuis 1965. *El Ghoul* alias Saïd Mekbel reprend du service et, aussitôt, il confie à Martinez son souci d'apporter du sang neuf à la bande à Benzine, William et autre Chergou. « *Il y avait un groupe de jeunes talents qui étaient dans mon atelier de peinture. Quand Ali est venu, il faisait de petites caricatures comme ça, à côté, pour se marrer. A l'époque, il était fasciné par un autre monstre sacré de la caricature : Fathi Bourayou* » raconte Denis Martinez avant de poursuivre : « *Quand Alger-rép' a été relancé, Saïd Mekbel était à la recherche de caricaturistes. Il m'a dit écoute, je ne veux pas travailler avec les anciens. Trouve-moi des jeunes qui veulent se faire un métier. Parce que Saïd Mekbel lui-même, en tant que billettiste, était passé par ce système-là. Il avait été pris en charge, depuis le premier Révolution Africaine d'après l'Indépendance, par Henri Alleg, alors qu'il était tout jeune. Donc il m'a dit tu me trouves des jeunes, et puis moi, après, je verrai comment travailler avec eux. Alors je lui ai envoyé Jaoudet Gassouma et Ali Dilem.* »

Dilem garde un souvenir mitigé de la mésaventure – car, comme vous allez le voir, s'en fut une – qu'il avait eue le jour où il devait rencontrer Mekbel. « *J'étais en deuxième année à l'Ecole supérieure des Beaux-arts quand Denis m'a proposé de me présenter à Mekbel. Je ne connaissais pas le passé militant de Saïd Mekbel. On s'entend sur un rendez-vous avec lui. On est partis à la Maison de la Presse vers les coups de midi. C'était un lundi. Je me souviens que j'avais bossé pratiquement toute la nuit pour lui présenter quelque chose. Denis avait une Niva, je crois, de couleur verte. On stationne au 1^{er} mai, pas loin de la Maison de la Presse. On laisse nos affaires dans la voiture et on va voir Mekbel. Il y avait avec moi Jaoudet Gassouma* ».

Lunettes moustachues souriantes : c'est lui. *El Ghoul*. L'ogre aux airs de papa-gâteau. Une légende vivante. Dilem semble plutôt rassuré par ce sergent-recruteur complètement atypique, un bonhomme malingre avec des yeux malicieux : « *On rentre et je découvre un monsieur avec des lunettes comme ça qui flirtaient avec le bout de son nez. Il me regarde par-dessus ses lunettes. Il faisait genre...intimidé lui aussi. Entre temps, Martinez m'avait briefé sur Mekbel. Il m'avait prévenu que j'avais affaire à un Monsieur. Il fait les présentations, Saïd me dit : « Alors, comme ça, tu fais des dessins ? » Il ajoute : « Est-ce que tu as quelque chose à me montrer ? » Je dis oui* ».

La poisse : quand Dilem va chercher ses dessins, voilà ce qui arrive : « *Je vais chercher mon sac dans la voiture, et là, je découvre qu'on avait défoncé la lunette arrière de la Niva et piqué nos affaires. Putain de merde ! J'ai dû me taper toute la cité du 1^{er} mai et les immeubles du coin. Je me disais : ils ne vont rien trouver d'intéressant dans le sac, alors, au moins qu'ils me rendent mes dessins. C'étaient des caricatures plus ou moins politiques. J'ai passé trois heures à chercher. Peine perdue. J'étais fou de rage. Je me maudissais en hurlant : pourquoi ce jour-là ! J'étais dégoûté.* »

Alors que Ali commençait à broyer du noir, étant persuadé que tout était foutu, Saïd Mekbel le rassure : « *Comme c'est un Monsieur, il m'a dit ce n'est pas grave. Il m'a demandé de m'asseoir et de dessiner. J'ai fait un truc sur Chadli. La vieille, à la télé, Chadli avait été l'invité d'une espèce de Club de la Presse où il y avait, entre autres, Kheireddine Ameyar, je me rappelle. Et pour la première fois, le Président parlait de ses hobbies.* » Chadli évoqua ainsi sa passion pour le tennis. Dilem ne le rate pas. Mekbel applaudit. « *Quand il a vu le dessin, il a dit : « Ça, j'aime bien ! ».* J'ai retrouvé la caricature en question. Chadli y est représenté en petite tenue en train de jouer du banjo avec une raquette de tennis. Vendu ! « *Mekbel me dit : celle-là, on va la publier dans l'édition de demain. Et effectivement, le lendemain, je trouve le dessin sur le journal. Pour la première fois, on croquait un Président en exercice. Je n'étais pas peu fier de voir mon dessin sur Alger-rép'.* »

C'était son baptême du feu. Et, pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître comme on dit. On imagine ce que cela devait représenter pour le jeune Ali qui n'avait que 22 ans à l'époque. On imagine son émotion. Une émotion qui a laissé d'ailleurs une trace. Car, dans le dessin en question, du moins, dans l'esquisse que j'en ai retrouvée, on peut lire ces mots, écrits au crayon, en bas de la feuille : « *A El Ghoul. Je te dois tant. Je ne t'oublierai jamais. Ali Dilem.* »

Avec cette première caricature, Dilem a tenu pour ainsi dire à marquer son territoire et annoncer tout de go la couleur. « *C'était l'effet d'une poussée d'adrénaline qui me portait à commettre un sacrilège* » expliquera-t-il à posteriori. Il décline d'emblée donc sa ligne éditoriale. Sacrilège. Le maître-mot. Il sera un emmerdeur. « *J'aurais pu n'être qu'un dessinateur de Mickeys, je veux dire essayer d'être un peu comique dans mes dessins et m'arrêter là. Il se trouve qu'à l'époque, l'Algérie bouillonnait au sens propre du terme. C'était à la fois l'euphorie démocratique et la montée des extrémismes. Mais c'est vrai qu'il y avait une petite ouverture et je me suis engouffré dedans. Je n'étais pas le seul. Il y avait Allalou à la radio, Aziz Smati à la télé. Il y avait SAS à Algérie-Actualité. Pour revenir à ce dessin sur Chadli, je voulais être subversif d'entrée de jeu. Je voulais me distinguer.* »

Dilem me confie que l'idée de travailler dans un journal l'avait effleuré déjà en 86-87. Il voulait bosser à *Horizons*. C'était, me dira-t-il, pour épater une jeune femme dont il s'était entiché. « *Tu sais, travailler dans un journal, c'était quelque chose à l'époque* » lance-t-il.

A mesure qu'il prend goût à ce curieux métier, il tombe – sans jeu de mots – dans un vrai dilemme : il est appelé à choisir entre sa nouvelle passion et ses études. « *Au départ, ça ne me prenait pas trop la tête, car Alger-rép' était un hebdo.* » Pourtant, cela allait vite devenir un vrai casse-tête. Dilem est de plus en

plus absorbé par ses obligations professionnelles. A partir de la troisième année, il commence à manquer les cours. Un jour, Martinez l'accule et le met au pied du mur après l'avoir longtemps « couvert », avec la complicité du directeur de l'ESBA, le regretté Ahmed Asselah. Dilem fait son choix. « *Nous avons ouvert une session spéciale pour repêcher tous ceux qui n'avaient pas fini leur cursus, mais Ali n'a pas voulu reprendre* » affirme Karim Sergoua. D'un côté, il était engagé, à la vie, à la mort, dans cette voie. D'un autre côté, il prenait de plus en plus plaisir à son indépendance financière et à sa liberté. Une liberté qui partait dans tous les sens, en tant que créatif mais aussi en tant que dandy populo qui se piquait au jeu ; qui savourait le fait de gagner des sous et d'être autonome. « *Il faut dire que par rapport à ce que je gagnais avant, c'est à dire zéro, je trouvais ça plutôt pas mal* » avoue-t-il.

A ses débuts, Ali Dilem travaille énormément sa culture politique. Il entrait de plein fouet dans une actualité bouillonnante à tout point de vue. Après avoir maîtrisé son trait, il lui restait d'apprendre proprement le métier. Comme me le précisera Chawki Amari, « *caricaturiste, dessinateur de presse et illustrateur sont trois métiers différents. La caricature politique est un art à part qui requiert une technique et un savoir-faire particuliers* ». Dont acte. Ali était largement averti de la lourdeur de la tâche. Déjà, dessinateur de presse, ce n'était pas évident. Trouver son style, ça l'était moins. Et avec tout cela, il fallait s'inventer un personnage. Il fallait faire du rentre-dedans, bousculer la hiérarchie du landerneau politico-journalistique. Notre boute-en-train trouvera sa voie avec une aisance proverbiale. « *J'étais chouiya fort en histoire mais je n'allais pas parler de Messali Hadj dans mes dessins. Et puis, il fallait me distinguer dans tout le bouillonnement socio-politique de l'époque. Ça grouillait d'heure en heure* » relève-t-il.

*

Le tandem Mekbel-Dilem fera école. Un vrai duo de choc qui sera généreusement cloné, à telle enseigne que depuis, les patrons de tous les tabloïds lancés dans le sillage de la presse « indépendante » vont s'ingénier à associer autant que faire se peut, un chroniqueur-vedette et un caricaturiste en page 24. Cela donnera tous les duos qui vont marquer la presse privée par la suite, après la perte tragique de « *Ce petit voleur qui...* »⁷ : les Dilem-SAS, Dilem-Hakim Laâlam, Dilem-Mustapha Hammouche pour *Liberté* ; SAS-Le HIC au *Matin*, Le HIC-Hakim Laâlam au *Soir d'Algérie*, pour ne citer que ces binômes-là. Dans la presse d'expression arabe, on retiendra au moins le tandem tonitruant qui réunit depuis début 2008 sur la 32 d'*El Khabar* le dessinateur Ayoub et le billetiste Saâd Bouôkba.

Cela dit, nous avons eu des caricaturistes qui ont été des hommes-orchestres à eux seuls, s'adonnant avec autant de bonheur au dessin qu'à la plume. Je peux en citer au moins un : le « phénomène » Chawki Amari. Je lui consacre un chapitre à part (lire : Génération Dilem). Au reste, on peut constater qu'à défaut de dénicher la « paire rare », on s'est contenté du modèle « cavalier seul » guerroyant sans son alter ego en 24 (ou en 32, c'est selon). Je pense particulièrement à ces deux petites

⁷ Titre de l'ultime chronique de Saïd Makbel assassiné le 3 décembre 1994.

lettres inénarrables : YB ; oui, Yassir Benmiloud, quand il faisait les beaux jours d'*El Watan* avec son sulfureux billet intitulé : « *Comm il a dit lui* ».

Moralité : la formule paye et fait recette. Mekbel a eu un coup de génie. Ayoub fait bien de me rappeler que le phénomène était connu déjà à l'époque de la presse *houkoumiste*, avec un Haroun par exemple qui sévissait déjà en 24, et qui avait remporté un franc-succès avec ses « *dawaher* » (phénomènes) qui faisaient le bonheur des lecteurs d'*Echaâb*. Mais force est de reconnaître qu'avant Dilem, la caricature politique manquait de piment. Le même Ayoub note : « *Avant Dilem, la caricature était primitive* ». Je fais mienne, en l'occurrence, la formule pertinente de Djillali Bencheikh quand il dit : « *Il y a un avant et un après Dilem* ». Peut-être le problème était-il dans le support aussi. Dans l'audience des journaux, leur lisibilité, leur crédibilité. Un caricaturiste déchaîné dans un canard enchaîné (au sens littéral du mot bien sûr) était fatalement victime d'une certaine récup'. Il avait d'emblée moins de mordant rien qu'au regard du climat ambiant, du « package » et de la teneur en... « *subversivité* » de la presse de l'époque. La causticité de ces « croque-messieurs » s'en trouvait inévitablement atténuée.

Dilem a eu cette chance d'avoir été épargné de justesse par ces alliances contre-nature. Et pour revenir à la question de départ : était-il oui ou non un sous-produit de Mekbel, Jaoudet Gassouma qui fut son compagnon de route depuis le commencement de cette aventure, réfutera mordicus cette allégation. Témoignage : « *Non, c'est faux. Moi, je le fréquentais bien avant sa rencontre avec Mekbel. Il avait un humour redoutable. Il était politiquement très lucide, il avait des opinions tranchées, et Mekbel l'a enrichi. Pour preuve de son « autonomie », il a bien survécu à Mekbel. Il continue à être génial. Quand Mekbel avait une bonne idée, il en parlait à Ali. Mais dire que le dessin, c'est Ali, et la bulle, c'est Saïd, c'est faux. C'est plus que réducteur. Dilem était génial depuis le début. Il avait ce que j'appellerais un génie populaire. En plus, il se cultivait beaucoup. Et ça a donné un duo de choc avec Mekbel* ». Pour sa part, Ali me dira à ce sujet : « *Une fois, Mekbel a entendu ça et ça ne lui a pas plu. La vérité est que Saïd se fiait plus à mon jugement quand il me lisait ses chroniques que je ne lui permettais de juger mes dessins quand je les lui montrais avant de les publier. Au contraire, des fois, il disait du bien de dessins que moi je trouvais ratés. Et puis, Mekbel, franchement, il faisait des dessins, lui aussi. Il en a même publié quelques-uns. Non, notre rapport n'était pas de cet ordre-là. Chacun était dans son truc. Ce qu'il y avait de bien avec Saïd, c'est qu'il me parlait beaucoup de ce qu'il avait fait auparavant, entre 1965 et 1989. Il passait des heures et des heures à me raconter ce qu'il faisait à l'époque. On était confidents, mais il était plus le mien parce que je lui racontais tout, tout. Il ne voulait pas incarner une quelconque autorité sur moi. On déconnait sur le popotin d'une belle nana, on se traitait mutuellement de jeune con et de vieux con, on était des amis, quoi ! Cela dit, c'est vrai qu'on commentait la même actualité, que ce soit à Alger-rép ou El Manchar. L'idée qu'il commandait mes dessins est fausse. D'ailleurs, maintenant qu'il n'est plus là, qui est mon Saïd Mekbel, franchement ? Il était le premier à consacrer et m'inculquer mon indépendance. Il me disait toujours : fie-toi à ton propre jugement, c'est pas parce que tu as un nez que je vais couper le mien ! »*

Un duo explosif, au final, ce sacré tandem ! Pour Ali, ce n'était pas que l'âge d'or de la combinaison chroniqueur-caricaturiste : « *C'était l'âge d'or de la presse*

en général. Pas que la presse d'ailleurs, de l'expression libre tout court. Ce que faisaient Allalou et Aziz Smati était énorme. Aujourd'hui, il n'y a plus cet esprit de conquête qu'il y avait avant. Il y a moins de folie. Avant, il y avait une hargne, une « chahna » collective. On était une meute. Il y a moins de contestation aujourd'hui, c'est clair. On a sombré dans une espèce de résignation. Voilà. Tu te dis que ceux que tu as en face, que ce soit le pouvoir ou les islamistes, sont finalement plus coriaces que tu ne le croyais. On se fait moins d'illusions dans le sens de la consécration d'un Etat de droit, d'un Etat républicain en Algérie ».

*

Il aura fallu donc attendre ce moment fondateur de la rencontre avec Mekbel pour que Dilem prenne enfin conscience de son immense talent et l'assume pleinement. « *Ce n'est qu'avec Mekbel que je me suis pris au sérieux* » reconnaît-il. « *J'avais tout à fait conscience de la chance qui m'était offerte, une chance que n'avaient pas des millions d'Algériens de ma génération. Ils n'avaient pas ce privilège de s'exprimer au quotidien. Je me suis beaucoup responsabilisé par rapport à ça. Je ne voulais pas trahir la pensée de mes congénères et de mes concitoyens* ». Dilem refuse toutefois de s'autoproclamer leader d'une génération. Il ne peut, néanmoins, nier que, si la presse a été une chance inouïe pour le looser qu'il était, Ali Dilem aura été une aubaine pour nous tous. Une sacrée bouffé d'oxygène, pour la presse en particulier, et pour la liberté d'expression en général. Il s'érigera vite, à son corps défendant, en figure emblématique de ces deux ou trois années complètement psychédéliques qui ont immédiatement suivi les événements d'Octobre 88. Un symbole d'une liberté de la presse dont il deviendra, sans doute à son insu, le porte-étendard. De but en blanc, Dilem va s'inscrire en porte-à-faux par rapport à tout le reste ; un îlot de liberté dans un magma de bienséance. D'autant plus que l'écart ira s'accroissant entre les libertés que ce donnera ce fauteur de troubles et le retour en force du politiquement correct dans la presse « indépendante ». De fait, les dures années de terrorisme et « l'alliance objective » pouvoir-presse durant les années 1990 suspendirent fatalement le débat et ralentirent dangereusement le processus d'émancipation de la presse de ses officines tutorales. Le retour de Abdelaziz Bouteflika aux affaires à l'issue d'une (énième) élection bidon n'était pas fait pour arranger les choses. An 2000 : sans changement. De fait, on aborda le nouveau millénaire, au mieux, sous le signe de la résistance, au pire, sous celui de la résignation comme disait Dilem, de l'immobilisme, sous l'autorité d'un égreffin patenté, érigé en monarque, qui, dès l'entame de son « règne », ne cachera pas sa haine à l'endroit de la presse libre, lui dont la seule ambition pour la réforme du secteur des médias résidait dans le mot « verrouillage ». Il n'y a qu'à en juger, pour s'en convaincre, du misérabilisme audiovisuel dans lequel se trouvent confinés nos media lourds. Deux mandats de consommés, et un troisième honteusement mis en branle au mépris de la Constitution, taillé sur mesure pour « *Fakhamatouhou* »⁸ (qui, jamais repu de pouvoir, rotant le fer et le fiel, fait montre d'un appétit pantagruélique pour en déglutir même un quatrième et un cinquième tant que son « ulcère » le lui permet et

⁸ « Son Excellence ».

la société « servile » l'en conjure), et toujours rien de nouveau, au 21, boulevard des Martyrs. M. Bouteflika persiste et signe : « *Le peuple algérien n'est pas mûr pour l'ouverture du champ audiovisuel* » assomme-t-il, en décalage d'une stratégie géologique sur le monde moderne. La libération des ondes est renvoyée aux calendes arabes, ceci au moment où le dernier téléspectateur du douar le plus reculé de Ain Boucif ou de Hassi Khabib se targue d'un bouquet à mille chaînes. Décidément, l'hégémonie nourrie à l'outrage de la tyrannie est une montagne d'arrogance qui, loin de céder sous les coups de boutoir de nos révoltes recommencées, semble prendre au contraire du volume pour briser nos illusions à tout jamais en poussant les plus tenaces à chevaucher la mer clandestinement, juchés sur des « *boti* » de fortune en harraga de la liberté pour sauver leurs ultimes rêves. En vingt ans de naufrage démocratique, le paquebot *Octobre* n'a fait en somme que chavirer vers des abysses insondables, et des espoirs qu'il avait portés, il ne subsiste plus que le mythe et l'épave. Et pour clore le tout, l'incarcération scandaleuse de Mohamed Benchicou en 2004 et sa condamnation ignominieuse à deux ans de prison ferme pour avoir osé (ne tournons pas autour du pot !) ce pamphlet impétueux qu'est « *Bouteflika, une imposture algérienne* », a sonné solennellement la fin d'une époque, sabordant dans la foulée la belle aventure du journal *Le Matin*, un canard où Ali Dilem devait vivre ses plus belles années d'insolence. Il sait désormais qu'il n'est plus qu'un trublion nécessaire à un paysage politico-médiatique plus que jamais aseptisé. Une vitrine.

« Zorro »

Il faisait bon vivre en ces temps-là, ceux de « *la parenthèse enchantée* » qui dura de 1988 à 1992. Les publications libres se succédaient, et, dans la foulée, Mekbel, avec une bande de journalistes délurés, lança un hebdo satirique, *El Manchar*, qui devait réunir la crème des dessinateurs humoristiques. Dilem ne tarda pas à rejoindre cette « dream-team » où sévissaient les Maz, Slim, Melouah et compagnie.

« *J'ai eu la chance de travailler à El Manchar et Baroud par la suite* » dit Ali Dilem d'une voix pleine d'humilité. « *J'y ai rencontré des gens magnifiques qui m'ont tous accueilli à bras ouverts. Du jour au lendemain, le gamin d'El Harrach se retrouve à la même table de dessin que les Slim, Haroun, Melouah, Maz, Garoui, Amouri, Dib, Farid Mammeri, Aïder, Tenani...J'étais, de loin, le benjamin de l'équipe. C'était une prise en charge affective totale. A l'époque, on était logés dans la quasi-clandestinité dans un appart' à Kouba. Saïd Mekbel passait me prendre tous les jeudis, à 9h. Je bossais toute la journée. On était toujours sur le fil, à l'approche du bouclage. A midi, on ramenait des hamburgers et en avant la déconnade ! C'était sublime. Personne n'avait rien à prouver à personne. On parlait de notre travail, on parlait de notre journal, avec un tel engouement ! C'était l'euphorie des débuts. Mon bonheur, c'était de me retrouver dans cette ambiance. Nous étions une bande de joyeux lurons. Nous n'avions pas une ligne de conduite sacrée. Notre seule religion, c'était la déconne. C'était juste avant les élections de 91. Notre cible, c'était le FIS, les islamistes, les partis politiques, les dirigeants, l'armée, bien que l'armée, à l'époque, était un peu plus discrète que maintenant. »*

Été 91. *Alger-rép'* éclate. Mekbel, avec Benchicou, fonde *Le Matin*, dont le numéro zéro paraîtra le 19 septembre 1991. Dilem ne vit pas trop mal cette scission. « *En fait, je n'étais pas conscient de cet héritage, de ce symbole qu'était Alger-Républicain* » avoue-t-il. Mohamed Benchicou offre à Dilem de faire un dessin en page 24 quotidiennement. Dilem hésite. Tergiverse. « *C'était lourd à porter. J'étais un peu angoissé à cette idée* » confie-t-il rétrospectivement. Il finit par dire oui. Le titre générique de sa lucarne était tout trouvé : *Le Dilem du jour*. Une idée de Benchicou. Dilem reconnaît sans réserve le parrainage de cet autre monument à la plume acérée et au style flamboyant, et parle de lui avec un sentiment de gratitude teinté d'émotion. « *Je garde toujours de Mohamed l'image du directeur auprès duquel j'ai beaucoup appris. Il exerçait une grande autorité par le simple fait d'être bon* ».

Bien que *Alger-rép'* d'abord et *Le Matin* ensuite étaient nettement marqués à gauche si l'on s'en tient à l'appartenance politique des principaux animateurs de ces deux titres, à savoir Mekbel et Benchicou qui étaient tous deux dans le PAGS, Dilem, lui, n'avait pas, à proprement parler, de marquage politique « *Je n'avais pas de couleur partisane. Pour dessiner un islamiste, j'avais ça en moi. L'engagement politique me paraissait trop restrictif, même avec les idées les plus nobles. Je ne peux pas identifier l'humanisme à un parti* » argue-t-il. Iconoclaste jusqu'au-

boutiste et sans limites, Ali Dilem se méfie aujourd'hui encore de tous les « ismes ».

*

Propulsé à la page 24 d'un journal qui va vite s'imposer comme une publication radicale dans son engagement à la fois anti-intégriste et *anti-pouvoiriste*, Dilem enfourche son cheval comme un justicier don quichottesque et se lance dans une épopée à corps perdu, à la fois féroce et désespérée, où il va donner régulièrement l'estocade à tous les tenants de l'ordre établi. « *L'actualité était riche, du coup, il y avait toujours matière à dire. Mais je ne voulais pas m'improviser porte-parole de je ne sais quoi. M'exprimer était une suite logique à mon travail. Je ne voulais pas que soient focalisés sur moi tous les regards et toute l'attention. Vis-à-vis de moi-même, mon objectif était clair : il s'agissait de la démystification de ce pouvoir. De ses symboles. Et je prenais un plaisir immense, mais immense, mais immense, à les croquer !* » s'excite-t-il avec sa hargne nerveuse et truculente.

Une cible toute faite, donc. Un territoire, comme qui dirait, vierge, dans lequel Dilem s'engouffrera en pionnier : « *J'avancais, point. Je ne regardais pas en arrière. Je ne sais pas, quand j'ai fait mon premier général, je savais que personne ne l'avait fait auparavant. Et je me disais : putain, tu as été le premier à le faire ! Je me devais de le faire, le moment était venu pour moi de le faire, et il n'était plus question pour moi de revenir en arrière, c'est à dire de dessiner ce que je dessinais avant que je dessine un général. C'était un terrain inexploré. J'étais dans la peau d'un Christophe Colomb. Tu mets les pieds sur un truc et tu ne sais même pas ce que c'est, jusqu'à ce que tu découvres que c'est énorme. Quand je suis arrivé au général, ça serait vraiment une usurpation, ça serait vraiment une escroquerie si je disais que je l'ai fait pour le plaisir de le faire. En dehors du fait que tu nourris cette anti-sacralité, il y a ce que tu considères comme un apport – un apport misérable, certes – mai un apport, une édification de quelque chose de plus grand ».*

Et c'est tout naturellement qu'il trouve son juste ton dans cette forme de subversion à la fois rageuse et sympathique qui est la sienne. On peut le dire sans risque majeur de se tromper : Ali Dilem est le précurseur de la caricature politique, la vraie. Certes, la provocation n'est pas sa marque déposée. Il n'y a qu'à voir ce que faisait un Rachid Kaci, par exemple, dont le rayonnement s'est étendu à toute la planète, lui qui avait collaboré, entre autres, au très prestigieux *Le New York Times* ainsi qu'une flopée d'autres titres comme *Le Nouvel économiste*, *Jeune Afrique* et même la revue *Play Boy*. Il avait notamment signé un album intitulé *Bas les voiles* (1984) où il brocardait sans merci les mœurs des sociétés arabes. Citons également un autre histrion graphique : j'ai nommé Fathi Bourayou. Cet agitateur archétypal, adolescent inconsolable et gaffeur invétéré qui prit le parti de s'investir dans le journalisme radiophonique à Marseille (*Radio-Galère*, entre autres), d'aucuns y ont vu l'exacte réplique de Reiser. Même verve, même graphisme, même humour anarchisant. Martinez affirme qu'il avait peu ou prou influencé Dilem. Affirmation que réfute Ali non sans rendre, au passage, un hommage appuyé à son alter ego manqué : « *Lui, c'est le génie quoi ! Fathi Bourayou, sa folie, il la vivait même dans sa vie. Moi, je peux être mesuré dans ma démesure. Je*

peux ne pas ressembler à mes dessins. Fathi si. Il était complètement m'kawed, zinzin...Le type, il lui est arrivé de se pisser dessus de rire. Des trucs de provoque graves mais graves, même s'il n'a pas fait de dessins éditoriaux. C'est simple, c'est quelqu'un qui n'a pas de limites. Cela dit, il n'y a pas eu d'influence directe de Fathi Bourayou sur moi parce que c'est quelqu'un qui n'a pas été publié. Et puis, Fathi a perdu parce qu'il n'a jamais voulu se détacher de Reiser. Par ailleurs, j'ai tout fait pour me fermer aux influences. Je me dis que si je me trompe, c'est pour ma pomme, si j'ai raison, c'est pour ma gueule ! ».

Dilem a l'intime conviction que ses aînés auraient tout aussi bien pu révolutionner le dessin de presse comme lui l'a fait avec une prodigieuse intuition. « *Je pense que si les conditions avaient été réunies pour faire ce genre de dessins, ils l'auraient fait* » souligne-t-il. « *Avoir déjà l'âme d'un subversif, d'un jusqu'aboutiste qui n'a rien à perdre, vivre les frustrations de ma génération, il y a plein de trucs qui se sont conjugués, et qui ont fait que je sois ce que je suis. Je suis la synthèse de tout ce cocktail-là, de tout ce qu'a enduré une frange de la société, c'est à dire ma génération.* »

*

Le joyeux tandem Mekbel-Dilem prend un malin plaisir à décapiter chaque *Matin* ses têtes de Turc : les Abou-Machin et les Béni-Système. Leur humour ravageur ira *crescendo*, semant irrémédiablement la zizanie au pays de Chadli Le Bienheureux. Après la destitution de Sa Majesté et le commencement de la grande mésaventure post-démocratique, leur duo va continuer sur sa lancée et se farcir toutes les turpitudes de ce début des années 1990. Le pays bascule très vite dans un cycle de violence inouïe dont Tahar Djaout sera le premier à faire les frais au sein de la corporation un certain 26 mai 1993. L'engagement anti-intégriste de Dilem, le fait qu'il soit aussi surexposé, lui vaudront d'être l'un des tous premiers nommés par l'académie des Assassins, celle du FIS et du GIA.

Début 93. Ali Dilem quitte le foyer familial pour raison de sécurité. A ma connaissance, il ne remit plus jamais les pieds dans le berceau de son enfance. « *En 92 déjà, un type de mon quartier m'avait mis en garde. Avec du recul, j'ai compris que c'était une menace à prendre au sérieux* » dit-il. Si, plus tard, il persistait à ne pas vouloir y faire un dernier pèlerinage, c'est pour « *en garder un bon souvenir* ». « *Je n'ai pas envie de briser l'image que je garde de mon quartier* ».

Dans un premier temps, il se case dans un appartement à Bir Mourad Rais. Il sera le premier journaliste, par la suite, à bénéficier de ce qu'on appellera une « *chambre sécuritaire* » – une appellation sinistre, on en convient, mais, somme toute, fort significative – à l'hôtel *El Manar*, un établissement balnéaire à l'architecture austère situé au cœur de Sidi Fredj et transformé en bunker pour journalistes. C'était en 1993. « *Je me souviens, le premier soir, je l'avais passé avec Ouahab le photographe* » confie-t-il. Détail désopilant : Dilem se fait porter sur les registres de l'hôtel avec le pseudo d'une fille. Un nom qui, dans la presse, avait fait fureur à l'époque en faisant fantasmer le Tout-Alger. Les inconditionnels du *Matin* doivent sûrement s'en rappeler : Imène Cacharel, la « *chroniqueuse* » canon qui animait la fameuse page « *la tchéché* », et qui se distingua très rapidement par ses interviews déjantées et ses billets décapants. Ses chroniques étaient accompagnées d'une photo en médaillon où se profilait avec un sourire

coquin une séduisante jeune femme censée brouiller un peu plus les pistes et troubler, à l'occasion, tous les lecteurs mâles de la R.A.D.P. Eh ! bien, oui : Imène Cacharel n'était autre que Ali Dilem *himself*. Il confectionnait cette page avec Farid Alilat, futur rédacteur en chef dans la même publication avant de prendre des années plus tard les destinées du quotidien *Liberté* en qualité de D.P.⁹

Dilem ne reste pas longtemps à *El Manar*. Ghania Hammadou, cofondatrice du journal *Le Matin* et rédactrice en chef, met à la disposition de Ali un studio qu'elle avait rue Didouche-Mourad. Il y sera hébergé pendant deux ans au cours desquels, il aura souvent pour compagnon de galère un certain...Sid-Ahmed Semiane, oui, notre cher SAS. « *Pendant deux ans, je ne voyais pas la lumière. Je ne sortais quasiment pas. Les gens se méfiaient de moi. Je puais, je chlinguais la mort. Il m'est arrivé de passer des mois entiers sans sortir. C'était la psychose dans le sens où je subissais une forte pression de la part de mes proches, que ce soit la famille ou les amis. Tout le monde me voyait déjà mort. En plus, à l'époque, il y avait une liste de cibles potentielles qui circulait. C'était une liste de l'AIS, le bras armé du FIS, il n'y avait pas encore le GIA. Elle était très crédible parce que plusieurs personnes dont les noms y figuraient ont été assassinées. On me disait que j'allais être le prochain. Je vivais ainsi dans une quasi-clandestinité. C'était une période de merde !* » se souvient Dilem. Il en avait encore le cafard.

Malgré toute cette pression et l'état de psychose généralisée dans lequel était plongé le pays, malgré la série noire des assassinats qui ciblaient en masse les intellectuels, avec leur lot de journalistes qui tombaient les uns après les autres, à quoi s'ajoutait l'épidémie des voitures piégées, Dilem ne craque pas. Il ne perd pas ses moyens. Il aura même le chic de tourner en dérision, avec l'humour noir que nous lui connaissons, la vague meutrière qui s'abattait sur les journalistes et assimilés, tous médias confondus. On se souviendra ainsi de bulles mémorables qui resteront gravées dans les annales comme celle où il assène : « *Un journaliste, c'est un type qui a trois balles dans la poche et une balle dans la tête* ». Ou encore : « *Eh, t'aurais pas dix balles ? – Quel calibre ?* » La peur, il en fera un matériau de création, un stimulant, un outil de travail, un anabolisant. Et, telles ces personnes boulimiques qui, rongées par l'anxiété, transfèrent leur angoisse sur la bouffe, lui, il devient un boulimique du dessin. Il le dit clairement : « *En fait, la peur n'était pas opposée à l'envie de dessiner, au contraire. Elle l'excitait, elle la stimulait. Ça me donnait plus envie de dessiner. C'était une espèce d'exorcisme* ».

*

Février 94. Après avoir pris une part active comme étudiant à la préparation de la grande marche des démocrates du 10 mai 90, après avoir participé à toutes les actions du R.A.I.S., après avoir livré à lui seul une vraie guerre psychologique, selon le mot de Ayoub, au FIS puis aux scieurs d'espoir du GIA, accompagnant toutes les grandes dates de ces années tourmentées, les élections avortées du 26 décembre 91, l'arrêt du processus électoral, l'assassinat de Boudiaf, nous voici au Palais des Nations. La Commission de Dialogue Nationale vient de désigner le

⁹ Directeur de la publication dans le jargon de la presse écrite.

ministre de la défense nationale, le général Liamine Zeroual, à la tête de l'Etat, après la dissolution du H.C.E¹⁰.

Dilem commet d'emblée un lèse-majesté en désignant, quant à lui, le sixième chef d'Etat de l'Algérie indépendante (de notre volonté) du sobriquet de « Zorro ». Cela ne manquera pas de provoquer le courroux des proches collaborateurs du Général-Président. S'ensuivit une réaction des plus symptomatiques de nos us et pratiques au sommet du pouvoir, allusion surtout à ce mode de communication si typique de nos gouvernants, passés maîtres, comme chacun sait, dans l'art de la bêtise. Dilem n'est pas près d'oublier cet épisode surréaliste où il fut convoqué au Palais d'El Mouradia, anecdote qu'il évoque avec un sourire narquois au coin des lèvres : *« Juste après l'installation de Liamine Zeroual, j'ai été convoqué à la Présidence pour répondre d'un dessin que j'avais commis la veille. On a appelé la secrétaire au téléphone et on lui a dit que je devais me présenter à 11h. A l'époque, Saïd Mekbel assurait le poste de directeur au Matin. Je ne voulais pas y aller car j'estimais qu'ils n'avaient pas à me convoquer comme ça. Ils ont appelé trois fois dans la journée. Saïd me dit non, il faut aller voir ce qu'il y a. On est allés à 17h. Là, on a été reçus par un type, un type dont je ne me rappelle pas la fonction. A l'époque, Zeroual, je l'appelais Zorro. Le type me dit : « Zorro, pour un Président, c'est un peu fort, mayliqch ». Je lui rétroque : « Vous savez, Zorro, c'est pas un bandit de grand chemin, au contraire, le Président, rani zadt tallaâtou, je l'ai valorisé ». Il me fait : « Toi et moi on l'entend comme ça mais le peuple peut l'interpréter autrement » Je lui ai répondu : « C'est pas à moi d'éduquer le peuple ; le peuple, c'est vous qui l'avez rendu comme ça ». J'ai balancé à la fin : « Smahli, maqanaâtniche, vous ne m'avez pas convaincu ! », et je suis sorti. Saïd m'a suivi. On est allés prendre un café pas loin de là, à la placette du Golfe. J'ai dit à Saïd écoute, moi je vais continuer, il n'est pas question pour moi de céder. Le lendemain, j'ai récidivé. Je me suis fendu d'un dessin sur Zeroual où je lui ai encore donné du Zorro, et Saïd Mekbel a fait un billet où il a raconté ce qui s'est passé. Après cette histoire, il y a un type qui s'est pointé à la rédaction le lendemain du billet. Il demande à voir le directeur. Je ne sais pas comment il s'appelait, Salah ou Si Salah, c'était le « Hadj Zoubir »¹¹ de l'époque, un gars des Services. Je ne sais pas exactement qu'est-ce qu'il a raconté à Saïd en aparté ».*

Ali reprend son récit abracadabrantesque : *« A la fin de l'entretien, Saïd m'appelle dans son bureau. Il ouvre son tiroir et sort 600 FF. Il me dit : « Voilà, c'est tout ce que j'ai, 600 FF. Tiens ! Prends-les et va là-bas pour quelque temps. » Tu sais, Saïd, quand il te donne un conseil, quand il te dit « il vaut mieux que... » c'est une injonction à casser. C'est makache, rouh ! Ayant reçu le message cinq sur cinq, j'ai décidé de partir en France pour un moment. »*

¹⁰ HCE : Haut comité d'Etat, autorité qui assumait d'une façon collégiale la fonction présidentielle restée vacante depuis l'assassinat de Mohamed Boudiaf.

¹¹ Ancien responsable « presse » au sein du Département du Renseignement et de la Sécurité (DRS), les services secrets algériens.

L'exil et le cercueil

Dilem suit le conseil de Mekbel et part à Paris. Il y débarque le 5 mars 1994. Il est hébergé par une amie dont la sœur possédait un appartement dans le neuvième arrondissement.

Dilem souffrait psychologiquement. Il était au bord de la dépression. « *Je ne supportais plus la pression qu'il y avait ici* » confie-t-il. A peine un pied à Paname qu'on lui annonce l'affreuse nouvelle qui avait mis le Tout-Alger en émoi : les Asselah père et fils venaient d'être assassinés la matinée même, à l'Ecole supérieure des Beaux-arts, leur antre sacré. On connaît l'attachement de Dilem aux Asselah, surtout Boubah à qui le liait une solide amitié. « *Ils étaient les premiers à venir à l'enterrement de mon père. Cette image ne m'a jamais quitté* » dit Ali avec un sentiment de reconnaissance éternelle.

Pour noyer son incommensurable chagrin, Dilem se soûle à mort avec un ancien camarade de promo parti plus tôt à Paris, Tarik Mesli, le fils du peintre Choukri Mesli. Ce n'est pas fortuitement qu'il choisit d'aller pleurer ses amis auprès de Tarik. Celui que Ali surnommait affectueusement Flora est une très forte survivance de cette bande de copains où Rabah Asselah avait une place de choix. L'une de leurs toutes dernières rencontres avait eu lieu chez Tarik Mesli justement. Rencontre où Dilem s'était senti imprégné d'une triste prémonition : « *Une fois, on s'était tous retrouvés chez Tarik après sa soutenance* », se remémore-t-il. « *Il y avait tous mes amis, et parmi eux Boubah. Je me souviens, je leur avais dit que j'avais un très fort pressentiment que c'était la dernière fois qu'on se retrouvait tous ensemble et j'ai insisté sur ça. Je leur disais : souvenez-vous bien de ce que je vous dis !* »

Et ce n'est pas fini. Vingt-quatre heures après les Asselah, Alloula est assassiné. C'était en plein Ramadan 94. Un Ramadan de merde. Dilem est très peiné. Il connaissait personnellement « *Sbaâ Wahran* ». Le même Tarik Mesli lui avait présenté Abdelkader Alloula et sa femme Raja.

Dilem traverse une sale période. Mais, au prix d'un effort colossal, il parvient à se surpasser. Il se voit d'emblée sollicité par plusieurs journaux et magazines français : *L'Humanité*, *L'Humanité Hebdo*, *L'Evènement du Jeudi*, *Télérama*. Cela lui donne de l'assurance et l'aide à s'installer mieux dans Paris. « *En fait, je ne voulais pas passer pour le dessinateur de la cause algérienne. Je ne voulais pas dessiner forcément sur l'Algérie. Je voulais exercer mon talent ailleurs pour un temps, tout en continuant à faire des dessins pour mon journal, en Algérie. Avec L'Humanité, je faisais des dessins sur une autre actualité et ça me permettait un petit peu de m'oxygéner* » dira Dilem, avec du recul.

3 décembre 1994. Une grande marche de solidarité avec l'Algérie est organisée à Paris. Dilem a rendez-vous avec Matoub. Point de chute des manifestants : Place de la République. Il s'y rend avec Amara Benyounes et une amie, Nina. Arrivé sur place, la nouvelle tombe comme un couperet : on a tiré sur Saïd Mekbel dans une pizzeria, à Hussein-Dey. Dilem est scié. Affolé, il appelle la rédaction du *Matin* pour vérifier l'info. Il confirme l'atroce nouvelle. Un mince petit fil d'espoir subsiste car on lui dit qu'*El Ghoul* est à l'hôpital. Grièvement touché, Mekbel succombe à ses blessures dans la nuit comme son compagnon

d'armes Tahar Djaout, un an auparavant. « *Je prends tout de suite un billet pour Alger et file à l'hôpital de Aïn Naâdja pour voir le corps de Saïd. De là, ils ont ramené sa dépouille à la Maison de la Presse. Après, on est partis à Béjaïa pour l'enterrer* » se rappelle douloureusement Ali.

Après l'enterrement, Dilem plonge dans une angoisse épouvantable. « *Je n'arrêtais pas de faire des cauchemars* » se souvient-il. Pendant plus d'un mois, il est planqué dans la maison de Matoub, à Thawrith Moussa, en Kabylie. « *Sa mère et sa sœur Malika m'ont gâté et s'occupaient de moi comme si j'étais Lounès* » souligne Ali. Matoub venait d'être libéré par le GIA après quinze jours de séquestration. Dilem faxait ses dessins de chez lui. Malgré cette spirale infernale, à aucun moment, il n'a flanché ou cédé à la psychose. Comme il me le disait plus haut, chez lui, la peur stimulait le dessin et le dessin exorcisait la peur.

*

Il faut dire que jusque-là, Dilem gardait toujours un pied au pays, l'option pour un exil définitif étant loin d'être tranchée dans sa tête. Pour lui, il faisait seulement de longs séjours à l'étranger. Il voyageait. Mais l'idée de s'installer carrément à Paris ne s'était pas ancrée en lui. Il était parti juste pour décompresser, ou, si on veut dramatiser un peu, pour « sauver sa peau ». Il résume tout cela dans une formule fort à propos quand il dit : « *En fait, je ne suis pas parti en France, j'ai fui l'Algérie* ». On lui doit aussi cette bulle acide : « *Partir, c'est mourir un peu. Rester, c'est mourir beaucoup* ». Dilem était persuadé dur comme fer que sa place était ici, en Algérie, parmi les siens. « *Je savais que je ne pouvais pas vivre loin d'ici. Que ça allait être dur de couper. De toute façon, je n'avais rien à prouver à personne. Crois-moi, de nos jours, le courage c'est de partir* ».

En 1995, Dilem tente une nouvelle fois de « s'installer », si tant est que le mot fût encore un fois approprié. Il pige dans quelques publications algériennes qui ne feront pas long feu : la revue *El Djazair*, la revue *Ensemble* de Abdelkrim Djaâd ou encore *Alger-infos*. Il est sollicité pour des bouquins, des magazines. Il anime aussi quelques conférences sur la situation en Algérie. Et là-dessus, il faut souligner à quel point il abhorrait le rôle de témoin de la tragédie algérienne. Dilem cultive une pudeur maladive par rapport à cela. « *J'étais présenté comme un Algérien menacé. L'Algérie, ça vendait bien. Ça m'embêtait énormément parce que, du coup, le mérite revient non pas à ce que tu fais mais au fait que tu sois menacé. Voilà un Algérien menacé ! Ça me dérangeait beaucoup, même si je m'y étais préparé. J'ai très vite arrêté, bien que c'était bougrement rémunérateur* ».

S'il décline les conférences-débats, évite les plateaux télé et autres arènes des milieux parisiens où la question algérienne était quotidiennement disséquée, trempée à toutes les sauces, Dilem ne fréquente pas non plus ce qu'il appelle avec une pointe de dédain « *les milieux algéroïdes* ». « *Les grandes rencontres, les couscous républicains, ce n'était pas ma tasse de thé. Déjà, quand j'étais ici, j'étais un solitaire. Je n'ai vécu une vie algéroise à proprement parler, en tant que dessinateur, que pendant deux ans, car après, les gens m'évitaient. Ils me faisaient comprendre que par le seul fait d'être avec eux, je mettais leur vie en danger. Donc il n'y avait pas grand-chose à rompre quand je suis parti. Arrivé là-bas, bien que j'avais plein plein d'amis, je ne sortais pas beaucoup, je ne fréquentais pas les*

milieux algéroïdes, je n'allais pas aux dîners et aux buffets. Je vivais Paris à l'heure d'Alger. J'étais en contact permanent avec ma rédaction. Je me disais que quelques soient les circonstances, je devais rester collé à l'actualité de mon pays ».

Son entourage se limite dès lors à une poignée d'amis dont Lounès Matoub, Mohamed Ali Allalou, quelques fois Idir. Sa mère me dit que de temps en temps, elle lui rendait visite en France. En pleine fiesta parisienne, Dilem s'impose un régime de vie quasi-monastique. Il ne fait pas la bringue, dédaigne la dolce vita, ne profite pas des douceurs de Paris, ses filles, ses frasques, ses délices, ses soirées relevées. *« Je me refusais à une certaine aisance métropolitaine. La vie parisienne, je ne dirais pas qu'elle ne m'intéressait pas mais je ne voulais pas avoir à regretter Paris une fois de retour à Alger car je savais pertinemment que j'allais rentrer »* dit-il pour expliquer cette austérité élective. Et d'ajouter : *« Il n'y avait pas de bien-être qui découlait automatiquement du simple fait que tu sois en France. Ça, je me le suis refusé. Je me disais : B'la Rabbak ma tazha ! Tu ne t'amuseras point ! Je m'enrichissais de différentes façons, sans pour autant m'encaniller tous les jours. Il m'est arrivé de passer des soirées cool, mais le travail passait avant tout, encore plus là-bas qu'ici. Là-bas, j'avais tout le temps besoin de prouver que je n'étais pas venu pour m'amuser, pour vivre une vie d'émigré ».* *« Ne serait-ce que par honnêteté intellectuelle, je ne pouvais pas continuer à parler d'une actualité, à parler d'un peuple ou bien à un peuple en étant loin de ce dernier. Tu sais, la lâcheté n'excuse pas tout ».*

Ali en vient même à concevoir presque une sorte de...honte d'être parti. *« N'importe qui serait venu me dire : Ta gueule ! tu es là-bas, tu te la fermes ! il aurait eu raison. Je pense que ça aurait été bizarre quand même de ne pas avoir ce sentiment, c'est à dire d'assumer sa peur – je ne peux pas dire lâcheté. J'ai tout fait d'ailleurs pour me prouver que je n'étais pas lâche. Mais ça me vexait des fois. Je ne peux pas non plus parler de courage. Quel courage ? Parler de Messaâdia par exemple, c'est pas être courageux, c'est être Algérien. Ça devrait faire partie de l'exercice de notre algérianité. »*

*

Dilem met à profit son séjour parisien pour approcher les dessinateurs les plus en vue de l'autre rive. Il est impressionné par leur immense liberté de ton, par leur côté *« nique-tout »* comme il dit. *« Franchement, ils n'ont pas de limites »* devait-il constater. Il avoue que Paris l'a quand même mûri. *« D'abord, c'est là-bas que j'ai appris à faire la cuisine. C'est Allalou qui m'a appris ma première recette : ch'titha djedj »* dit-il. Sur le plan artistique, Dilem appréhende différemment son métier. En se frottant à ses confrères d'outre-mer pour lesquels il vouait une grande admiration quand il était ici, et qu'il n'imaginait jamais pouvoir côtoyer, des éditorialistes graphiques de la trempe d'un Plantu, il se sent enfin dans la peau d'un pro. *« Je n'ai jamais cru au Dilem professionnel. Dilem était toujours pour moi celui qui faisait des dessins pour épater ses copains ou pour séduire une nana. Traduire ça en argent au départ et en notoriété par la suite me dépasse toujours »* admet-il.

Dilem se défend mordicus d'avoir été récupéré par un certain confort parisien. *« Franchement, pas du tout. Le plus que m'a apporté le fait de vivre là-*

bas, c'est une espèce de détachement par rapport à la gravité que j'avais dans ma vie. Tu sais, durant toute cette période, je ne rêvais que d'un seul truc : l'anonymat. Avoir une femme, trois gosses, une Passat 78 et un deux-pièces à Bab-Ezzouar. Tu te dis que rien ne mérite que tu te sacrifies au point de ne plus concevoir de lendemain. J'ai vécu des années entières sans avoir de projets. Oualou ! Parce que je ne savais pas de quoi allait être fait mon lendemain ».

Décidément, Paris, avec son faste, ses lumières, son clinquant et ses paillettes, ne parvient pas à empêtrer notre écorché vif dans ses charmes. *Paris perdu...* Et pour cause : Dilem avait fait depuis belle lurette « *le deuil de [sa] jeunesse* », comme il dit. Ali n'est pas parti à Paris comme un Julien Sorel, un parvenu rêvant de conquêtes et de gloire. C'est vrai qu'il avait de l'ambition, mais dans le cas de ce garçon précisément, un type qui se torturait moralement pour une pécadille à croire qu'il se culpabilisait pour les malheurs du monde entier, on aurait tort de confondre ambitieux et arriviste. Il le dit lui-même : autant il est démesuré dans ses dessins, autant il a le sens de la mesure en toute chose dans la vraie vie. « *Il y a longtemps que j'ai fait le deuil d'une vie normale. Je savais que j'allais mener une vie complètement disloquée. J'ai fait le deuil de la vie qu'aurait pu mener n'importe quel jeune. D'où mon anti-Bouteflika, tu vois ? Ce sont des gens comme ça qui nous ont volé notre jeunesse* ».

En 1996, Dilem acquiert un établissement du côté de la Bastille, un bar-restaurant qu'il a acheté avec son frère Salah. Il le baptisera *ABADIDON*. Tout à fait lui ! Le restaurant est à un jet de pierre de la Seine. Il s'est arrangé pour y faire travailler plein d'Algériens, que ce soient des cuistots, des serveurs ou des artistes qui viennent s'y produire. D'aucuns ont pensé qu'avec ce resto, Ali s'est embourgeoisé. La vérité est qu'il n'en gagnait pas grand-chose. Et le peu de recettes que cela lui rapportait étaient aussitôt reversées dans des actions caritatives, dans une large mesure pour aider des Algériens en difficulté et des associations. L'affaire finit d'ailleurs par couler.

Peut-être était-ce seulement un investissement symbolique ? Un placement quelconque de quoi avoir un pied-à-terre à Paris ? Dilem dit que non, arguant du fait que de toute façon, il ne s'est jamais imaginé dans la peau d'un émigré : « *Quand on m'interroge dans la rue pour un sondage, je réponds toujours : « Je suis un étranger »* » assure-t-il. Il refuse de passer « *devant un Français* » car, dit-il, il « *prendrait mal qu'un Français passe devant un Algérien en Algérie* ». Les problèmes de la communauté algérienne en France, de l'intégration, des banlieues, il ne s'en est jamais senti concerné. « *Une seule fois, j'ai été dans un atelier animé par Arezki Metref où j'ai parlé, de jeune à jeunes, à des étudiants algériens issus de l'émigration* » se rappelle-t-il.

Dilem visite les principales villes de France et se dit affligé par la manière dont on y parle de l'Algérie. Cela ne le poussera pas, pour autant, à s'ériger en avocat ou en ambassadeur extraordinaire de son pays, bien au contraire. Il s'en abstient avec une pudeur tenace. « *Du coup, je me suis mis en devoir de ne pas parler de l'Algérie, me disant que n'avaient le droit de parler de l'Algérie que ceux qui la vivaient de l'intérieur. Donc, chaque fois que j'étais sollicité pour ça, je déclinais par respect pour les gens du pays. Je leur disais que le mieux, c'était de faire réagir des personnes qui vivent en Algérie. Je trouvais insultant et révoltant pour mes compatriotes qui étaient au bled de parler à leur place. Je ne sais pas*

comment je l'aurais pris, moi, si j'habitais Haouch El Gros et que vient un type, tête premier de la classe, peïnard, et qu'il commence à se la raconter « Ouais, l'Algérie, machin... » Il y a de quoi se dire putain, les terroristes auraient dû peut-être commencer par lui ! ».

Dans le même ordre d'idées, Ali sera écœuré par la manière dont certains profiteurs indéliçats marchandait avec la cause algérienne pour régulariser leur situation. Il est estomaqué de croiser, certain jour, à la Préfecture de Police, un hurluberlu débarqué du bled en prétendant être un journaliste du *Matin*. « *J'étais tout content d'apprendre ça. Je me disais ah ! tiens, un collègue, c'est bien* ». Il ne sera pas long à débusquer l'imposteur qui se dissimulait derrière le (faux) confrère. Dans son regard suppliant, il crut lire : « *Matafdhahniche* », « *Ne me démasque pas* ». « *Je trouvais ça malsain dans le sens où chacun essayait de s'attribuer des mérites qui, par ailleurs, pouvaient être justes. Je mettrais difficilement en doute la parole de quelqu'un qui affirme qu'il est menacé, d'autant plus que la seule façon de vérifier s'il était menacé ou pas, c'était qu'il se fasse zigouiller. Mais d'un autre côté, c'est pas un mérite, je suis désolé ! Les gens de Bentalha n'avaient peut-être pas eu leurs noms affichés dans les mosquées, ils n'avaient pas fait l'objet de prêches ciblés et nominatifs, cela ne les a pas épargnés pour autant de passer par les mains des assassins ! »*

Mais ce qui l'agaçait par-dessus tout, c'était de se voir traiter comme une bête de foire par les media de l'Hexagone. « *Ah, tiens ! Un rescapé de la tragédie algérienne !* » les singe-t-il. C'était carrément un statut en France, surtout pour quelqu'un comme Dilem, honni par les barbus et banni par le régime. Du pain béni pour les amateurs de drames exotiques. Ali trouvait cela limite « *indigénisant* » et fit beaucoup de résistance pour repousser ce genre d'intérêt qui lui paraissait indécent : « *C'est à toi de faire en sorte qu'ils pensent le plus grand bien de toi ou qu'ils continuent, au contraire, à te considérer comme un misérable. Le réflexe paternaliste, c'est pas toi forcément qui le provoque mais tu peux l'entretenir. Quand on me pose la question : comment vous viviez en Algérie ? Je suis désolé... Si vous me dites : comment vous vivez en France ? on peut en discuter. Maintenant, si c'est pour que je vous raconte à quelle heure je me lève, avec qui je couche, ou combien de fois je me branle dans l'année, c'est pas vos histoires, d'autant plus que l'objet de l'intérêt, je l'espère, c'est mon travail et pas mes drames. Je trouvais ça un peu réducteur et misérabiliste. D'ailleurs, je vois mal un Français venir ici et subir les mêmes questions. Quand bien même notre situation est plus difficile, c'est un choix. Si j'ai accepté de vivre comme ça, je ne suis pas con, je sais bien ce que ça me coûte. Personne ne m'oblige à faire ce que je fais car, dans le cas contraire, il y a longtemps que j'aurais tout arrêté et changé d'activité* ».

*

Dilem boude l'audimat. Il fait néanmoins quelques télés pour la promotion de son album, *Boutef Président*, sorti en 2000. Dans le feu de la polémique suscitée par le brûlot de Habib Souaïdia, *La Sale guerre*, il se tient à l'écart, estimant que ce qu'il avait à dire à propos des généraux, du GIA, des tueries, il le disait franco, chaque jour, dans son espace, et qu'il n'avait pas à jouer le rôle d'attaché de presse

du MDN. « *On a des gens majeurs et vaccinés. L'armée algérienne, si elle est mise à mal, j'espère pour elle qu'elle est assez responsable pour se défendre elle-même. Mais il faut dire que son manque de communication ne date pas d'hier. On en paye le prix aujourd'hui encore. D'un autre côté, si j'ai fait preuve d'une certaine pudeur par rapport à cette polémique, c'est dans le sens où je n'étais pas le porte-parole de l'armée algérienne à l'étranger* ».

D'aucuns seraient tentés de penser qu'à partir du moment où Dilem avait fait des généraux sa cible privilégiée, la presse parisienne pouvait en profiter pour le pousser à apporter de l'eau au moulin de Habib Souaïdia et des O.N.G. qui accusaient le régime algérien d'être l'instigateur des massacres commis contre la population de Raïs, Bentalha, Ramka et autre Had Ch'kala, pour ne citer que ces boucheries de triste mémoire. Fausse piste : à aucun moment Dilem ne versera dans le « *Qui tue qui ?* ». Il s'en explique : « *Dans un pays où le recours aux massacres collectifs serait une pratique institutionnalisée, c'est à dire où une armée ou une division se déplaceraient pour égorger 400 personnes, ça se saurait putain ! Souaïdia, à la limite, je le comprends, pour peu qu'il ait l'honnêteté de dire qu'il a fait ça pour se faire une place en France quand on sait que c'est très difficile de vivre là-bas, c'est super difficile, et des fois, pour tenir le coup, on est obligé de servir de faire-valoir, parler comme ils aimeraient qu'on parle. La question m'a été posée par une chaîne de radio, RTL je crois, et j'ai dit ce que je viens de te dire, c'est à dire que les généraux ne sont pas blancs comme neige et c'est clair qu'ils entretiennent ce climat, mais de là à dire qu'ils massacrent...D'autant plus que tu as les islamistes qui le revendiquent haut et fort. Je ne vois pas pourquoi je vais laver quelqu'un d'un truc qu'il a lui-même revendiqué. Lui, il te dit j'ai assassiné et toi, tu lui dis non, anta oulid familiya, madart oualou (tu es un fils de bonne famille, tu n'as rien fait). C'est un peu gros quand même* ».

L'étiquette « *éradicateur* » qu'on lui a collée aurait pu lui valoir quelques combats réglés contre les Souaïdia, Hichem Aboud et autre Mohamed Samraoui comme les appareils de marketing éditorial se sont plus à le faire avec un Mohamed Sifaoui. Le cas le plus édifiant à ce propos est sans doute l'écrivain Yasmina Khadra. L'auteur de *L'Attentat*, d'*A quoi rêvent les loups* et *Les agneaux du Seigneur* dissèque d'ailleurs avec beaucoup de lucidité ce genre d'instrumentalisation dans son livre *L'imposture des mots*. Il explique comment l'Establishment médiatique parisien et les gourous des plateaux de télé ont montré une brusque désaffection à l'endroit de son livre, *l'Ecrivain*, allant jusqu'à laisser moisir dans leurs frigos des interviews dûment commandées et des reportages réalisés, et ce, après la sortie de *La Sale guerre*. Ce n'est plus l'écrivain Yasmina Khadra qu'on invitait chez un Ardison par exemple (dans son émission sur Paris-Première, *Rive droite, rive gauche*, où YB était également invité), mais le Commandant Moulessehoul, propulsé malgré lui porte-parole de l'armée algérienne et tenu de répondre de toutes les dérives qu'on lui prêtait.

Dilem est irrité, à la fin, par cette étiquette d'*éradicateur* dans la quelle il se voyait catalogué, lui, l'atypique, l'inclassable par excellence : « *Jusqu'au jour d'aujourd'hui, je n'ai pas trouvé de sens à cette expression. Eradicateur par rapport à quoi ? Est-ce parce qu'on dit qu'il ne faut pas composer avec des gens qui égorgent ? Si c'est cela être éradicateur, dans ce cas oui, je l'ai été, je le suis et je le resterai toute ma vie. D'ailleurs, à ce jeu-là, Dieu est le premier des*

éradicateurs. Œil pour œil, dent pour dent, c'est pas de moi ! ». Ali fait bien de souligner qu'il serait tout à fait absurde que son alignement sur les thèses du pouvoir dans la polémique du « Qui tue qui ? » eût pu lui valoir d'être accusé de rouler pour la hiérarchie militaire, son palmarès de subversion « anti généraux » plaidant amplement en sa faveur : « Non, de ce côté-là, mon cher, je n'avais rien à prouver. L'armée, j'en parle tous les jours, donc je n'ai pas de complexe par rapport à ça. Moi à qui l'on prête une certaine pertinence, sinon dans l'analyse, du moins dans le ton, si je dis : je ne pense pas que ce soient les militaires qui tuent, on ne peut quand même pas m'accuser d'avoir des accointances avec les militaires, faut pas déconner ».

Tout fier qu'il est de son « capital crédibilité », il s'inerdit toutefois d'en abuser de peur de le dilapider. Aussi se refuse-t-il crânement à toute forme de rhétorique qui sorte du cadre qu'il s'est lui-même fixé, à savoir cette petite arène de papier où il se livre à un pugilat quotidien contre l'ordre établi. Oui M'ssieur ! C'est là que ça se passe. Tout le reste est littérature. « *User de sa crédibilité, c'est la consommer. Et puis, une crédibilité, ou tu l'as, ou tu ne l'as pas. Tu ne la nourris pas. Tu ne dis pas : ouais, puisque je suis crédible, je vais en profiter. La crédibilité, c'est pas un truc qui t'appartient. C'est ce que les autres veulent bien te concéder. On peut te la retirer aussi facilement qu'on te l'a accordée. Je pense que la crédibilité, il est plus difficile de l'arracher que de la perdre. Et pour ça, j'ai toujours usé d'un truc qui ne m'a jamais trahi : c'est de toujours être vrai, quelles qu'en soient les conséquences. Etre vrai, ça ne veut pas dire forcément être dans le vrai, avoir raison. Ce sont deux choses différentes. Je peux être dans le tort, je peux faire des dessins cons, je peux avoir des idées connes. Mais ce sont MES idées ! »*

*

Au fil des années, Dilem supporte de moins en moins son exil. Pour tout dire, il exècre le mot « EXIL ». Il me confie que ce mot qu'il qualifie de « méchant » lui avait inspiré un dessin qui l'était tout autant, un dessin qu'il n'osa jamais publier. « *J'avais dessiné la carte de l'Algérie et j'avais écrit dessus le mot EXIL de façon à ce que le X barre la carte de l'Algérie. Je ne l'ai jamais publié. Je refuse de publier un dessin où je mettrais une croix sur mon pays ».*

Pour lui, un exilé « *c'est quelqu'un qui cesse d'avoir des rapports affectifs avec son pays, dans le sens où ces rapports-là pourraient se traduire par des sentiments d'amour ou de haine. Un exilé, c'est quelqu'un qui n'a avec son pays qu'un passif. Même pas ce sentiment d'appartenance qui se voudrait absolu est géographique. Exil...c'est un mot méchant. C'est vraiment méchant comme terme. Je pense que dans ma tête, pendant un temps, je l'ai été, sinon, je n'aurais jamais eu besoin de prouver à chaque fois que je ne l'étais pas, tu vois. S'il n'y avait pas de quoi, je n'aurais pas mis tant de zèle, je n'aurais pas été aussi démonstratif dans mon attachement à ma société, à ma culture et à mon pays. C'est terrible, c'est un sentiment terrible ».*

Puis, faisant sien le mot de Matoub, il martèle en kabyle : « *Echathwa thawaâr dhi Péri* », « *L'Hiver est dur à Paris* ». « *Il faut prendre Matoub au mot. Le froid, là-bas, est terrible* » poursuit-il.

10 juin 1998. Un raz-de-marée de supporters envahit les Champs-Élysées. C'est la fièvre de la Coupe du monde. Féru de foot, Dilem expédie son dessin vite fait et se rue vers la télé. Le téléphone sonne. Il est branché sur le répondeur. Une voix éraillée, accent berbère très fort, est au bout du fil. C'est Matoub Lounès. Il demande à Ali de le rappeler. Dilem se dit : « *Je regarde d'abord le match, après, je vais voir ce qu'il veut* ». Matoub appelle une deuxième fois : « *C'est Lounès, appelle-moi s'il te plaît, c'est urgent* ». Dilem rappelle. Matoub lui dit : « *J'ai besoin de toi pour un truc. Prends ton matériel de dessin et rejoins-moi* ». C'était en fait pour lui confier la jaquette de son dernier CD, *Aghuru*¹². Les inconditionnels de Matoub la reconnaîtront.

25 juin 1998. On est jeudi. Il est 16h. Dilem est scotché à son poste de télévision en train de regarder encore un match de la Coupe du monde. Le téléphone retentit. C'est Arezki Metref. « *On vient de tirer sur Lounès !* » lâche-t-il d'une voix cassée. Dilem est effondré. Le téléphone n'arrêtera pas de sonner après que la nouvelle eut fait le tour du Tout-Paris. Dans le lot, plusieurs chaînes de télévision harcèlent Ali pour lui arracher une réaction à chaud. Il n'était un secret pour personne que Lounès et Ali étaient de grands amis. De vrais amis. Le lendemain, Dilem prend un billet pour Alger. Il est déçu d'emblée à l'aéroport d'Orly. « *Moi qui m'attendais à voir tout une foule prendre le même avion que moi...* » commente-t-il. Il croise Saïd Sadi qui allait rentrer aussi. L'atmosphère est bizarre. Matoub a été flingué, les gens s'en foutent. « *Là, j'ai réalisé ce que me disait Lounès : « Mon vrai public est en Kabylie ». Je ne pensais pas qu'il aurait raison à ce point* » soupire Ali.

*

Été 2000. Ali Dilem rentre définitivement en Algérie après un exil mitigé qui n'aura duré que cinq ans, en tout et pour tout. « *Déjà, dès 96, je dirais même dès la fin 95, je voulais rentrer au pays. Je ne supportais pas el ghorba. J'ai toujours su que j'allais rentrer au bled. J'étais juste retenu par la carte militaire. Dès que je l'ai obtenue en 2000, ironie du sort grâce à Boutef, une semaine après, j'ai fait mes bagages* ».

Alger lui manquait, son soleil, ses filles, sa saleté, ses clameurs, sa pollution sonore et ses horribles embouteillages. « *C'est affreux, l'éloignement. Quand j'étais à Paris, j'aurais donné une jambe pour me pavaner à Didouche. Et quand l'occasion enfin se présentait, c'était tout un cérémonial qui l'accompagnait. J'essayais de m'imprégner de chaque centimètre-carré. Je humais les odeurs, je regardais les gens, les murs, tout. Putain, c'était très fort !* » Et c'est un garçon avide de replonger dans notre merde nationale pour s'en moquer de l'intérieur qui dit, la rage au ventre : « *En me situant dans l'objectif qui était le mien, c'est à dire celui de dire merde à ces gens-là (les figures du régime), je me disais qu'il serait pour le moins malvenu qu'il soit faxé de Paris. Ça me rappelle une boutade : « J'admire les intellectuels chiliens qui critiquent Pinochet à 2000 kms de Santiago ». Tout le monde me disait : « On a besoin de toi vivant », « On préfère Dilem vivant à Paris que mort à Alger », « Tous les matins tu es avec nous par tes*

¹² Le sens qui me paraît le plus proche de ce mot serait « les fausses promesses ». Dans un sens moins littéral, on pourrait aussi le traduire par « la trahison ».

dessins »...Mais rien à faire. Je ne pouvais plus supporter l'éloignement de mon milieu naturel ».

Pourtant, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, Dilem n'hésite pas à délivrer un mot d'ordre des plus radicaux à l'adresse des jeunes qu'il exhorte, avec ou sans pincement au cœur, à couper les ponts avec une terre devenue folle, cette Algérie psychotique si prompte à dévorer ses enfants. Lui, le martyrisé, l'éternel torturé, ne veut plus qu'on vive son algérianité comme un éternel martyr: « *J'aurais été un jeune algérien sans perspective, de Kabylie, de Saïda, ou d'El Oued, j'aurais foutu le camp. Je le dis et j'en fais même un appel solennel aux jeunes : Cassez-vous ! Barrez-vous ! Vous n'avez pas à subir les Toufik et consorts. Je suis désolé, l'amour du pays, je veux bien qu'on sacrifie son bien-être pour, mais pas qu'on se sacrifie pour des frappes, pour des pourritures pareilles ! L'Algérie n'a pas besoin de plus de victimes. Tu trouves que c'est courageux de rester pour 10 000 DA, ne pas avoir de logement, ne pas pouvoir se marier, ne pas avoir d'enfants, vivre traqué, tu penses que c'est normal? L'Algérie, j'aime bien, mais je ne suis pas maso ! »*

Et si c'était à refaire, Ali ? « *Ma foi, j'aurais mieux géré ma peur mais en restant ici. Cela dit, je ne crache pas sur cette période-là. C'est une période qui m'a beaucoup apporté. Tout est bon à prendre dans une expérience, il n'y a rien à jeter. Et puis, qui sait comment les choses auraient tourné ? Car, si j'étais resté, aurais-je été là, devant toi, à te parler, sale Arabe ? »*

Cette petite lucarne qui...

« Quand on voit mes dessins, le lecteur ne verra que ce qu'il a toujours pensé. On te croit d'autant plus que tu es quelqu'un qui pense comme eux. Je n'ai jamais converti un Algérien. Je semble sympa parce que je pense comme eux et parce que c'est comme ça qu'on devrait penser par rapport à certains trucs, je n'ai rien inventé. Putain, quelqu'un qui partage avec toi ton côté pervers, il devient ton frère. Il y a une intelligence de connivence avec mes lecteurs. Il n'y a rien qui soit en contradiction avec l'imagerie populaire dans ce que je fais. Je dessine ce que pensent trente millions d'Algériens. Fella-Betchine, c'est pas Dilem, c'est l'Algérie. Bouteflika Atika, c'est pas Dilem, c'est l'Algérie. Les généraux et les asticots pourris, c'est pas Dilem, c'est l'Algérie ! »

La Dame au haïk

Comment Dilem dessine-t-il ? Dans quel esprit croque-t-il tout ce paquet de pontes sur lesquels il s'acharne chaque jour que Dieu fait, avec une impertinence magnifique ? A-t-il un « rituel », des manies, des objets fétiches ? Visite guidée dans l'atelier Dilem.

D'abord, quelques détails de la vie quotidienne. Quand on le voit à l'œuvre, on s'aperçoit tout de suite que l'artiste est dévoré par sa passion, et, en l'occurrence, on peut mesurer à quel point le dessin est son destin. A telle enseigne que Ali dessine vraiment, littéralement, comme il respire. Il est d'ailleurs frappant la facilité avec laquelle il s'exécute, ce qui donne à penser qu'il a « banalisé » le dessin ; que cet art n'a plus de secret pour lui et qu'il est davantage mu par une mystérieuse force créatrice dont il n'est que l'instrument, que par un geste entièrement conscient et contrôlé.

Ce que j'ai noté d'emblée en l'observant, c'est que Ali ne semble guère avoir besoin d'une « atmosphère » particulière pour passer à l'acte. Il n'a pas de rituel pour cela, et l'on ne peut pas dire que c'est un artiste capricieux ni exigeant sous ce rapport. Il n'attend pas l'inspiration, il va lui-même la chercher, simplement en tendant l'oreille aux clameurs qui montent de la Maison Algérie et en humant ses odeurs. Il dessine tout le temps, partout, n'importe où, avec n'importe quoi, sur n'importe quoi. Il s'enferme toute la journée avec son imagination et, même s'il n'est pas en permanence à ses crayons, il ne se lasse pas de mettre mentalement en image les émotions et les impressions happées par son esprit continuellement aux aguets, à l'affût de la moindre sensation.

Ce n'est pas une métaphore que de dire : « *Il vit dans une bulle* ». Ses meilleurs amis, au demeurant, sont ses schtroumpfs. Qui plus est, c'est un vrai bourreau de travail. On peut compter sur le bout des doigts le nombre de fois où il a déserté sa lucarne sur la « 24 » de *Liberté*, à croire que notre croqueur attiré a fait le serment de ne point connaître de répit aussi longtemps qu'il y aura des croque-morts dans ce pays.

Un jour, nous nous rendîmes au Palais de la Culture pour assister à une conférence que devait donner l'écrivain Rachid Boudjedra sur son expérience du multilinguisme en écriture. C'était un colloque autour du thème : « *Les écrivains et leur(s) langue(s)* » organisé par les éditions Barzakh en collaboration avec l'ambassade de Suisse. Nous arrivâmes à une heure creuse où les conférenciers étaient en train de déjeuner. Gêné, Dilem s'isola dans le hall du Palais de la Culture en attendant la suite du programme. Il jeta un regard circulaire autour de lui et son attention fut aussitôt attirée par un portrait officiel de Bouteflika. Il me demanda instamment une feuille et un stylo. Je lui tendis un petit carnet et, sans plus tarder, il se mit en devoir de le reproduire sur le petit carnet en mentionnant la couleur des accessoires. « *Je vais faire une parfaite reproduction de ce portrait, avec les mêmes coloris, mais en version Atika* » m'explique-t-il. De fait, une semaine plus tard, il me montra le résultat : le portait « officiel » du président Bouteflika version Dilem. Impeccable ! « *Je vais en faire un tirage limité et je vais m'arranger à ce qu'il soit*

accroché dans les cabinets de toilette » m’annonça-t-il tout à trac, avec son espièglerie assassine.

Pour revenir à ce colloque, tout en suivant d’une oreille baladeuse la conférence de Boudjedra, il s’amusait à dessiner, dessiner, encore dessiner. Au bout de quelques minutes, il m’exhiba un croquis de l’écrivain sous le regard médusé d’une étudiante en interprétariat, assise entre lui et moi, et qui, n’en pouvant plus de contenir je ne sais trop quoi, son étonnement ou son émotion, finit par me lancer: « *C’est pas vrai, c’est lui Dilem ?* ».

- « *Ana n’dir el mikiyate*¹³ » murmura-t-il.

Il me le jetera comme ça, entre nous ; une manière de suggérer qu’il ne voyait pas le sujet de tant d’intérêt. Une situation qu’il vivait, sans doute, pour la énième fois.

*

Tout au long de nos entretiens, il n’arrêtait pas de malmenager ses feuilles de dessin, répondant à mon flot de questions sur tout et sur rien tout en continuant assidûment à figurer sa galerie de figurines, le général Lamari, un barbu, un anonyme parmi les anonymes campant un chômeur ou un travailleur licencié, ou encore cette attachante et « jacassante » Dame au haïk, notre « Marianne » à nous, façon Dilem.

Ali met à peine quelques minutes pour réaliser un dessin plus ou moins scénarisé. Il me dira que l’exécution de ses caricatures pouvait lui prendre cinq minutes comme elle pouvait s’étaler sur dix heures. Je me rappelle d’un jour où, jusqu’à huit heures du soir, il n’avait pas envoyé son dessin au journal. Il avait suffi qu’il vît Boutef se préparant à prononcer un discours à la nation que, sans même se donner la peine de se farcir le speech du Président, il l’avait déjà, sa petite idée : il représenta un écran de télé, avec la tête de Boutef dedans, et, pour y mettre son grain de sel, il s’arrangea à ce que les antennes du poste de télévision forment des oreilles de bourriquet. En un battement de cil, le dessin était prêt, avec, à la clé, un délit de lèse-majesté bien pimenté, comme on les aime. « *Si, tout bêtement, une actualité est diverse et riche, sur chaque fait, tu vas avoir une approche. A toi de faire en sorte que cette approche soit un tantinet intelligente, pour ne pas dire marrante. Je reconnais à l’humour une forme...j’allais dire, d’intelligence de connivence* » commentera le « professeur » Dilem.

Son espace de travail est plutôt sobre : une table de dessin carrée, à la bordure dorée, encadrée par une chaîne de musique sur un flanc, et la télé sur un autre flanc. Sur la table, des tas de feutres et de marqueurs, une boîte de couleurs et un monceau de brouillons et de croquis. Ali dessine généralement sur du papier format A4, pratique pour le fax et pour le scanner. Dès que la couleur a fait son entrée dans les journaux, il l’a adoptée. Il adore. Pour ce qui est de sa boîte à outils, il a eu sa période pinceau, sa période feutre, sa période encre de chine. Aujourd’hui, avec tout le bazar technologique en vogue, la palette de choix de l’artiste s’est à

¹³ « *Je ne suis qu’un dessinateur de Mickeys* ».

l'évidence élargie. Il convient toutefois de souligner que Ali n'est pas du tout regardant sur la logistique. Il n'est pas fétichiste pour un sou. « *J'ai appris à m'adapter à toutes les situations* » dit-il.

Dilem ne vient presque jamais au journal. J'ai passé huit ans au quotidien *Liberté*, de 1998 à 2006, et je peux compter le nombre de fois où je l'ai croisé dans la rédaction. D'ailleurs, je vivais chacune de ses rares irruptions timides et furtives comme un événement. « *Même quand j'étais en France, je ne me pointais jamais à la rédaction dans les journaux où j'ai travaillé* » admet-il. « *Je ne pense pas que mon boulot nécessite une présence physique. Si on parle de boulot, on parle aussi de coercition. Comme si on était obligés de faire ce qu'on fait. Non, soit on est comme ça, soit on ne l'est pas. Je ne pense pas que des gens comme Fellag ou l'inspecteur Tahar bossaient, tu vois. Si tu es foutu de convertir ton talent en argent sans qu'il y ait de contrainte, c'est génial. A la base déjà, je ne me sens pas directement lié à un journal mais à des lecteurs. Je n'ai jamais assisté à une réunion de rédaction. Je peux, à la limite, me reposer quand je veux. Ça n'influe pas sur ma productivité* ».

Dans certaines situations, Dilem se fait briefier à propos du sujet du jour par téléphone. Mais en règle générale, il préfère se faire sa propre idée de l'actu', jouissant d'une totale liberté de commenter ce qu'il veut. Cela dit, il est souvent sollicité pour accompagner une enquête ou un dossier avec une petite caricature inspirée. Il fait preuve à chaque fois d'une disponibilité sans réserve. Son ego souffrirait-il de se fier au goût des autres ? Cela m'étonnerait. C'est quelqu'un de « *fermé aux influences* » pour reprendre ses propres mots. Force est de remarquer aussi qu'il est très pudique sur ce qu'il fait. Vous lui feriez un compliment pour son dessin du jour, il change tout de suite de conversation. Il me fait, philosophe : « *Tu sais, se tromper soi-même, c'est plus honorable que d'avoir raison avec les autres, ou que d'avoir raison à la place des autres.* »

*

Quand il était en France, certains avaient estimé que l'exil l'avait un tant soit peu refroidi. Qu'il était parfois en décalage par rapport à l'effervescence de l'actualité algérienne. Dilem récuse cette réflexion, arguant que la distance n'a jamais été un problème pour lui. « *Je suivais la situation en Algérie au jour le jour. Grâce à Internet, je lisais la presse algérienne à partir de minuit, soit avant tout le monde* ». Et d'ajouter : « *L'Algérien, je ne l'ai pas laissé à Alger quand j'étais à Paris. Il était avec moi. Je parle surtout en termes de codes. D'ailleurs, on appelle médium un ensemble de codes qui lient un individu à une société. Donc, que tu sois à Tombouctou ou à Tataouine, ça n'a aucune importance. La plupart des e-mails que je reçois viennent de l'étranger. L'Algérie est imprimée en nous, ça y est, t'es marqué à vie. Enfin, ce n'est pas dramatique non plus. Il aurait suffi pour d'autres gens d'avoir le même vécu que toi, d'être baignés dans une même société, d'avoir les mêmes codes, pour ressentir ce que tu ressens.* »

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Ali était, à bien des égards, plus proche de son pays, de ses miasmes, de ses spasmes et de ses tourments, quand il était à Paris que quand il était ici. « *J'ai passé exactement trois ans d'exil là-bas. C'est une première mondiale, j'ai bossé pendant des années pour Alger tous les*

jours. Je vivais là-bas à l'heure d'ici. J'étais tout le temps en contact avec Alger. J'apportais un commentaire sur une actualité qui m'était...du moins géographiquement, étrangère. C'est terrible. C'est à dire que j'ai vécu l'Algérie de l'intérieur. J'ai travaillé à partir d'une réserve. Il y avait un potentiel d'algérianité en moi que moi-même je n'avais pas soupçonné. »

Dilem me confie que souvent, durant sa longue solitude de métèque, il se réfugiait dans ses dessins comme dans un cocon familial. Il le dit sans ambages en se livrant, au passage, à une « autoanalyse » de haut vol : *« Le dessin, c'était l'activité-refuge. C'est à dire qu'en plus du fait que je devais envoyer mon dessin, je plongeais dedans à chaque fois que...j'avais envie de vivre dans mon algérianité. Et comme j'étais quotidiennement atteint de ça, du désir de trouver mes repères, du coup j'ai dessiné un peu plus. L'envie de dessiner, on dort avec, on se réveille avec. Ne dissociant pas, avec le temps, le parler en tant que message, et le dessin, alors, tu as toujours quelque chose à dire. Et dans mon cas, dire c'est dessiner. J'ai toujours quelque chose à dire donc j'ai toujours quelque chose à dessiner. T'es pas derrière en fait, la matière première existe, elle est en toi, elle est autour de toi. Enfin, c'est un processus que je n'ai jamais pu m'expliquer. Il y a des jours où c'est une diarrhée que tu as, ça n'arrête pas. »*

Oui, son cocon, c'est sa bulle. Et sa bulle, c'est tout son univers. Bien heureuse celle qui réussirait à s'immiscer entre eux...*« Il faut vivre ton art, point barre ! Il n'y a que lui et toi, et le troisième ikawed. Le rapport que tu as avec ton art est un rapport de fidélité absolue. C'est ta campagne pour le restant de tes jours. »*

*

Dilem parlait comme de juste, de la valeur sémiologique des codes (sociaux, esthétiques, politiques, culturels) dans la réception de ses dessins. Ce qu'il y a d'intéressant à noter à propos des codes, c'est que, même « à l'international », l'« effet Dilem » comme l'appelle Jaoudet Gassouma fonctionne. En témoigne la ribambelle de prix qu'il s'est vu décerner un peu partout dans le monde, faisant de lui le dessinateur (pour ne pas dire l'artiste tout court) algérien le plus récompensé sur la scène internationale, dépassant même les honneurs auxquels eut droit cet aîné prodigieux qu'était Rachid Aït Kaci (dit Kaci). De la Suède à l'Afrique du Sud, du Brésil aux Etats-Unis, du Liban à la Chine, ses aficionados ne se comptent pas. Ne parlons pas de la France où Dilem est reçu comme un prince, lui qui a raflé tout ce qu'il y a à prendre de distinctions hexagonales, et qui a été plusieurs fois honoré à Paris, à Angoulême, à Rouens, et plus près de nous, au Salon international du dessin de presse et de l'humour vache de Saint-Just-Le-Martel dont il obtint le prix 2007, succédant à Jean Plantu, lauréat de l'édition 2006 de ce prix ô combien symbolique. C'est à l'unanimité que le jury l'avait choisi parmi plus de cinq cents confrères venus de plus de cent pays, dont les illustres Plantu et Cabu (France), Chapatte (Suisse), Michel Kichka (Israël), Khalil Abou Arafah (Palestine), Danziger (USA), Rita Moukarzel (Liban). Lors de l'édition 2005 de cette même manifestation, Dilem avait arraché haut la main le « Trophée de la liberté de la presse ». Mais on retient surtout dans ce même registre le Cartoonists Rights Network's (CRN), Courage in Cartooning Award, qu'il avait obtenu en 2006, un

prestigieux prix américain récompensant chaque année, à Denver, le talent et l'impertinence d'un dessinateur de presse. « *Il ne reste à Ali presque plus de récompenses internationales à décrocher* » écrit à juste titre Mustapha Hammouche¹⁴. Dans la foulée, le chroniqueur de *Liberté* ne manque pas de rappeler, fort à propos, que « *Dilem n'est pas peu fier non plus du prix Omar Ouartilène d'El Khabar* », distinction dont il fut l'heureux lauréat en 2002 en *ex-aequo* avec le caricaturiste Ayoub.

Durant la période que j'ai passée avec lui, Dilem collaborait à l'émission *Kiosque* de TV5. A ce titre, il commit certain jour une caricature sur le thème de la tutelle britannique sur le Canada. C'est ainsi qu'il croqua Sa Majesté la reine Elizabeth II, la représentant couronnée d'une drôle de façon : son diadème ressemblait fort étrangement à une feuille de platane, clin d'œil à peine voilé à l'emblème canadien. Son portrait de la reine d'Angleterre fut sacré meilleur dessin de la semaine par la revue *Marianne*.

Chapitre international toujours : citons l'opération « *Cartooning for Peace* » (Dessiner pour la paix) à laquelle il fut associé à l'invitation de son ami Plantu. Depuis plusieurs années, le célèbre éditorialiste graphique du journal *Le Monde* œuvrait pour le rapprochement des caricaturistes du monde entier, qu'ils soient Américains, Palestiniens, Israéliens ou Européens, et quelle qu'était leur religion (Juifs, chrétiens, musulmans, laïcs ou athées). Plantu avait même réussi à « vendre » l'idée à Kofi Annan, alors secrétaire général de l'ONU, en vue d'accueillir dans les locaux de l'organisation onusienne, à New York, une expo et un colloque réunissant quelques-uns parmi les plus influents dessinateurs de presse du Globe, dont Ali Dilem. C'est ainsi que l'opération « Dessiner pour la paix » fut officiellement lancée à partir de New York le 16 octobre 2006. Dilem se posa ainsi, entre plusieurs haltes, au musée Peynet d'Antibes avant d'être l'hôte de l'université Emory d'Atlanta, dans l'État de Georgie, aux côtés des caricaturistes américains Ann Telnaes, Liza Donnely, Mike Lukovitch, Jeff Danziger ainsi que les dessinateurs Baha Boukhari (Palestine), Michel Kichka (Israël), Thembo Kash (Congo), No-Rio (Japon) et Plantu (France). Cette action survenait dans un contexte particulièrement tendu pour le dessin de presse avec l'affaire des « caricatures danoises » publiées par le journal *Jylands-Posten*, et représentant le Prophète Mohamed sous des dehors peu glorieux. Elles suscitèrent une vive émotion dans le monde musulman et jusqu'en Occident, et les manifestations qu'elles provoquèrent firent plusieurs morts, notamment au Pakistan où l'on déplora pas moins de cinquante victimes¹⁵.

¹⁴ In *Liberté* du 10 octobre 2007.

¹⁵ Dans une interview parue dans *Le Monde*, Jean Plantu expliquait ainsi sa démarche : « J'organise depuis octobre dernier des rencontres avec l'ONU de dessinateurs de presse à l'initiative du secrétaire général Kofi Annan. La première fois, à New York, nous avons fait venir des dessinateurs juifs et musulmans pour bien exprimer que nous avons envie de ne pas nous laisser faire. Samedi dernier, nous étions à Genève pour une nouvelle rencontre. Il y avait des chrétiens (du Liban), des musulmans (d'Iran et d'Algérie), et un Israélien. Là où nous souhaitons être nuancés dans notre travail, c'est que nous voudrions faire une trêve des blasphèmes : cela veut dire que si certains musulmans considèrent que dessiner Mahomet est un blasphème (...), je demande aux dessinateurs du monde arabe de penser que quand ils dessinent les Israéliens avec un nez crochu, il faut

En 1996, Dilem démissionne du journal de Mekbel et rejoint l'équipe de *Liberté*. « *C'était terrible. C'est horrible, une démission. C'est pire qu'un divorce* » lâche Ali. Ses intimes connaissent son hyper-émotivité.

La raison de ce clash est à chercher dans le fait que *Le Matin* avait censuré l'un de ses dessins, une caricature sur la visite qu'avait effectuée à Alger le ministre français des affaires étrangères de l'époque, Hervé de Charrette. Le fait est que, parallèlement à cette visite, il y avait des journalistes qui avaient été arrêtés. Et Dilem de faire du *deux-en-un* en associant les deux événements (comme il le fait souvent, avec bonheur) en un seul dessin qui représentait Hervé de Charrette en train de donner une conférence de presse à Serkadji.

« *Tu veux me perdre, censure-moi* ». Voilà qui résume la « ligne rouge » version Dilem. « *Je ne trouve pas de justification qui tienne la route face à la censure. Le premier contrat que j'ai avec un journal est d'abord moral et il se situe à ce niveau-là.* » explique-t-il. « *Je ne ferai rien qui puisse être préjudiciable au journal, qui soit contraire à ses convictions, pour ne pas parler de ligne éditoriale qui, pour moi, est un concept réducteur. Bref, je ne mettrais pas un journal en danger. En fait, je me dilue dans ce qu'on peut appeler un esprit rédactionnel, c'est à dire que je ne me sens pas émergeant d'une rédaction, je fais partie de la rédaction. S'appliqueront sur moi les mêmes contraintes et les mêmes gardes-fous que ceux qui s'appliquent sur mes collègues. Mais je n'aime pas qu'on me censure. Je suis intraitable sur ça. Pour moi, le premier crime qu'on peut commettre contre un journaliste, c'est de le censurer. Censurer c'est tuer !* »

Contrairement à ce que certains avaient pu imaginer à l'époque, le passage de Dilem du *Matin* à *Liberté* n'était guère une histoire d'argent. Là-dessus, Ali est catégorique. « *D'ailleurs, je n'ai jamais négocié mon salaire avec Liberté* » coupe-t-il. Il n'avait fait que reconduire le traitement qu'il avait au *Matin*, soit 40 000 DA. Encore qu'il n'avait jamais touché un centime du journal, et pour cause : sa solde était directement et intégralement versée à sa mère. « *Si tu voyais le rapport que j'ai à l'argent, tu dirais : c'est de l'inconscience* » me lance-t-il, goguenard. Certains parmi ses proches lui reprocheront longtemps d'ailleurs ce côté « naïf » comme ils disent, cette espèce de gêne qu'il éprouve à l'endroit de la chose vénale. Dilem fera des dizaines de contributions au profit d'une foultitude d'associations en France. Toujours gratis. Il me racontera par le menu toutes les sollicitations dont il fait l'objet jusqu'au harcèlement, le nombre incalculable de livres, de revues, de catalogues et autres manifestations auxquels il associait son nom sans compter. On exploite sans cesse ses dessins, à longueur d'expos et autres événements, sans parler des mille et uns sites Internet qui le reprennent, le tout, sans qu'il fût regardant le moins du monde sur le « droit d'auteur ». Il n'acceptera jamais un écu en retour. L'un de ses intimes m'a affirmé que durant toute la période où il faxait

qu'ils sachent que cela aussi est considéré par les juifs du monde entier comme un blasphème. Cela veut dire que c'est à nous, dessinateurs de presse, et à nous, journalistes, d'être un peu plus malins, d'être de plus en plus dérangeants, tout en respectant les croyants. » (www.lemonde.fr/societe/article/2007/03/22/plantu.)

ses dessins de Paris, il déboursait mensuellement entre 3000 à 4000 FF en frais d'envoi, soit l'équivalent de son salaire de l'époque, sans qu'il demandât à être remboursé. Dans le collège de ce qu'on appelle les « stars » du microcosme médiatique, entre caricaturistes et chroniqueurs-vedettes, Dilem pouvait prétendre à la rémunération la plus forte, caracolant quasiment seul au sommet de cette frêle hiérarchie. Ses avantages pécuniaires étaient souvent en deçà de sa valeur sur le « marché de l'insolence ».

Encore un détail avant de fermer cette parenthèse : un jour, un quotidien national tenta de le débaucher en lui proposant le double de son salaire avec, en prime, un appartement chic et un chauffeur à sa disposition (ces quelques « privilèges » lui étant acquis à *Liberté*, convient-il de le signaler), il déclina poliment. Il n'était obsédé que par une chose : lancer son propre canard satirique.

*

Venons-en maintenant à la patte de Ali Dilem et à sa galerie de guignols. Je pense au général bedonnant, infesté d'asticots, à Boutef alias Atika, à Fella, la *passionnaria* du sérail, à la gamelle du chien où il est écrit « peuple », aux bigots en *qamis rikiki* et au couteau aiguisé, dégoulinant de sang, et à toute une pléthore de figures récurrentes de la scène politique nationale. Ma pensée va surtout à cette Algérienne d'aspect traditionnel, typiquement terroir, toujours armée d'un drapeau, qui restera sans doute comme l'un des symboles les plus marquants de notre culture populaire: la fameuse Dame au haïk. A elle seule, elle contribua grandement à ériger la caricature de presse en art populaire.

Dilem dit que cette galerie de personnages, cette...« banque de données » comme il la désigne parfois, il l'a construite patiemment, au fur et à mesure de son ascension dans le métier. « *C'est une banque de données que j'ai constituée petit à petit, au fil du temps. Ainsi, mon général à l'époque, c'était une casquette, des moustaches et un bide* » confie-t-il. Par la suite, le modèle du général archétypal est tout trouvé. Ce ne sera pas Toufik, le *Big Brother* tapi dans l'ombre mais son alter ego, le général Mohamed Lamari, l'ombrageux chef d'Etat-major de l'ANP jusqu'à sa démission en 2004 (suite à un sérieux différend avec Bouteflika qui venait de rafler un second mandat). « *Je trouve qu'il est lui-même une caricature, Lamari. Il n'y a pas beaucoup de travail à faire sur lui, je n'ai pas exagéré. Je pense qu'il est comme ça* » note Dilem. « *Et il y a des trucs que j'ajoutais à chaque fois. Par exemple : les asticots sur la casquette, la médaille militaire en forme de tête de mort, la gamelle du chien sur laquelle est écrit « peuple », le nombril en l'air, etc. A chaque fois, il s'agissait pour moi d'enrichir et de rendre sympathique le dessin.* »

C'est une lapalissade que de dire que Dilem a beaucoup progressé et que son trait s'est affiné à la force de l'exercice. « *Ali a beaucoup évolué. En tout cas, il écoute beaucoup, même s'il ne pratique pas tout de suite* » souligne Karim Sergoua avant d'ajouter : « *Le profane ne voit pas ça, mais, pour le connaisseur, dès qu'il voit le journal, il se dit : « Ah, c'est bien, il a enlevé tel truc superflu ». Mais il ne le fait pas tout de suite, il est un peu fier. Par exemple, avant, chaque fois qu'il dessinait un barbu, il se croyait obligé de mettre une mosquée derrière. D'ailleurs, je lui en ai fait la remarque. C'est comme TF1. Chaque fois qu'ils montrent Alger,*

il faut qu'il y ait en toile de fond un mur sur lequel tu lis « FIS », « Pouvoir Assassin », sinon, ils mettent l'appel du muezzin. Je n'aime pas les clichés et j'ai conseillé Ali de les éviter. »

Certains lui reprochent un autre péché mignon : celui de mettre, parfois, des étiquettes sur ses personnages. Exemple : un Benflis sur la valise de qui on lit « Gouvernement » du temps où il était premier ministre et homme de confiance du président Bouteflika avant de se retourner contre lui. Cette « redondance » est interprétée comme une sorte de double emploi. Explication : *« Il se trouve que Benflis, je ne l'ai pas assez dessiné pour qu'il soit tout de suite identifié. Et le dessin se voulant un peu stylisé, je n'aurais pas fait ça en faisant la tête de Zeroual par exemple. Encore que ça, je ne le fais pas souvent. Dernièrement, quand j'ai dessiné Benflis, je ne voulais pas le faire identifier par un truc aussi gros. Par ailleurs, je ne pense pas qu'on ait la culture politique qu'il faut pour faire la différence entre Benflis et le gouvernement. Donc, parfois, quand je dois engager un gouvernement et non pas un proche de Bouteflika, je mets l'étiquette « gouvernement ». C'est pas pour dire tiens, c'est lui ! Dès lors qu'un dessin est reconnaissable, je n'ai pas besoin de le nommer, ça c'est clair. Seulement, il faut lui donner le temps d'être adopté. Quand je dessinais des barbus, je n'avais pas besoin d'autres identifiants. »*

Si l'on devait esquisser un croquis de ce qui se produit dans la tête de Dilem au moment où il dessine, voilà ce que ça donne, en empruntant ses propres mots : *« A la base, le dessin est une idée avant que ça soit quelque chose de technique. Donc il y a tout un travail de scénographie au départ. L'idée, quand je l'aie, je la conçois d'abord dans ma tête. Après, les personnages, leurs attitudes, et des fois, le texte, ont besoin d'être renforcés j'allais dire, un peu techniquement. Tu mets des clins d'œil, Atika ou Fella... Dans tout ce que je dessine, une chose est sûre : il n'y a rien qui soit en contradiction avec l'imagerie populaire, j'allais dire du sujet. Fella-Bétchine, c'est pas Dilem, c'est l'Algérie. Bouteflika-Atika, c'est pas Dilem, c'est l'Algérie. Les généraux et les asticots pourris, c'est pas Dilem, c'est l'Algérie. »*

*

Pour revenir à notre icône nationale, la *Dame au haïk*, inutile de préciser que cette femme-symbole n'est autre que la mère-patrie. Dilem le dit : *« Cette dame qui véhicule une charge affective très forte, c'est mon Algérie. En fait, je n'ai rien inventé. Je dirais qu'elle est venue un peu tard parce qu'elle a surgi quand je commençais à m'intéresser à ce qui se faisait ailleurs. »* Après s'être inspiré d'autres personnages emblématiques taillés par un Slim, un Plantu ou un Faizant, Dilem l'iconoclaste, le casseur d'icônes, éprouve la nécessité de s'inventer une figure mythique qui serait un peu sa Nedjma et de mettre, ainsi, à la place des idoles qu'il cassait, ses propres idoles. *« L'icône française par excellence, c'est Marianne. On la retrouve dans les dessins de Plantu, dans les dessins de Faizant et chez beaucoup de dessinateurs français. Un jour je me suis dit : pourquoi on n'aurait pas une icône algérienne, bien qu'on ait eu des tentatives. La femme a toujours suscité un intérêt particulier chez les dessinateurs. Je me souviens de Richa, ce personnage emblématique qui a marqué les années 60 et 70. Je ne veux pas dire de connerie, je crois qu'elle est de Amouri. On se souvient aussi de Zina*

de Slim. Je voulais donc à mon tour dessiner celle qui incarnerait l'Algérie. Je me disais comme ça, quand je traite du pays dans sa globalité, au lieu de faire une foule avec une étiquette « les Algériens », pourquoi ne pas imaginer un personnage métaphorique, et puis, avec le temps, les gens l'identifieront à l'Algérie. Car je pense que pour avoir une icône, pour construire un symbole aussi fort, il faut avoir les lecteurs à l'usure. C'est à dire qu'à force de voir ce dessin, ils vont finir par l'identifier à ce que tu veux décrire à travers ce dessin. »

Dès 1989, soit aux tous débuts de son parcours, on a pu déceler dans l'iconographie primitive de Dilem quelque chose de ressemblant, même si la figurine en question n'était pas investie de la même fonction symbolique. J'ai pu retrouver, en l'occurrence, un dessin absolument fantastique représentant une femme en haïk érigée sur un socle et empruntant la posture de la Statue de la Liberté. Dans un autre dessin, on la voit attachée à un drôle de boulet, car le boulet en question avait des...moustaches. *« Cette femme avec son haïk, C'est l'Algérie tout court. Il y a déjà en elle la culture d'el hozia, je trouve que c'est un mot qui n'a pas son pareil dans les autres langues. Ça caractérise un peu les Algériens, ce côté gueulard mais authentique. C'est l'un des traits qu'on partage avec les Méditerranéens. On retrouve ça, par exemple, chez le barbeau Marseillais »* dissèque Ali avec sa gouaille algéroise. Il confesse qu'il avait été tenté à un moment donné d'attribuer un nom à cette figure allégorique. *« J'avais opté pour Fella. C'est un prénom qui me plaît beaucoup. En plus, je le trouve d'une algérianité terrible. Je voulais lui donner après...pas le vrai prénom de ma mère mais ma mère on l'appelle Fettouma. La petite Fatma c'est Fettouma, il y a cette espèce...pas de diminutif, on retrouve ça surtout chez les Espagnols, ça rend le prénom mignon. Finalement, je ne lui ai pas donné de nom. Jusqu'à maintenant j'hésite. Je ne sais pas trop. Je ne veux pas trop la personnaliser non plus. On va dire que c'est la mère de Dilem, machin...En tout cas, c'est un personnage qui continue. Tout ce qui engage les Algériens dans leur vie, dans leurs choix, elle est là pour le porter à leur place. Sans prétention encore une fois ».*

Il est aisé de deviner que cette sacrée p'tite dame est une femme de caractère. C'est une emmerdeuse, c'est une enquiquineuse, une râleuse, une vraie mère-courage qui veille au grain, bref, c'est l'incarnation de l'Algérienne par qui la révolution arrive. Il convient de préciser, au passage, que le fait qu'elle soit voilée ne diminue, à l'évidence, en rien son « statut politique » dans l'imaginaire de son créateur. Le haïk, ça fait plutôt un certain vieil Alger. C'est un gage d'authenticité plutôt qu'un signifiant à connotation rétrograde. *« Esthétiquement, le haïk est là pour camoufler mon handicap à essayer de donner un visage à l'Algérienne. Je trouve que le haïk est d'une sensualité ! Je ne sais pas si je parle par comparaison inconsciente avec le hidjab, le fait est que notre haïk vaut tous les hidjab du monde »* lâche Dilem avant de faire remarquer : *« Il y a une nuance. D'abord, je suis contre toute forme de voile, y compris le haïk. Je nuancerais beaucoup beaucoup entre le voile et la horma. Le haïk n'a pas trait à la pudeur, c'est superbe, c'est sensuel. Je suis désolé, un haïk, c'est déjà beau, c'est fin. Le tissu aussi, c'est à celle qui porterait le tissu le plus noble, le plus raffiné. Il y a une coquetterie sensuelle sans limites dans le haïk. Chose qui trouve sa négation même dans le voile. Je trouve ça super-mignon à chaque fois. D'ailleurs, je connais peu*

d'Algériens qui n'apprécient pas les femmes en haïk. Il faut dire qu'avec le temps, ça a pris une connotation très algéroise, ce qui l'a un petit peu dévoyé ».

Il y a ici de quoi rendre jaloux les hommes dans la mesure où l'on ne trouve pas quelque chose de semblable, un symbole masculin aussi fort, chez les... « personnages hommes » de Dilem. *« Je pense que l'algérianité est plus incarnée par les femmes que par les hommes. Je ne suis pas MLF pour un sou. Quand je pars du principe que la différence même est une connerie, donc le combat pour l'enlever est une connerie aussi, parce qu'il faut que ce soit un truc de fait. Il ne faut pas faire de l'égalitarisme un métier. »*

*

L'une des choses que Ali ne supporte pas d'entendre, en plus des compliments du genre : *« Tu es le meilleur », « tu es une école »,* c'est quand il s'entend dire : *« Je n'achète le journal que pour toi »,* ou encore : *« C'est toi qui fais vendre le journal. »* *« Ça me fait chier quand des gens me disent que dans mon journal, il n'y a que la caricature qui les intéresse. Ça me fait vraiment chier. Je prends ça comme une insulte. Je suis sûr que dans l'édition du jour, il y a deux ou trois trucs vraiment bien, mais ils font les frais du reste, un mauvais titre, un mauvais machin... »* Certains ont pu dire de lui qu'il a eu sa période « mégalomanie ». Peut-être que je vais dire une connerie, mais d'un point de vue psychanalytique, le corollaire de la mégalomanie, me semble-t-il, c'est l'égotisme, le narcissisme, la plate et béate admiration de soi. Or, dans la caverne de Ali Dilem, il n'y a presque rien qui indique que *Dilem Le Magnifique*, c'est lui. Il ne garde jamais ses dessins. Ceux qu'on peut trouver dans son antre sont soit des brouillons, des ébauches, soit des dessins qu'il fait pour son bon plaisir, et qui sont étalés ça et là, sur une étagère, sur le canapé ou « gisant » par terre. Il n'y a même pas de portrait à son effigie. Pas plus que quelque *Une* consacrée à sa « seigneurie ». Une fois, il me fait : *« Tu sais quoi, le jour où je prendrai conscience de ce que tu appelles mon « statut », ce sera le début de la fin pour moi. Je pense que je deviendrai mauvais le jour où je prendrai conscience de ça. »*

Il m'a d'ailleurs prévenu : *« Je ne lirai pas ton livre »*. Il ne supporte pas de voir l'image qu'il peut donner de lui-même. *« Chez moi, il n'y a rien qui t'indique que je travaille. Je ne garde aucun article qui parle de moi, je ne me regarde jamais quand je passe dans une émission de télé, je ne m'écoute jamais à la radio. Je ne sais pas...C'est fait pour autre chose et non pas pour flatter mon ego. D'autant plus que l'image est un produit destiné aux autres. Ce sont les autres qui en disposent après, pas ta gueule. Avec le public, me pensant moins intéressant qu'il ne le pense, j'ai tellement peur de le décevoir que j'essaye d'éviter de faire l'objet d'un intérêt quelconque en dehors des dessins que je présente tous les matins. Je ne suis pas sûr que je fais moi-même le distinguo entre Dilem le dessinateur et le jeune, l'être humain, donc j'essaye d'épargner cette ambiguïté aux autres. »*

Pas de dualité schizophrénique entre Dilem et Ali ? Pour lui, il est évident que c'est toujours la même personne qui parle. *« Ils n'ont jamais fait qu'un »* assure-t-il, c'est à dire Dilem l'Algérien. Dont acte. *« Je pense que Dilem ne peut intéresser que parce qu'il est ce Harrachi, cet émeutier, celui sur qui ont été*

exercés, comme sur une bête de laboratoire, tous les échecs de l'Algérie, tout ce qu'on a connu depuis l'Indépendance. »

Vous avez dit excès ?

Le DRS, les généraux, les islamistes, les kamikazes, Toufik, Belkheir, Bouteflika, sa cour, sa basse-cour, les dérives totalitaires du pouvoir, les frasques du sérail, les dirigeants corrompus et leurs séides zélés, bref, il n'est pas de puissant auquel Dilem ne se fût attaqué, de quelque pouvoir qu'il se réclâmat. Ni de tabou qu'il n'eût défloré. A tel point que l'on se plaît à se demander parfois s'il reste quoi que ce fût de choquant après Dilem (sauf peut-être à voir du porno sur l'U-nique).

Pour les esprits bien pensants empiffrés de sens interdits, le nom de Dilem est synonyme de scandale. Je suis persuadé que, si cela ne tenait qu'à eux, ils imposeraient à toute la nation leur signalétique pudibonde, et sur la Der de *Liberté*, ils apposeraient un carré rouge plus grand que la lucarne de Dilem. Ceci, en attendant de vouer au bûcher tous les albums qu'il a dessinés au vitriol, et, à la décharge, tous les aérosols dont il pourrait barbouiller nos murs qui ont des oreilles et nos palissades qui nous protègent de la Main de l'Etranger.

En espérant que ce scénario liberticide à la sauce islamo-conservatrice ne soit jamais converti en oukase, examinons un état de fait qui, lui, est malheureusement bien réel. Je veux parler de cette terrible inquisition qui pèse sur la profession depuis quelques années, pour tout dire depuis le retour de M.Bouteflika aux affaires. Inquisition qui a atteint le summum de son infâmie un 14 juin 2004 lorsque, deux mois à peine après avoir reçu un blanc-seing teinté de tripatouillage pour un second mandat, le président Bouteflika s'est payé la tête de Mohamed Benchicou en le faisant arrêter et jeter en prison de la façon la plus odieuse et la plus arbitraire qui soit sous couvert d'un argument pour le moins spécieux, puant la haine revancharde. Et au moment même où j'écris ces lignes, une épée de Damoclès non moins scélérate pèse sur Omar Belhouchet, mon directeur à *El Watan*, ainsi que mon ami Chawki Amari, passibles tous deux d'une lourde peine d'emprisonnement pour une chronique jugée trop « disserte » sur les mœurs du régime. Je ne parlerais pas de tous les confrères qui ont eu à subir le fait du prince au moment où la corporation des journalistes milite pour la dépenalisation du délit de presse comme dans toutes les nations civilisées où la critique de la société et de ses organes institutionnels est une activité tout à fait normale. Dans le cas de Dilem, cette charge répressive n'a pas tardé à monter au créneau, et ce, à l'initiative d'une chancellerie qui se sent piquée à vif dans son honneur, et qui s'agite comme une vierge effarouchée parce qu'un gamin a dessiné des choses pas très polies sur son Général de papa, et qu'il a eu « l'effronterie » de titiller l'orgueil de son mégalo de président.

En plus clair, ces gens-là et tous ceux – d'une façon générale – qui n'apprécient pas ses traits d'humour estiment que Dilem est « excessif ». Qu'il y va fort, qu'il va loin, qu'il cogne sur tout, qu'il flingue tout le monde, qu'il tire même sur les ambulances, sans distinction d'ami, d'ennemi, sans égards pour le ce-qui-se-dit et le ce-qui-ne-se-dit-pas. Il le disait lui-même sous le masque de Dilema Lee : « *This man is dangerous* ».

« C'est de la connerie de considérer une caricature comme dangereuse » répliquera-t-il d'une tirade tonitruante. « Une caricature est en soi une exagération, sinon en idée, du moins dans le trait. Dans ce cas-là, même le trait il faut le supprimer. Je trouve que c'est un peu fort de dire qu'une caricature est forte. » Dilem est inversement choqué. Cela se voit. Cela va de soi. Il est choqué qu'il puisse choquer. Car, pour lui, l'hypocrisie est un péché qui n'est même pas original : « En règle générale, je pense que tout est bon à être dit à partir du moment où chacun est responsable du commentaire qu'il en fait par la suite » tranche-t-il, avant d'asséner, fulminant : « C'est misérable. Un pouvoir qui se sent menacé par un dessinateur de Mickeys, franchement ! Un Lamari qui a peur d'une caricature, je trouve ça terrible, je trouve ça mesquin. Ce n'est pas sympa pour l'ALN ! »

Dans sa tête, il est tout à fait clair que c'est le pouvoir qui exagère : « Mes dessins sont une appréciation qui accompagne un fait qui est lui-même démesuré. Tu parles d'un massacre ou tu parles d'une hogra, c'est déjà en soi un acte démesuré. C'est un acte de démesure extrême, la hogra. Et tu essaies d'avoir une traduction de cette démesure. Il faut que mon dessin soit, toutes proportions gardées, aussi extrême. Il faut qu'il soit à la mesure de la gravité de la chose. Ça me touche en tant qu'Algérien, ça me touche en tant qu'être humain, et en plus, tu as à commenter ce genre de trucs. Les terros, j'ai réglé le problème avec eux, les Antar Zouabri & Co. Mais ceux qui, juridiquement, sur le papier, se sont proclamés souverains et qui te gouvernent, ceux-là je leur dis : Bougez votre cul ! Cassez vous ! Vous ne devez pas rester au pouvoir. Putain mais qui les retient ? Il faut qu'ils se cassent ! D'où leur culpabilité de facto. Je me dis qu'assister à un massacre et ne rien faire, c'est... » On l'aura compris : de la non-assistance à peuple en danger. Une incompétence criminelle.

« A situation radicale, attitude radicale. » Telle est sa devise. Elle dit tout. Elle résume tout. Dilem ne supporte pas le symbolisme. Il lui préfère l'agit-prop. « Ne me demandez pas de faire dans le symbolisme ou bien dans la petite moralité mondaine quand on me dit il y a 400 égorgés ya errab ! Je ne vais pas parler des fleurs ou bien dire c'est dommage et me taire. Quand la colère l'emporte sur la tristesse, il faut que ça sorte comme ça. Je n'ai pas besoin de montrer que je suis triste alors que je suis en colère. Et ces deux sentiments sont toujours allés de pair en Algérie. »

Exagération : voilà un leitmotiv récurrent dans la bouche de ses détracteurs. On l'a dit aussi dans le sens où, même s'il devait traiter des serviettes hygiéniques, Ali serait tenté de camper un Toufik en train de s'essuyer la bouche avec des Always. Comme quoi, on en a un peu assez des généraux gloutons et dégoûtants comme sujet obsessionnel omniprésent. Pourtant, à bien y regarder, Dilem ne nous sert pas les mêmes démons à toutes les soupes. « Je crois que mon éventail thématique est large. Je traite aussi bien de l'Aïd que de la rencontre de Boutef avec untel, c'est varié autant que l'est l'actualité » se défend-il. D'ailleurs, il n'a que trop conscience du caractère étouffant de cette tâche ingrate, celle de croqueur de généraux qui lui pèse comme une corvée, et de son extrême étroitesse au regard de son immense potentiel créatif. Il le dit clairement : « Moi, je n'ai pas de comptes à régler avec les généraux », à tout le moins pas sur le plan personnel, c'est certain, précisant qu'il a toujours rejeté énergiquement l'image où on a voulu le confiner :

celle d'un incitateur à la révolte. Chose qu'il a tenu à clarifier dans un autre contexte où il me disait qu'il avait en horreur la posture du moraliste : « *Je pense n'avoir jamais été moraliste dans mes dessins. Il n'y a pas une image, même subliminale, qui dirait faites ceci, c'est bon, ou ne faites pas cela, c'est mauvais.* »

*

S'il semble évident que Dilem s'est toujours donné une totale liberté sur tous les sujets qu'il a traités, sans aucune espèce de gardes-fous, eh bien, il faut savoir que cela n'a pas été toujours le cas : quand bien même la marge de censure exercée sur lui par les rédacteurs en chef qui ont eu à le « gérer » était, pour ainsi dire, nulle, il n'empêche qu'il aura, à part soi, quelque mal à défoncer certaines portes, à aborder certaines questions autrement plus délicates que la corruption, le sexe ou la religion. « *Déjà, il y avait une ambiguïté dans ma tête par rapport à ce que je devais penser de ces sujets et comment ça allait être perçu. Le premier c'était les harkis. C'est vraiment un sujet super-délicat ici. La religion, par exemple, je l'ai traitée dès le départ. Mais les harkis...La trahison est une trahison. Il y a des trucs explicables mais pas excusables* » dit-il.

Le 25 septembre 2001, Dilem publie une caricature explosive. Ce jour-là, Chirac avait décoré les harkis pour services rendus. Dans la foulée de la cérémonie, et opérant une extrapolation diabolique, Dilem fait décorer les généraux algériens par Jacques Chirac. « *Je les ai traités de harkis parce que je me disais que si être harki c'est trahir son peuple, il y en a beaucoup qui sont restés ici et qui ont tout autant droit à la médaille remise par Chirac aux harkis. C'est vrai que ce dessin était fort* » avoue Ali. Au reste, il estime que l'Algérie devrait solder ses comptes une fois pour toutes avec ses collabos. « *Et la question à laquelle moi je me vois confronté aujourd'hui, c'est les enfants de harkis* » souligne-t-il. « *J'ai des amis enfants de harkis. Je n'en ai pas honte. Je l'affiche. En quoi seraient-ils coupables pour ce que leurs parents ont fait ? Je ne suis pas obligé d'épouser leur conception, ni de l'Algérie, ni des Algériens, mais on n'a pas à hériter de ce genre de conneries. Notre génération n'a pas à hériter de ça. Ce problème-là est réglé pour moi. De la même façon, je n'ai pas de problème avec les enfants des généraux. Si la connerie était une MST, peut-être qu'elle aurait été contagieuse. Mais ça n'a pas été vérifié. Je ne suis pas un as de la génétique mais je ne pense pas que les généraux transmettent leurs saloperies à leurs enfants, à quelques exceptions près. Je pense particulièrement au fils de Nezzar. Ce qu'il a fait à SAS est une pure lâcheté. Agresser quelqu'un pour ses écrits quand bien même on ne serait pas d'accord avec ce qu'il écrit, ça ne se fait pas dans ce cadre-là.* »

Autre sujet délicat : l'assassinat du président Boudiaf. Là-dessus, Dilem n'a jamais fait mystère de sa propre thèse, et il a eu à en répondre devant la justice. Régulièrement, à chaque commémoration de la disparition de celui qu'on appelait durant la Révolution *Si Tayeb El Watani*, Dilem n'hésitait pas à lancer tel un témoin gênant qui a tout vu, son cri de justice, se moquant à gorge déployée de la thèse de l'« acte isolé » que le pouvoir s'est évertué en vain à vendre à l'opinion, et accusant ouvertement le « Cabinet Noir » d'avoir commandité et organisé la liquidation de Boudiaf. « *Il y a des trucs qui participent de l'intime conviction. C'est la mienne. Et puis, moi, à la limite, tout ce que je mets dans mes dessins, je ne*

fais qu'y traduire une réalité qui est là. Va poser la question à qui tu veux par rapport à ça. En plus, si on parle du cas de Boudiaf, est-ce que tu as été convaincu par les conclusions de l'enquête ? Le but d'une enquête, c'est de dissiper toute zone d'ombre. Or, le rapport Bouchaïb a jeté plus de zones d'ombres dans cette histoire. Si on doutait avant, là, on est presque sûr que ce sont les généraux qui l'ont tué. C'est une grosse maladresse de leur part. Il faut dire que la communication n'a jamais été leur fort. Dans cette affaire précisément, présenter les choses comme ils les ont présentées ne pouvait que trahir leur embarras devant un truc aussi grotesque, c'est à dire une exécution en direct à la télé. C'est affreux. C'est l'un des plus grands crimes jamais commis contre les Algériens ! » Et d'enchaîner : « Je ne crois que ce que je vois. Quand je vois que quelqu'un a dit que Larbi Belkheir a tué Boudiaf et que celui-ci ne fait rien, franchement, ça me laisse perplexe. Il ment ? Attaque-le en justice. Il y a un doute ? Le Ministère public devrait ouvrir une enquête. Chez nous, il n'y a rien. Tout fuse et tout passe. C'est pas normal. Dans un pays où il y a des trucs aussi énormes qui sont dits dans des tribunes qui se veulent sérieuses par rapport à un espace de caricature, et qu'il n'y a rien, c'est lourd quand même. Le dessin lui-même n'est pas aussi grave que le sujet qu'il traite, c'est à dire l'assassinat d'un président. Dans ce cas-là, je me dis je m'en fous, le dessin doit être à la hauteur de l'événement. Quand tu parles d'un massacre, tu ne vas pas parler de fleurs ya errab ! Tu parles d'un massacre. Il faut que dans ton dessin, t'kharradj errab hadak (tu sors son dieu), tu fais ressortir cette horreur, tu fais ressortir que c'est énorme, que c'est grave. »

*

L'un des griefs que l'on a fait à Dilem est la soi-disant « vulgarité » d'un certain nombre de ses caricatures. On l'a vu dessiner un bras d'honneur avec le Z berbère, écrire « Patchoune » pour « Pachtoune », faire un jeu de mot scabreux avec le nom du général Ataïlia, représenter une main céleste dépassant d'un nuage et répondant à une prière de la pluie par un doigt moqueur. On lui doit aussi le sobriquet polisson de « Khalida Lewinsky ». Sans parler de l'inénarrable Atika, suggérant que notre Boutef national serait homo.

On l'aura compris : Dilem est un « nique-tout » pour reprendre une épithète qui lui appartient. Il n'a épargné personne, ne ménage personne, même si certains ont dit qu'il en faisait un peu plus avec les « réconciliateurs ». La vérité est que, même dans l'aile dite « éradicatrice », il a fait de la casse, brocardant sans pitié ses figures de proue les unes après les autres. C'est pourquoi, dira-t-il, il tient à garder ses distances vis-à-vis de tout le gratin politique algérois. « *Je ne suis pas de la petite mondanité algéroise. Je ne réponds pas aux invitations, je ne vais pas aux cocktails, je ne fais pas mon intéressant. Je fais mon boulot, j'ai ma vie aussi. Je ne veux pas que les deux soient l'otage d'une quelconque relation ou liaison compromettante. Je garde mes distances même avec les politiques puisque il peut arriver certainement que je leur tape dessus et je n'ai pas envie d'être en situation...je ne dirais pas gênante, mais en obligation de les ménager.* »

L'affaire « Khalida Lewinsky » justement illustre parfaitement cette attitude de principe. Le sobriquet faisait référence à la volte-face surprenante de l'ancienne porte-parole du RCD qui se découvrit incidemment des accointances avec

M. Bouteflika au point de divorcer avec le parti de Saïd Sadi sitôt ayant été adoubée par notre monarque autoproclamé. Ce dernier la nomma, en retour, au poste de ministre de la Culture. Cette « indécatesse », au reste totalement assumée, vaudra à Dilem la perte de l'estime de l'ex-Khalida Messaoudi, devenue, détail édifiant, Madame Toumi (son nom de jeune fille) sous les oripeaux de sa nouvelle vie. J'ai contacté Mme Khalida Toumi pour un petit mot sur notre diabolin. Je n'aurai droit qu'à cette laconique déclaration que je cueillis au téléphone, et qui mettra Ali dans tous ses états. D'un ton ferme, Madame la Ministre de la Culture me répondit : « *Pour moi, ce monsieur n'existe plus. Je suis prof de maths et je pèse, par conséquent, toute la signification du mot « exister ». Il y a des gens qui sont morts et enterrés symboliquement à mes yeux et ce monsieur en fait partie !* »

Celle que Dilem considérait naguère comme la « *Passionaria* » de la classe politique algérienne le décevra à son tour, après que lui, l'eut déçue en premier. Ali regrettait par-dessus tout que KMT eût pris son trait d'humour au « premier degré », comme une impardonnable goujaterie. Une réaction, somme toute, compréhensible de la part de l'ex-leader féministe. Cet épisode est venu, à juste titre, nous rappeler que quelque soit la longueur de sa jupe, l'honneur d'une femme ne peut en aucun cas être sujet à plaisanterie au sein de notre République des Moustaches, et ce, aussi pures et aussi saines que puissent être les intentions politiques, artistiques ou humaines de celui qui s'y prête.

Dilem me confie : « *Tu sais, elle m'a traité de voyou et je n'ai jamais voulu polémiquer avec elle alors que j'aurais pu la descendre en flammes dans les media. Dommage. C'est une femme que j'appréciais.* » A propos du dessin proprement dit, Ali plaide artiste : « *Franchement, je ne pense pas avoir été vulgaire dans ce dessin. Les gens ont ri de bon cœur et, honnêtement, je n'ai pas vu grand monde qui ont été choqués, au contraire. Même les gens qui auraient pu me dire : là, tu as été un peu loin, me l'ont dit avec un sourire large comme ça. Ils étaient même gênés que ça les fasse rire. Encore une fois, mon but n'était pas de parler de coucherie, mais de dire qu'elle s'est dévoyée. Entre nous, le crime de Khalida, c'est elle qui l'a commis contre elle-même.* »

Dans un long entretien qu'il avait accordé à Mohamed Benchicou¹⁶, Dilem confessait en ces termes au sujet de l'esprit qui l'anime en s'en prenant aux généraux : « *Je tranquillise tout le monde : je croque les généraux moches, gros et corrompus parce qu'ils sont comme ça. Le jour où je rencontrerai des généraux beaux, minces et pauvres, je les croquerai aussi, je vous promets.* » Benchicou revient à la charge à propos de Boutef et du surnom qui ne le quitte pas dans toutes les caricatures de Dilem. Et ce dernier de préciser : « *Atika, on peut l'entendre partout dans les stades. Il faut donc prendre tout le stade du 20 Août et le traduire en justice. Atika, c'est du domaine public (...) Atika recouvre un sens précis qui se rapporte à un président qui n'est pas légitime, ni pour moi, ni pour trente millions d'Algériens, et ça, il faut qu'on le dise. Par n'importe quel moyen. C'est ça Atika. A chacun ses sobriquets : il m'a traité de « *tayabat el hammam* »¹⁷ et je ne l'ai pas traduit en justice. On n'a jamais vu un dirigeant insulter son peuple. Jamais Hitler n'a insulté son peuple. Jamais Franco n'a insulté son peuple. Bouteflika l'a fait.*

¹⁶ In *Le Matin* n°3023 du jeudi 31 janvier 2002.

¹⁷ Littéralement : « Les masseuses de hammam ». Ainsi le président Bouteflika se plait-il à désigner les journalistes algériens pour leur dire tout le « bien » qu'il pense d'eux.

Pour l'histoire, c'est affreux. Tout ce qu'on retiendra de Bouteflika, c'est qu'il a insulté son peuple. C'est génial. C'est immense. »

*

Paradoxalement, aussi irrévérencieux puisse-t-il paraître dans ses dessins, Dilem se révèle un jeune homme tout raffinement et générosité dans la vie. Cela se voit au moindre détail de sa personne : son hyperémotivité évoquée plus haut, son extrême sensibilité confinante à la sensiblerie, ses mille et un scrupules, sa politesse sincère, sa promptitude à se confondre en excuses dès qu'il sent qu'il a gaffé. Cela se voit également à sa coquetterie de dandy populaire, sa toilette digne d'un maniaque, la délicatesse de ses manières, le précieux qu'il met dans chacun de ses gestes, son élégance qui lui colle à la peau même avec son éternelle casquette vissée à la tête et sa démarche un rien chaloupée sous le poids de ses 1m 90 et, surtout, de son indéfectible timidité. Il me faut aussi citer sa passion des parfums. « *J'aimerais bien avoir un parfum pour chaque occasion* » me dit-il. Bref, un agitateur exquis et un émeutier affectueux que ce champion de l'impertinence sous ses dehors sauvages et ses airs de *bad boy* névrosé et misanthrope. Dilem peut tout se permettre sur l'échelle de l'insolence, de zéro à plus l'infini. Cela n'enlève rien à sa part de tendresse et de lumière. Il est plus fragile qu'il n'y paraît. Un sacré romantique. Il faut voir combien il aime les fleurs, ou, comme il les appelle, « *anawwar* », en adoptant un vocabulaire de terroir. Le premier jour où l'on s'est rencontrés, il faisait le tour des magasins pour acheter des chandeliers, en prévision, sans doute, d'un dîner galant...

Nous voici donc embourbés jusqu'au cou dans cet autre dilemme qui colle tellement à son nom: comment abuser de l'humour sans trahir la finesse ? Il serait bon, à ce propos, de retenir cette réflexion si bien tournée de notre faiseur de pirouettes : « *Un dessin, ce n'est pas une usine Ford. Il n'y a pas une division « humour » et une division « finesse ». Tout se fait d'un seul coup. Tout se fait en même temps.* » La mesure, ça le connaît. Il ne jure que par ce mot. Il me dira avec presque du désespoir dans la voix combien il est intransigeant sur le « dosage ». Perversion. Subversion. Pertinence. Impertinence. Juste ce qu'il faut. Ne pas en faire trop. Subtilité, subtilité, toujours prendre garde à ne pas commettre le geste de trop, le petit rien susceptible de tout faire basculer, gâcher le sens caché et écraser le sourire naissant sur l'autel du flagrant délire : « *Quand tu as une idée forte, par exemple, « partir c'est mourir un peu, rester c'est mourir beaucoup », tu joues le dépouillement. Tu n'as pas besoin d'en mettre beaucoup. Tu mets quelqu'un avec sa valise et tu es en situation, point. Il faut que tout l'intérêt soit autour de cette phrase. C'est un truc qui véhicule, tu n'as pas besoin d'en faire trop. Justement, le danger, et c'est valable aussi pour d'autres disciplines que la caricature, fais-en même une devise, le danger pour nous, misérables êtres humains, c'est que, à force de vouloir trop en faire, on en fait trop. D'où la nuance entre excès et en faire trop, c'est à dire que tu peux aller loin dans le trait sans forcer sur la dose pour le reste. Là, si on parle de finesse, je suis tout à fait d'accord. Il faut que ce qui est irrespectueux, ce qui est irrévérencieux, ne devienne pas vulgaire.* »

Il semblerait que certains esprits chagrins ne feraient pas rentrer le journal à la maison si d'aventure, dans le dessin du jour, il y aurait un truc qui dépasserait, et

qui porterait atteinte à leur sensibilité. Mais combien d'Algériens resteraient impassibles devant un dessin où Ali fait coucher sur un lit d'hôpital un général dodu placé sous perfusion, le visage bouffi par le fric pourri et dégoulinant de sueur putride, à ce détail près que son bras n'est pas branché à une bouteille de sérum mais à un puits de pétrole. Ou devant celui-là où il représente une longue chaîne calquée sur la carte de l'Algérie et faisant la queue devant l'ambassade de France. Ou encore cet autre où il proclame ironiquement : « *VIVE LE HEF...LN!* ». Oui. Force est de concéder que les dessins de Dilem ont quelque chose de fédérateur. Peut-être s'agit-il de cette « intelligence de connivence » dont il parlait tantôt. Peut-être est-ce à attribuer à une certaine complicité perverse. Il est évident, en tout cas, que le « moment Dilem » est un rare moment de communion nationale à en juger par la passion contagieuse qu'il déchaîne à chaque dessin partagé, que ce soit au travail, en famille, dans la rue, sur un campus ou dans le bus. Une franche esclaffade accompagnée d'un commentaire bruyant, fuse aussitôt de l'assemblée en faisant le plus souvent – j'en suis témoin – une ode collective à son auteur. Un enthousiasme qui, au demeurant, ne semble point flatter Ali qui, avec sa lucidité foudroyante, refroidit rudement mes élans ardents : « *Quand on voit mon dessin, le lecteur ne verra que ce qu'il a toujours pensé. C'est à dire on te croit d'autant plus que t'es quelqu'un qui pense comme eux. Je n'ai jamais converti un Algérien. Je n'ai jamais changé un Algérien par mes dessins. Et c'est pour ça d'ailleurs qu'on ne pourra jamais m'accorder l'Oscar ou le César du novateur. Je n'ai pas ce mérite à partir du moment où je ne fais que conforter des convictions partagées. Je leur semble sympa parce que je pense comme eux et parce que c'est comme ça qu'on devrait penser par rapport à certains trucs, je n'ai rien inventé. On est tellement peu moralistes, nous les Algériens, on est si peu à l'aise avec les esprits bien pensants que même dans la perversion, même dans la subversion, on se reconnaît. Putain, quelqu'un qui partage avec toi ton côté pervers, il devient ton frère. On est des frères de perversion. C'est très fort ! A partir du moment où tu me ressembles dans ce que je pense, c'est clair que je t'adopte en ce sens que je ne dois pas te trahir. Disons qu'il y a un peu de complaisance aussi, de copinage, entre copinage et complicité...Connivence, voilà, connivence.* »

*

J'ai essayé de contacter des personnalités politiques de tout bord pour les inviter à réagir aux dessins de Dilem et livrer leurs sentiments quant à la manière dont ils sont croqués. A l'exception de très rares leaders politiques – encore que je n'ai réussi à leur soutirer que de vagues promesses – je n'ai reçu aucune contribution concrète. J'ai même eu le toupet (ou la naïveté) d'envoyer un fax désespéré à la Présidence de la République sollicitant, dans un esprit plus taquin que solennel, le président Bouteflika ainsi que le général Larbi Belkheir, son directeur de cabinet au moment des faits.

J'attends toujours.

Personne ne demande aux politiques de rester stoïques et se laisser « péter la tronche » en affichant un sourire béat pendant que nos bouffons iconoclastes les relookent au burin. Pas plus qu'on n'attend d'eux de nommer un coquin humoriste comme chef de cabinet ou directeur de campagne. Tout ce qu'on leur demande,

c'est d'ouvrir, de temps en temps, les fenêtres de leurs Etats-majors, d'aérer leurs officines calfeutrées et sentant le renfermé, d'égayer leur « Esprit de Sérieux » (pour paraphraser Sartre), d'agrémenter leur suffisance d'un peu de doute, de tempérer leurs certitudes paranoïaques, et de restituer le bois à sa vocation originelle qui est de fabriquer des meubles au lieu de meubler des discours emphatiques et sans projet.

Tout cela nous renvoie en pleine figure une question vieille comme le monde : peut-on rire de tout? L'affaire des caricatures du Prophète montre que c'est, ma foi, un exercice à haut risque. Même dans les nations qui sont plus anciennes que la nôtre dans la pratique publique du rire, la question ne semble pas tout à fait tranchée. Il suffit d'un scandale pour remettre la question sur le tapis, tant le verbe « choquer » est imprévisible. Je pense par exemple à un pays méditerranéen aussi porté que nous le serions sur l'autodérision : l'Italie. Eh bien, souvenez-vous du tollé qu'avait soulevé il y a quelques années le film de Roberto Bennini, *La vita e bella (La vie est Belle)*, Palme d'Or au Festival de Cannes en 1998. Sa qualité filmique, doit-on l'en plaindre, ne lui a pas valu que des ovations exaltées. Qu'on songe à la polémique hystérique déchaînée par la manière dont le coquin Roberto avait abordé le sujet ô combien sensible du pogrom infligé aux Juifs dans les camps de concentration nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Sacré Bennini. Que le salut de la Critique soit sur lui !

Que dire au final, pour clore ce chapitre, sinon que, par définition, la caricature est une déformation. Si, de surcroît, nous chaussons de grosses lunettes pour l'apprécier, cela pourrait provoquer, j'en ai peur, des effets d'optique aux conséquences désastreuses. Car ce qui est gros, à bien y regarder, ce sont peut-être les verres de nos loupes inquisitrices, traquant la moindre épigramme qui fît mouche, le moindre trait qui fît désordre. Quoi que l'on puisse dire, l'effet Dilem est une catharsis nécessaire, une cure de rire, une cure de démesure et de folie thérapeutique prescrite par le docteur Nietzsche. C'est le baume de nos interdits. Il est notre conscience intime et le concentré de nos intimes convictions. Dilem, l'exorciste de notre hypocrisie collective, de nos cachotteries chafouines, de nos chuchotements sournois, de nos cancanes de pipelettes.

Dilem : notre détecteur de mensonges.

Lounès Matoub qui fut son grand ami, nous a légués, entre autres formules impétueuses, ce fulgurant hommage : « *Les dessins de Dilem devraient être prescrits par ordonnance et remboursés par la sécurité sociale.* »

Génération Dilem

Dilem, S.A.S. alias Sid-Ahmed Semiane, Chawki Amari, Y.B. alias Yassir Benmiloud, Ayoub, Le HIC alias Hichem Baba-Ahmed, Amazigh Kateb, Cheikh Sidi Bémol, de son vrai nom Hocine Boukella¹⁸, et j'en oublie... Ils sont aujourd'hui des quadra pour la plupart. Ils avaient tout juste 20 ans ou moins en octobre 1988 dont nous célébrons en cette année 2008 le vingtième anniversaire. D'aucuns se plaisent à les appeler comme de juste « *la Génération d'Octobre* ». La référence est de taille. En tout cas, la plupart n'hésitent pas à s'en réclamer, éternels frondeurs qu'ils sont. A ce propos, il convient de faire le distinguo entre la partie strictement « événementielle » d'Octobre 88, autrement dit, l'événement pris dans sa matérialité, dans son historicité, et la partie « imaginaire », « mythologique », poétique, symbolique, d'Octobre, c'est-à-dire les représentations, les valeurs et surtout la légende, auxquelles il donna naissance comme je le disais dans l'introduction de ce livre, et qui ont nourri tout une génération d'artistes, de journalistes et de militants. Il tombe sous le sens que le souffle, la flamme et la lame de fond d'Octobre vont bien au-delà de la polémique – au demeurant légitime – sur le véritable déclencheur de ces événements. Certes, il est toujours utile de gloser sur le pourquoi du comment et le débat n'est jamais stérile, n'est jamais inutile, sur les conditions objectives qui présidèrent au déclenchement de notre Mai 68 à nous. Mais la dynamique post-octobrienne se gausse fichtrement de la question de savoir si c'étaient des manifestations spontanées ou manipulées ; si Octobre était une création du pouvoir comme d'aucuns le prétendent à propos du GIA, de la pénurie de paix et même de Dieu, ou une émanation de la rue pure et dure ; un fait entièrement populaire qui puisait ses racines dans une révolte sourde qui couvait depuis la répression dans le sang de Thafsuth Imazighen, le Printemps Berbère d'avril 1980. Oui, tout le monde s'en fout, au fond, de savoir si c'était Chadli, Messaâdia, Larbi Belkheir, le PAGS, la SM, la SNVI ou le prototype du FIS qui étaient derrière à partir du moment où, qu'on l'admette ou non, le souffle tellurique, l'esprit profondément libertaire et les valeurs démocratiques de l'intifada d'Octobre 88 sont là, ne serait-ce que par le truchement, comme je le disais, de cette mythologie, de cette fantasmagorie colèreuse, engendrées par ce soulèvement insurrectionnel, véritable 1^{er} Novembre-bis version jeunes.

Quoi qu'il en soit, dans la généalogie de cette génération, Octobre est marqué d'une pierre blanche. Et Dilem revendique cette filiation, cette paternité, avec véhémence. Pour lui comme pour Chawki Amari, comme pour Amazigh Kateb, comme pour SAS qui a consigné ce cri dans son remarquable ouvrage « *Octobre, Ils parlent* », il ne fait point de doute qu'Octobre loge en bonne place dans le subconscient créatif de tous ces jeunes, par-delà leur participation effective à l'animation de la rébellion citoyenne sur le terrain des émeutes.

¹⁸ Hocine Boukella – puisqu'on parle de caricature – s'avère être un excellent dessinateur. Parmi ses récentes créations, il convient de retenir ses dessins qui ont accompagné la chronique hebdomadaire de SAS dans le quotidien *La Tribune* sous le titre générique « Des nouvelles du Dehors ». Le lecteur peut les apprécier sur www.louzine.net/usine.html

Mohamed Benchicou aimait à parler d'une « école Dilem ». Ali aurait-il donc fait des émules ? Etouffant sous les scrupules, l'intéressé récuse farouchement le rôle de mentor que ses admirateurs veulent lui faire endosser. *« Ça me choque déjà par rapport à mon âge. Certes, c'est flatteur, mais je pense que je ne suis pas assez vieux pour mériter l'exemplarité »* objecte-t-il, avant d'ajouter : *« Je me refuse à reconnaître des traits de moi dans ce que font les autres. Il n'y a pas de quoi parler d'une école Dilem, merde ! Je n'aime pas qu'on s'identifie à moi. »*

Dilem a toujours un bon mot pour chacun de ses confrères, même ceux qui, à priori, pourraient paraître moins « visibles » du fait qu'ils exercent dans des supports pas très porteurs. Il ne se voit guère, en effet, dans un esprit de compétition avec ses pairs, tout particulièrement les doyens auxquels il voue un grand respect. *« Pourquoi parler de concurrence, franchement ? Je ne m'inscris pas du tout dans un esprit de compétition. Un Maz quand il me prodiguait des conseils techniques, c'était énorme. Je n'ai jamais été le concurrent de Maz. Ce sont des gens que j'assumerai toute ma vie. Ce sont des gens qui m'ont beaucoup apporté, ne serait-ce que par le fait qu'ils sont d'une excellence humaine incomparable »*. Dilem ne tarit effectivement pas d'éloges sur les « pères fondateurs ». Ses congénères n'en ont pas moins de mérite à ses yeux, même les novices dans le métier. Les caricaturistes des autres canards auront même droit à un véritable panégyrique de sa part. *« Par exemple, j'aime beaucoup ce que fait Djamel Alilat (ancien dessinateur au Soir d'Algérie). J'aime beaucoup ses « ânetellectuels ». C'est un gars avec qui j'adorerais discuter. Un Abi Mounir du journal Le Maghreb, je pense que c'est le seul qui a osé la stylisation. C'est le seul qui est en avance de ce côté-là. Et ça va être payant. »* D' Ayoub, le caricaturiste d'El Khabar, il dira : *« Le mode qu'il a pris est un peu handicapant dans le sens où il suggère, donc il est amené à user de plus de finesse que les gens qui veulent cogner tout en étant classe. Lui, il s'exprime par des procédés détournés ; son exercice n'est pas plus difficile mais plus délicat que le mien. Moi je considérerais plus ça comme un mérite. Je parle des sujets traités. Maintenant, techniquement, plus tu simplifies ton dessin, plus tu as de chances de toucher le plus grand nombre. »*

Alors, école, pas école ? Dilem « s'en bat les couilles ». Il ne souhaite qu'une chose, c'est de durer. *« Mais qui ne veut pas durer ? On est là pour durer justement. Sinon, autant attendre de crever wa salam ! Dans ce cas-là, pourquoi l'écrivain écrirait, le peintre peindrait ? Moi, ma plus grande victoire, c'est que, dans cinquante ans, quand je ne serai plus là, il y aura des gens pour dire : tiens ! il y avait quelqu'un qui a fait des trucs à l'époque. C'est tout. C'est à dire que tu t'installes dans une postérité. Il y a un film espagnol sublime qui a pour titre : « Qui se souviendra de nous quand nous serons mortes ? » En fait, c'est ça la question. C'est cela que devrait être notre quête. On est de passage. On ne peut être intéressants qu'après. De notre vivant, c'est un peu facile. »*

En tout cas, Dilem n'aurait pas rêvé meilleur sort, lui qui, la quarantaine entamée, il est déjà célèbre et partout célébré, aux quatre coins du monde. Cela dit, il a tout à fait raison de se méfier des succès trop faciles. Il sait que les

consécration sont aussi lunatiques que capricieuses, et qu'à trop s'exposer dans le monde, à trop abuser des compliments, on tombe dans la banalité et bientôt dans l'oubli, avant même d'avoir fini son Œuvre.

Mais je gage qu'un Stendhal l'aurait certainement envié, lui qui écrivait : « *Les yeux qui liront ceci s'ouvrent à peine à la lumière* ».

Dilem n'a pas à rêver de faire école. Il fait école malgré lui. Sa fulgurante ascension n'est-elle pas finalement, à elle seule, un...cas d'école ?

*

Je reviens à présent à cette « Génération Dilem » que j'évoquai plus haut. Cet ancrage, cette filiation avec Octobre, étant relevés, j'aimerais m'arrêter sur le parcours de quelques-uns parmi nos dessinateurs de presse les plus en vue, laissant les chroniqueurs à un hypothétique ouvrage à venir. Sans vouloir me cantonner dans un jeunisme d'apparat ni proprement privilégier une approche générationnelle du sujet, je limiterai cet exposé à trois caricaturistes qui, tous, partagent justement le fait de s'inscrire en droite ligne de l'héritage d'Octobre. J'ai nommé : Chawki Amari, Abdelkader Aboud dit Ayoub et Hichem Bab-Ahmed alias Le Hic. Je ne manquerai pas de saluer le talent et la fougueuse vivacité d'autres dessinateurs que j'aurais voulu rencontrer si le temps et l'espace m'étaient plus favorables : les Gyps, Elho, Djamel Noun, Abi, Islam et autre Dahmani.

CHAWKI AMARI

« *Papa dessine-moi Serkadji* »

Est-il utile de présenter Chawki Amari ? Ce nom à lui seul fait mouche. C'est incontestablement l'une des figures les plus marquantes et les plus originales de la presse algérienne. Il fait partie du club très fermé de ses électrons libres et ses trublions lumineux, qu'ils fussent dessinateurs ou chroniqueurs. Ils formaient une bande à part. Ils traînaient dans les mêmes bars, se croisaient dans les mêmes rédactions, un lien secret les unissait. Chawki avait la particularité (très rare) d'exceller dans les deux genres, à la fois comme caricaturiste et comme chroniqueur. De tempérament déconneur, volontiers farceur, d'une intelligence où perle une espièglerie féroce, cet adolescent invétéré n'a pas d'âge. Même s'il admet dans un accès de lucidité (ou de lassitude) qu'il a mis de l'eau dans son vin, et qu'il n'est plus le « sale gosse » qu'il était lorsqu'il avait 20 ans, il faut dire que son insolence est toujours intacte, et son imagination aussi fertile et aussi boulimique, s'étalant sur tous les genres, lui qui a plus d'une corde à son arc. Le roman, la nouvelle, le grand et le petit reportage, le livre de voyage, le carnet de route, le scénario, la BD, sans oublier bien sûr, le dessin de presse : aucune discipline

artistique, aucun genre narratif ou journalistique, n'ont de secret pour lui¹⁹. Artiste protéiforme, il compose même de la musique à ses heures perdues. Je me souviens qu'il a également fait chroniqueur télé pour Beur TV. A quoi il convient d'ajouter les fulgurances du géologue, son métier d'origine, si tant est qu'un artiste pluriel, total, intégral, comme Chawki, pût être cerné dans une discipline qui serait sa spécialité discrétionnaire. A ce titre, Chawki Amari, qui peut encore vous surprendre de mille et une autre manière, est incontestablement l'artiste le plus exubérant et le plus prolifique que je connaisse, le plus productif et le plus diversifié. Contrairement à l'image de dilettante déjanté et de noceur hédoniste qu'il pourrait donner de lui, Chawki se révèle un bourreau de travail et un créatif régulier, singulier, à l'imagination débordante.

Comme dessinateur de presse, le nom de Chawki Amari restera gravé dans le marbre comme étant le premier et – on l'espère – le dernier à avoir été emprisonné pour un dessin. Il me le dit, d'ailleurs, tout de go : « *Je suis le premier et sans doute le dernier dessinateur à avoir fait de la taule pour une caricature* ». Ses amis aiment à dire qu'il dessine comme il écrit. Ce que je lui répète. Et lui, de me rétorquer, cinglant, avec sa grosse voix éraillée et moqueuse : « *J'ai envie de dire : comme je vis tout simplement* ». Avec son humour acide et placide, son regard décalé sur le monde, il a toujours quelque chose de particulier dans sa besace à vous montrer, le regard plein d'enchantement ; une observation inattendue, une saillie détonante ou une boutade explosive. De temps en temps, il m'honore d'une visite à la maison, et à peine le seuil de la porte ou de la cuisine, son coin préféré, franchi, qu'il se fend d'une réflexion foudroyante qu'il se plaira à répéter toute la soirée, telle une antienne obsessionnelle. C'est ainsi que certain soir, il était venu goûter à la « *oudja* » de ma femme Amina, ratatouille de merguez et de pommes de terre à la tunisienne. Ce soir-là, il déboula avec une ritournelle sur le Dieu Google. C'était sa lubie du moment. En philosophe post-existentialiste, il s'était fait un devoir de remplacer Hegel par Google, et à l'existentialisme sartrien, il substitua le cogito des moteurs de recherche sur le mode : « *Je me googélise donc je suis* ». Il lança : « *Tu n'existes que si tu es sur Google, et au prorata des URL qui te sont dédiés* », une proposition qui n'est guère anodine, faut-il en convenir, et qu'il n'eut de cesse de ressasser pendant tout le dîner. Fieffé plaisantin comme il est, il en vint même à titiller l'ego de ma femme et mon propre orgueil en voulant à tout prix nous confronter à la fréquence de nos noms respectifs sur Google.

Une autre fois, il débarqua avec, dans la main, un encart publicitaire pour le moins insolite où le MDN, notre très respectable Ministère de la Défense Nationale, lançait un avis d'appel d'offre « *national et international* » insiste Chawki à la suite de l'annonce, en vue de l'acquisition d'un « *appareil à gouverner* » (sic). On dissertait à propos de l'imminent troisième mandat de Boutef et j'avais fait un délire sur un fils caché imaginaire de Bouteflika qui lui garantirait des prolongations de mandat à vie, de quoi consacrer la dynastie qui se profile. Et Chawki qui nous sort de son chapeau de magicien, cette coupure de journal absolument surréaliste où le MDN lançait cet avis d'appel d'offre peu commun. « *Il n'y a que toi pour dénicher ce genre de trucs* » commenta ma femme, à juste titre.

¹⁹ Parmi ses ouvrages, citons : « *De Bonnes nouvelles d'Algérie* » (nouvelles, Baleine, 1999) ; « *Lunes impairs* » (recueil de nouvelles, Chihab, 2004) ; « *Après-demain* » (roman, Chihab, 2006) ; « *Nationale 1* » (Récit de voyage, Casbah, 2007) ; « *Le Faiseur de trous* » (roman, Barzakh, 2007).

Les généraux chercheraient donc une machine à mater le peuple sans états d'âme, nous esclaffons-nous en chœur. Et Chawki de renchérir : « *Tu n'as qu'à appuyer sur le bouton et ça gouverne tout seul. On/Off. Ils ne font plus confiance aux hommes on dirait.* » Allusion perfide au tempérament versatile du président Bouteflika, un président « problématique » aux yeux des généraux-décideurs qui le recrutèrent en 1999. Cette anecdote dit toute la personnalité de Chawki, sa subtilité, lui qui a le don de remarquer des choses qui passeraient à la trappe pour tout autre qui n'a pas son sens aigu de l'observation. Avec son regard pénétrant, plein de tendresse et de malice, ses yeux clairs flapis et pétillants, entourés de grosses cernes (en somme, les yeux de l'animal nocturne qu'il est), il a l'œil vif et la langue corrosive.

*

Le « Moment Chawki » aura été certainement un moment exceptionnel dans l'histoire du dessin de presse en Algérie. L'âge d'or de *La Tribune*, c'est lui. Du moins en était-il une figure forte et, pour tout dire, emblématique. Dans les annales du journal de feu Kheireddine Ameyar, on peut le dire : il y a eu un avant et un après Chawki – pour paraphraser l'écrivain Djillali Bencheikh quand il dit la même chose à propos de Dilem. Bref, pendant deux ans (1994-1996), cet ingénieur-géologue avait la générosité de nous faire marrer sur tous les registres, à la fois par le texte et par l'image. Une sacrée prouesse ! Pour moi, ce fut à n'en pas douter, l'apogée du double talent de Chawki. Une insolence au carré qu'il devait payer très cher.

« *J'ai un discours sur le dessin* » me lance Chawki dès le début de notre entretien. Et de développer : « *Au-delà du slogan une image vaut mille mots, l'Algérie est un pays de dessin, à commencer par les gravures rupestres...Les fresques du Tassili, celles du Hoggar, de Ain Safra...C'est donc un pays de dessinateurs. Je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé ? A un moment, ils ont décidé de donner des agréments aux journaux avec l'injonction « Ecrivez ! ». Malheureusement, le dessin de presse n'a pas suivi. Les dessinateurs sont très peu nombreux, alors que normalement, nous sommes censés être un pays exportateur de dessinateurs. On a eu Kaci, on l'a exporté aux îles Marquises. Je ne sais pas si tu connais l'histoire des premiers bédéistes algériens...Il s'appelle Ait Kaci mais signait Kaci. Il était de stature internationale à l'époque. Je disais donc que normalement, l'Algérie est un grand pays de dessinateurs. Et de peintres...D'autant plus que les gens, soit dit en passant, ne lisent pas. Qu'est-ce qui s'est passé ? Ils ont donné des agréments aux journaux mais pas aux télévisions. Pourquoi ? Parce que le régime a un problème avec l'image. Il sait pertinemment que l'image, ça touche tout le monde. L'image, c'est important en Algérie. Tu prends le petit Omar de *L'Incendie*, il est plus connu que Abbane Ramdane par exemple parce qu'il est passé à la télé. L'image, c'est important. Et le régime a tout de suite compris que ça posait problème. Du coup il s'est dit : fermons les télévisions, fermons l'image. Ils ont commis une erreur stratégique en se disant : on va laisser la place aux mots. Ils devaient penser : il y a très peu de gens qui lisent, que ce soit en arabe ou en français. Ils se sont dits ils ne vont pas aller loin. Or, qu'est-ce qui s'est passé ? Les dessinateurs se sont engouffrés dans la brèche. Et ils ont*

commencé à foutre la merde. Du coup, ils posent problème. Dilem pose problème. Le Hic, Ayoub, ont des procès réguliers, et moi-même bien sûr. Les gens pensent que j'étais en prison pour une chronique alors que j'étais en prison pour un dessin. L'image pose un plus gros problème que le texte parce que nous sommes un pays vraiment visuel. Et oral. »

Pourquoi les dessinateurs, si peu nombreux il est vrai, vont-ils tous vers un seul genre, le dessin de presse, et très peu sont attirés par le neuvième art, la BD ? demandé-je à Chawki. *« La BD c'est cher. Et puis, on a connu une sorte de « période soviétique » de la BD. On faisait de la BD subventionnée par l'Etat. Il y a eu même des magazines, M'Quidèche et compagnie. C'est bien mais c'était de la BD soviétique. Il fallait parler de la pomme de terre, de la Révolution agraire, tout ça. A l'époque de Boumediène, il y avait une relation directe avec la pomme de terre puisque c'est lui qui faisait la Révolution agraire, c'est lui qui structurait les terres agricoles... En même temps, on importait le blé du Canada. On a vu l'échec de l'agriculture. Mais ce n'est pas normal que l'échec de l'agriculture conduise à l'échec du dessin en Algérie. »*

*

« Et toi, comment tu es tombé là-dedans, par simple accident artistique ou bien par vocation? » dis-je à Chawki. *« Je suis un type très lucide. Très vite, j'ai compris que l'Algérie est un pays bizarre aux humeurs changeantes. Il fallait faire de tout pour gagner sa vie. Il faut savoir manier la faïence, faire la plomberie, rouler le couscous, savoir travailler dans la presse, parler avec les gens. Il y avait donc un côté opportuniste dans ma démarche, je dois l'avouer. Il faut savoir tout faire et dans ce « tout faire », il y avait le dessin. Il me fallait donc un métier supplémentaire qui me ramène de l'argent. J'ai vu qu'il n'y avait pas beaucoup de dessinateurs, alors, je me suis lancé là-dedans. Après, pour augmenter mes ressources, je me suis mis à l'écriture, et je suis devenu à la fois dessinateur et chroniqueur afin de bien assurer mes arrières ». Là, on reconnaît la franchise matinée de cynisme, à la Chawki ; son honnêteté intellectuelle, et son singulier sens de l'honneur. Il ajoute que Gotlieb l'avait un peu inspiré à ses débuts.*

Pour lui, ce qui domine le dessin de presse en Algérie, c'est ce qu'il appelle *« l'école des gros nez »*. *« Même le trait de Dilem relève de l'école des gros nez. Ce n'est pas du dessin de presse, c'est plus de la BD. Quand tu ne sais pas dessiner quelqu'un, tu dessines un gros nez. Les autres, c'est la même école graphique. Le Hic aussi est dans cette mouvance. Ils dessinent tous de la même façon. Moi je n'aime pas tellement cette tendance. Pour moi, gros nez = pif. Il y a d'autres dessinateurs avant Dilem qui ont lancé cette école des gros nez. C'est dommage. Parce qu'il y a d'autres traits en Algérie, dont le mien. Et ce n'est pas pour parler de moi. »*

Etalant sa science, Chawki m'entraîne dans les arcanes du métier avec une parfaite maîtrise du sujet : *« Peut-être est-ce dû au fait que j'écris, mais pour moi, le dessin, c'est le trait, pas le texte. Un vrai dessin, c'est un dessin sans bulle. Que de l'image. C'est ce que je reproche d'ailleurs à Dilem : il utilise trop de bulles, de jeux de mots. Ce n'est plus du dessin. Dans ce cas, fais une chronique et appelle-toi Hakim Laâlam. Le dessin, pour moi, c'est sans paroles. Même un type des îles Fiji doit comprendre. Tu ne lui fais pas un dessin avec des jeux de mots franco-*

français qui ne sont compris que de Paris et quelques quartiers d'Alger. Et puis, d'un autre côté, un dessin et une caricature, ce n'est pas la même chose. En général, la caricature porte sur les personnages politiques. L'illustration c'est encore autre chose. »

S'il ne partage pas sa conception du dessin, Chawki reconnaît en Ali un véritable alter ego issu, comme lui, de cette *Génération d'Octobre* dont je parlais. *« Bien sûr, nous sommes tous les enfants d'Octobre. On est nés là-dedans, on a baigné là-dedans. Nous sommes pétris de la même pâte. D'ailleurs, on était copains, Ali et moi. On se voyait souvent. Il ne respecte personne mais moi si. Je ne sais pas pourquoi...Peut-être parce que je suis le seul à avoir fait de la prison pour un dessin. Il avait quand même été vache en faisant un dessin où il disait : « La femme de Amari est enceinte, Chawki aussi ». Je l'ai vu après coup. Mais je ne lui en ai pas tenu rigueur. En sortant de prison, je prenais une douche et ma femme, voyant les rougeurs que j'avais aux fesses, a paniqué. C'était dû à la chaleur et les conditions d'hygiène. Ma femme me fait, angoissée : « Chawki, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? » Je lui ai dit « Je te jure, tu peux toucher, il n'y a rien ! » Le dessin de Dilem avait choqué ma femme. Pas moi. Elle me disait ouais, tu défends Dilem, ça a fait débat. J'ai dit : « Moi, ça ne me choque pas ». Bon, c'est vrai que c'est un peu maladroit. Un mec en prison, tu ne lui fais pas ça. C'est une question de redjla. Quand il sort, tu fais ce que tu veux. Mais je n'en ai pas fait un drame. Moi c'est simple : je n'ai pas de limites. »*

*

Chawki Amari est né le 29 août 1964 à Alger, dans le quartier de Belcourt. Sa famille emménage ensuite au quartier du Sacré-Cœur, en haut de la rue Didouche-Mourad. *« Tu sais, mon père est un ancien Moudjahid, et quand les Français sont partis, il s'est retrouvé avec quinze trousseaux de clés dans la poche »* confie Chawki d'un rire bruyant. Il qualifie sa scolarité de *« normale »*. *« J'ai un parcours classique. J'ai fait l'école algérienne et je suis géologue de formation. J'ai fait dix ans à Bab-Ezzouar. Il y a même ma photo avec Che Guevara. Moi, je suis ingénieur en première année. J'ai fait cinq premières années. J'ai fait deux ans de médecine, deux ans techno (pas la musique), et j'ai fait un an de tronc commun biologie »* raconte Chawki en détaillant son cursus universitaire chaotique et totalement atypique. Cela augurait déjà des talents multiples qui couvaient en lui. On est presque tenté de croire que l'on a affaire à un surdoué. *« J'ai eu le bac très jeune, à l'âge de 16 ans. Mais j'ai commencé à niquer à l'Université. Pour moi, la femme était une créature étrange au lycée. Il faut noter que je n'ai pas eu de sœur. C'est important. Pour moi la femme, c'est ma mère. »* Et le dessin dans tout cela ? *« C'est quelque chose qui est venu très tôt. Je dessinais beaucoup en classe. D'ailleurs, les photos de mes profs sont encore dans les bureaux du lycée. A la fin de mon cursus, ils ont récupéré toutes ces caricatures où je m'amusais à les croquer. Je m'acharnais surtout contre ceux qui symbolisaient l'autorité. J'ai eu des profs très moches. Quand j'étais au CEM, j'avais un cahier*

où je faisais des Wanted²⁰ » dit Chawki. Dans la foulée, il évoque un brigand complètement désopilant par lui inventé : « J'ai imaginé une espèce de hors-la-loi algérien recherché par les autorités, et tous mes cahiers étaient remplis de ça. Parmi les personnages que j'avais inventés, il y avait un braqueur, un type que j'avais baptisé « Slipono ». Ce type rappelait les truands des films western, sauf qu'il avait un slip sur la tronche. Une sorte de slip kangourou comme on l'appelle. C'était inspiré des films spaghettis. C'était l'époque des westerns, des hors-la-loi. Il n'y avait que ça du temps de Boumediène. Ce bandit avait un slip énorme sur la tête et il était recherché pour 1 million de dinars. J'avais dix ans à peine quand j'ai fait ça. »

L'aterrissage de Chawki dans le monde de la presse survenait pile poil avec les événements d'Octobre 1988 et la brèche qui s'ouvrit en conséquence dans le mur du système. *« Il y a eu l'ouverture de 88 et moi je m'y suis glissé. Le premier journal dans lequel je me suis exercé, je m'en souviens bien, c'était le journal du turf. » « A la fac, j'étais connu pour être quelqu'un de « ouât », de consciencieux. A l'époque, je travaillais déjà. Moi, à 16 ans, j'ai commencé à travailler. Il me fallait gagner de l'argent, alors, je donnais des cours. Mon père était un kabyle très austère. Il était sévère et mon argent de poche était de deux dinars par an à peu près. Il fallait manger, prendre le trolley, donc j'étais poussé prématurément dans le monde du travail ». Le père de Chawki, « un Amari, pas Lamari » insiste-t-il, était originaire de la région de Sidi Aïche, près de Béjaïa. C'était un ancien Moudjahid. Il sera incorporé dans la Fédération de France du FLN. « Mon père a pris le maquis à 17 ans. Ils l'ont orienté vers la Fédération de France parce qu'ils l'ont trouvé brillant. Et puis, il y avait trop de monde au maquis, du moins à Béjaïa. C'était complet. Les chefs de l'ALN étaient même obligés de refuser des recrues. Ben oui. C'est pas parce que tu as un problème avec ton prof ou avec ta copine que tu prends le maquis. Il fallait ramener des armes. Ils chassaient les gens. Il fallait relever le niveau. Le FLN a donc envoyé mon père en France alors qu'il était lycéen. Ils lui ont dit : le maquis est complet, on t'envoie en France, comme ça, tu poursuivras tes études. Tu nous seras plus utile là-bas. » Et c'est ainsi qu'il rencontrera la mère de Chawki, une Française qui militera pour l'indépendance de l'Algérie. « En fait, ma mère est d'origine italienne. Je ne donnerai pas son nom. Je sais seulement que ce n'est pas une parente de Carla Bruni » ironise Chawki. Le jeune journaliste en herbe recevra ainsi une éducation patriotique qui ne manquera pas de structurer son intellect et son affect dans le sens d'un nationalisme libertaire, même si Chawki en réfutera évidemment la version... «appareil du FLN», patriotarde et étriquée, et au demeurant, anti-populaire. C'est ce terreau révolutionnaire, si j'ose dire, qui abreuvera la sensibilité et l'imaginaire du « justicier littéraire » qu'il est devenu et forgera son code d'honneur. « Mes parents ont toujours refusé de monnayer leur sacrifice » souligne Chawki, avant d'avouer : « Mais j'ai des apparatchiks dans la famille ».*

*

²⁰ Curieuse coïncidence ou concordance des imaginaires, rappelez-vous que Dilem aussi s'amusait, jeune, à concocter des affiches sur le mode « Wanted » avec, à la clé, ce hors-la-loi hilarant qu'était Dilema Lee.

C'est donc dans un banal journal de turf que Chawki Amari étrenna sa carrière de dessinateur de presse. « *Je dessinais des chevaux* » explique simplement Chawki. Il ne tardera pas à être intrigué par les moeurs et les magouilles d'un milieu trop fermé pour ne pas être louche. « *Il se passait des choses bizarres dans ce milieu : ils dopaient les chevaux, les seringuaient, utilisaient de faux chevaux, trafiquaient à mort aux courses. Il y avait des trucs de fous. Exemple : tu vois un cheval coté, tout le monde mise dessus, après, ils font rentrer un âne en guise de challenger, un âne repeint, déguisé en cheval. Et il perdait. C'est normal, c'est un âne. Les courses étaient truquées, à la soviétique. Ça génèrait des milliards, avec des enjeux sidérants.* » Chawki sera congédié pour avoir commis un dessin qui n'avait pourtant rien de subversif. « *Ils m'ont viré parce que j'avais fait un dessin représentant un type courant après un autre dans le champ de course en lui disant « j'aurai ta peau, Ali ! ».* A l'époque, les hippodromes dépendaient du ministère de l'Agriculture et, manque de pot, le DG de l'agriculture chargé du turf s'appelait Ali. Comme on baignait en pleine complotite, il pensait que c'était un coup tordu digiré contre lui. Il a soulevé une tempête. Bon, moi, il m'a frappé d'une mise à pied de 25 ans, et, non content de ça, il a dissout le journal et a viré quelques 2000 employés. Personne ne lisait ce journal, mais lui, il considérait qu'il y avait un clin d'œil malsain à sa personne, lui qui était impliqué dans un gros trafic de courses avec la complicité de médecins-vétérinaires. Une fois, je me rappelle, à l'hippodrome de Zemmouri, ils ont fait courir un chien. Car à la dernière minute, le cheval qu'ils ont manipulé est mort d'une overdose de je ne sais quelle saloperie qu'ils lui ont injectée. Le commissaire de course avait pourtant refusé de marcher dans la combine. Il a dit ça non, pas un chien, c'est trop gros. »

Après cette étrange mésaventure, Chawki intégra définitivement la presse « normale ». Et par la grande porte puisque, du turf, il passa directement à *Algérie-Actualité*, le prestigieux hebdomadaire de l'époque. « *C'était en 1989. J'ai foncé avec mes dessins sur les chevaux, alors, ils m'ont sous-estimé un peu. Quelqu'un m'avait dit : on ne fait pas les chevaux, désolé. Par un coup du sort, qui je croise devant le journal ? Tahar Djaout. Je ne le connaissais pas mais il a été magnifique. Je lui ai dit voilà, j'ai fait des dessins sur les chevaux. Il a vu. Je suis arrivé « tchoba » comme disent les Oranais, azdem bark. Il était avec sa pipe, comme dans la légende. A Jacques-Quartier. Il a vu mes dessins et m'a envoyé vers un directeur technique, je ne sais pas, et j'ai été recruté sur place. J'étais payé 3000 DA par mois, une coquette somme. J'étais encore étudiant. Et c'était la tournée des frites omelette à la fac. Ma mission était d'illustrer des articles. L'expérience a duré en tout et pour tout un an, peut-être moins. Après, il y a eu Abdelaziz Sbâa, qui est devenu ambassadeur au Canada, qui a mis fin à mes fonctions. Il m'a dit c'est toi Chawki Amari ? Ta collaboration est terminée. Je n'ai jamais compris pourquoi j'ai été viré. Comme j'avais travaillé dans les chevaux, je me suis dit que c'était peut-être en rapport avec ça. Je suis passé chez le comptable, j'ai récupéré 6000 DA, je suis allé à Bab-Ezzouar et j'ai payé une tournée générale frites omelette VIANDE HACHEE. »*

Chawki prend cette expérience avec philosophie. Il met cela sur le compte des bégaiements des débuts. Des débuts vacillants qui lui ont permis de se frotter au métier et de fourbir ses armes. Loin de se laisser décourager, il décide de se trouver une place plus digne ailleurs. On le sent désormais aguerri. Il possède son métier. Il

a du talent et il entend le faire fructifier. Juste pour arrondir ses fins de mois et se faire plaisir à l'occasion. Mais très vite, cela va devenir une vraie passion. Un sacerdoce. Son press-book sous le bras, il écume de nouveau les rédactions avec ses dessins équestres et ses planches d'illustration. C'est l'aube de la presse indépendante et il n'aura point de mal à se faire remarquer. Prochaine escale : *Le Quotien d'Algérie*, le journal de Kamel Belkacem, ex-DP d'*Algérie Actualité*. « *Il y avait Ghania Mouffok et Mustapha Chélfî. C'était juste au moment de l'interruption du processus électoral* » se souvient Chawki qui se retrouva peu après dans *Le Jeudi d'Algérie* du même Kamel Belkacem. « *J'ai commencé à écrire et à dessiner à la fois. Je me voyais tenir le bon filon, avoir du travail pour dix ans. Et c'est là que j'ai abandonné les études de géologie. En fait, pas vraiment abandonné mais j'allais de moins au moins aux cours. Donc, j'écrivais et je dessinais en même temps. Honnêtement, le dessins seul, je n'y ai jamais cru.* »

Chawki se distinguera très vite par ses dessins loufoques aux traits cassés, avec de petits détails coquins qui en disaient déjà long sur le personnage. « *Je faisais des dessins très compliqués avec des petits pénis à l'intérieur. Le lendemain, je demandais : vous l'avez vu ou pas ? Oui, je l'ai vu, au coin, à gauche...* » Au passage, il évoque en souriant la délicate question de l'interprétation de ses coups de crayon et autres traits d'humour. « *Certains avouaient : c'est bien mais on ne comprend pas. Ça me rappelle quelqu'un qui disait à propos d'un discours de Boumediène : « Boumediène est vraiment très fort : je n'ai rien compris ! » On me disait : j'adore tes dessins, je ne comprends rien. On est dans l'illisible, c'est-à-dire que les gens supposent 200 messages cryptés derrière* » observe-t-il. Et de poursuivre : « *Je m'amusais comme ça à faire des dessins compliqués avec de petits zebs. J'ai eu par la suite ma période parodie de gravures rupestres. Et je représentais un buffle monté sur une bufflette, une gazelle ou une girafe. Et ça passait. C'était de la folie. Personne ne relevait ces petits détails, et le lendemain, je me marrais. J'étais vraiment un sale gosse. Pour moi, c'était le pied, un zeb qui sort à 10 000 exemplaires. C'était dans le sillage d'Octobre 1988, il y avait un vrai souffle de liberté* ». Je l'interroge s'il avait croqué Chadli peu avant que celui-ci ne fût « déposé ». Réponse de Chawki : « *Chadli ? C'était difficile de le faire passer pour un âne, d'autant plus que moi, je venais des chevaux. Il y avait une sacralisation du président, même si dehors, il faisait l'objet de toutes ces blagues. Tu le fais passer pour un imbécile, à la rigueur ça marche, quoique difficilement. Mais pas un âne. Boudiaf, par contre, je le dessinais en vieil homme un peu perdu, cloué dans une chaise roulante.* »

En 1993, Chawki rejoint *L'Opinion*, le journal de Hafidh Chibane. Là encore, il ne fera pas long feu, et pour cause : « *Un jour, j'ai croqué Ali Kafi, (le président du HCE de l'époque) dans une posture peu glorieuse en faisant allusion à son côté alcoolique. Dans une bulle, je lui faisais dire : « Donnez-moi deux glaçons, euh...deux mois pour régler la crise ».* Ali Kafi avait alors la réputation d'un alcoolique déclaré. J'ai été viré dans la seconde. Mais heureusement qu'à l'époque il y avait une profusion de journaux. On te chasse d'un canard, tu vas prendre deux bières à la brasse du coin, et te voilà intégrant un autre journal dans la même journée. Il faut dire aussi qu'il y avait très peu de dessinateurs en ce temps-là. Je me souviens, dans les années 1990-1991, il y avait une guerre féroce entre le FFS et le RCD. Je travaillais et dans un journal du FFS, et dans un journal

du RCD. En me voyant débarquer au siège du RCD, on disait voilà la taupe du FFS et inversement. Je n'ai jamais été un militant du FFS mais je rôdais chez eux. D'ailleurs, je connais bien Ait-Ahmed. Il suit un peu ce que je fais mais sans jamais émettre de commentaire. »

Chawki évoque avec tendresse la « dream team » qu'il constituait avec d'autres trublions du même acabit, géniaux et incorrigibles comme lui, et que j'ai évoqués plus haut. Une confrérie de virtuoses, talentueux et sulfureux, celle des YB et compagnie. D'ailleurs, Chawki aura une pensée particulière pour son pote de toujours, Yassir Benmiloud, qui quitta le pays en 1998 dans la foulée de ce billet incendiaire où il s'attaquait au général Toufik en personne²¹, publié sous le générique de sa fameuse chronique « *Comme il a dit lui* » qui paraissait dans *El Watan*, et qui succédait à *Zappologie*, sa chronique télé. Installé à Paris, Yassir s'est mué, depuis, en romancier à succès. Après un silence littéraire de quatre ans, il a fait paraître en janvier 2008, chez Grasset, un polar désopilant intitulé « *Commissaire Krim* ». Son avant-dernier roman, *Allah Superstar*, a remporté un franc succès et fut même adapté au théâtre. « *Yassir et moi, on nous appelait les sales gosses. A L'Opinion, on sévissait dans la page télé. Mais on s'est connus au Jeudi d'Algérie. On mangeait de la garantita ensemble. Il était déjà Tranxène, complètement chtarbé. C'était un malade mental. SAS, je l'ai connu bien après. On était tous psychiatrie, tous des malades mentaux. Donc, à l'époque, c'était le triptyque Tranxène, rouge et garantita. Nos réunions de rédaction se déroulaient au bar des Quat'Arts. Un bar glauque. Il était juste en face du Jeudi d'Algérie. C'était notre point de ralliement. Le directeur de rédaction ne buvait pas. Il venait nous chercher au bar car en ce temps là, on faisait nos papiers à la main. On écrivait sur place. »*

« On était vraiment des sales gosses. Aujourd'hui, avec l'âge, j'ai un peu de morale. A l'époque, nous étions sans pitié, sans foi ni loi. Une fois, j'ai trouvé Yassir dans un bar aggrapé à une télé. Il a été embarqué au Central pour avoir cassé la télé en question. Devant les flics, il s'est mis à hurler : «CHKOUN LI QTAL BOUDIAF ? », « QUI A TUE BOUDIAF ? ». Une autre fois, on s'est retrouvés dans une manif des islamistes du FIS. A un moment donné, j'ai grimpé dans un camion à benne bourré de barbus. Yassir et Samir Djaâfar me tiraient, et les barbus tiraient. Ils m'ont écartelé. Je me suis retrouvé la face contre le goudron. C'était une époque de dingues. »

En 1994, lorsque Kheireddine Ameyar avait lancé le journal *La Tribune* avec BCH, l'inénarrable Bachir-Chérif Hassan, Chawki Amari rejoignit sans hésiter cette nouvelle rédaction où il hérita d'un espace royal en « 24 ». « *Au début, je faisais de*

²¹ Paru en octobre 1997, voici un extrait de ce billet : « "[...] La question est la suivante : "Sommes-nous chez nous en Algérie ?" Habitons-nous chez Zeroual, chez Betchine ou chez Toufik ? Ces trois noms sont connus des Algériens et n'ont rien de tabou. Le premier est le président de la République à temps partiel. Le second est conseiller du premier. Le troisième est au courant de tout ce que font les deux premiers. Mais il faut que ces braves gens comprennent que l'Algérie est un Etat, une nation, avec ses périphériques tribaux et géographiques. Monsieur Zeroual, l'Algérie, c'est chez nous. Monsieur Betchine, l'Algérie est à nous. Monsieur Toufik, l'Algérie est notre adresse malgré vos maladresses. Tant que vous continuerez à gérer ce territoire comme un gâteau, les miettes risquent de vous rester en travers de la gorge. Souvenez-vous d'Octobre 1988. Si vous insistez, on peut vous refaire la même performance, et vous aurez beau tirer dans le tas, cette attitude serait aujourd'hui internationalement invendable. Alors, très peu de possibilités s'offrent à vous : soit vous démocratisiez avec un minimum de sérieux, soit vous verrouillez avec un maximum de khorty. Prenez simplement conscience que vous ne pourrez jamais diriger un pays dont les habitants vous vomissent [...]"

la météo. Après, je tenais une chronique sous le titre générique : « Le mauvais œil du cyclone ». Et je faisais en même temps une caricature quotidienne. C'était en page 3 ou 6. J'étais donc à la fois chroniqueur et dessinateur. Un jour, je me suis même amusé à inverser les espaces, et ça n'avait pas plu à Kheireddine. » D'aucuns observent que le chroniqueur de l'époque et celui qui sévit aujourd'hui à la der d'El Watan avec sa chronique *Point Zéro* ne sont pas tout à fait les mêmes. « *C'est vrai. Mais j'aime tout ce que je fais. Peut-être que les gens veulent aujourd'hui parler de mayonnaise ?* » admet Chawki sur une pointe d'ironie.

*

Pour revenir au dessin qui avait valu à Chawki un mois d'emprisonnement dans le terrible pénitencier de Serkadji à titre de détention préventive et une lourde condamnation, je me rappelle qu'il se rapportait à la célébration de la fête d'indépendance en ce mois de juillet 1996. Chawki y représentait deux citoyens devisant sur le toit d'une terrasse, à Alger. On y voyait des fanions aux couleurs du drapeau national étendus sur un fil à linge. L'un des deux lascars demande : « *C'est pour le 5 juillet ?* » Et cette réplique qui fuse : « *Non, ils étendent le linge sale* ». Chawki n'est pas prêt d'oublier cette bulle « malheureuse » aux dires de ses détracteurs : « *Le fameux dessin, je l'avais commis le 2 juillet 1996. Des gens étendaient des drapeaux comme à chaque fête du 5 juillet. L'un dit : « C'est quoi, le 5 juillet ? » L'autre répond : « Ils étendent le linge sale ». Kheireddine – Allah Yerhamou – avait affirmé qu'il n'avait pas vu le dessin avant sa parution. En tout cas, Bachir-Chérif l'avait vu, Baya Gacemi, qui était directrice de la rédaction à l'époque, l'avait vu. Personne ne m'avait rien dit. La seule personne qui m'ait dit que c'était un dessin à problèmes, c'est mon ex-femme. Elle m'avait vu faire le dessin le matin et m'avait lancé : fais gaffe, tu risques d'avoir des problèmes, et elle est partie au boulot. Les femmes sont magnifiques ; elles ont un sens pratique et une intuition extraordinaires. »*

Chawki soutient qu'il n'a jamais été tout à fait l'électron fou circulant en roue libre que l'on croit : « *Les chefs jetaient quand même un coup d'œil sur ce que je faisais. Je me rappelle, le dessin en question, je l'ai faxé. Le lendemain, à la parution du dessin, moi, j'étais au Telemly où j'habitais. Les flics étaient venus à l'adresse de mon père, à El Biar. Mais il avait refusé de leur donner mon adresse. C'est lui qui m'avait prévenu que j'étais recherché. A l'époque, il n'y avait pas de portables. Pendant deux ou trois jours, je tournais en rond à Alger. Je passais une nuit chez un copain, une nuit chez un autre. Et le troisième jour, je suis rentré chez moi à 4h du matin. A 6h du matin, on sonne à la porte. Il y avait Yassir (YB) à la maison. Il savait qu'on me cherchait, alors, il est resté avec mon ex-femme. On sonne, les flics disent : Chawki Amari ? YB répond naïvement : « Non, c'est Yassir Benmiloud ! » Ils étaient deux. Après, ils m'ont embarqué au tribunal. Plus tard, le destin a fait que j'ai revu ces mêmes flics. »*

L'épisode qui va suivre, l'enfer qu'a connu Chawki Amari dans les méandres de la justice algérienne et dans le long tunnel ténébreux de ses gêoles, est tellement édifiant sur le dédain dans lequel on tient l'imagination dans notre pays, mais aussi (surtout) sur la condition pénitentiaire en Algérie, que j'ai jugé utile de reproduire ici le témoignage de Chawki Amari dans son intégralité. Le récit que

Chawki me fit de son mois de captivité est tout simplement kafkaïen. « *On m'a présenté chez le procureur, et de là, direct Serkadji. D'entrée de jeu, le juge d'instruction du tribunal Abane Ramdane a essayé de me piéger. Il me fait : « Alors, comme ça, tu insinues que le drapeau algérien, c'est du khmedj, une saleté ! » Je lui rétorque : « Je n'ai pas dit « khmedj », j'ai dit « khoumidja », on l'a sali ».* Il voulait me piéger et me coller ça dans le PV. Il y avait un greffier jeune, un gentil gars. Il m'a dit : *qu'est-ce que tu veux dire ? Il était 8h du matin, je m'étais couché à 5h. J'étais mal réveillé mais j'ai senti le piège. Et j'ai précisé : « khoumidja, mabni âla el madjhoul »*²². *C'est-à-dire qu'ON l'a souillé. On ne sait pas qui c'est mais on sait que c'est un fait. Le juge a insisté pour me faire dire que le drapeau était sale, et le greffier l'a corrigé en précisant : « Monsieur le juge, il n'a pas dit ça. Il a dit : on l'a sali. » Il a vraiment été courageux. Tel que le magistrat présentait les choses, ça changeait tout. Tu dis « sale », c'est cinq ans de prison. C'est le tarif. Même le médecin ne te l'enlève pas. Ça s'appelle « outrage et atteinte à l'emblème national ». C'était ça le délit. Les Américains qui brûlent le drapeau, ils sont condamnés à une amende, c'est tout. Ils n'encourent pas de peine d'emprisonnement. Ici, pour un oui ou pour un non, tu vas en taule. Tu lèves un peu le ton sur ton fils, on te coffre. »*

« *Quand je suis arrivé au tribunal, j'avais croisé le fils de l'avocat Amar Bentoumi. En fait, quand je suis sorti du bureau du juge, il était devant la porte. C'était l'avocat de La Tribune. Je lui ai demandé de prévenir le journal immédiatement afin de faire bouger les choses. Il est magnifique, cet avocat (sur un ton ironique). J'étais sorti de chez le juge avec un mandat de dépôt. J'étais menotté et tout. L'avocat me fait : Qu'est-ce que tu veux que je te ramène en prison ? Je lui ai dit : ramène-moi la presse. Il m'a dit : OK, je te ramènerai des cigarettes. Je ne savais pas que la presse est interdite dans les prisons. Moi, je voulais savoir s'ils allaient parler de l'affaire. »*

« *A Serkadji, ils m'ont mis avec les « droit commun ». Tout de suite, on s'est mis à vouloir chercher ce que j'avais fait pour me retrouver là. J'ai dû mentir. J'ai dit : j'ai insulté le président Zeroual. J'ai précisé que j'étais journaliste. Je ne pouvais pas leur dire que j'étais là pour un dessin, ils m'auraient couvert de railleries : « Pour un dessin, tu te retrouves en taule ? » J'étais complètement groggy. Imagine Serkadji !...Ils ne m'ont pas mis dans une cellule à part. Ils m'ont parqué avec la pire engeance : tueurs, voleurs, violeurs... On était fourrés à 50 dans une petite salle. En guise de paquetage, en tout et pour tout, je n'ai eu droit qu'à une couverture pourrie. C'était ça mon matelas, parce qu'il n'y avait ni matelas ni rien. Le premier jour, j'ai pris ma couverture comme un PD, je suis allé dans un coin et je me suis endormi. J'étais complètement sonné, encore sous le choc, manquant cruellement de sommeil. Il y avait des types bizarres autour de moi, tatoués de part en part. Le sol était une dalle de ciment. »*

« *Il faut noter que quand tu rentres en prison, il y a toujours un préposé aux intimidations. Son boulot est de foutre la frousse aux nouveaux venus pour les faire flipper et les mater dès le premier jour. Ils te mettent dans un cachot isolé pendant deux heures, le temps de faire les papiers. C'était un gros malabar de 15 mètres de haut, ce maton. Il m'a lancé : toi, viens ici que je te cause ! Lui, il est là pour te*

²² Littéralement « bâti sur l'inconnu », tournure de la grammaire arabe.

dresser. Tu dois tout de suite te repentir et montrer patte blanche. Il m'a demandé d'un ton ronchon : « Pourquoi tu es là ? ». J'ai dit : « Je suis journaliste, il y a eu un problème » ; « QUEL PROBLEME ? », « J'ai écrit un article ? » ; « QUEL ARTICLE ? », J'ai jeté : « Un truc contre le président de la République ». Là, il s'est dit : c'est bon, c'est pas un assassin, c'est pas un truand, et il s'est calmé. La rumeur avait circulé pendant que je me faisais faire les papiers. Donc, quand je suis arrivé en salle, tout le monde savait plus ou moins la raison pour laquelle j'étais là, à savoir offense au chef de l'Etat selon la version que j'avais colportée. Quand j'arrive dans la cellule de droit commun, je commence un peu à sympathiser avec tout le monde : donne-moi une clope, t'as de jolies pompes, etc. J'étais l'attraction des autres détenus. On ne m'avait pas laissé le temps de prendre des affaires chez moi. D'ailleurs, on ne te laisse rien introduire en prison. J'ai distribué deux ou trois cigarettes. J'ai pris un coin et je me suis assoupi.»

*

Tous ceux qui ont goûté à ce supplice vous le diront : le premier réveil en prison est la plus grande atteinte aux droits de l'homme. Chawki le confirme : « *Le lendemain, à mon réveil, oulàlà... En général, tu penses que tu as fait un mauvais rêve. Tu te dis que tu as peut-être bu trop de Ricard, que c'est un cauchemar, qu'il n'y a rien. Oh mon Dieu, ce premier réveil ! C'est vraiment très dur !...Où est-ce que je suis, bordel ?...A 6h du matin, une sirène stridente retentit à l'intérieur de mes oreilles de toutes ses forces. Là, j'ai compris que ce n'était pas le Ricard. J'ouvre les yeux, je me tourne, et je me retrouve au milieu d'une bande de fripouilles, de « âraya », pas genre...voleurs de portable, des petits auteurs de larcins, non, des malades, des gens qui manient le couteau, volent, agressent, tuent...Du gros calibre quoi ! Ile me fallait donc négocier mon espace, trouver un truc pour m'imposer. Il faut savoir qu'en prison, les gros gaillards sont certes des durs, mais tout durs qu'ils sont, ils ont peur d'une chose : les gardiens de prison. Ce sont de vrais matons. Il faut voir comment ils cognent. J'en ai vu un qu'ils tabassaient à coups de câble électrique. Non, c'est des méchants. En plus, ils ont la force humaine. »*

« *Pour m'imposer, j'ai fait un truc de dingues dont je suis encore fier au jour d'aujourd'hui. Un truc de malades. Il faut savoir que la prison est constituée de cellules ouvertes où on peut voir à travers les barreaux. Donc, tout le monde a vu la scène. Voilà ce qui s'est passé : à un moment donné, j'ai hélé un geôlier, à la grande surprise de mes codétenus qui craignaient jusque de parler aux gardiens. C'était du bluff de ma part. Une pure folie. Le gardien n'en croit pas ses oreilles. Il accourt voir ce petit morveux qui ose l'interpeller. Il tenait un câble électrique dans la main. Il se dit qui est cet inconscient qui vient me chercher des noises. Il devait se dire c'est certainement un fou. Et les autres malabars d'essayer de me raisonner : Attends, tu sais où tu es ? Il va te massacrer, laisse-le. Mais moi je persistais en demandant à parler au maton. Le redoutable gardien arrive pour m'ouvrir et me massacrer et les autres l'amadouaient en me retenant : Pardonne-lui, il ne sait pas, « mayaârafche », c'est un bleu, il est arrivé seulement hier ». Je leur ai fait de la peine. Pour eux, j'étais un malade mental qui voulait se faire*

mutiler. Le maton m'emmène et en passant, j'interpelle le chef des gardiens en lui disant : vous ne m'avez pas donné de matelas. Il était étonné par ma requête, car arriver en vie et en un seul morceau à Serkadji est déjà en soi une grosse faveur. Estime-toi heureux d'être sauf dans ton trou. Les gens t'accueillent avec des youyous. Ni tu as été liquidé par le DRS, ni tu as été torturé. Et puis, tu as une couverture...Et toi, tu viens l'air de rien demander un matelas. C'était comme si j'avais demandé un F5 au Sacré-Cœur. Le chef n'en croyait pas ses oreilles. Je lui ai dit que j'étais le journaliste arrêté la veille et il a tout de suite vu de qui il s'agissait. L'affaire était sortie dans la presse et j'avais un peu compté sur ça. Il ne m'a pas donné de matelas mais on s'est mis à discuter. Il se justifiait en me disant que le budget était insuffisant et que les moyens manquaient. On a dû discuter pendant vingt minutes. Les autres prisonniers étaient bouche bée. Ils me regardaient à travers les barreaux en grande discussion avec le chef des gardiens qui était le méchant des méchants. « Alors, ça va ? Il fait chaud aujourd'hui, hein ?...Wech daret Mouloudia ?²³... » Au bout de vingt minutes, le geôlier en chef m'a dit ne t'en fais pas, on va te trouver un matelas. Celui qui devait me tuer me raccompagna même à ma cellule. Les détenus étaient comme ça. Depuis, respect sans pitié. Ça y est, j'étais la star. Ils m'ont baptisé « Mandela ». Celui qui avait un problème, il venait me voir en me priant de lui écrire une lettre. J'étais devenu l'écrivain public. Parfois, je les haranguais. Je leur faisais prendre conscience de leurs droits en leur disant : « Ah bon, il t'a dit ça ? Dis lui : je suis un citoyen algérien libre ! » Que du bluff bien sûr ! »

Au milieu de cet été infernal de juillet 96, les conditions d'hygiène, on l'imagine, sont pénibles. « On avait droit à une douche une fois les dix jours. C'était le seul moment où l'on pouvait se masturber. Et tu as cinq minutes pour le faire. Vu la promiscuité, on ne pouvait pas. Les douches étaient séparées par des cloisons, les portes ouvertes. Le gardien ouvrait, on s'engouffrait dans les box et tout le monde se mettait à se branler d'une façon synchrone. Puis, on envoie le savon, on nous laisse à peine le temps de nous rincer, soit quelques minutes chronométrées, et on coupe l'eau pour laisser la place à la vague suivante. C'était trop bon, la vérité ! Tu évites tout de même de regarder autour de toi, de voir ton voisin, sinon, le lendemain, il t'épouse. »

« On sortait dans la cour une heure le matin et deux heures l'après-midi. Il y avait quatre appels par jour. A l'époque, c'était serré. L'uniforme, c'est juste pour les perpètes. Je remettais donc les mêmes fringues. Il y avait un type qui faisait rentrer clandestinement des trucs : un jogging, un t-shirt, du tabac...Les journaux étaient interdits. Il y avait toutefois une bibliothèque. Quelqu'un m'avait débrouillé un livre sur l'ethnographie de l'Afrique en 1552. Un bouquin complètement nase. Mais comment je l'ai dévoré ! Je l'ai lu lettre par lettre. Sinon, on faisait toute sorte de corvées. Les corvées consistaient à faire le ménage, nettoyer nos cellules. Le chef des prisonniers m'a interpellé une fois et m'a lancé : ne te dis pas que parce que tu es journaliste, tu es exempt des corvées. C'est ton tour de faire le parterre. J'avoue que c'était humiliant. Je me souviens : tous les détenus s'étaient retirés de part et d'autre et je me suis retrouvé au milieu à lustrer le sol. C'était ça ou se faire tabasser. »

²³ « Qu'a fait le Mouloudia ? », allusion au MCA, le club le plus populaire de la Capitale.

« Je n'avais vu ma femme qu'une seule fois. C'est à cause du connard de juge qui avait laissé traîner les autorisations alors que j'avais le droit de voir ma femme une fois par semaine. Ce n'est qu'à la troisième semaine que j'ai pu la voir. Elle était enceinte au dernier mois et on avait un quart d'heure pour décider du prénom de notre fille. On a fait ça par téléphone interposé. On a décidé de l'appeler Yasmine. Il y a aussi mon père qui était venu me voir. C'est tout. Avec le temps, je commençais à flipper. J'avais pensé au départ que c'était une affaire de trois ou quatre jours. Mais là, à mesure que le temps passait, ça devenait sérieux. J'ai réellement flippé quand j'ai vu la loi et que j'ai réalisé que pour mon délit, je risquais cinq ans de prison. Je me voyais écoper du tarif maximum, d'autant plus que je n'avais pas d'échos de ce qui se passait dehors, la mobilisation, tout ça. Je m'étais lié d'amitié avec un type qui travaillait aux fourneaux, et qui faisait rentrer les journaux. Je me rendais compte qu'il y avait de l'agitation dehors, mais je ne savais pas à quel point. Au final, c'est ça qui m'avait sauvé, mais de mon trou, je ne voyais pas tout ça. Je me voyais écoper de deux ans minimum, et cette perspective m'angoissait. »

*

Chawki mettra du temps avant de réaliser que par-delà les miradors de Serkadji, il était devenu un héros populaire. *« Dehors, l'affaire avait fait du bruit. Elle avait même fait beaucoup de bruit. Si bien que j'ai été convoqué par le directeur de la prison. Il m'a dit « ça va ? », j'ai dit « ça va ». « Qu'est-ce qui te manque ? » J'ai répondu : « Un matelas » J'insistais sur ça. Non, c'était un problème. Dormir comme ça à même le sol, ce n'était pas la joie. Tu commences à avoir mal, vraiment. C'était réellement dur. Il m'a dit : « Quoi d'autre ? » J'ai dit : « C'est tout. » Mais comme mes codétenus m'appelaient Mandela, j'ai fait le leader qui se bat pour les droits de ses frères de prison. On ne pouvait pas se procurer de cigarettes, rien. Serkadji était verrouillé de partout. Depuis la mutinerie de 1994, ils ont durci le régime. Il n'y a rien qui rentre, rien qui sort. Nada. Comme je le disais, en un mois de détention, je n'ai eu droit qu'à une seule visite, celle de mon ex-femme, et elle a duré un quart d'heure. Une fois, elle avait ramené un couffin plein de provisions, des petits plats qu'elle avait soigneusement préparés, mais on ne l'a pas laissée entrer. Je n'avais pas un avocat solide. C'était une calamité, cet avocat. C'était le fils de Me Ammar Bentoumi. Rien à voir avec son père qui est vraiment un Monsieur de haut niveau. Mais son fils...j'ai oublié son prénom. Le genre un peu tchitchi...Il est venu me voir deux fois, et à chaque fois, je lui demandais de me ramener des cigarettes. Mais il ne le faisait pas. Pourtant, les avocats pouvaient donner quelques cigarettes aux détenus dans le parloir et à toi de les cacher. Le parloir des familles était séparé par une vitre, et on ne se parlait qu'à travers un téléphone. Par contre, avec les avocats, on se voyait dans une pièce, et là, l'avocat pouvait te refiler des cigarettes. Mais ce taré oubliait à chaque fois de m'en ramener. C'est pas qu'il était non fumeur, il n'en avait rien à foutre. On était censés préparer le procès, mais c'était du n'importe quoi. Je me suis retrouvé à préparer seul mon procès. Lui, il n'était au courant de rien, il n'en avait rien à battre. Pourtant, il était officiellement l'avocat du journal. Il était en quelque sorte un salarié de La Tribune. Le comble : deux jours avant le*

procès, on était fin juillet, il devait faire du 50°C. Il y avait un monde fou à Serkadji, une chaleur torride, nous étions tassés comme des rats. Des conditions de détention pénibles, la misère noire. Et au milieu de cet enfer, mon avocat qu'est-ce qu'il fait ? Il vient m'annoncer le plus froidement du monde : « Voilà Chawki, ton procès aura lieu après demain. Mais malheureusement, je ne pourrai pas t'assister. Je ne serai pas là. Je dois partir à Palma. Par contre, je t'ai débrouillé un confrère qui va se charger de l'affaire ». Tu t'imagines le culot qu'il avait ? Ton avocat qui part en vacances à Palma la veille de ton procès ! Tu ne serais pas tenté de le buter, celui-là ? Toi, tu es là, en train de pourrir à Serkadji, la misère, la canicule, t'es dégueulasse après un mois sans pouvoir te changer, et lui, il te balance ça à la figure sans la moindre retenue. C'était odieux de sa part. Toi tu es à Serkadji, et lui, il te dit : je vais à Palma. Il ne te dit pas je vais m'absenter pour force majeure, un problème médical, je ne sais pas moi. Il te jette ça sans se gêner. Pour moi, c'est une attitude d'âne. C'est vraiment un « deb », un brèle, ce type. »

« Le procès était bizarre. Pour commencer, un événement étrange s'était produit juste avant l'audience. La sirène m'a réveillé le matin, à 6h. A 10h devait passer le fourgon cellulaire pour prendre ceux qui avaient un procès. Un type allume la télé (que quelqu'un avait réussi à introduire), et là, j'apprends qu'un émissaire américain avait effectué une visite en Algérie. Le matin de mon procès, Bill Clinton avait fait un discours où il avait évoqué la situation en Afrique du Nord et, à un moment donné, il a parlé de la situation des droits de l'homme en soulignant qu'en Algérie, il y a des journalistes en prison. En fait, il avait lu le rapport de son émissaire. En entendant Clinton dire qu'il y avait des journalistes dans les prisons d'Alger, un codétenu est venu me réveiller en me secouant : « Lève-toi, Ya Rabbak il y a Bill Clinton qui est en train de parler de toi ». Pour lui, c'était un truc de fous : Clinton parler de moi, tu imagines ? »

« Avant d'aller au procès, je me suis arrangé pour être bien habillé, du moins le haut, parce que le juge ne voit pas la partie inférieure du box des accusés. Au départ, j'étais plein d'énergie. Mais ils m'ont usé. Ils m'ont enfermé dans une cellule du tribunal, et j'y suis resté cloîtré de 10h à 17h, sans nourriture ni cigarettes. Mon affaire est passée la dernière, aux coups de 18h. Un policier est venu me chercher, je suis monté par des escaliers et hop, je me suis retrouvé en pleine salle d'audience. La salle était pleine à craquer. J'étais déboussolé. Je ne savais plus quoi dire. J'étais mutique. Rien mangé, pas de clopes, pas un café, rien. J'ai dû raconter n'importe quoi au juge. L'affaire a été mise en délibéré. Je suis revenu trois jours plus tard. J'ai finalement écopé de trois ans de prison avec sursis. Après mon jugement, j'ai été mis en liberté. Le jour de ma sortie, j'ai mis une éternité avant de voir la lumière. Le greffier m'a retenu deux heures pour me faire les papiers, le gardien pareil...J'ai mis cinq heures pour m'affranchir des embrassades et des salamalecs d'adieux. En arrivant au portail final, le dernier gardien m'a encore retenu. Attends, où tu vas, pas encore... »

*A sa sortie de prison, Chawki est nommé papa. C'était le cadeau du destin : sa petite fille l'avait attendu. Je l'avais interviewé peu après sa libération, pour *Le Soir d'Algérie*, et Chawki m'annonçait qu'il venait d'avoir une fille prénommée Yasmine. Comme prévu. « Ma fille Yasmine est née juste à ma sortie de prison. Ma femme avait fait un dépassement. Yasmine sait pour la prison, mais ce n'est pas moi qui lui ai raconté. Un jour, elle est venue me voir – elle devait avoir neuf ans –*

et elle m'a fait : « Papa, c'est vrai que tu as fait de la prison pour un dessin ? » J'ai dit oui mais j'étais incapable de lui expliquer. Je lui ai dit que c'était un dessin qui n'avait pas plu au gouvernement. Elle est partie dans sa chambre. Au bout d'un moment, elle est revenue avec un dessin dans la main en me disant : « Papa, je vais en prison pour ça ? » j'ai dit non. Elle est repartie, fait un autre dessin et elle revenue. Elle en a fait tout une série, en me demandant à chaque fois si son dessin pouvait la conduire en prison. Tu sais, pour un enfant, l'acte de dessiner est quelque chose de tout à fait naturel. Elle ne comprenait donc pas comment, pour un dessin, tu vas en prison. Pour elle, la prison, c'est pour les méchants. Autrement dit, là, elle avait perdu sa naïveté. »

Lors du procès en appel, Chawki vit une situation surréaliste qui résume tout le drame, toute la misère, toute la faillite morale, de la justice algérienne. « C'est là que tu vois que l'Algérie est vraiment un pays de dingues » reprend Chawki. « Peu après ma libération, j'avais croisé un jour un magistrat au Palais de Justice. Indigné par mon incarcération, il s'est mis à critiquer le système en traitant ce régime de tous les mots. « Un régime qui met les journalistes en prison c'est de la merde, il faut faire la révolution, il y en a marre » gesticulait-il. A ma grande surprise, le jour du procès en appel, c'est lui qui présidait l'audience. En le voyant, je me suis dit « h'chinahe. L'affaire est dans le sac ! » En même temps, je connais le système...Il arrive, il ouvre mon dossier. Il lance : Qu'avez-vous à dire à propos de l'affaire numéro untel ? Il n'osait pas me regarder en face. Je me remis à lui expliquer la nuance entre salir le drapeau et dénoncer ceux qui l'ont effectivement sali. Sur quoi, il a simplement dit : « Sentence confirmée » sans lever les yeux vers moi. »

Chawki Amari sera ainsi condamné à trois ans de prison avec sursis. Kheireddine Ameyar, en sa qualité de directeur de la publication, écope d'un an de prison avec sursis, tandis que Baya Gacemi, directrice de la rédaction, est relaxée. Quant à la publication, malgré la levée des scellés sur le journal, *La Tribune* mettra plus de six mois pour se relever. Chawki revient sur toutes ces houleuses péripéties, particulièrement son séjour en prison, dans un récit publié par Amnesty International sous le titre « *Un été à Serkadji* ».

*

Outre la lourde condamnation du dessinateur et de son journal, la plus grosse conséquence de cette affaire sous l'angle qui nous occupe est que l'on ne reverra plus les dessins de Chawki Amari et son trait tellement spécial. Il a fallu attendre la parution (éphémère) d'un hebdo satirique, *L'Epoque*, à l'initiative de Baya Gacemi, (hebdo dont Chawki était le rédacteur en chef), pour retrouver les dessins de notre caricaturiste proscrit. A un moment donné, il publiait ses dessins sur le Web, entre autres, par le biais d'un site qu'il avait créé, et qu'il avait malicieusement baptisé : « *tnakat.com* ». Mais même cet espace de liberté, il finira par le perdre. « *Ils m'ont volé le nom de domaine* » me dit-il.

« *Après ma sortie de prison, j'ai tourné en rond pendant un an. Symboliquement, j'ai fait un dessin dans La Tribune à sa parution. Après, plus personne ne voulait de mes caricatures. Personne ne voulait me prendre. Alors, je suis parti en France pour deux ans. Plus tard, j'ai fait le tour des rédactions, et dès*

*que je leur proposais de faire des dessins, on me répondait invariablement : « Fais-nous plutôt une chronique ». C'est comme ça que j'ai arrêté le dessin ». N'ayant plus de site, pas de blog, Chawki parvient néanmoins à survivre en tant que dessinateur en fourguant ses traits d'humour à quelques médias étrangers. Il collaborera notamment à *algeria-watch*, *algeria-interface* ainsi que *Courrier International*. « J'arrive à vendre quelques dessins à l'international. Au moins, là-bas, c'est bien payé. C'est autour de 150 euros le dessin. Tu me connais, je suis un patriote convaincu, donc, j'ai essayé de vendre d'abord mes dessins ici, mais comme ils n'en veulent pas, alors, je les vends à l'étranger, sans même les déclarer au fisc. J'aurais aimé les éditer mais là aussi, je n'ai pas trouvé preneur. J'avoue que ça me manque. Cela dit, je fais aussi de la peinture, et je fige un recueil de dessins. »*

Le 4 mars 2008, Chawki Amari a été condamné à deux mois de prison ferme. La même peine a été infligée au directeur de la publication d'*El Watan*, Omar Belhouchet. Il s'agit là d'un jugement en deuxième instance, confirmant une première condamnation. Cette sentence, prononcée par la cour de Jijel, fait suite à une plainte du wali de Jijel pour une chronique au vitriol de Chawki Amari. Devant le risque de voir notre ami Chawki emprisonné une seconde fois, l'affaire a scandalisé l'opinion, suscitant une forte mobilisation, aussi bien au sein de la profession que dans la société civile. Malheureusement, le risque pour un journaliste ou un caricaturiste d'aller en prison continuera de peser tel une épée de Damoclès sur la corporation, et ce, aussi longtemps que le principe de dépenalisation du délit de presse n'est pas acquis dans notre pays.

Abdou Abdelkader dit Ayoub

Le héraut de la caricature sociale

Ayoub est évidemment le dessinateur vedette du quotidien *El Khabar*. Ses caricatures, à dominante sociale, sont largement appréciées du grand public, notamment des lecteurs arabophones qui connaissent parfaitement ses personnages et ses codes, dont le légendaire « *Son Excellence* », allusion à « *Fakhamatouhou* », le président Bouteflika, ou encore des formules qui sont devenues sa marque de fabrique. Je pense particulièrement à « S.a.r.l. APC » qui fait référence à la « privatisation » de nos communes par des maires et des élus corrompus.

Ayoub, qui a fait l'essentiel de sa carrière à *El Khabar*, se trouve de ce fait le caricaturiste le plus diffusé d'Algérie, avec plus de 500 000 exemplaires/jour. De son vrai nom Abdou Abdelkader, Ayoub a la cinquantaine révolue. Pourtant, il fait bien plus jeune. De part son âge, il fait partie d'une génération un cran plus désabusée. Cet enfant d'Alger-Plage a observé un profil bas jusqu'à la création d'*El Khabar* en 1990, dont, soit dit au passage, il est un membre fondateur, affirme-t-il. En 1975, il passe avec succès le concours des Beaux-Arts. Curieusement, son nom saute de la liste. En 1979, il débute comme dessinateur à *El Moudjahid*. Il a

également travaillé dans la revue *Alwan*. En 1985, il rejoint l'équipe d'*El-Massa* et y reste jusqu'en 1990. Ayoub jouit aujourd'hui d'une grande aura auprès du lectorat arabophone. Il faut voir le nombre de personnes qui viennent lui rendre visite chaque jour, au journal. Voilà un groupe d'étudiants qui le sollicitent pour un mémoire. Il y a eu même une thèse de magister qui lui a été consacrée à l'université de Tlemcen.

Lors de ma rencontre avec Ayoub, j'ai été frappé par le contraste entre sa notoriété, le mythe qui colle à son nom, et la réalité de l'homme dans la vraie vie. Discret, humble, extrêmement affable et généreux, Ayoub a à peine conscience de son statut. Au moment où je l'ai rencontré, il m'avait largement parlé de sa situation sociale, plutôt précaire à l'époque. Aujourd'hui, cela doit aller mieux. Il me disait comment, tout « star » qu'il était, il n'avait pas même de bureau où recevoir ses nombreux fans. Il faut dire que l'ancien siège d'*El Khabar* ne s'y prêtait peut-être pas. Ses appointements non plus n'étaient pas ceux de la vedette du plus grand journal algérien, tous titres confondus, qu'il est. Je me souviens que lorsqu'il rentrait chez lui le soir à Alger-Est, il prenait le bus comme tout le monde.

Marié et père de quatre enfants, Ayoub mène une vie absolument schizophrénique. Avec lui, c'est vraiment Docteur Abdelkader et Mister Ayoub. Jugez plutôt : jusqu'en mai 2001, date à laquelle il avait été lauréat du prix Omar Ouartilane en *ex æquo* avec Ali Dilem (un prix international institué en 1998 à l'initiative de la Fondation *El Khabar*, et d'une valeur numéraire de 100 millions de centimes), personne ne savait dans le quartier que le fameux Ayoub, c'était lui. « *Même mes enfants ne savaient pas exactement ce que je faisais* » me confie-t-il. Il se trouve que le jour où il avait reçu la prestigieuse distinction, une équipe de l'ENTV avait fait quelques plans qui seront diffusés au JT, le soir même. De surcroît, dans l'édition d'*El Khabar* du lendemain, il y avait sa photo. « *J'ai été chez un épicier, habillé de la même façon que la veille. Il a bien regardé la photo et m'a fixé d'un air perplexe. J'ai laissé tomber mes courses et j'ai filé de peur qu'il ne me reconnaisse* » raconte Ayoub. Et pour cause. Ne disposant pas d'un logement sécuritaire, il avait intérêt à fondre dans l'anonymat. « *J'ai été parmi l'équipe fondatrice d'El Khabar. Je me suis, dès le début, attaqué au FIS et je suis devenu leur ennemi n°1, d'autant plus que je m'exprimais dans un espace arabophone proche de leur univers culturel. Je leur disais : mon Islam n'est pas votre Islam. Pour eux, le dessin est kofr, sacrilège. Ils me disaient : le jour où on instaurera notre dawla islamiya, ta plume tu vas peindre les murs avec. Je l'ai vraiment échappée belle. Moi, même si je suis musulman, j'ai été gauchiste, je bois, je fais tout* » lâche-t-il, la rage au ventre.

*

Pour ses gosses, Ayoub, ou plutôt...Abdelkader, est un simple travailleur. Il ne dessinait jamais à la maison, m'avoue-t-il. Un jour, l'un de ses enfants le prit la main dans le sac. Le lendemain, voyant sa caricature sur le journal, il l'interpella : « *C'est pas ton dessin, papa ?* ». Et l'auteur du dessin de nier mordicus : « *Non, tu dois confondre mon fils.* » Au journal, Ayoub vit le même dédoublement de la personnalité. Dans son espace, il se permet tout, enfin, le maximum. Mais vis-à-vis de ses chefs, il est plutôt conciliant. Une fois, il osa un dessin un peu fort, et, sitôt l'ayant exécuté, il prit la poudre d'escampette en me lançant : « *Je dois me tailler,*

sinon, le réd'-chef va me demander de le refaire. » Là encore, on est loin du « traitement de faveur » qui est celui de Dilem, comprendre surtout le large espace de liberté qui est le sien, contrastant étrangement avec les mille et une « lignes rouges » imposées éditorialement à la rédaction sous diverses considérations. Pour avoir travaillé à *Liberté*, je sais que la moindre censure – et Dieu sait qu'il y en a eu tout de même – déclenchait une tempête de la part de Alilou. En signe de protestation, l'artiste pouvait désertier sa lucarne en boudant des jours durant, voire des semaines entières, avant de revenir à de meilleurs sentiments après force négociations. « *Pour moi, la censure est un crime !* » tranche-t-il.

Ayoub le dit avec conviction : « *Le dessin de presse, avant Dilem, était primitif* ». « *Avant 1990, je ne me considérais pas comme caricaturiste. Mon décollage dans ce métier a tardé en raison de l'absence d'une liberté d'expression. La chance qu'a eue Dilem, c'est qu'il est venu à un moment où cette liberté était consacrée. C'était la fièvre du pluralisme démocratique. La caricature avant Dilem était préhistorique. La caricature n'est pas seulement de la rigolade, c'est aussi un message. Elle doit traiter de questions politiques et sociales. Malgré cette ouverture, il n'y a pas eu beaucoup de dessinateurs qui ont émergé. Il y a Hichem qui est une grande promesse. Il a un style propre à lui et il a bien compris que l'imitateur ne va pas loin. J'aurais souhaité qu'il y ait chez les caricaturistes d'expression arabe des dessinateurs talentueux qui prennent la relève et qui, le jour où je serai parti, diront du bien de moi. Mais si on a affaire à une génération d'imitateurs, il n'y a rien à attendre d'eux. Celui qui ne reconnaît pas sa propre valeur, comment veux-tu qu'il reconnaisse la tienne ?* »

Ayoub estime que Dilem est une école à lui seul : « *Ali Dilem est un phénomène artistique, et je suis très admiratif devant ce qu'il fait. J'admire son audace, son style, et je le considère comme un modèle pour les jeunes créateurs. Je considère Dilem comme une école car sa notoriété et son succès n'ont pas d'équivalent chez les premiers dessinateurs. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est un génie, car pour moi un génie est celui qui crée quelque chose qui n'a jamais existé, un genre, une musique,...Ce que Dilem a apporté de nouveau, c'est le style. Il n'a pas imité Slim ou Haroun. Il a un trait léger. Il a commencé au *Matin* avec ce trait. Il a imposé son style et il s'est fait vite adopter avec. A tel point qu'il peut ne pas signer ses dessins et on reconnaît tout de suite sa patte. Il est d'une audace hors du commun.* »

Ayoub concède qu'il ne pourra jamais se donner la liberté de ton que se donne Dilem. « *Moi, je suis encore prisonnier de certains tabous, j'ai des lignes rouges dans ma tête comme la religion. Je suis otage du fait que je travaille dans un journal arabophone. Je pense au lecteur. Le lecteur arabophone n'accepte pas aussi facilement les idées anticonformistes et radicales, alors que Dilem n'a pas ce problème avec le lectorat francophone. Le lecteur francophone accepte les idées de Dilem et en rigole. Certains de mes lecteurs, quand je fustige les barbus, font l'amalgame avec la religion et disent que je suis contre l'Islam. Donc, j'en suis venu à exercer une autocensure sur mes dessins.* » Toutefois, le trublion iconoclaste d'*El Khabar* n'en diminue pas pour autant de sa valeur en tant que pionnier du dessin de presse d'expression arabe. Il se définit volontiers comme un agitateur qui essaye de bousculer l'ordre hiératique et hégémonique des conservatismes prêtés à la culture arabophone : « *La caricature doit être par*

définition populaire et s'adresser au simple lecteur. Ayoub a « banalisé » le dessin de presse au point que même le vendeur de sardine l'apprécie. Par le passé, le caricaturiste était considéré comme un dessinateur de Mickeys. Ce n'était pas encore un message médiatique. Dans les années 90, Ayoub a porté les souffrances du citoyen et le citoyen a eu un regard différent envers la caricature. Si j'ai un mérite, et je le dis sans prétention, c'est bien d'avoir porté la caricature vers le lecteur arabophone. »

Usant sans détours d'un discours militant, Ayoub se définit comme un instrument de « guerre psychologique » qui a porté des coups durs à l'islam politique en général, et à l'islamisme armé en particulier. Il n'hésitera pas à me faire cette confidence : « *Tu sais, une fois, un militaire de haut rang m'a dit : « Nous tous comme Ministère de la défense, nous n'avons pas porté atteinte aux terroristes comme toi tu l'as fait avec tes dessins ». Je faisais de la guerre psychologique avant la lettre. Quotidiennement, je brocardais les émirs du GIA en pleine fournaise des années rouges. »*

Aujourd'hui que la guerre est finie (ou presque), Ayoub n'a qu'un souhait : c'est de voir les dessins qu'il a exécutés au cœur de la tourmente algérienne mis en valeur et rassemblés dans une belle anthologie. Dans le secret de sa boîte à crayons, il imagine son œuvre érigée en patrimoine national pour témoigner de l'apport d'un dessinateur immense et néanmoins discret à ce journalisme insensé et suicidaire, ce dessin de l'urgence.

Hichem Baba-Ahmed dit Le Hic

Le « dauphin » flamboyant

Celui qui aura le plus valu à ce concept d'« *Ecole Dilem* » sa fortune et sa pleine justification, c'est sans doute lui : Le Hic, de son vrai nom Hichem Baba-Ahmed. Je me souviens, avant la liquidation du *Matin*, comment journalistes et lecteurs lambda s'épuisaient chaque matin à les confronter en d'interminables comparaisons en opposant les deux journaux rivaux et leurs dessins respectifs, surtout depuis que Le Hic avait été « promu » à la page 24 du journal *Le Matin*, un espace qui faisait nettement pendant à celui occupé par son homologue dans *Liberté*.

Les mauvaises langues iront jusqu'à soutenir que Le Hic n'est qu'un « clone » de Dilem. Karim Sergoua récuse, à juste titre, cette allégation et souligne qu'on aurait tout à fait tort d'assimiler Hichem à du « sous-Dilem », argument technique à l'appui. « *Fathi Bourayou a influencé énormément Ali. Et Fathi Bourayou, c'est Reiser. Mais ça, ça se fait automatiquement, ce n'est pas du plagiat. Hichem, les gens pensent que c'est du Dilem. Non, c'est pas du Dilem. Toute la caricature, tout le dessin de presse est comme ça. Le trait est rapide, exécuté au Rotring, au marqueur ou à la plume. Alors, forcément, on retrouve la même technique. »* Dilem, lui, s'est montré particulièrement réservé sur le cas de

Hichem, pourtant, unanimement présenté comme son alter ego. Il se contentera seulement, avec force diplomatie, de faire une petite allusion à l'émulation qu'il a suscitée auprès du Hic. « *Il y a, dit-il, deux jeunes aujourd'hui qui se réclament de ce que Benchicou appelle l' « Ecole Dilem »...* » Il ne s'est pas plus avancé, sans doute par pudeur.

J'ai eu une longue et passionnante discussion avec Hichem Baba-Ahmed, le talentueux dessinateur qui émarge, à l'heure où j'écris ces lignes, au *Soir d'Algérie* après une courte traversée du désert depuis la disparition du *Matin* (il avait, entre temps, travaillé à *L'Epoque* de Baya Gacemi et au *Jeune Indépendant*, pour ne citer que ceux-là). Hichem avoue d'emblée avoir subi une certaine « influence » à ses débuts, une influence qui était quasiment inéluctable, de la part du caricaturiste le plus capé d'Algérie : « *C'est sûr qu'il y a eu une influence de Dilem sur moi. D'ailleurs, j'ai toujours essayé d'éliminer cette influence, surtout au départ. Avant lui, il y avait Slim, la référence de l'époque. Il y avait donc l'influence de Slim mais à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de supports. Il y avait la censure... Dans un tel contexte, il fallait faire rire les gens sans pouvoir croquer le Président, sans pouvoir égratigner un général. Aujourd'hui, c'est facile. Le génie maintenant, c'est le second degré. Il faut chercher la finesse, et ce n'est pas toujours évident. Pour revenir à l'influence de Dilem sur moi, vu que depuis dix ans, il était le seul, du coup, il a détrôné Slim – pour ne citer que Slim. Quelque part, pour ma génération, la référence ne pouvait être que Dilem. Oui. C'est quelqu'un de ma génération. Et puis, il faut le dire, et ce n'est pas pour diminuer de sa valeur : il était le seul. Donc, quand je suis arrivé, effectivement, ses dessins avaient eu une influence sur moi.* » Hichem Baba-Ahmed reconnaît à Dilem deux mérites : « *Et d'une, il n'a jamais arrêté. Il y en a qui disent : Ouais, il est parti en France. Toujours est-il qu'il aurait pu se tailler et arrêter. Il est Beauzariste, il aurait pu devenir artiste-peintre, tout en restant virulent. Deuxièmement : il a brisé des tabous, que ce soit au niveau graphique, ou bien à travers certains jeux de mots. Quand moi je suis venu, j'ai trouvé le terrain balisé.* » Hichem poursuit : « *C'est vrai que Dilem a balisé le terrain pour moi, à tel point que dans les moments où j'avais des coups de génie comme ça, de temps en temps, je me disais : attends, est-ce que Dilem a osé faire ça ou pas ? S'il ne l'avait pas fait, j'avais toujours des appréhensions.* »

*

De deux ans plus jeune que Ali, Hichem a eu un parcours en dents de scie, dans son histoire avec la caricature. Passionné de dessin humoristique depuis sa tendre enfance, il n'a, cependant, ni fait les Beaux-Arts, ni n'a eu de mentors du gabarit de Martinez ou de Mekbel sur son chemin. Ses premières armes, il les fera chez lui, dans son patelin de Benaknoun, à la Cité des Asphodèles. Dans sa chambre, on peut voir tout une compile de BD de Plantu et de Faizant, entre autres, trôner en seigneurs. Comme il le disait tantôt, Hichem me confiera que lui aussi a été bercé par les dessins de Slim et de Haroun dans sa prime jeunesse, et qu'il s'était fait un plaisir de collectionner leurs albums.

Après le bac, Hichem fait un diplôme d'ingénieur en aménagement du territoire à Bab-Ezzouar. Encore un qui usera ses fonds de caleçon sur les bancs de l'USTHB. C'est curieux qu'il n'ait pas croisé Chawki et Dilem dans les travées de

« Babez », muée décidément en école d'art (et de la subversion) malgré elle. En 1987, première tentative. Il avait à peine 18 ans. Il fait quelques dessins pour *El Moudjahid* mais sans suite. Quelques années plus tard, il arrache une collaboration à *El Manchar* pour 4000 DA, à l'époque où le journal avait changé de main. Grâce à un ancien copain de fac qui travaillait à *L'Authentique*, il débarque dans le journal de Betchine. Il y reste deux ans. Il se sent brimé. On lui refuse même sa griffe, son nom d'artiste, Le HIC. Un jour, il claque la porte et vient au *Matin*. Benchicou, en dénicheur de talents, lui donne sa chance et le propulse à une place honorable jusqu'à faire de lui le caricaturiste attitré du journal. Cela dura jusqu'à ce triste été 2004 quand le régime de Bouteflika osa jeter Benchicou en prison et mettre son journal à l'encan.

D'avoir « hérité » de l'espace que Dilem occupait au *Matin* jusqu'à sa démission de ce journal en 1996, plaçait Hichem dans une situation peu avantageuse. Il le dit ouvertement : « *Les gens voient toujours une similitude, dans la structure de mon dessin, avec ceux de Dilem. Pour l'anecdote, à chaque fois que je réussissais un dessin, quelqu'un me disait : tu sais, j'ai rencontré des gens qui ont pensé que ton dessin d'aujourd'hui était celui de Dilem. Conclusion : quand je fais un bon dessin, les gens pensent qu'il est de Dilem.* » Il arrive d'ailleurs que les deux dessinateurs vedettes aient parfois la même idée à propos d'un sujet d'actualité. « *Tu ne peux pas contrôler ça. Je fais mon dessin en mon âme et conscience, et s'il ressemble au « style Dilem », ce n'est pas de ma faute. Moi j'ai fait le dessin. J'ai eu l'idée spontanément, je l'ai matérialisée. C'est quelque chose qui opère au niveau du subconscient, je n'y peux rien. Il nous est arrivé de penser au même dessin dans une édition. C'est arrivé deux ou trois fois. Ça nous arrive souvent de penser au même sujet. Et ça me fait plaisir quand cela survient. Je me dis : tiens, quand je dessinais ça, lui aussi il pensait à ça.* »

Mais le « hic », pour Hichem – sans mauvais jeu de mots – c'était de faire oublier à ses ex-collègues du *Matin* qu'il n'était pas justement un simple « clone » ou une pâle copie de Dilem, mais qu'il était un artiste à part entière : « *Il y avait une histoire d'amour entre Le Matin et Dilem. Dilem quitte Benchicou et moi je viens lui rappeler son premier amour. C'est un peu ça ce que je vivais. Pourtant, moi, je n'avais pas envie de prendre la place de Dilem. J'avais juste l'ambition de me faire ma propre place.* » Je dois souligner que cette discussion, nous l'avons eue, Hichem et moi, à un moment où il négociait encore son statut. Aujourd'hui, son talent et sa parfaite maîtrise de son art font de lui, et de l'avis de tous les confrères et les observateurs rompus aux secrets de cet art, l'un des caricaturistes les plus doués que ce métier ait engendrés. Apaisé, Hichem songe à tout cela d'un regard serein, lui qui n'a désormais rien à prouver.

Dans un autre registre à présent, celui des emmerdes inhérentes à ce métier comme une maladie infantile, il faut rappeler que Le Hic a eu, lui aussi, maille à partir avec la justice pour nombre de ses coups de patte. J'ai souvenir – pour ne citer que cet épisode – d'une descente policière dont il fut l'objet pour un dessin paru le 4 janvier 2002 sous le titre : « *Les généraux passent à l'euro* ». Ironie du sort, les flics embarquèrent Benchicou à sa place, et pour cause : on ne connaissait pas au journal un dénommé Hichem Baba-Ahmed. Hichem n'était connu que par son nom d'artiste : Le HIC. Si bien que ses collègues du journal n'ont pas pu retrouver ses coordonnées pour le contacter. On aura remarqué, là aussi, que Le Hic

n'a pas eu droit au même traitement médiatique que Dilem. Pas droit à un communiqué. Du moins en ce qui concerne ses premières affaires. Des petits détails qui rappelleront à Hichem qu'il est loin le temps où un caricaturiste talentueux avait droit aux égards, sinon d'une « star », du moins d'un artiste qui mérite quelques privilèges de ceux accordés généralement à ces « professionnels de l'imagination », ces empêcheurs de « penser en rond ». *« Quand Benchicou a été convoqué par la police, il ne connaissait même pas mon nom. Je pense qu'il m'estime bien, et moi je l'aime beaucoup. Mais je n'ai jamais connu Mohamed. Lui, il connaît Le HIC mais il ne connaît pas Hichem. SAS lui a dit une fois : il bosse chez toi et tu ne le connais pas ! »* Benchicou fait amende honorable et invite son dessinateur fétiche à déjeuner, une manière de briser la glace.

*

L'une des étiquettes les plus colportées au sujet de Dilem est celle qui le présentait comme un « ingérable ». Dilem, l'enfant terrible, Dilem, l'enfant gâté, avait, en effet, la réputation dans la profession de ne jamais assister aux réunions de rédaction, de n'en faire qu'à sa tête. Son dessin du jour se fiche des imprimaturs, et gare à qui oserait émettre un droit de veto pour atermoyer sa publication. Quand on sait que même un Plantu est soumis à l'autorité du rédacteur en chef du *Monde*...Il assiste aux conférences de rédaction, et ses dessins sont parfois refusés. Il aurait même déclaré que Dilem jouissait d'une plus grande liberté de ton que lui. Bref, Ali bénéficierait ainsi d'un vrai traitement de « star », sans compter les « avantages liés au poste » comme on dit. Le propos ici, c'est de dire que Dilem est l'exception qui confirme la règle : les dessinateurs de presse n'ont jamais eu de statut privilégié. Le cas de Hichem le montre bien : il touche un salaire moyen indexé sur celui de ses collègues, il assiste aux réunions de rédaction comme tout le monde. Il n'a pas d'appartement loué aux frais du journal, et encore moins une voiture avec chauffeur (du moins, tel que je l'ai connu ; je gage qu'il n'a pas changé). Et, fait notable : il n'est pas du tout la coqueluche du journal. *« Une fois, j'ai fait l'objet de dix jours de mise à pied pour m'être abstenu de remettre un dessin. Je voulais protester contre le fait que la rédaction en chef avait refusé de publier l'une de mes caricatures »* raconte Le Hic. Moralité : fini le temps des « ingérables » et des électrons libres. *« Je pense que Dilem a évolué avec l'évolution de l'Algérie. S'il avait vécu dans les années 70-80, il aurait été payé au régime fonction publique »* note Hichem Baba-Ahmed. *« A l'époque, on ne connaissait pas de « star-système ». Aujourd'hui, c'est l'économie de marché. Je prendrais bien le salaire mais sans le statut. Moi, je déteste d'ailleurs le cliché qu'on colle aux artistes: je ne bois pas, je ne fume pas et je ne me shoote pas »* souligne Le Hic.

Dans ses moments de dépit, Hichem est vivement tenté de tout plaquer, troquer le crayon et le marqueur contre la tenue de l'ingénieur et aller chercher un job avec son diplôme. Aujourd'hui, il ne rêve plus que d'une chose : c'est de se faire un nom dans la BD. *« Honnêtement, je ne sais pas encore si j'ai acquis ma personnalité artistique. Et d'une, c'est un débat qui ne m'intéresse pas, et de deux, mon véritable objectif est d'avoir un produit. Ce que je fais là, c'est du dessin au jour le jour, ça travaille dans l'urgence. On m'a proposé de faire un Best of et j'ai refusé. Un Best of, me semble-t-il, ça devrait consacrer une carrière, quelque chose*

*comme vingt-cinq ans de métier...» Même s'il ne s'en doute pas tout à fait, modeste comme il est, Le Hic est, à l'évidence, en train de se forger un nom en or dans le dessin de presse. Contrairement à ce qu'il peut penser, sa notoriété est bien assise ; elle se fait à pas lents, peut-être, mais sûrs. Voir en lui un simple « clone » de Dilem, c'est ne pas rendre justice à la virtuosité de son trait et à l'extrême fluidité de son style, sans compter la grande subtilité et l'intelligence de ses situations ; la douce insolence dont il bouscule chaque matin nos certitudes galvaudées et débouche, à l'occasion, notre imagination bétonnée par des tonnes de bienséance. A la limite, on peut lui concéder le titre que lui-même s'est choisi : celui de dauphin, même si tout ce débat est effectivement stupide, et, tout bien considéré, oiseux. Au reste, Le Hic estime à juste raison qu'il n'y a aucune gloire d'être deuxième dans une discipline où les prétendants ne sont guère légion : « *Il ne peut pas y avoir compétition avec Dilem. Je te pose une question : c'est qui le troisième larron ? C'est comme si on disait : Hichem est deuxième ; ils étaient combien ? Ils étaient deux. Dilem est premier, ils étaient combien ? ils étaient deux. Il n'y a pas la confrérie des dessinateurs. A part Ayoub et Djamal Noun qui évoluent dans un espace arabophone, et si l'on excepte Slim, il n'y en a pas vraiment beaucoup. J'aurais aimé qu'on me dise : tu es le N°2, tu es le dauphin de Dilem sur cent caricaturistes. Là, ça m'aurait flatté. On est deux sur deux bons supports, c'est subjectif finalement. Sinon, le titre de dauphin ne me dérange pas, au contraire. Non, non, dauphin, c'est mignon. Qu'on dise que je suis « à l'ombre de Dilem », je n'ai souffert de ça qu'au Matin. J'ai l'impression d'avoir un peu pris sa place. Dans la continuité, c'est vrai, j'ai pris sa place. L'équipe du Matin a connu Dilem, donc, la comparaison s'imposait. »**

Dans la foulée, Hichem émet le souhait de voir émerger une école du dessin de presse. Il le dit texto : « *Je veux bien qu'il y ait une école de caricaturistes, avec Dilem comme chef de file. Mais pour qu'il y ait une école Dilem, il faut d'abord que Dilem fasse quelque chose pour les jeunes.* » Au passage, il regrette qu'il n'y ait pas de continuité dans la profession. Aucun travail de transmission. D'ailleurs, il a un seul mot d'ordre à la bouche : « *Caricaturistes du monde, unissez-vous !* » Son ambition, ce n'est pas seulement de consacrer un nom mais aussi un métier. Aussi fait-il un plaidoyer pour la création de ce qu'il appelle avec un zeste de romantisme « *le syndicat des caricaturistes* » : « *Je me dis : il y a un syndicat des journalistes, c'est une bonne chose, mais un jour, il faudrait bien songer à créer un syndicat des caricaturistes. Parce qu'on n'est pas journalistes, on est dessinateurs de presse. J'essaye de défendre un métier, même s'il est virtuel pour le moment. Je suis journaliste ? Je ne suis pas journaliste, je ne sais pas écrire, comme toi tu ne sais pas dessiner. Dans la grande famille de la presse, d'accord, on est assimilés à des journalistes. Mais il faut faire gaffe car, quand on met tout le monde dans le même sac, on banalise et le journaliste, et le dessinateur de presse.* » Une idée que ne partage pas Dilem qui me fait : « *Je suis contre le poujadisme grégaire. Moi, je fonds dans une rédaction.* » Dilem pense, par ailleurs, qu'il lui manque de l'ancrage par rapport à ses confrères, en raison de la coupure qu'il a eue avec le pays, sans compter ses frénétiques pérégrinations aux quatre coins de la terre, dignes d'une rockstar. Il se félicite, néanmoins, de l'agrandissement progressif de la famille des dessinateurs : « *Là, on est en pleine diversité, c'est la fin du parti*

unique. Je trouve que la famille dans laquelle j'inclus les chroniqueurs s'agrandit. Le danger serait qu'on soit renfermés. Qu'on se regarde avec un œil méfiant. »

D'aucuns s'interrogent si les deux meilleurs caricaturistes de la Planète DZ – ce n'est pas un jury professionnel qui l'a décidé ni un sondage auprès du public mais une simple impression largement répandue – se connaissent, et s'ils se voient, échangent, collaborent éventuellement sur quelque projet artistique et extra-journalistique. Eh bien, au risque de les décevoir, il n'en est rien. Hichem m'avait même assuré que, jusqu'à une date récente, il n'avait jamais rencontré Dilem personnellement. *« Ce que je regrette, c'est d'abord de ne pas connaître Dilem, alors que pour les gens, c'est évident qu'on se connaît. Ma mère pense même qu'on est copains. Toujours est-il que pour moi, on n'est pas des concurrents. On est des confrères. On fait le même boulot. »*

Toufik expliqué à ma mère

« Toufik, c'est l'incarnation du mal. Toufik est derrière toutes les merdes. Toute l'Algérie attend que Toufik foute le camp. Toute l'Algérie. Trente millions d'Algériens. Je suis sûr que si un génie sortait maintenant et leur disait : qu'est-ce que vous demandez ? avant même le F4, ils demanderont le départ de Toufik. »

Le syndicat des généraux

Toufik, Smaïn, Belkheir, Nezzar, Lamari, Touati, Derradji, Gayed-Salah, Guenaïzia, Abbès-Gheziyel, Betchine, Attaïlia... Dilem appelle tout ce beau monde-là « *Le Syndicat des Généraux* ». Difficile de ne pas faire le parallèle avec le « syndicat du crime », la mafia. « *Toufik expliqué à ma mère* » est également de lui. C'est l'intitulé d'un livre que Dilem eût tant voulu écrire. Un livre dans lequel il souhaiterait exprimer ses convictions politiques. Il a eu l'amabilité de m'autoriser à l'exploiter pour ce chapitre où, justement, il sera question de ses opinions politiques sur certains sujets brûlants.

Aux yeux de beaucoup de gens, Dilem fait une véritable fixation sur les généraux, les détenteurs du vrai pouvoir dont Boutef ne serait que le pantin. Il faut dire que dans l'imaginaire *dilemien*, les généraux, c'est la politique du pire. C'est la pègre. Une association de malfaiteurs. Une coterie de démiruges diaboliques érigés en « cabinet noir » comme d'aucuns se plaisent à les nommer. En décideurs de l'ombre. D'ailleurs, c'est sous cette épithète qu'on les désigne souvent, dans le jargon des politiciens avertis : *Les Décideurs*. La liste de leurs méfaits est longue : ils ont fait endosser aux Algériens les choix politiques et économiques les plus tordus, ils ont réquisitionné l'Etat tout entier pour assouvir leurs appétits insatiables, ils ont oligarchisé la rente pétrolière, ils ont ramené Boudiaf et lui ont rempli un... « *ordre de mission valable jusqu'au 29 juin* » pour reprendre une pirouette assassine de Dilem, ils ont, sinon sponsorisé directement le terrorisme, à tout le moins exploité la violence politique aux fins de consolider leur pouvoir en précipitant le peuple algérien dans sa détresse. Ils nous ont volé notre jeunesse. Ils nous ont ravi le droit de dessiner des fleurs et des oiseaux. Ils ont décoré les émirs après les avoir amnistiés, et bientôt, ils vont les anoblir pour achever de nous massacrer, à l'envers et à l'endroit.

Que de crimes n'ont-ils pas commis encore, avec un cynisme consommé, au nom du « sauvetage républicain » !

Bref, tout ce qu'il y a de pourri, c'est made in eux. Les généraux, c'est la pire des choses qui soit arrivée aux Algériens depuis Ben Bella, semble nous dire Dilem. Mais, honnêtement, Ali, dans ce scénario-catastrophe, au milieu de ce tableau noir, n'y a-t-il pas un soupçon d'injustice envers ces gens-là ? Pourquoi cet acharnement contre nos « valeureux cuirassiers de la Patrie » ? Dans un entretien à bâton rompu avec Benchicou²⁴, le directeur du journal *Le Matin* lui a expressément posé la question. Dilem a eu cette réponse sans appel : « *Faites un test sur une semaine : combien de fois je parle des généraux ? Une fois peut-être. Ils ne me fascinent pas. Je parle du quotidien des Algériens et il n'est pas toujours beau. C'est pourquoi mes dessins semblent cruels. Je n'ai pas la capacité de créer des événements. Je dessine le drame du peuple algérien. Le quotidien des Algériens est fait de ce drame-là. De cette tragédie-là. Et cette tragédie a un nom, des noms :*

²⁴ In *Le Matin* n°3023 du jeudi 31 janvier 2002.

Toufik, Larbi Belkheir, Lamari, Nezzar, Bouteflika...Ce n'est pas de ma faute. Qu'est-ce que j'aurais aimé dessiner sur les fleurs et les oiseaux ! Mais ce serait berner les Algériens, ce serait insulter l'intelligence de ceux qui chaque matin donnent 10 DA pour le journal. Un couple vient de se faire égorger à Alger et le pouvoir reste de marbre. Rien n'a changé. Ils ne veulent ni éliminer les terroristes, ni modifier l'avenir des Algériens. Comment épargner des dirigeants qui ne respectent pas la vie de leur peuple ? Cent morts en Kabylie et tous les chefs sont encore en poste. Qui a été démissionné ? Il y a eu mille morts dans une capitale et personne ne répond de quoi que ce soit. Le Président qui met trois jours pour aller à Bab El Oued²⁵...La vie humaine, pour eux, c'est peut-être quelque chose de virtuel. Peut-être ne savent-ils pas ce que c'est qu'un mort...Je cherche à comprendre...Je n'ai rien à foutre de ce qu'ils pensent de mes dessins. Je n'accorde pas de noblesse à ce que je fais. L'actualité est comme ça, elle est méchante, elle est terrible. J'essaye donc de faire des dessins terribles et méchants. Le seul hommage qu'on peut rendre à nos morts, c'est de ne pas tricher, c'est de ne pas mentir. »

*

Les observateurs au fait des arcanes de la politique algérienne s'accordent à dire que, nonobstant la manière dont le colonel Chadli Bendjedid, alors chef de la deuxième région militaire, a été intronisé au sommet du pouvoir en 1979, l'intervention de la hiérarchie militaire dans la vie politique en Algérie s'est accentuée d'une façon spectaculaire après la montée vertigineuse du FIS. Montée qui s'est soldée, dans un premier temps, par un mouvement insurrectionnel incarné par la grève sanglante de juin 1991, puis par le K.O. technique du premier tour des législatives du 26 décembre de la même année. Une victoire dont les communales du 12 juin 1990 nous avaient pourtant donné un avant-goût. Les généraux verront du coup leur pouvoir s'élargir démesurément jusqu'à embrasser tous les appareils sensibles de l'Etat, à mesure que les institutions républicaines, en proie à une dangereuse déliquescence, s'affaiblissaient. La République courut ainsi tout naturellement s'agripper à la seule institution debout devant le raz-de-marée islamiste : l'ANP. Cette pantalonnade verra se jouer son dernier acte au Palais d'El Mouradia où le général Khaled Nezzar et une poignée de hauts gradés ont « démissionné » Chadli – selon la formule consacrée – le 11 janvier 1992. L'arrêt du processus électoral marquera, dès lors, les esprits, et imprimera son onde de choc à toute la vie politique ultérieure en Algérie, et tous les événements qui allaient suivre. Désormais, les militaires sont les maîtres incontestés du pays. Il n'y a de Dieu que le DRS et Toufik est son prophète !

En effet, parmi les jeunes loups de l'armée, Mohamed Mediène dit Toufik, un protégé de Kasdi Merbah, va émerger. Il connaîtra une ascension fulgurante à la faveur d'une série de promotions record et se voit propulsé, dès le début des années 90, à la tête de ce qu'on appelle communément *Les Services*. Un mot en huit lettres qui marquera jusqu'à l'obsession, tous les jeux de scrabble de ma génération. Huit lettres cramponnées à jamais à notre imaginaire autant que le sera Lamari à sa gamelle. Des gamins comme Dilem, comme SAS, YB, Chawki Amari, en feront

²⁵ Allusion aux inondations du 10 novembre 2001 qui ont fait plus de mille morts.

vite une cible de choix, annonçant par là même un nouveau tournant dans les rapports pouvoir-presse. Incorruptible, incorrigible, nourrie à la *subversionnité*, la nouvelle génération n'entend pas composer avec l'appareil de propagande de la Grande-Muette. Ni les appels à la raison, ni les injonctions de la chancellerie, ni les foudres d'une justice aux ordres, ni pas même les impératifs de la guerre contre le terrorisme, ne les feront fléchir et mettre un peu d'eau dans leur...fiel. Pour ma génération, rien ne justifie une quelconque alliance sacrée, ou, comme l'appelleront les spin-docteurs du régime et autres spécialistes des euphémismes conciliants, l'« alliance objective » avec le pouvoir. Terroristes, généraux, mêmes dégâts. Pis encore : ces « sales gosses » comme dirait Chawki vont s'atteler, avec une impertinence perverse et jouissive, à enquiquiner sans relâche les marionnettistes en chef ainsi que leurs pantins en titre. Tout en gardant à l'esprit qu'ils ne les chatouillent même pas, ils vont mettre leur point d'honneur à détruire le mythe du pouvoir absolu, comme les gamins d'Octobre 88 ont détruit le mythe de la Police Politique, en percutant de plein fouet les barrages des CRS, et en défonçant les portes blindées des commissariats, après lui avoir réglé, de bon matin, son compte à l'Histoire, saccageant tous les symboles résiduels de la légitimité historique et du FLN de Messaâdia.

J'ai souvent entendu dire que cette propension à casser du général était devenue à la mode. Que c'était un peu « facile ». Qu'il fallait user ses méninges et réinventer son insolence pour trouver autre chose. D'autres têtes de Turc. En voilà encore un, Hichem Aboud pour ne pas le nommer, qui vient apporter son grain de sel avec son pamphlet *La Mafia des généraux*, comme pour nous rappeler que le dossier est loin d'être clos, et le filon à mille lieues d'être épuisé. De toute façon, pour tous les accros de la provoque, les généraux, c'est du pain béni. Qu'on le fasse avec un sincère esprit de fronde ou juste parce que c'est un créneau payeur pour ceux qui veulent se faire un peu martyrs et beaucoup d'argent, le fait est là : même décimés suite à la guéguerre Etat-Major – Présidence (cela ne vous rappelle rien ?), les généraux sont toujours là. Ou leurs ouailles. Et n'était la mort et la maladie qui eurent raison de certains d'entre eux, ils auraient été maîtres de notre destin pour bien longtemps encore. Certaines âmes candides pourraient objecter que Bouteflika a balayé le haut de la hiérarchie, avec un Belkheir envoyé à Rabat comme ambassadeur (une nomination unanimement interprétée comme une voie de garage), un Smaïn emporté par la mort (même le tout puissant n°2 du DRS s'avérait être finalement un mortel, à la surprise générale), et un Mohamed Lamari contraint de jeter l'éponge dès la victoire de Bouteflika au détriment du protégé du tout puissant général de corps d'armée, le malheureux candidat Ali Benflis. Si étonnantes que puissent paraître ces variations, force est d'y voir une simple variante d'une situation ancrée dans le génotype même du système algérien. C'est sa nature d'être martial, tribal et clanique. C'est la structure fondamentale de ce régime, et les gesticulations de Bouteflika et ses sautes d'humeur ombrageuses n'y changeront rien, encore moins depuis l'épisode délicat de sa maladie. A bien y regarder, notre hâbleur de président n'a pas bousculé la hiérarchie d'un millimètre. Résultat des courses : la paranoïa continue. On va voir indéfiniment des barbouzes partout, les lettres D-R-S à l'entête de chaque billet doux, du Toufik derrière chaque station-service, un flibustier derrière chaque institution, et du tripatouillage dans chaque transaction passée avec le futur.

*

Ali Dilem me confie que depuis 91, il n'a pas mis les pieds dans un bureau de vote. Il faut dire que la consultation populaire de 1991 était, pour lui comme pour tous les légalistes, un véritable dilemme : cautionner la dictature du FIS ou cautionner la dictature de Nezzar ? C'est ainsi que les démocrates se retrouvèrent dans une impasse historique : « *La plupart le vivent très mal* » avoue Dilem, avant d'ajouter. « *Je ne suis pas fier de dire : je suis pour l'arrêt du processus électoral. C'est contre mes convictions. J'étais contraint de choisir entre mes convictions et ma vie. C'est vrai que c'était sauver l'Algérie.* » Cela me rappelle le terrible embarras des électeurs de gauche en France, qui durent voter Chirac la mort dans l'âme au second tour de la présidentielle de 2002, après l'incroyable victoire de Le Pen contre Jospin au premier tour.

« *Janviériste* » malgré lui, Dilem s'est senti enlisé dans un engrenage qu'aucun démocrate n'aurait souhaité : « *L'arrêt des élections en 92 était-il nécessaire ? Pour notre drame, la seule façon de vérifier si c'était nécessaire ou pas, c'était d'en faire l'expérience. Le temps de prendre le risque de subir une république islamique, on se serait prêtés nous-mêmes à endosser le rôle peu glorieux de cobayes. Il faut dire que c'était un choix difficile que celui devant lequel nous ont mis l'armée et le président Chadli. Leur postulat était que, si nous voulons sauver la république, il faut se nier en tant que démocrate. En l'assumant, cela dit. C'est quand même un peu malheureux d'être contre l'un des principes fondamentaux de la démocratie et l'esprit des démocrates, c'est à dire le respect du choix du peuple.* » Dans le sillage de ce constat amer, le général Nezzar en prendra pour son grade : « *Je ne veux pas être à la place de Nezzar parce que déjà, je n'aurais pas permis qu'il y ait des partis basés sur la religion ou s'inspirant de la religion. Si tu considères que ton pays est un pays musulman, pourquoi tu le mets dans la constitution ? C'est une aberration. L'islam est réduit à une espèce de religion administrative. Alors, ne sois pas hypocrite, tu as mis la religion dans la constitution, applique-la dans les faits. L'islam, ou tu l'appliques, ou tu ne l'appliques pas, ne bluffes pas avec. Il n'y a pas de demi-hidjab. C'est ou le hidjab, ou la mini. Cela dit, ce que je reproche à ces gens-là, ce n'est pas d'avoir arrêté le processus électoral, c'est de l'avoir engagé. Il fallait dès le départ afficher notre différence avec ce pouvoir. Ce ne sont pas les mêmes raisons qui ont poussé des intellectuels algériens de l'époque à soutenir l'arrêt du processus électoral ou les généraux. Je l'ai dit d'ailleurs dans une contribution que j'ai intitulée « *Les poubelles de l'histoire* ». Nezzar n'a rien sauvé du tout. Ou si : le régime. Nezzar a sauvé sa peau. Il n'en a rien à foutre du peuple. S'il avait la garantie que le FIS l'aurait maintenu en poste, il aurait composé avec le FIS. Il savait que, le FIS au pouvoir, des gens comme lui risquaient l'échafaud. Donc, c'est par calcul qu'il a agi. Tout comme c'est par calcul qu'ils ont toléré le FIS.* »

Dans un pays où les scores électoraux sont honteusement dopés, où les campagnes électorales sont au stade primitif de l'animation politique, où les médias lourds sont des poids plumes devant le Goliath abominable qu'est ce régime liberticide, où les députés sont des fonctionnaires du « oui », où les mairies sont des

communes mixtes quand on se représente le pouvoir absolu des corps de sécurité sur les élus, où la notion d'élus elle-même ferait retourner Naegellan dans sa tombe, honnêtement, au milieu de tous ces contre-sens, de ces faillites à répétition, parler d'élections ne relève-t-il pas de la pure affabulation ? De la pure spéculation oiseuse sur une situation hypothétique ?

Le débat est encore plus pitoyable quand on songe à l'élection présidentielle qui se profile ; celle qui nous annonce un Bouteflika triomphant avant même d'avoir livré bataille, à se demander si un tel contentement ronronnant a encore quelque sens, quelque saveur, quand il n'y a qu'à-plat-ventrisme et vacuité en face. Comme dit l'adage : « *A vaincre sans périr, on triomphe sans gloire* ». Voilà donc que M. Bouteflika est donné candidat à sa propre succession pour un troisième mandat, au mépris de la Constitution, au prétexte (fallacieux comme toujours), que c'est animé d'un élan généreux qu'il le fait, afin de répondre à l'appel pressant du peuple algérien et des « organisations de masse » comme on disait dans les temps bibliques du parti unique.

Même quand il n'y a pas de fraude caractérisée, les représentants burlesques du peuple sont inmanquablement recrutés dans la même famille politique depuis 1962, à savoir le « *bouteflikaire inférieur* », l'humus des islamo-conservateurs. Même personnel politique, mêmes campagnes de labours-semailles, mêmes tubes de Deriassa. A la clé : le même programme qui circule depuis la Charte de Tripoli. C'est le programme des « trois R » : Répression, Récession, Régression. Et puis, ils n'arrêtent pas de nous bassiner avec leur statistique-culte : 75% de la population sont des jeunes. Comprendre en décodé : un peuple éternellement ado, immature, jamais prêt pour s'auto-gouverner. Des jeunes génétiquement condamnés à porter toute leur vie les boulets des *Tawabit el Oumma*²⁶. Trente millions de constantes. Par Dieu le Tout-Puissant tu ne bougeras point ! Ceux qui veulent le changement sont parqués dans une réserve appelée « les démocrates ». Sérieusement, il y a de quoi se demander si l'attitude la plus civique qui nous reste à observer, le dernier acte citoyen possible et concret, ne serait-il pas finalement de déchirer tout simplement nos cartes de vote et d'aller les jeter d'un geste collectif devant la présidence de la République, l'APN ou le Sénat ? C'est peut-être un happening utopique, ce que je propose. Croyez que j'en ai bien conscience. Moins naïvement, il me semble qu'à partir du moment où le résultat – encore une fois – de la prochaine présidentielle est connu d'avance, et que M. Bouteflika est donné gagnant devant lui-même, que n'entreprendions-nous, une bonne fois pour toutes, de gommer le mot « élection » du dictionnaire et du métabolisme de la nation ? Cela nous fera, il est vrai, un jour férié en moins (pour ceux qui habituellement travaillent le jeudi), mais imaginez les économies de temps et d'argent que cela nous prodiguera ! Plus de milliards à dilapider dans des campagnes insipides, plus de jérémiades sur la partialité de la pseudo-commission de pseudo-surveillance des pseudo-élections, et surtout, plus de faux espoirs à nourrir côté opposition, et plus de crises cardiaques une fois les résultats de la fraude, euh...du scrutin, rendus publics par Zerhouni (avec ses cafouillages et ses bafouillages d'usage) et approuvés, scellés et validés par le (pôvre) Conseil constitutionnel. Il me paraît

²⁶ « Les Constantes nationales », un slogan cher aux conservateurs du système, et qui fait allusion à l'arabité, à l'islamité et à la...pensée unique bien sûr.

évident que tout le monde y gagnerait, et au moins les choses auront le mérite d'être claires. Bouteflika aura sa présidence à vie comme tous ses indébouillonnables collègues du Maghreb et du monde arabe, et le peuple pourra enfin s'atteler à faire sérieusement son boulot révolutionnaire pour l'éradication définitive de la dictature – ainsi nommée désormais, y compris dans le Journal Officiel, maintenant que le terrain est sémantiquement déblayé.

Je pourrais pousser mon délire plus loin en imaginant un autre happening politique, autrement plus cocasse, qui serait l'œuvre d'un commando de mauvais garnements qui iraient, le jour du scrutin, pisser derrière les isolements, voire même uriner dans les urnes pour les plus téméraires d'entre eux. Je me surprends à rêver d'une grande opération anarchiste, une opération populaire qui s'appliquerait à tourner en dérision toutes les prochaines consultations, et ce, jusqu'à ce que le régime repasse véritablement par les urnes et fasse un référendum sur sa propre légitimité. J'entends des voix me rétorquer que même un tel suffrage serait truqué, et qu'il serait enfantin de penser qu'une telle procédure eût quelque chance d'être efficiente. Au demeurant, je ne serai pas long à être rappelé à l'ordre par le triste spectacle de notre démoralisation nationale ; de notre démobilisation citoyenne et ses relents de *realpolitik* pusillanime et veule. Oui. Malheureusement, l'état folklorique de notre corps électoral – disons les choses sans détours – ne nous permet pas même de nous hasarder à faire de la science-politique fiction pour nous consoler de ces lendemains qui déchantent...

*

« Devant cette mascarade, moi je ne m'attribue pas le rôle d'un acteur politique dans ce pays encore une fois » martèle Ali Dilem. « Je pense que ça relève du misérabilisme de parler d'élections dans un pays comme l'Algérie. Un pays où les généraux t'imposent un président. Je suis contre cette constitution déjà. A part le premier article qui dit que l'Algérie est une république démocratique et populaire et encore, je conteste tout le reste. Non. Je ne me sens pas concerné par les élections. Je n'ai pas un minimum de garanties sur l'organisation d'élections libres. Déjà, celui qui décide de l'élection est quelqu'un d'illégalement porté à la responsabilité. Comme si un voleur te donne le code du coffre-fort. Tu ne peux pas tenir des élections crédibles organisées par des institutions et des responsables pas crédibles. Wech idjik men oulid el kelba ! (Qu'attendre du fils de la chienne?) » Et de renchérir: « Tu te sens représenté, toi ? Est-ce que tu connais un seul Algérien qui se sente représenté ? On est en plein dans une crise institutionnelle, on la vit depuis 1962. Une crise institutionnelle vient du fait que la représentation n'est pas le fruit de la proportionnelle populaire. Soit tu as un Parlement qui n'est pas représentatif, soit tu as un régime qui ne l'est pas, qui fraude. Aujourd'hui, dis-moi : où est la majorité et où est l'opposition ? »

Si l'on est fatalement condamnés à ballotter éternellement entre la fraude et le boycott, dans ce cas-là, il serait peut-être intéressant de prendre le taureau par les cornes et mener carrément une vraie campagne pour le boycott, car, et Dilem fait bien de le souligner, *« on fait campagne pour le boycott, chose qu'on ne fait pas pour l'abstention »*. Même cette option ne semble pas remporter les faveurs de notre éternel insatisfait: *« Mais pourquoi s'épuiser à penser à des formes, j'allais*

dire...républicaines de contestation alors que le problème est connu de tout le monde, cerné par tout le monde. Tant qu'à faire, autant s'attaquer directement au fond du problème en disant clairement à ces gens illégitimes : Cassez-vous ! qu'on s'organise et qu'on fasse une Algérie un tantinet sérieuse. D'autant plus qu'on est conscients de cette mascarade. Jusqu'à quand on va se foutre la tête dans la terre. En plus, le jour où on le fera, on va dire : Putain on l'a fait ! C'est d'ailleurs ce qui est arrivé en Octobre 88. »

*

Autre actualité forte : la Kabylie. Nous en avons débattu, Dilem et moi, des heures entières. Trois ans durant, de 2001 à 2003, la Kabylie fut le poumon de la contestation en Algérie. Une contestation chèrement payée, avec quelques 126 personnes tuées dans des affrontements avec les forces de l'ordre, des jeunes pour la plupart. *Le Printemps Noir* aura marqué Dilem dans sa chair, lui, l'émeutier-né. Il avait d'ailleurs choisi symboliquement la ville de Tizi-Ouzou pour y donner une conférence, à la suite de la première action en justice engagée à son encontre. Le bouillonnement que connaît cette région n'est-il pas, à quelques égards, une lueur d'espoir, même chaotique, pour en découdre avec ce régime totalitaire ; à tout le moins, l'espoir d'une espèce de régénérescence citoyenne par la colère ? « *Moi, je suis sûr d'une chose : ça les arrange que ce mouvement soit cantonné justement à la Kabylie* » observe Dilem. « *Un pouvoir qui sauve sa peau le jour où il y a deux millions de personnes décidées à les déloger de leur bunker, franchement, chapeau-bas ! Le 14 juin 2001²⁷, je n'aurais pas parié un dourou sur les Lamari, Toufik et autre Smain. Je ne dirai pas leurs jours mais plutôt leurs minutes étaient comptées. Ça se jouait d'un moment à l'autre. Mais quand un pouvoir est aussi machiavélique, qui va jusqu'à monter des Algériens, des gens de la Capitale, contre ceux de la Kabylie, c'est un pouvoir qui ne va reculer devant rien. Bouteflika est allé jusqu'à remercier les gens d'Alger d'avoir repoussé les Kabyles. Si c'était pas un âne, ça m'aurait étonné de lui, mais comme il n'en est pas à sa première connerie. Qui écoute Boutef, franchement, aujourd'hui ? Qui prend au sérieux Bouteflika ? Un président qui dit ce qu'il dit par rapport à un tas de sujets sans que personne ne réagisse ! D'ailleurs, même les grands de ce monde ont compris qu'ils ont affaire à un petit rigolo. L'Algérie est une affaire trop sérieuse pour être confiée à des gens comme Bouteflika. »*

Malgré toutes les critiques et toutes les railleries qui ont ciblé *l'Aârrouche* de la part de la classe politique, de la presse et même de la *vox populi*, on notera que Dilem avait « épargné », au plus fort de la crise kabyle, la présidence « horizontale » de la protesta en Kabylie, se gardant de faire de ce directoire d'inspiration traditionnelle un sujet de dérision. Cela en dit long sur l'estime dans laquelle Ali Dilem tenait les animateurs et pour ainsi dire « l'Etat-major » du *Printemps Noir*. « *Les Archs, je respecte forcément. C'est quand même la seul groupe en Algérie – je ne trouve pas une autre dénomination – qui soit représentatif. Ce sont des gens qui ont mobilisé des millions de citoyens, des millions de jeunes ; des gens qui ont porté les revendications de tout un peuple*

²⁷ Jour de la grande marche sur Alger depuis la Kabylie.

alors que personne ne les y a obligés. Je leur reconnais ça, franchement. C'est pour ça que je ne me sens pas le droit d'être méchant envers eux, bien que revenir à cette forme d'organisation sociale me paraît inapproprié.»

Au gré d'une petite opération arithmétique absolument coquette, Dilem s'ingénie obstinément à m'expliquer pourquoi il serait désespéré de la part du pouvoir de discréditer un tel mouvement, même s'il est vrai qu'aujourd'hui, il a disparu avec l'extinction (momentanée) de l'élan populaire qui l'a porté. *« Tu sais, les plus grandes révolutions et les plus justes ont été menées par des radicaux. Ce que devait dire la population durant la Guerre de Libération, les 22 l'ont porté. Le pouvoir a une carte qu'il a toujours sortie, et c'est là qu'il est fort. Cette carte c'est le discrédit. Pourtant, ce sont des gens (les Archs) qui avaient mobilisé deux millions de personnes dans une marche. C'est quelque chose de rarissime. Tu te rends compte ? C'est un Algérien sur 15. Ça veut dire que si tu prends juste les Algériens qui sont en âge de marcher et de crier, c'est pratiquement un Algérien sur cinq. C'est énorme. Non, mais c'est vrai, quand tu dis 30 millions, tu comptes les bébés, les personnes âgées, les malades et les fous. »* Mais on ne compte pas les généraux, cela va de soi. Les démographes et les lecteurs avertis l'auront relevé d'eux-mêmes...

*

Vendredi 8 février 2002. Je suis chez ma mère, à Boufarik, allongé et tordu de douleur, en proie à une terrible crise de côlon. Soudain, j'entends des feux nourris. De quoi alimenter une guerre civile. Il est 15h passées. Le bruit court qu'on vient d'éliminer Antar Zouabri, le redoutable émir du GIA. L'opération a eu lieu tout près du stade. D'ailleurs, c'est de là-bas que me parviennent les fols crépitements des kalachnikovs. Très vite, l'info est confirmée. Un commando militaire venait effectivement de réaliser un exploit en abattant le plus sanguinaire des chefs du GIA, l'épouvantable Abou Talha. J'apprendrai que, dans sa suffisance, l'émir de sinistre mémoire était planqué tranquillement chez un repent, en plein centre-ville, quand les forces spéciales de l'armée l'ont surpris. Le lendemain, je vois Dilem et j'ai été curieux d'avoir son opinion sur cette affaire. Réaction à chaud :

- Quelque soit la « qualité » du mort, ça m'écoeure. J'ai grandi dans le truc de... tous les morts se valent. La mort est une sanction suprême. C'est comme quelqu'un qui va en prison et qui te fait : « Ça y est, j'ai payé ma dette à la société ». La mort c'est pareil, c'est un solde de tout compte. Je m'interdis de penser à mal quand je vois un mort, bien que j'ai été pris d'envie de cracher à la télé quand ils l'ont montré hier. J'avais envie de cracher sur sa gueule. C'est malheureux, je me sentais coupable d'avoir ce sentiment. Il a tué des amis proches, lui-même, de ses propres mains. Naïma Hamouda, c'est quelqu'un que je chérissais beaucoup. C'est une honte quand j'ai vu la presse d'hier. Le rendu n'a pas été à la hauteur de l'événement.
- Dans quel sens ?
- Il n'y avait rien. On a donné le nom de la rue, les noms des deux personnes qui étaient avec lui, sans plus. On ne connaît rien de l'opération. On croit savoir que c'est un certain Hakim Boumediène qui l'a donné... Je suis convaincu

qu'ils l'ont eu vivant. Il n'était pas mort quand ils l'ont attrapé. Pour avoir des séquelles comme ça...non... il ont dû lui défoncer la tronche. J'ai vu la tête de Chérif Gousmi quand ils l'ont eu. Ils l'avaient encerclé et attrapé vivant. J'ai vu sa photo. Zouabri a sûrement été égorgé. Il avait des hématomes. Or, si tu crèves tout de suite, les hématomes n'ont pas le temps de se former. Donc il a vécu un peu. Il était blessé certainement. Ils lui ont consacré une *gaâda* bien chaude. Il faut voir ses dents. Tu crois que c'est une balle, ça ? Elle lui aurait pété tout le crâne. Cela dit, moi-même j'aurais été capable de lui faire un truc. Naïma Hamouda était ma chérie, mon amour. Je lui aurais facilement arraché un œil et je l'aurais gardé en vie sous perfusion, pour qu'il souffre. Mais vous vous rendez compte ! Zouabri, c'est énorme, c'est énorme de chez sa mère. C'est grandiose ce qu'il a fait. *Hadja âdhima wach dar*. Je te jure que je l'ai trouvé adorable, adorable.

- Tu es fasciné par son « personnage » ?
- Je ne sais pas. Déjà il est *chouiya* primaire, ça se voit que c'est un militaire de terrain. Jacques l'Eventreur, à côté, c'est du pipi de chat. Un type comme ça, à première vue, tu te dis au pire, il peut voler du ciment pour construire une villa mais pas organiser des massacres.
- Comment as-tu trouvé les photos de Une des journaux ?
- Techniquement, la meilleure est celle du *Matin*, la plus pudique est celle d'*El Watan*, la plus horrible est celle de *Liberté*, tu vois, genre...achetez bessif ! achetez au nom du sang, achetez au nom des morts !
- Est-ce que tu n'as pas eu un sentiment de délivrance ?
- Mais non, puisque tout ce qui a participé à l'émergence de types comme lui, en termes de conditions morales et humaines, persiste. C'est à dire que tant qu'on aura quelqu'un comme Bouteflika à la tête du pays, on aura toujours des Zouabri. Ce n'est qu'un Zouabri de moins, en attendant le prochain. Ce qui me dérange le plus, c'est la jeunesse de tous ces terroristes. Apparemment, le seul domaine, j'allais dire...domaine qualifié, dans lequel les jeunes s'expriment, c'est le terrorisme. Tu ne trouves jamais un général qui a trente ans mais un terroriste oui. Un ministre de trente ans non, un émir, oui. Un député de pas moins de soixante dix ans, mais un égorgé oui. La violence est le seul truc qui est logique, proportionnellement à notre société. La violence, c'est ce qu'il y a de plus récurrent quand on parle d'expression sociale exaltée. Elle ne peut s'exprimer que par la violence. Pourtant, il n'y a rien de normal dans la violence. C'est pathologique. C'est anormal. Je parle de l'expression de cette violence. On peut souffrir du même mal, mais en l'exprimant autrement. Quelqu'un de Mante-La-Jolie ou quelqu'un de Bentalha n'expriment pas leur violence pareillement.

Pour commenter cet événement, Dilem commet un dessin où l'on peut voir un petit portrait subliminal à l'effigie de...*Abouteflika* (c'est de lui). Car, pour lui, le prochain maquis à nettoyer, c'est la Présidence. « *Antar Zouabri a ébranlé la planète entière. Mais on n'a pas encore eu les chefs suprêmes de ces terroristes-là, les Bouteflika, les Belkhadem et compagnie. Le prochain maquis, c'est celui-là, c'est le Golfe* » assène-t-il.

*

En 2006, l'affaire dite des « caricatures du Prophète » avait soulevé une tempête dans le monde musulman, voire, dans le monde tout court. Cette affaire posait frontalement la question lancinante entre toutes : a-t-on le droit de rire de tout ? Un caricaturiste peut-il tout croquer, sans limites, ou bien faut-il lui imposer des gardes-fous ? En tant que dessinateur ancré géographiquement et culturellement dans le monde musulman, Ali Dilem était, à l'évidence, directement concerné par ce débat, lui qui abhorre le mot censure, quelqu'en soit le motif. N'ayant pas pu le rencontrer au moment des faits pour débattre avec lui de cette délicate question, je me réfère à une interview qu'il a donnée au site KabyleS.com en février 2006²⁸. Le journaliste lui posa tout à trac la question de savoir s'il se sentait solidaire des caricaturistes Danois. Réponse de Dilem : « *Solidaire dans le sens où personne ne mérite de mourir pour un dessin, c'est évident. Comme je peux tout à fait comprendre que ces dessins, surtout celui représentant Mahomet enturbanné d'une bombe, puissent choquer. D'ailleurs, à part celui-ci que je trouve un peu tendancieux, les autres ne me semblent pas très choquants. Mais ce que je ne comprends pas, c'est la logique qui pousse des musulmans à essayer d'appliquer les préceptes de l'Islam à des non-musulmans. C'est un peu idiot. On commence aujourd'hui par leur interdire de dessiner des choses sur l'Islam, et demain ça sera quoi ? On va leur interdire de manger du jambon ? Chacun sa religion et les vaches seront bien gardées.* » Toutefois, comme on le verra, Ali Dilem redéfinit les termes du débat sur la liberté d'expression en relevant, à juste titre, le poids des contraintes culturelles, idéologiques, historiques et sociétales qui entravent le travail des artistes dans les sociétés musulmanes. « *Même ici (en France), la liberté est une notion à géométrie variable. Cela m'amuse aujourd'hui de voir certains Français donner des leçons sur la liberté d'expression, surtout quand j'entends un Sarkozy dire qu'il « préfère l'excès de caricature à l'excès de censure », lui qui n'a pas hésité à censurer un bouquin²⁹, lui qui n'hésite pas à appeler le directeur d'un grand magazine³⁰ chaque fois que quelque chose lui porte tort. Il a même censuré un joueur de tennis³¹ ! Quant à Jacques Chirac, il est allé en Tunisie et y a signé un blanc-seing à tous les liberticides de la terre en affirmant que les premiers droits de ces peuples - en parlant de nous - sont de manger et de boire. Il ne faut donc pas qu'il s'érige en donneur de leçons. Qu'il balaye devant sa porte et tienne ce genre de discours aux Français ! Car nous ne sommes pas moins dignes de liberté que les Français. C'est d'ailleurs la chose qui attire principalement tous ceux qui viennent s'installer ici. Je ne pense pas qu'il en viendrait beaucoup uniquement pour manger du camembert. Ce n'est pas ce qui m'intéresse en France, moi, personnellement, c'est plutôt la liberté qui y règne que j'envie.* » Interrogé si l'on pouvait se permettre de tout caricaturer dans nos sociétés, Dilem réplique : « *Je suis*

²⁸ Voir l'intégralité de l'interview sur : <http://www.kabyles.net/Dilem-On-a-le-droit-de-tout,810.html>

²⁹ Allusion à l'interdiction à peine voilée du livre *Cécilia entre le cœur et la raison*.

³⁰ Paris-Match.

³¹ Yannick Noah.

tout à fait d'accord pour, non seulement caricaturer, mais exprimer un avis sur tout. La critique doit exister dans tous les domaines, y compris les religions. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que des gens avancent plus lentement que d'autres dans ce domaine. N'oubliez pas que dans un passé pas si lointain que cela, en Italie, on a brûlé des gens qui disaient que la terre était ronde. On doit avoir la liberté de dessiner, tout comme on a la liberté d'être choqué. Maintenant, dans l'affaire en cours, à mon avis, les proportions prises par cette histoire et les expressions de colère à ce sujet sont un peu maximalistes des deux côtés. »

Au moment où cette affaire faisait rage et embrasait le monde musulman en entier au point que les émeutes qu'elle avait déclenchées se soldèrent par plusieurs morts et des millions de dollars de dégâts matériels, certains journaux européens avaient pris le parti de les rééditer à dessein, sans doute pour exprimer leur solidarité avec les auteurs danois de ces dessins et du journal *Jylands-Posten* qui « osa » les publier. C'est le cas notamment de *Charlie Hebdo* en France. Une attitude qui laisse Dilem interrogateur quant à sa véritable portée en attirant l'attention sur son côté « contre-productif » comme il dit, dans la mesure où cela donne plus de légitimité aux islamistes radicaux qui en tirent le plus grand parti en capitalisant la colère populaire qu'une telle attitude attise. « *C'est le premier reproche que je fais à ceux qui les republient. Pour eux, qui exercent en Europe cette liberté depuis 200 ans, c'est un combat d'arrière-garde qui se révélera contre-productif pour nous. Indéniablement, une colère populaire existe. Nous avons entamé le siècle avec le 11 septembre. Toute cette rancœur qui existe chez nous à l'égard du monde occidental a encore augmenté avec l'agression de l'Irak. Comme les gens n'arrivent pas à trouver de moyens d'expression, les partis islamistes ont lancé une OPA sur la colère populaire qui aboutit à la situation actuelle. Ce que je reproche à ces dessins, en définitive, c'est d'avoir ranimé ces partis qu'on croyait disparus à jamais dans cette Algérie qui sort d'une décennie sanglante. Un parti comme le Hamas algérien, le MSP, qui n'arrivait pas à réunir 100 personnes pendant sa campagne électorale, réunit aujourd'hui 5 000 personnes dans une salle au sujet de ces caricatures. »*

Dilem s'étonne avec véhémence que l'on continue à sponsoriser l'islamo-conservatisme malgré ses dégâts humains, politiques et moraux : « *Après tout ce que nous avons connu, continuer à inféoder à l'intégrisme la télévision et l'école s'apparente à une entreprise criminelle. Il serait suicidaire de continuer aujourd'hui à promouvoir ce qui a contribué à la percée de l'islamisme en Algérie. Et pourtant, tout ce qui a donné naissance au FIS existe encore. (...) Étant donné qu'en Algérie, toute la population est musulmane, il est dès le départ imbécile de consacrer cette religion comme base d'association politique. C'est comme si on créait le parti des cheveux frisés. Nous avons beau nous battre contre eux, qu'avons-nous comme arguments ? Surtout après cette histoire de dessins... Dorénavant, je suis certain qu'ils vont nous créer des problèmes en disant : « Ah, c'est cela votre liberté d'expression, c'est cela votre modèle démocratique, cela vous autorise à caricaturer le Prophète ? Eh bien, nous n'en voulons pas ! ». Nous n'avons aucun argument face aux islamistes dans nos pays. Tout parti islamiste qui se présente est un parti vainqueur. (...) Un parti islamiste n'a aucun besoin de se casser la tête à élaborer un programme : il a le Coran. Il n'a pas besoin de promettre la justice sociale, la paix civile, le plein emploi ou l'éducation*

universelle : il vous promet directement le Paradis. On ne peut pas lutter contre ce genre d'argument. »

Pour lui, il ne fait aucun doute que l'affaire des caricatures du Prophète a ajouté quelques tours de vis supplémentaires au verrouillage ambiant et à donné lieu, en passant, à une vaste instrumentalisation, tant islamiste que « pouvoiriste », dont on ne mesure pas toutes les conséquences : *« Nous savons bien qu'aucune manifestation dans ces pays ne peut voir le jour si le pouvoir, à défaut de l'autoriser, n'en est au moins l'initiateur et l'instigateur. Je vois mal les Libyens se soulever, pas plus que les Marocains ou les Algériens. Il ne faut pas se moquer du monde, ces gouvernements jouent de cette affaire. Conscients qu'ils ont des choses à se faire pardonner par leurs opinions publiques respectives, ils ont accompagné la colère, mais je pense qu'ils ignoraient que celle-ci arriverait à un tel niveau. »*

Toujours est-il que devant les proportions dramatiques prises par cette affaire, Dilem avoue que, pour rien au monde il n'aurait fait passer sa liberté d'artiste devant des vies humaines : *« Il y a aujourd'hui une dizaine de morts pour des dessins, ce qui est tout à fait choquant. J'apprécie le fait que cela provoque le débat - surtout que je n'ai aucune leçon à recevoir en matière de liberté d'expression, je pense avoir déjà très largement payé pour plusieurs générations sur ce plan là. Mais si on me disait qu'un de mes dessins risque de provoquer la mort d'une personne, quelle qu'elle soit, je préfère me couper un bras, m'autocensurer, plutôt que de risquer d'entraîner la mort de quelqu'un. »* Plus loin, il note avec un sentiment de résignation : *« Certains ont leur propre vision de la liberté d'expression, d'autres leur propre vision de ce qu'on a le droit de faire ou pas. On ne peut pas concilier les deux visions. Cela fait des siècles que l'on essaie, sans succès. Encore une fois, ce que je reproche à cette histoire, c'est d'avoir invité la religion dans le débat sur les libertés. Liberté et religion sont deux choses complètement différentes qui ne vont jamais tomber d'accord. »*

L'affaire des caricatures danoises a été, par ailleurs, le prétexte pour Ali Dilem de rappeler le dur combat mené par les dessinateurs et autres créatifs des sociétés musulmanes pour défendre leur espace de liberté. Il ne manquera pas de déplorer, au passage, la « solidarité sélective » des opinions publiques occidentales, plus promptes, selon lui, à réagir lorsque leurs humoristes sont pris à partie, mais beaucoup moins sensibles au chemin de croix vécu par leurs confrères des sociétés du Sud, notamment arabes. Aussi fait-il un plaidoyer pour les artistes des pays musulmans en soulignant combien est inconfortable leur position, eux qui sont pris entre le marteau de leurs régimes féodaux et l'enclume des islamistes radicaux. *« Voilà une chose que je voudrais faire remarquer : je suis un dessinateur qui a maille à partir avec son pouvoir, et qui a fait un dessin en février 2004 sur les hadjis qui a provoqué des fatwas à mon encontre dans toutes les mosquées d'Algérie. Je suis un Algérien aux prises avec les islamistes et avec son pouvoir, mais je n'ai pas eu droit à toute cette solidarité dont bénéficient aujourd'hui les caricaturistes européens. Il ne faut pas non plus avoir le soutien sélectif. Pourtant, demain, c'est nous seuls qui serons au front. C'est nous qui sommes en première ligne. Ce ne sont pas les dessinateurs Danois ou Français qui sont à Alger ou dans d'autres pays islamiques, c'est nous. Qu'on nous reconnaisse au moins ce mérite, et qu'on fasse un peu attention à nous. »* « On peut revenir à ce qu'a dit Chirac pour voir comment ils conçoivent la liberté à notre endroit : nous ne sommes bons

qu'à manger et à dormir. D'ailleurs, si la liberté d'expression est à ce point un luxe que nous ne saurions comprendre, alors, il ne faut pas s'étonner que des gens chez nous réagissent très mal à la façon dont les pays qui en bénéficient utilisent leur liberté d'expression. »

L'amendement Dilem

Le 26 janvier 2002, Ali Dilem est convoqué chez les flics. Il a été entendu par la police judiciaire de la sûreté de la wilaya d'Alger. Il devait s'expliquer au sujet d'un dessin paru le 29 novembre 2001, et qui traitait du téléthon organisé suite aux inondations du 10 novembre 2001. Un citoyen lance à un autre : « *Il paraît qu'il y a même des généraux qui vont faire des dons d'argent.* » Et l'autre de lui rétorquer : « *On n'appelle pas ça des dons mais des restitutions* ». Dilem a dû également répondre d'un dessin sur l'assassinat de Boudiaf, mettant en cause les généraux Khaled Nezzar et Larbi Belkheir.

Voilà donc que notre Dilem national fait autrement rire son monde en se livrant « sagement » à la police comme un vulgaire malfrat qui aurait braqué un bureau de poste. Un caricaturiste sommé de s'expliquer sur une... « *saute d'humour* », voilà qui n'est pas commun, même sous nos cieux pourtant ô combien rompus aux réflexes barbouzards, issus que nous sommes d'une civilisation policière séculaire. La chronique retiendra que c'est sans doute là l'une des manches les plus serrées du match pouvoir-presse, un bras-de-fer qui atteindra son point de tension paroxystique avec l'incarcération de Mohamed Benchicou. La partie s'annonce d'autant plus palpitante que le pouvoir s'est piqué au jeu, prenant un malin plaisir à envoyer ses ouailles recueillir un peu partout, tous les empêcheurs de tourner en rond, à un jet d'encre à la ronde. J'ai souvenir de ce fol printemps 2002 où, comme pris d'hystérie ou de panique, le régime s'en allait guerroyer contre la presse avec une hargne teigneuse. C'est ainsi qu'une cascade de convocations au Central ou au tribunal se mirent à pleuvoir sur les rédactions. Les premiers nommés avaient pour noms SAS et Le Hic du *Matin*, Salima Tlemçani et Omar Belhouchet d'*El Watan*, avant que cette épidémie flicailleuse ne se généralisât à l'approche de l'expiration du premier mandat de Bouteflika en avril 2004. Fait particulier : tous ces faire-parts étaient libellés aux *Tagarins*, « siège social » du MDN. Une première.

Quand je dis cela, c'est pour souligner que c'était bien la première fois que le très austère Ministère de la défense nationale optait pour ce « mode de communication ». Car s'en était un, à bien y regarder. Si l'on se rappelle tout ce qui s'est dit, tout ce qui a été écrit et tout ce qui a été « dessiné » sur le haut gratin de la hiérarchie militaire, il y a de quoi s'étonner que la Grande Muette – comme on l'appelle sous des régimes autrement plus républicains – ait attendu dix bonnes années avant de se décider à réagir. Une première aussi pour Dilem qui, dois-je le signaler, n'avait jamais fait l'objet de la moindre plainte, lui qui, pourtant, avait tiré à boulets rouges sur tout le monde. Il le dit d'ailleurs dans un entretien accordé à *Algeria-Interface* : « *Ce n'est pas, et de loin, le dessin le plus « anti-généraux » que j'aie fait.* » Cela dit, il convient tout de même de garder à l'esprit l'épisode Chawki Amari abordé précédemment.

Pour en venir maintenant à l'intitulé de ce chapitre, c'est dans le sillage des amendements apportés au Code pénal et au Code des procédures pénales que ce que l'on a convenu d'appeler symboliquement l'« amendement Dilem » a été introduit. Une nouveauté que l'on doit, soit dit en passant, à une large réforme de l'arsenal juridique sous l'impulsion du garde des sceaux de l'époque, M.Ahmed

Ouyahia. Ainsi, à l'article 144 bis du Code pénal, on peut lire : « *Est punie d'un emprisonnement d'un an à trois ans et d'une amende de 100 000 à 1 000 000 DA ou de l'une de ces deux peines seulement, toute personne qui offense le président de la République par une expression outrageante, injurieuse ou diffamatoire, que ce soit par voie d'écrit, de dessin, de déclaration, ou de tout autre support de la parole ou de l'image, ou que ce soit par tout autre support électronique, informatique ou informationnel. Les poursuites pénales sont engagées d'office par le Ministère public. En cas de récidive, les peines d'emprisonnement et d'amende prévues au présent article sont portées au double.* » L'atteinte aux généraux, dois-je le préciser, est incluse, quant à elle, dans l'article 146 consacré à l'ANP, l'APN et autres Corps constitués. Le « tarif » est le même.

Ces amendes, plutôt...ces amendements, pardon ! – lapsus plus que révélateur – passeront comme une lettre à la poste. Les journalistes, relayés par quelques groupuscules d'agitation pacifique issus de la société civile, manifestent devant le Palais Ziroud. Peine perdue. Comme il est aisé de l'imaginer, le code Ouyahia ne fera qu'attiser la rage enquiquineuse de notre trublion et aiguïser son crayon. De fait, à la suite de ces amendements, Dilem a déclenché une véritable campagne satirique contre cet oukase, en faisant un sujet de persiflage tous azimuts. Pareil dans les rédactions. Il nous arrivait ainsi de nous gausser de cet arsenal d'interdictions en nous livrant à des échanges complètement délirants. Extrait : « *Eh, t'aurais pas dix battons à me passer ?* » – « *Pourquoi faire ?* » – « *J'ai envie d'épingler Boutef* ». A l'adresse de nos chefs hiérarchiques, on hasardait des requêtes moqueuses du genre : « *Je peux aller jusqu'à combien de signes, chef, avec dix bâtons ?* » On avait même pensé à instituer une sorte de Caisse d'Aide à la Diffamation. En effet, la bêtise abyssale de nos gouvernants, mieux valait en rire qu'en pleurer, jugions-nous.

*

Le 14 juin 2001, un jeudi, toute la presse nationale sort avec cette information en Une: « *Dilem entame une grève de la faim dès samedi* ». Le fait est que Ali Dilem avait menacé que si le projet liberticide d'Ouyahia venait à être adopté par la deuxième chambre, ce qui était pratiquement acquis, il entamerait aussitôt sa grève de la faim. Voici le texte de la déclaration qu'il avait faxée à tous les journaux : « *De Kabylie, des Aurès, de partout, la jeunesse se lève pour revendiquer liberté et dignité. Le pouvoir répond aux appels de la société par la répression. Au même moment, le Sénat s'apprête à entériner l'assassinat de la liberté d'expression arrachée après d'énormes sacrifices. Par ce projet, le régime profane une fois de plus, une fois de trop, la mémoire des martyrs de la démocratie. Par ce projet, le régime refuse aux Algériens le statut de femmes et d'hommes libres. Devant ces crimes, moi, Ali Dilem, décide d'entamer UNE GREVE DE LA FAIM à compter du jour du vote de cette loi infâme jusqu'à son RETRAIT. Par cette ultime réaction, je joins ma voix à celle des millions de jeunes Algériens qui se soulèvent pour que soit mis fin à l'injustice. Par cette ultime réaction, je tiens à dire mon opposition à un texte dont l'ignominie s'ajoute à la confiscation des libertés et à la condamnation de la plume et de l'idée. Par cette ultime réaction, j'entends rester fidèle aux idéaux d'une corporation qui a chèrement acquis son*

droit à l'existence. Par cette ultime réaction, je veux demeurer libre, je me refuse à l'idée de vivre sans liberté. Messieurs les bourreaux de la démocratie, l'ALGERIE A CHANGE. Si vous voulez tuer la liberté d'expression...TUEZ-MOI AVEC !
ALI DILEM, Alger, le 13.06.2001. »

Quelques mois après cette belle action de résistance, Dilem me confie que son intention, au départ, était d'associer tous les éditeurs de journaux à cette riposte. Contrairement donc à ce qu'on a pu penser à l'époque, ce n'était pas tout à fait une opération kamikaze, une contre-offensive en solitaire. « *Ce qui m'a dérangé en premier lieu, c'est que c'est un truc dont j'avais parlé avec tous les directeurs de journaux. Je ne voulais pas d'une starisation. Je ne voulais pas faire mon intéressant. Je ne voulais pas jouer au martyr, ni au héros. Au départ, on était partis à plusieurs, ne serait-ce que pour des considérations logistiques* » raconte Dilem. Il convient de noter, par ailleurs, que cet amendement était devenu un sujet de culpabilité pour lui dans la mesure où il se sentait pour quelque chose dans le fait que le pouvoir, exaspéré, se sentît titillé dans son amour-propre au point qu'il résolut de pondre cet édit abject pour protéger son image : « *Déjà, le fait que ça passe pour « l'amendement Dilem » me dérangeait énormément. Je me sentais coupable d'une volonté de ce pouvoir de museler la presse. Je me disais : ils vont nous clouer le bec à cause de toi. Si tu t'étais tu, ça ne serait pas arrivé.* » Au reste, il ne devait pas trouver cela très flatteur que de porter le nom d'une loi scélérate. Il me le dira explicitement : « *Si on avait donné mon nom à une rose, j'aurais été super-flatté, n'zoukh. Mais là, franchement...* » Sur le plan affectif, Dilem ne voulait pas faire de peine à sa défunte mère. Mais avait-il le choix ? « *Il n'était plus question de composer avec ce pouvoir. Ce pouvoir n'a plus à être interrogé, ce pouvoir n'a plus à être interpellé, ce pouvoir n'a plus à être raisonné, ce pouvoir doit partir, point ! Il fallait arriver à cette résolution. Il fallait que ça fasse consensus. Parce que demain, tout le monde va se rallier à ça. Mais après quoi ? Oui, c'est facile après...C'est comme en 88, tu attends que les gamins crèvent pour que tu viennes aujourd'hui parler de démocratie. On est assez généreux pour partager le fruit de l'ouverture avec tout le monde, mais la démocratie, c'est aussi ça : quand tu n'es pas artisan d'un changement, tu ne peux pas t'en prétendre partisan. C'est pas encore une fois à un caricaturiste d'assumer ça.* »

Dans la foulée, Dilem adresse de sévères reproches aux intellos qui ont fermé leur gueule pendant qu'un Matoub disait ses quatre vérités au régime en pleine dictature : « *Je suis désolé, dans la même époque, un type comme Matoub a dit c'est la SM qui est derrière toute cette merde. Je ne veux pas qu'on applique les mêmes qualificatifs pour ces gens-là et pour des gens comme Matoub. Ce serait une insulte à l'intelligence de tout le monde que ce soit le cas. Matahchiliche ! Les gens qui ont émergé n'ont émergé qu'aujourd'hui, alors, qu'ils ne viennent pas nous bluffer avec leurs leçons de courage démocratique à la noix. Personne ne vient aujourd'hui m'impressionner avec son soi-disant combat pour la liberté d'expression. S'il y avait des démocrates à l'époque, ça se saurait. Messaâdia, je veux bien aujourd'hui, Boutef...Boudiaf par contre n'a jamais été impliqué. Ils l'ont ramené. Il avait un ordre de mission jusqu'au 29 juin. Au revoir et merci...Je pense que les intellectuels, avec Boumediène, ils ont fait du boumediénisme, avec Chadli, ils ont fait du chadlisme, et avec le terrorisme, ils ont fait les morts.* »

Dilem le justicier rêve d'un peuple qui porte sa colère. Sans populisme aucun, il se dit contre tout élitisme. Le maître-mot pour lui reste « Citoyenneté », « Contre-pouvoir », « Société civile ». Des concepts creux qu'on enseigne à Sciences Po., et qu'on ne va pas croiser de sitôt dans nos manuels d'éducation civique, encore moins sur le terrain : « *Il n'y a pas de société civile. Un truc qui n'implique pas tous les Algériens ne fera qu'appuyer le désintéressement. Justement, il ne faut pas que ce soit un truc élitiste. Tout ce qui a fait que l'Algérie ait changé, que ce soit en 54 ou en 88, n'est pas le fait d'un intellectualisme. C'est le fait du peuple. Quand tu élitises un mouvement, tu exclues le peuple de facto. Le peuple est très méfiant par rapport à ce genre de trucs.* » Et d'ajouter : « *Je pense que notre génération est là mais elle attend son émergence. Le drame avec la génération des quadra et des quinquagénaires, c'est qu'ils ont des relents paternalistes, frustrés eux mêmes qu'ils n'aient pas émergé, bien que je ne conteste pas du tout leur parcours militant. Il y en a qui ont fait Berrouaghia à l'époque, il y en a qui ont gueulé au moment où ce n'était pas évident. Déjà, aujourd'hui qu'ils n'en fassent pas un mérite me surprend. Pour beaucoup moins, des gens ont eu leurs cartes d'anciens moudjahid. Je pense qu'il était plus difficile d'être un opposant sous Boumediène et Chadli qu'un membre de l'ALN sous l'occupation française. C'est très grave ce que je viens de dire mais c'est la réalité, surtout côté torture... »*

*

Dilem regrette que la presse soit le dernier bastion de l'expression libre dans notre pays. Il le dit très bien : « *Si la presse devait être moins libre que la rue, ce serait un énorme discrédit pour nous.* » De fait, avec tous ses défauts, avec ses failles et ses faillites, avec ses tares et ses compromissions, avec ses manques et ses manquements, la presse reste l'ultime vecteur de la contestation citoyenne. Bien sûr, avec des hauts et des bas, des périodes de lâcheté et d'autre d'héroïsme, avec une constance et un engagement inégaux. Il est vrai que le deuxième mandat de Bouteflika a plutôt été mal vécu par la profession dont la vulnérabilité, outre la rancœur viscérale d'un Boutef qui veut sa peau, s'est vue aggravée par deux séismes majeurs à mon sens : l'incarcération brutale de Mohamed Benchicou et l'affaire Khalifa.

Dans l'interview accordée en février 2006 au site KabyleS.com, Dilem est longuement revenu sur la situation de la presse algérienne et son statut ambigu, à la fois fer de lance des libertés, elle qui s'est trouvée aux avant-postes des luttes démocratiques, et en même temps – et sans doute pour cette raison même – objet de toutes les tractations et les tentatives d'assujettissement.

« *On évoque beaucoup la répression qui s'abat sur la presse algérienne depuis le début du deuxième mandat d'Abdelaziz Bouteflika. Qu'en est-il ?* » interroge le journaliste. Et Dilem de répartir : « *Quelle répression ? En Algérie il n'y a rien. Nous avons Kim Il Sung au pouvoir. Celui qui peut composer avec, reste au pays, celui qui ne peut pas prend ses bagages et s'en va. Avec Bouteflika, les choses sont claires : l'Algérie est ce qu'il a envie d'en faire. Tout le reste, c'est zéro. C'est quelqu'un qui peut prendre un Benchicou, le mettre des années en prison et cela ne gêne strictement personne, là-bas comme ici. C'est le fait du roi. Bouteflika c'est Rabbi, l'alpha et l'oméga, et le reste, c'est moins que rien.* » Le

journaliste revient à la charge en évoquant le traitement réservé par la presse algérienne à la maladie du président³² : « *N'assiste-t-on pas à une régression de la presse algérienne ? Lors de l'hospitalisation de Bouteflika elle s'est montrée obséquieuse...* » Dilem : « *Oui. Moi-même j'avais toutes les difficultés du monde à en parler. J'ai fait des dessins qui étaient assez osés, mais j'ai reçu beaucoup de réflexions et de courrier que je n'ai même pas lu entièrement où on me disait « c'est la vie d'un homme »... Apparemment, cela ne choque personne qu'il aille se faire soigner à Paris alors qu'il tapait sur la France une semaine auparavant. Moi, cela me choque. Un président de la République, algérienne ou pas, doit être malade parmi les siens, guérir parmi les siens et, s'il doit trépasser, eh bien, il trépassera parmi les siens. Cependant, il est facile de dire que la presse est obséquieuse quand on est à Paris, et qu'on juge son travail de loin. Il faut bien voir qu'un journal qui attaque frontalement le pouvoir aujourd'hui signe son arrêt de mort. Il n'y a aucune liberté d'expression, on laisse juste quelques saltimbanques, quelques subversifs. Les caricatures, le pouvoir peut les brandir pour dire qu'il y a de la liberté chez nous. C'est vrai que nous servons un petit peu à cela, il ne faut pas se leurrer. Rien n'est possible aujourd'hui. Qui se permettrait actuellement de parler de Bouteflika comme cela a été fait pendant la campagne présidentielle de 2004 ? Impossible. Bouteflika est quelqu'un qui n'a aucun respect, pas seulement pour la liberté d'expression - nous en sommes loin - mais qui ne se soucie même pas de quelque légalité que ce soit. Il jette Benchicou en prison comme il tartinerait son pain au petit-déjeuner. » « *C'est une normalisation qui s'opère. Pour ceux qui ont fondé des espoirs sur un après-Bouteflika, il est clair qu'ils se sont lourdement trompés. Presque toute la presse, même celle dite indépendante, est concernée par la reprise en main.* »*

L'interviewer tente d'acculer Dilem à propos, justement, de cette « normalisation » effrénée de la presse algérienne, et Ali de répliquer : « [...] *Par les temps qui courent, avec Bouteflika, nous avons accumulé des années et des années de retard. Je pense que nous les récupérerons, mais cela ne sera pas évident. Il faut aussi avoir conscience de la réalité. C'est bien beau de parler dans un salon, mais comprenez s'il vous plaît que quelqu'un comme Omar Belhouchet est toutes les semaines au tribunal, systématiquement. Je vous assure qu'au bout d'un moment, cela finit par lasser. Personnellement, certains jours, j'ai envie de m'en prendre au général Toufik sans concession, ce que je ne m'empêche pas de faire. Mais d'autres fois, vous êtes découragés, vous vous dites : « Zut, mais qu'est ce que j'en ai à faire de ce misérable ? »*

³² Le 26 novembre 2005, le président Bouteflika fut évacué en urgence à l'hôpital du Val de grâce, à Paris. Il y fut hospitalisé près de deux mois. Officiellement, il y fut admis pour un ulcère hémorragique. Bouteflika dut retourner à plusieurs reprises se soigner à l'étranger, notamment dans le prestigieux hôpital parisien. Ce qui est devenu désormais l'affaire de « la maladie du président » alimentait les plus folles rumeurs quant à un éventuel cancer qui serait le véritable mal dont le président de la République serait atteint. Les jours du chef de l'Etat étaient en danger, et même comptés, selon les uns, et il y eut des moments où Bouteflika était donné pour mort, suite à de longues disparitions de la scène publique. La presse qui était dans l'embarras, avait observé la plus stricte circonspection, une prudence confinant à l'autocensure, par « esprit responsable », mais aussi par peur, sur cette affaire, avant qu'*El Watan* et d'autres journaux ne se décident à rompre le silence, devenu pesant, sur ce sujet. Des voix comme Maître Ali Yahia Abdennour que j'ai interviewé sont montées au créneau pour exiger de dire la vérité au peuple algérien quant à l'état de santé du président. L'opinion publique algérienne était d'autant plus scandalisée qu'après un long silence, c'est Cheb Mami qui s'était fait le porte-parole du gouvernement pour communiquer sur un sujet aussi délicat.

« *Que vous inspire la maladie d'Abdelaziz Bouteflika ?* » le relance le journaliste. « *Sa maladie ne m'intéresse pas* » tranche Dilem, avant d'expliquer : « *Mais lorsque le désamour entre un président et son peuple arrive au point où c'est un chanteur qui vient nous donner des nouvelles du président de la République, je pense qu'il y a un problème. Il peut nous insulter, cela ne me dérange pas, il l'a toujours fait. Mais pas à ce point ! Moi qui vis là-bas, je n'ai pas ressenti d'inquiétude chez les Algériens. De la curiosité, oui. Ils voulaient honnêtement savoir ce qu'il avait, mais franchement pas d'inquiétude. Ils rendent à Bouteflika le désamour qu'il leur envoie quotidiennement. Ce qui s'est passé autour de sa maladie était terrible : son accueil était d'une vulgarité sans limite. Même Ben Ali ne se permettrait pas une telle mascarade, il trouverait cela grossier d'être accueilli de cette manière.* » « *Ceux qui ont fait des waâdas sont les mêmes qui faisaient des waâdas du temps du FIS, puis des waâdas pour Zeroual, etc. Soyons sérieux, que nous a-t-il donné que nous puissions lui reconnaître au point de faire des waâdas ? Il nous réduit à une dimension bédouine, tribale : zaouïas, waâda et tutti quanti... Il part à Paris dans un des hôpitaux les plus sophistiqués du monde et il rentre pour faire des waâdas ! De qui se moque-t-il ? S'il croit aux waâdas, qu'il aille se faire soigner chez sa grand-mère. La bédouinisation des esprits revient. Depuis que Benchicou est en prison, je ne lis même plus la presse algérienne³³. Mon seul souci, c'est qu'il sorte. Mais les gens sont essoufflés, nous venons de vivre quinze années de massacres. Même Bouteflika arrive à se faire passer pour le rédempteur. Lorsqu'un type comme lui passe pour un sauveur, cela montre à quel point nous étions désespérés.* »

*

Et, pour reprendre le fil de nos entretiens, Ali me disait son regret de voir tout le fardeau des luttes citoyennes pour les libertés tomber en vrac sur les épaules de la presse. Dès lors, conclut-il, ce n'est pas un hasard si amendes et amendements s'emploient à réduire sa marge de manœuvre dans le but avéré de la mettre au pas. « *Ce n'est pas le propre d'un journal d'être porteur d'une révolution, d'être un journal de révoltés. Pas du tout. On n'a pas besoin d'un journal guerrier. Il ne s'agit pas de dire aux gens « Révoltez-vous ! ».* Il y a ce genre de dénonciations tous les jours dans la presse étrangère. *Ça se passe comme ça dans une république s'il y a un exercice normal du journalisme, sans pour autant dire : Aux armes citoyens ! Ce n'est pas le propre d'une presse d'être provocatrice. A partir du moment où tu dis la vérité, tu es d'emblée provocateur. Dire : notre président Bouteflika est un président illégitime est déjà de la provocation. Qu'un journal le dise, on est bien d'accord, mais ça, ce n'est pas la révolution. Dire : on n'a rien à voir avec ce président, faites ceci, faites cela pour qu'il parte, là, ce serait dépasser un tout petit peu son rôle, et l'on se retrouverait dans une situation où le joueur est H'mida, le goal est H'mida, et l'arbitre est H'mida. Autrement dit, la presse est en train de tout faire dans ce pays. Il n'y a pas d'opposition politique, c'est la presse qui porte l'opposition. Il n'y a pas un champ de débat mature et intelligent en*

³³ Pour notre plus grand bonheur et celui d'Ali, Mohamed Benchicou est sorti de prison depuis, après avoir purgé ses deux ans d'emprisonnements jusqu'au bout.

Algérie, c'est la presse qui se charge de cela aussi. La presse est devenue tellement un fourre-tout qu'il y a tout et son contraire dans cette presse parce que tout le monde s'exprime à travers cette même presse. Une presse qui est loin de faire l'opinion parce qu'elle ne touche pas toute l'Algérie. D'où l'aisance de ce pouvoir. D'où son sentiment que tu ne lui feras pas vibrer un poil pubien. Tu ne le chatouilles même pas. Quand il a la télé et la radio, tu peux taper de la quéquette contre le mur ! »

On peut toujours rêver d'une radio libre, fût-elle une petite station de quartier, voire de lycée. Quand l'ENTV aura des dents...D'où la mise à nu d'un Boutef qui campe sur la position traditionnelle qui a toujours été celle du système : pas de liberté, même pas conditionnelle, pour les ondes. Les médias lourds sont du domaine exclusif du régime, vous ne lisez pas le Coran ? Ceux qui attendent depuis 62 de pouvoir écouter un Allalou sur une petite chaîne de *houma* sont priés de nous excuser pour cette interruption définitive de nos programmes : Allalou a foutu le camp et sa *houma* a été dissoute ; quant à sa petite radio, elle n'a jamais existé. C'est une pure invention de mon utopie hertzienne. Dilem reprend l'antenne : « *Mais Boutef ne le fera jamais [libérer ou amnistier les ondes], sinon, l'Algérie serait vraiment une démocratie. Et c'est précisément ce qu'il faut éviter de faire, dans l'esprit du régime. C'est pour ça qu'on n'est qu'une vitrine, misérables que nous sommes, voilà notre destin !* »

Devant ce black-out inexorable, la presse, elle, joue les fauteurs de troubles. Et on vient l'accuser de tous les maux : d'être médiocre, mesquine, étriquée, nombriliste, mourante sur ses acquis, malade, malade de ses clichés, malade de sa jeunesse, malade de sa frilosité, malade de son long martyre, malade de la qualité de son papier, de ses faux scoops, de ses maquettes lugubres, malade de sa crédibilité, de sa pub, de sa trésorerie, de son français, de son amateurisme. Malade. Et par-dessus tout, elle est sujette à tous les soupçons. Dilem, lui, n'en est pas moins fier de servir sous sa bannière : « *On demande à la presse d'être professionnelle : papier de qualité, maquette bien faite, journalisme clean, mais ça, ça obéit à des considérations économiques aussi. Avoir des correspondants partout, ici et là-bas, une meilleure qualité d'impression, tout cela ça coûte. Si on me prend le journal à 50 DA, je veux bien. Il faut donner à cette presse les moyens d'être professionnelle aussi. Mais on vous dit démerdez-vous pour trouver des fonds. Et les premiers qui payeront dans ce cas-là sont ces mêmes personnes qui disent qu'il faut une presse professionnelle. Il ne faut pas voir que le côté amateur de la presse. Son premier mérite, déjà, c'est d'exister. Ce n'est pas facile ici et tous les jours. Et puis, dans la dénonciation, plus que ça, je ne pense pas trouver ce ton ailleurs. Je parle de la presse en général, maintenant, les sensibilités, chacun a les siennes. Elles varient et c'est normal. L'exercice même de la différence voudrait que les choses soient ainsi pour que demain on soit plus crédibles. On peut parler de la même chose mais pas de la même façon. Je m'étonne que des gens qualifient la presse de nombriliste. Les journaux essaient seulement d'attirer l'attention sur les dangers qui guettent cette société. Si ces journaux sont mis au pas, leurs fossoyeurs ne donneraient pas cher de l'Algérie. »*

*

Quelques mois avant que Ali ne songe à faire sa grève de la faim, il y avait eu le « précédent » Benbrik qui avait fortement marqué les esprits à l'époque. Le journaliste tunisien Toufik Benbrik, dois-je le rappeler, avait provoqué un tollé avec sa grève de la faim qui avait duré treize jours, et qui lui avait valu un large mouvement de solidarité dans plusieurs pays, dont l'Algérie. Dilem a eu à méditer son expérience, reconnaît-il, tout en ayant cette réserve : « *Mais est-ce que le régime tunisien a changé après Benbrik ?* » Non, le régime de Ben Ali n'a pas changé. Encore moins celui de Toufik, Belkheir, Belkhadem, Zerhouni, Bouteflika et les autres. La preuve ? L'action de Dilem coïncidait pile poil avec les événements tragiques qui avaient endeuillé la capitale, le 14 juin 2001, à la suite de violents affrontements entre plusieurs milliers de manifestants venus de Kabylie et les forces anti-émeutes. Bilan : six morts, dont deux journalistes. Et le pouvoir est resté de marbre, comme d'habitude. Le 16 juin, le projet Ouyahia est adopté devant le Sénat. Dilem est sur le qui-vive, arc-bouté sur ses nerfs. Il attend depuis le matin dans le bureau de la Fédération internationale des Journalistes, à la Maison de la Presse. Le verdict tombe. Dilem entame sa grève sans plus tarder.

Une pétition est aussitôt lancée en Algérie et en France pour qu'il arrête sa « connerie ». De grands artistes, des intellectuels, des militants de tout bord, des politiques, des personnalités nationales, des gens du show-biz, tous lui demandent instamment de surseoir à son action. En fin d'après-midi, Dilem cède aux instances des uns et des autres. Mais ce n'est pas cela qui va le dissuader. « *Je ne voulais même pas la voir, cette pétition, pour ne pas avoir à céder pour des considérations affectives* » me confie-t-il. Ceux qui auront raison de son entêtement, ce sont plutôt les Archs. Une délégation de la Coordination des daïras, *aârouche* et communes de six wilayas venait d'animer une conférence de presse à la maison Tahar Djaout pour apporter un éclairage sur les événements du 14 juin et remettre les choses dans leur contexte, suite à la large campagne de désinformation menée par la télévision nationale durant tout le week-end, profitant de l'absence de la presse écrite pour donner une seule version de ce qui s'est passé.

A l'issue de la conférence de presse, les délégués des Archs sont allés discuter avec Ali Dilem en lui disant : « *Nous voulons de toi vivant. Grâce à tes dessins, tu leur tiens tête mieux que nous tous !* » Dilem me dira : « *Avec du recul, j'ai compris que le pouvoir aurait pu profiter de mon action pour faire diversion par rapport à celle des aârouch. Je pense que tous les media m'auraient accordé un peu d'attention, que ce soit ici ou là-bas, et ce, au détriment d'un mouvement populaire qui naissait à l'époque. Il ne faut pas oublier que l'aârouch, c'était des millions de personnes mobilisées tous les jours. Honnêtement, cet aspect-là, je ne l'avais pas trop pris en considération sur le coup, par ignorance. Cela dit, je n'ai pas cédé facilement. Je leur ai dit que si cette revendication n'était pas portée dans leur plate-forme, ce n'était pas la peine, et j'aurais continué un petit peu. C'est la première fois que je me sentais...j'allais dire...l'âme d'un politique, d'un leader.* » En plus clair, Dilem ne voulait pas leur faire de l'ombre. Huit mois plus tard, il me déclare qu'il est prêt à refaire le coup, « *surtout, pavoise-t-il, si on est à plusieurs. Ça va merder !* »

*

Pour revenir aux ennuis de Dilem avec la justice, par-delà leur caractère politique et ce que cela cache comme volonté tenace de faire rentrer dans les rangs cet enfant terrible de la presse algérienne, il y a un aspect strictement juridique que cette affaire pose. La notion de diffamation a-t-elle un sens dans un véhicule d'expression qui est, par définition, fondé sur le grotesque, la déformation et l'excès, soit un type de communication censé être pris d'emblée au second degré ? « *Juridiquement, la justice a eu rarement de précédents, de cas de jurisprudence pour statuer sur l'interprétation d'un dessin* » relève Dilem. « *Dans le cas de Chawki Amari, on avait affaire à des imbéciles. Franchement ! Je pense qu'ils voulaient en faire un exemple, je reconnais leur réaction un peu grégaire. Le drapeau, machin...Apparemment, tout ce qui a fait ce pays, tout ce qui a bâti ce pays, c'est les constantes. Tout ce qui a piégé notre société et a biaisé les rapports entre Algériens, ce sont ces mêmes constantes. Dans une république, dans un pays, à part les citoyens, rien n'est sacré, rien ne devrait l'être. Un pays où tu peux égorger et on te pardonne, mais tu ne peux pas dessiner un drapeau.* »

A l'occasion de ses démêlés avec les tribunaux, Dilem en a dû entendre de tout. Parmi les réflexions couramment avancées par ses procureurs : « *Dilem n'est tout de même pas un intouchable. Mais pour qui il se prend !* » Il est vrai que d'aucuns le créditaient d'une espèce d'impunité, un sentiment sans doute justifié par le fait que ce chouchou de la corporation avait fini par incarner le tout-permis.

Ironie du sort, le même Chawki Amari qui, quelques années plus tôt, avait fait de la prison pour un dessin, devait interviewer son successeur à la barre pour le compte d'*Algeria-Interface*. Chawki avait abordé avec Dilem les dessous de cette affaire et Ali eut ce commentaire: « *Sur les motivations de cette affaire, je me refuse à croire que je suis l'objet d'une lutte entre généraux. Pourquoi en ce moment ? Le pays est en état d'émeute, en proie à des problèmes socio-économiques et à la veille d'une gigantesque grève de l'éducation. Peut-être est-ce lié à cette situation ? Mais ce serait grave : cela voudrait dire qu'une république est menacée par un caricaturiste. En tout état de cause, je ne veux pas que cette affaire prenne des proportions exagérées autour de mon cas. S'il doit y avoir une contestation et un débat, cela doit se faire autour de la liberté d'expression. Si un combat frontal et une confrontation doivent avoir lieu entre la presse et les généraux, je crois que c'est le moment ou jamais. La presse est un relais politique et social, et la société exprime son ras-le-bol à l'égard des généraux. Nous sommes là pour traduire ce rejet. Si la presse devait être moins libre que la rue, ce serait un énorme discrédit pour nous.* » Dilem fait observer, dans la même interview, que « *le pouvoir a démontré à plusieurs reprises qu'il n'a pas de logique dans ce qu'il entreprend. Il a utilisé la presse à un moment où il avait besoin d'un minimum de légitimité dans sa guerre contre le terrorisme islamiste. Maintenant que ce dernier n'est plus aussi menaçant, la presse a naturellement retrouvé sa vocation première de contre-pouvoir. Et là, bien sûr, ça n'arrange plus le pouvoir.* » Chawki lui demande : « *Votre succès ne vous a-t-il pas couvert contre toute poursuite ?* » Dilem : « *Impunité voudrait dire que je serais éventuellement passible de sanctions, ce qui n'est pas le cas. Je ne fais que parler des problèmes des*

Algériens, et ces problèmes ont un nom : Toukik, Smain, Belkheir, Lamari, Nezzar, Messaâdia, sans oublier Bouteflika. »

A moi, il dira : *« Franchement, je n'ai pas à me l'expliquer. Je touche du bois. Je me dis pourvu que ça dure ! Tu l'as échappée belle pendant dix ans, maintenant, finie la récré. Je ne vais tout de même pas leur dire emmenez-moi en prison ! D'autant plus que ce n'est pas mon but. J'aurais préféré être un héros pour avoir sauvé une fillette qui se serait jetée dans Oued el Harrach. »* On a pu dire que le but recherché, *in fine*, c'était tout bêtement de montrer à ce rebelle dans l'âme ses limites. Mais comme le dit si bien Dilem, ce pouvoir n'a aucune logique. On peut lui supposer tout et rien en même temps. Il est opaque comme sa gestion. *« Je ne trouve aucune logique à ce pouvoir encore une fois. A la fin, tu vas te rendre compte qu'il n'y a rien à comprendre avec ces gens-là, rien ! Un pouvoir aussi imprévisible, c'est un must. Ces gens sont des génies, tellement ils sont imprévisibles. Le drame, c'est qu'ils sont tellement cons qu'ils sont imprévisibles. L'attribut premier de ce pouvoir, c'est la bêtise. La première cause de mortalité en Algérie, c'est ce pouvoir. Qu'on visite les cimetières, qu'on visite les hôpitaux, qu'on visite les lycées, qu'on visite tout ce que tu veux. Tout, en Algérie, est indicateur de la faillite de ce pouvoir. Tout. Jette un coup d'œil à cette pompe à essence et tu comprendras que tu es dans un pays pas sérieux. »*

Pour Dilem, nos décideurs n'ont que les pourfendeurs qu'ils méritent, en définitive. *« Depuis quand un caricaturiste fait-il trembler une république ya l'khawa? Je serais peut-être moins choqué par mon rôle si je servais d'outil. Il n'y a aucune stratégie dans le fait de s'en prendre à Toufik. Cela revient à faire comme eux. Je ne crois pas que ce soit trop sérieux, ce qu'ils font. On a les détracteurs qu'on mérite. Si leur détracteur est un caricaturiste, c'est que c'est leur niveau »*. Depuis sa convocation à la Présidence un jour de février 1994 pour ses dessins sur Zeroual, Dilem a vécu sur le qui-vive, dans l'attente d'un retour d'emmerdes, par un effet boomerang à la mesure de ses audaces et de son insolence : *« Même moi, ça commençait à m'emmerder d'avoir passé dix ans sans avoir eu un problème direct avec eux. Cela dit, je n'ai pas à avoir de rapport avec eux, ni direct, ni indirect. Qu'ils me touchent ou qu'ils ne me touchent pas, moi, je continuerai à faire ce que je crois être bon, ou simplement ce que je crois être mon devoir de le faire. Au moment où je fais ma propre appréciation, je m'en bas les couilles comme quelque chose de terrible de chez terrible de chez sa mère ! »*

Lui, l'éternel incompris, lui qui m'a lancé une fois : *« Tu sais, on n'a jamais dit quelque chose de juste sur moi, jamais ! »*, tient à ce que le monde entier sache qu'au moment de prendre son petit-déjeuner le matin, ou quand il va aux toilettes, ou quand il va se coucher, il ne pense pas une seule seconde à son ennemi intime, entendez Toufik. Car son objectif ultime, c'est simplement de déconner ; c'est de folâtrer et de faire sourire, au passage, quelques Algériens. Sans plus. *« Mais je m'en fous et je m'en fous de ce que pense Toufik! Comprenez enfin que mon seul but, c'est d'exister à travers ça. Qu'on parle de consensus ou de faire-valoir ou de vitrine ou de trucs qu'on brandit pour dire voilà la preuve qu'il y a une expression libre en Algérie, c'est tant mieux ! Moi je sais que ce n'est pas mon but. »* *« Moi, je ne cherche pas à faire réagir Toufik et consorts. Je cherche à faire sourire quelqu'un dans la rue, et qu'il te fait : Putain, il a raison ! Que Toufik le prenne bien, mal, ne le prenne pas du tout, je m'en fous, et je m'en fous, et je m'en fous !*

Je suis sûr d'un truc : la seule chose qui pourrait réellement me toucher dans mon for intérieur concernant cette engeance, c'est le jour où il foutront le camp. Tout ce que je pourrais éprouver alors à l'égard de ces généraux, le geste ultime dont je pourrais les honorer, c'est de déboucher une bouteille de champagne le jour où ils vont se casser. Sinon, à part le dessin que je fais, je ne veux avoir aucun rapport avec eux. Je ne veux même pas qu'ils se rendent compte de mon existence parce que ce n'est pas à eux que je m'adresse ! »

*

Dans un dossier paru dans *Paris-Match*³⁴ à la suite de l'affaire dite des « Caricatures de Mahomet » sous le titre « *Traits d'esprit en terre d'Islam* », Ali Dilem est copieusement interviewé. A un moment donné, la journaliste Mariana Crépinet l'interroge à propos de son parcours du combattant en tant que dessinateur « persécuté », avec ce constat effarant à la clé : « *En six mois, en 2003-2004, vous avez été arrêté cinq fois.* » Et Dilem de lâcher : « *A ce jour, vingt-quatre affaires sont en cours. Toutes mes peines confondues, je cumule neuf ans de prison. Pour l'instant, je n'y suis jamais allé. Disons que j'ai un excellent avocat ! Pour autant, je n'envisage pas de quitter l'Algérie, ce serait trop facile.* » Il dira aussi : « *Je bénéficie d'une certaine tolérance car je n'ai pas une seule tête de Turc : les généraux, Boutef, les islamistes. L'objectif est le même du côté des généraux aussi bien que de celui des islamistes : me réduire au silence, mais pas forcément de la même manière. Les islamistes n'attaquent pas en justice, ils tuent. Les militaires y mettent les formes.* » Au site KabyleS.com, Dilem détaille ses condamnations : « *En juin 2005, j'ai écopé d'un an de prison, puis en décembre j'ai encore été condamné à six mois de plus. Je commence vraiment à accumuler les condamnations. Au total, il doit y en avoir pour quelque chose comme neuf ans de prison. Actuellement, je passe trois jours par semaine dans les tribunaux.* »

En parlant tribunaux, et pour clore ce chapitre, j'aimerais reproduire ici une couverture que j'avais faite personnellement, pour mon ancien journal *Liberté*, du tout premier procès de Ali Dilem suite à une plainte du MDN. Dilem devait répondre d'un dessin mettant en cause d'une façon à peine allusive les généraux décideurs dans l'assassinat du président Boudiaf. Je m'en souviens comme si c'était hier : Dilem était ému aux larmes par cette première comparution.

J'avais veillé à l'époque à retranscrire presque en temps réel, les minutes de ce procès aussi absurde que loufoque. Le lecteur prendra ainsi toute la mesure de l'inculture monumentale de nos magistrats et leur manque total d'imagination, et de la perpléxité pathétique de notre système judiciaire devant les joyusetés acerbes d'un caricaturiste. Le reportage en question était paru exactement le jeudi 19 décembre 2002 sous le titre : « *La patte de Dilem et l'honneur « bafoué » des généraux* ». Je me rappelle que le quotidien *Liberté* avait consacré sa Une à cette affaire avec ce titre en grosse manchette : « *ON VEUT TUER LIBERTE* », accompagné d'un dessin de Dilem qui s'étalait sur toute la page. Le dessin représentait trois lecteurs tenant chacun un journal, et ces mentions qui se succédaient : « *Le quotidien de Bouteflika* », « *Le quotidien des généraux* », « *le*

³⁴ Paris-Match n°2961, semaine du 16 au 22 février 2006, p 29.

quotidien du peuple », cette dernière indication faisant référence à un type derrière les barreaux.

Voici donc le compte-rendu que j'avais fait de cette audience. Comme il vous sera loisible de le constater, les échanges entre le tribunal et l'artiste sont tout simplement hallucinants. Les questions et les galimatias sermonneurs des représentants de la partie civile aussi bien que du juge qui présidait la séance, sont de véritables perles en la circonstance et se passent de tout commentaire.

Procès Dilem-Presses

La Patte de Dilem et l'honneur « bafoué » des généraux

Dilem versus les généraux. Enfin ! est-on tenté de dire. Il a fallu donc un tribunal pour les unir. Et nous avons eu droit à un procès « exemplaire » : le procès de l'imagination. Il aura été fort de tous les ingrédients qui alimentent les grandes chroniques judiciaires : passion, émotion, une sacrée grande cause et beaucoup d'esprit.

9h30 : le hall du palais Abane-Ramdane grouille déjà de monde. D'emblée, les têtes de trois patrons de presse émergent du lot : Mohamed Benchicou (Le Matin), Fouad Boughanem (Le Soir d'Algérie) et Abrous Outoudert (Liberté). Et puis...un artiste en costard, une geule d'italien : Ali Dilem.

9h40. Le juge investit la salle d'audience du tribunal correctionnel. Une salle clairsemée où les confrères brilleront par leur absence, de même que le « fans club ». Ambiance plutôt « pépère ». Pourtant, deux « stars » de la presse sont à l'affiche : en sus de notre caricaturiste vedette, un chroniqueur non moins prisé : SAS. Sid-Ahmed Semiane est à Paris, lui. Benchicou devra répondre de six « tags » de Mister Semiane.

D'entrée, le juge expédie les « affaires courantes ». Notre collègue Salim Tamani accompagné de Abrous Outoudert ouvrent le bal (ou plutôt la barre). Ils sont convoqués pour un radar de Liberté sur la Cnas de Biskra. Affaire reportée au 31 mars 2003.

10h. Mohamed Benchicou, assisté de son avocat, Me Mohand Messaoud, se présente par devers le jeune président du tribunal. Une chronique de SAS sous le titre « Pourquoi l'eau n'ira pas dans vos robinets » (17.02.2002) donne lieu à un débat passionné, annonçant par là même la couleur de cette journée dédiée entièrement aux « subtilités » du monde de la presse. Le Matin s'en tire avec une amende de 50 000 DA requise par le procureur de la République à l'encontre du chroniqueur, tandis que pour la publication, il est requis la somme de 140 millions de centimes à verser au MDN à titre de dommages et intérêts. Inutile de préciser que ce n'est là que la requête du Ministère public. Le verdict de cette affaire sera rendu le 31 décembre prochain.

11h05. Ali Dilem est appelé à la barre, accompagné de « son » directeur – comme il aime à le désigner. Objet de la plainte : une caricature représentant un général en lunettes noires appuyé sur une canne qui ressemble à s'y méprendre à un certain Khaled Nezzar, et celui-ci qui lit à un haut responsable le programme

des déplacements du Président Boudiaf : « Le 16 janvier, il sera à Alger, le 2 mars à Oran, le 29 juin à Annaba et le 30 à...El Alia » assène malicieusement notre trublion, glissant cette bulle assassine dans la bouche de son Schtroumf en casquette.

Aligné à côté de M.Abrous, un homme fluet, tout ce qu'il y a de simple : c'est le représentant du MDN, directeur des affaires juridiques et du contentieux, le colonel Boussis. Il est encadré de deux avocats : le bâtonnier Me Tayeb Belloula secondé de son fils, Me Djamel Belloula.

Les minutes de ce procès sont absolument surréalistes. Nous vous laissons le soin de les apprécier. C'est la deuxième fois dans les annales qu'un caricaturiste est assigné en justice. Troublant parallèle avec les moments terribles de cet été 1996 où Chawki Amari, un autre monstre sacré du dessin de presse, répondait devant le juge d'une « errance » de son trait après un mois d'emprisonnement à Serkadji.

- *Le Juge (à l'adresse de Dilem) : - « Veuillez nous expliquer ce que signifie votre dessin ! »*
- *« Mais c'est à la partie civile de nous dire, Votre honneur, en quoi se sent-elle lésée par ce dessin ? Ce n'est pas à mon client de le faire » objecte Me Bourayou avec sa véhémence habituelle.*
- *Le juge réitère sa question : « Expliquez-nous, M.Dilem, de quelle façon le Ministère de la défense nationale est-il impliqué dans l'assassinat de Boudiaf ? »*
- *Dilem prend son dessin et l'exhibe à la face du juge : « Je n'ai rien à expliquer. Mon interprétation est là. Où est-ce que vous voyez que j'ai accusé l'armée d'avoir liquidé Boudiaf ? Ce sont des gens qui l'ont dit, son fils Nacer l'a dit. Moi, je suis un caricaturiste. Je prends des faits, des déclarations, et je les commente à ma façon. »*
- *Le juge : « Et qui est l'homme à la casquette qui est représenté ici ? »*
- *C'est Nezzar.*
- *Un militaire ?*
- *C'est Khaled Nezzar. Vous me convoquez et vous n'arrivez même pas à reconnaître qui est dessiné ? » lâche Dilem, décapant. Le juge accuse mal sa réflexion.*
- *« Ici, vous êtes dans un tribunal et vous devez vous plier aux règles de ces lieux comme n'importe quel citoyen ! Je ne suis pas censé savoir ce que vous dessinez. Moi, je pose les questions, et vous, vous répondez. Alors, pas de commentaire ! »*

Le ton monte. La tension s'aiguise. Dilem est plein de civilité mais c'est une âme de rebelle. Ses amis retiennent leur souffle. Le dessinateur revient à la charge :

- *« Toujours est-il que je m'étonne que cette honorable cour ne soit pas au fait de choses aussi triviales » fait-il. Pour calmer les esprits qui commençaient à chauffer de part et d'autre, le procureur de la République a cru utile d'intervenir avec beaucoup de diplomatie pour raisonner Dilem et lui*

expliquer que le propos était simplement de poser des questions précises en vue de situer les faits.

Le jeu de questions-réponses reprend à peine que l'avocat du MDN provoque de nouveau l'ire de Dilem : « Dans votre caricature, il est suggéré un périple pour le Président qui se termine au cimetière d'El-Alia. Quelle a été votre source en l'occurrence ? » Dilem refuse de répondre. Le juge l'accule. Dilem martèle : « Mais je n'ai pas de source, je suis un caricaturiste. Je m'inspire des faits que je lis, des déclarations des uns et des autres. Ensuite, je fais mon Mickey. Le programme n'existe pas, c'est une fiction. Je n'ai pas été avec ces gens-là voyons ! Voilà. Ma réponse est aussi ridicule que la question. » Me Bourayou fulmine : « Mais ce n'est pas possible ! Dilem est un artiste, pas un journaliste. Sa source d'information, c'est son esprit. »

L'échange entre Me Belloula fils et le caricaturiste finit par se « stabiliser » autour d'un ton plus serein. La froideur du droit contre le pétitement de l'imagination et de la fantaisie. Dilem explique, l'avocat prend acte en affinant ses questions, le formalisme procédurier le disputant âprement aux effusions passionnelles, ce qui ne manquera pas de faire sourire le représentant du Ministère public, sans doute amusé par la teneur surréaliste du débat. Cela doit changer grandement nos magistrats du prosaïque des petites affaires de « hammams ».

Le représentant du MDN est invité à répondre aux questions de Me Bourayou. Le PV des dépositions du colonel Boussis devant la police à la main, il l'interroge sur ses déclarations. Le colonel finit par reconnaître que Dilem « insinue » des choses plus qu'il ne les énonce, et que ses dessins sont une œuvre ouverte où il ne fait que suggérer une interprétation des faits. Le débat prend de la voltige. On se met à deviser sur l'esthétique et l'esprit de cet art retors qu'est la caricature, sur ses subtilités et ses arcanes. Le juge le dit d'ailleurs à un moment à Dilem : « Aya Sidi, khalina netâlmou mennek » (OK chef, laissez-nous apprendre de vous).

Autre moment fort : le représentant du MDN parle de « campagne de dénigrement de l'institution militaire ». Me Bourayou met de suite en garde contre la tentation de mettre Dilem dans le même sac que les chantres du « qui tue qui ? ». Le Colonel Boussis s'en défend : « Nous n'avons jamais dit cela. Le fait est que nous assistons à des attaques en série contre l'institution militaire et nous avons résolu de répliquer chaque fois que l'honneur d'un membre de cette institution est bafoué, que cela vienne de M.Dilem ou de quelqu'un d'autre. »

- Me Bourayou : « Qu'est-ce qu'une caricature ? »*
- Le colonel Boussis : « Je ne suis pas un spécialiste en la matière. »*
- « Vous nous attaquez sans même savoir ce qu'est une caricature ! Comment avez-vous fait pour identifier les éléments constitutifs du délit alors ? »*

Le juge coupe court à la polémique. On se lance ensuite dans une interminable exégèse de la satire caricaturale où Dilem est prié de donner sa propre conception de son art. Dans la foulée, Abrous Outoudert est invité à s'expliquer sur le dessin en question. Il dira : « Boudiaf a été tué par un militaire. Les gens ont parlé. Il y a eu des livres, des commissions, des enquêtes, et le MDN n'a jamais fait de communiqué pour nier que Boumaârafi était un militaire. Certes, c'est un acte

républicain de déposer plainte. Mais c'est aussi un acte républicain d'honorer chaque 16 janvier et chaque 29 juin la mémoire du défunt président Boudiaf, d'autant plus que Dilem est né un 29 juin. Et si Dieu nous prête vie, nous allons encore le faire l'année prochaine. »

Dans leur plaidoirie, les avocats de la partie civile ont cru bon, comme à chaque fois que le travail des journalistes est mis en cause, de leur rappeler le bréviaire du professionnalisme. Retenons à l'occasion cette « perle » de la diatribe de Me Djamel Belloula : « Boumaârafi a été jugé et reconnu coupable. Pourquoi le caricaturiste n'a-t-il pas fait de dessin ayant les traits de Boumaârafi ? »

Dans sa plaidoirie, Me Bourayou lui rétorquera : « Puisque vous avez décrété que la vérité divine s'est prononcée sur la mort de Boudiaf et que c'est Boumaârafi seul qui est coupable dans cette affaire, pourquoi vous vous en prenez à Dilem ? » Et de conclure : « Par définition, la caricature fait dans l'excès et le grotesque. Il ne nous reste plus que le rire pour affronter notre quotidien amer. N'oublions jamais que sans les dessins de Ali Dilem, on n'aurait pas pris conscience d'une certaine manière de l'horreur de la barbarie terroriste. » Invité à prononcer un dernier mot, Dilem, ému, dira simplement : « Aujourd'hui, ce n'est pas mon dessin qu'on juge, c'est ce moyen d'expression qu'est la caricature ! » Le Ministère public requiert 40 000 DA contre le dessinateur et 140 millions de centimes contre le journal. Le délibéré est pour le 31 décembre 2002. A signaler que Dilem devait répondre d'un deuxième dessin. L'affaire a été reportée au 15 mars 2003.

A l'issue de ce procès qui aura duré une heure et demie, les débats se sont poursuivis dans le hall. Le directeur des affaires juridiques du MDN, le colonel Boussis, nous déclarera : « Nous ne demandons que l'application des lois de la République, y compris sur les généraux. » Ali Dilem, quant à lui, commentera : « C'est minable ! C'est minable ! A ce train, j'appelle instamment M.Hattab à m'ester en justice. Il a les mêmes droits que moi. Il me chagrine de voir un président de la République à qui on a logé une balle dans la tête et ne pas pouvoir faire de dessins. Si les généraux persistent à s'estimer intouchables, s'il y a une sacralité de général, je suis désolé, je ne partage pas cela. »

Mustapha Benfodil

Il a dit d'eux...

- Toufik ?
- Toufik c'est l'incarnation du mal. Toufik est derrière toutes les merdes, du fait même qu'on pense, à tort ou à raison, qu'il est à l'origine de tous les maux du pays. Toute l'Algérie attend que Toufik foute le camp. Toute l'Algérie. Trente millions d'Algériens. Je suis sûr que si un génie sortait maintenant et leur disait : qu'est-ce que vous demandez ? Avant même le F4, ils demanderont le départ de Toufik. Encore une fois, je parle de Toufik en tant que générique. C'est moins la personne que ce qu'elle représente. Je dis cela tout en pensant que le fait de se focaliser sur des gens comme ça pourrait être contre-productif en ce sens que, à trop vouloir en faire, on en fait trop.
- Lamari ?³⁵
- Pareil. Toufik, c'est un peu le Goebbels. Le chef de la propagande. Lamari, c'est son éternel complice. Dans le haut de la hiérarchie, chacun est le dauphin de l'autre. Encore faut-il que leur organisation soit faite de sorte qu'il y ait un chef et un disciple ou un capo et un lieutenant. C'est presque un syndicat des généraux.
- Donc pareil pour Smaïn ?
- Je ne pense pas qu'ils se soient partagés les rôles. Ils constituent une organisation tribale.
- Et Nezzar ? Il fait partie du club ?
- Il ne l'a jamais quitté. Je ne pense pas. Son rôle, je le trouve un peu vulgaire parce que s'approprier tout ce qu'il s'approprie aujourd'hui, franchement, c'est ridicule. A un moment, ils l'ont persuadé que c'est le type qui a fait du bien à l'Algérie.
- Il revendique la paternité du sauvetage démocratique...
- C'est celui pour lequel j'ai le moins de considération pour son rôle en 88. Pour moi, c'est quelqu'un qui ne devrait pas mériter toute l'attention qu'on lui accorde, même pour ceux qui le critiquent. C'est un militaire. C'est l'homme de 88. Si ça ne tenait qu'à moi, je l'aurais jugé. D'autant plus que c'est quelqu'un qui assume pleinement ce qu'il a fait en 88. Chapeau ! Genre... *je-t'ai-niqué-et-c'est-moi-que-je-l'ai-fait*. Et en 92, il ne nous a pas rendu service encore une fois. Ce n'est pas le coup d'Etat qui était légitime, c'est tout ce qui était avant qui était illégitime. Il nous met dans une situation telle que quand ça merde, il fait en sorte d'arrêter les frais et on va lui dire merci ? C'est comme si je te tapais dessus et que tu vas te mettre à chialer, et quand j'arrête de te taper dessus, tu vas me dire merci et te montrer reconnaissant. C'est terrible ! C'est quelqu'un qui a mis les démocrates dans une merde historique. Les démocrates ont été contraints de valider l'une des transgressions majeures d'une démocratie en se positionnant contre le choix

³⁵ Il était encore l'imposant Général de Corps d'Armée et chef d'Etat-major de l'ANP au moment de cet entretien. Mohamed Lamari a démissionné peu de temps après que le président Bouteflika eut raflé son second mandat dans les conditions que l'on sait. Il n'était un secret pour personne qu'une mésentente sourde opposait les deux hommes, et que le général Lamari soutenait Benflis lors de la présidentielle de 2004.

du peuple. C'est affreux ! Déjà, c'est affreux de le faire, et c'est encore plus affreux de le reconnaître. Nezzar n'a pas sauvé l'Algérie, Nezzar n'a pas sauvé la démocratie, Nezzar a sauvé sa peau en 92. Tu crois qu'un Ali Benhadj se serait encombré d'un Nezzar ? T'es malade ? Ç'aurait été l'échafaud pour lui. Moi, si j'étais convaincu qu'il n'y avait que des Nezzar qui allaient être exécutés sur la place publique, j'aurais été avec Ali Benhadj. Le drame avec ce genre de tarés, c'est que *idour âlikoum gaâ*, il se retournera contre tout le monde.

- Larbi Belkheir ?
- Il ne m'inspire rien dans le sens où... On ne peut pas ne pas être méchant avec quelqu'un comme Belkheir, ne serait-ce que par rapport à l'imagerie populaire qu'il incarne, c'est à dire la figure du pourri, du ripou, de l'affairiste. C'est celui qui incarne le plus la bassesse de ce pouvoir dans le sens népotisme, clientélisme, affairisme,
- Un mot sur Boudiaf ?
- Je suis tombé dessus vingt-quatre heures avant sa mort. Je l'avais croqué juste avant... Je peux dire que c'est plus notre sentiment de culpabilité au lendemain de son assassinat qui lui vaut notre affection à titre posthume. Quand on regarde un petit peu ce qu'il a fait, on voit qu'il était dans la posture du père de famille qui est venu pour mettre un peu d'ordre dans la maison. Et je pense qu'il l'a fait honnêtement. D'ailleurs, le plus grand crédit qu'on puisse lui accorder, la plus grande preuve de son intégrité, c'est hélas ! sa liquidation.
- Inutile de gloser sur la thèse de l'acte isolé...
- On ne demande qu'à être convaincus. Je ne suis pas atteint de *complotite*.
- Chadli ?
- Je suis sûr qu'il est d'une bêtise innée. Maintenant, dire qu'il a ça dans ses gènes, ce serait méchant pour ses parents. Il porte en tout cas sa bêtise en lui. C'est quelqu'un pour qui on ne peut pas avoir de respect parce que il n'y a rien que dégage ce type. Il est tellement insipide, il est tellement pleutre, vil. C'est un petit. C'est quelqu'un qui a géré un pays alors qu'il aurait été incapable de gérer une *b'hira*³⁶. C'est quelqu'un qui n'est pas foutu de gérer un jardin potager.
- Zeroual ?
- Il est de loin, de loin, de loin, le plus correct. J'ai beaucoup de respect pour ce qu'il est humainement. Manque de pot, il est tombé avec ces rapaces. Je pense que c'est le seul qui a eu une réelle volonté de sortir l'Algérie de la crise. C'est quand même le seul Algérien, à ma connaissance, le seul responsable qui a démissionné plusieurs fois. Il a démissionné en tant que général, alors qu'un général c'est un dieu. Il a démissionné de son poste d'ambassadeur alors qu'il aurait pu être planqué, pépère, quelque part... Et il a démissionné en tant que Président de la République. Il n'empêche que lui aussi est l'un des instruments de ce pouvoir dans la mesure où il a fait le sale boulot pour eux. Mais je le crédite d'une certaine sincérité.
- Mohamed Betchine ?

³⁶ Jardin potager.

- Il y a un mot qui n'a pas son égal dans la langue de Shakespeare, c'est « *âdayssi* ». C'est vraiment le type vulgaire, gras. Betchine, c'est l'exercice vulgaire du pouvoir. Il a pratiqué le pouvoir d'une manière animale. Pour moi, c'est dommage pour l'Algérie d'avoir eu des dirigeants comme ça. On ne mérite pas ça. On peut mériter mieux, pire, mais pas Betchine.
- Fella Ababsa ?
- Je persiste à dire qu'elle était la maîtresse de Bétchine. Je considère qu'il est parfaitement normal dans les us d'un pouvoir de corrompus et de goujats d'avoir des maîtresses. Pour moi, Fella était la maîtresse la plus populaire du pays et je voulais sortir un peu de cette hypocrisie. Si l'Algérie réussit quoi que ce soit quand une nana se refuse à un général, je pense qu'on est en droit de le dire. D'autant plus que je pense avoir été un peu délicat quand je traitais de la liaison de Bétchine et Fella Ababsa qui n'était un secret pour personne. Mais quand je l'ai rencontrée – parce que je l'ai rencontrée par la suite – j'ai trouvé une femme proprement admirable, courageuse comme pas deux, une femme comme je les aime, c'est à dire quelqu'un qui a du chien. Et on en a rigolé. On a discuté à bâtons rompus et elle a été géniale. C'est vraiment une Algérienne comme je les aime !
- Tes caricatures sur Fella ou Khalida ou d'autres femme publiques ne t'ont pas valu l'étiquette de caricaturiste misogyne ?
- Je ne sais pas s'il y a quelqu'un qui a défendu les femmes comme je les ai défendues pendant des années. Franchement, par rapport à ça, je n'ai rien à prouver. Les trois quarts des messages que je reçois viennent de femmes. Misogyne, moi ? On peut dire à la limite indélicat... Cela dit, pour moi, la condition de la femme est un sujet comme un autre.
- Mais Khalida, tu l'as attaquée sur ce qui touche le plus la dignité d'une femme, c'est à dire son honneur...
- Moi, je ne trouve pas. Le parallèle est assez facile. Je parlais plus d'une nana qui avait perdu sa crédibilité. J'ai croqué une fois Louisa Hanoune dans une bulle qui disait : « *Oui, mais nous, on ne fait pas de mal à une moche* » et je l'adore Louisa Hanoune. *Bent houmti !* (c'est une fille de mon quartier). Elle n'a rien trouvé à redire. Dans le cas de Khalida, je l'ai jugée sur ses positions. Autant j'étais fier d'être représenté...de me retrouver dans une personne comme ça, dans ses déclarations, dans sa manière de penser et de vivre, parce que je l'ai un peu côtoyée, autant j'étais profondément déçu par la suite ; encore que la déception est un euphémisme quand on parle d'une telle chute dans notre appréciation. C'est terrible de tomber ainsi, du jour au lendemain, dans l'estime des gens. Maintenant, qu'elle ait fait ce qu'elle a fait, je m'en fous ! Qu'elle ait opté pour ce pour quoi elle a opté, je m'en fous ! Alors, qu'on ne me traite pas de misogyne quand je parle de Khalida Messaoudi³⁷. Pourquoi ? Parce qu'elle incarne la femme algérienne ? Je veux bien, cela dit. Je voudrais bien que la femme algérienne ressemble à une femme comme Khalida. Khalida, je ne lui ai pas reproché la perte de sa virginité mais la perte de sa crédibilité. Point final.

³⁷ Aujourd'hui, Madame la Ministre de la Culture est plutôt désignée par son nom de jeune fille, Khalida Toumi.

- Ali Benflis³⁸ ?
- Je ne sais pas mais il fait *oulid familia*. Regarde, quelqu'un que je ne fais pas accompagner de mouches ou de la petite gamelle avec l'estampille « peuple », avec le portrait de Atika en haut, cela signifie que je n'ai rien contre lui. La fonction de ces petits détails-là est de souligner qu'il y a un parti pris, un à-priori négatif par rapport à la personne. Sinon, je ne trouve rien à dire sur lui.
- Ahmed Ouyahia ?
- C'est quelqu'un *elli ma ândou la din, la mella*. Il n'a ni foi, ni loi. Ce n'est pas méchant ce que je dis. C'est un politique dans le sens inhumain du terme. C'est quelqu'un qui n'a pas d'adjectif. C'est une machine politique. Il fait peut-être bien son boulot mais, ma foi, un boulot bien exécuté qui ne s'accompagne pas d'un peu de chaleur humaine...ça peut être bien fait mais c'est dommage. En plus du fait qu'il soit RND, donc, *mayhafnèche* hein (qu'il ne nous bluffe pas). On n'est pas dupes. Ce qui est dramatique avec lui, c'est qu'il fait de la politique de marionnette. Chez un politique, quand tu t'adonnes à ce genre d'exercice, fais au moins en sorte de cacher les fils.
- Certains disent qu'à un moment, tu étais plus dur avec ceux qu'on appelait les « réconciliateurs », les Aït-Ahmed, Ali Yahia Abdennour, les trotskistes, etc...
- La déception est d'autant plus grande qu'on se sent plus ou moins proche de ces personnes. S'aventurer aujourd'hui à discuter du patriotisme d'Aït-Ahmed, voilà une chose que je ne ferai jamais ! Bien que je pense que c'est un type qui a tout raté. C'est le loser type. Mais c'est quelqu'un quand même qui a porté l'Algérie pendant longtemps, et qui a participé à l'édifice contestataire, en termes politiques, de ce pays. Ça, c'est un truc sur lequel je ne reviendrai jamais. Ça ne m'empêche pas de dire que c'est quelqu'un qui a fait rater aux démocrates algériens plusieurs fois le coche.
- Et c'est d'autant plus objectif de ta part que tu es un Marabout ; on sait que le FFS a cette étiquette d'être le parti des Marabouts.
- En effet ! D'ailleurs, pour mon père, Aït-Ahmed était un saint. J'ai grandi dans une sorte de glorification messianique de ce type.
- Tu n'a jamais été proche du RCD ?
- Qui parmi les démocrates, aujourd'hui, serait contre ce que prône un parti comme le RCD ? La démocratie dans son fondement le plus universel, la laïcité, le droit à la différence, à la diversité, une éducation moderne, qui pourrait être contre ça ? Cela dit, je compte des amis dans ce parti comme j'en ai au FFS ou au MDS.
- Et ça ne t'a pas empêché de critiquer sévèrement les démocrates...
- A eux d'être assez intelligents pour accepter mes critiques. Force est de reconnaître qu'ils se sont prêtés au jeu sans rechigner. Ils n'ont jamais eu à discuter mes dessins. Je n'ai jamais eu de problèmes, ni avec mes amis du PT, ni ceux du MDS, ni ceux du RCD. Une seule fois, le FFS a failli m'attaquer en justice.
- As-tu jamais eu à présenter des excuses pour un dessin ?

³⁸ Il était chef de gouvernement à l'époque.

- Non, jamais ! Je ne discute pas mes dessins.
- A part le R.A.I.S.³⁹, tu as déjà milité dans une association ou bien une structure partisane ?
- Même au R.A.I.S. je n'avais pas de carte.
- Tu as toujours gardé une distance respectable vis-à-vis de la politique, en somme...
- Je voulais juste être un minimum crédible, sans me forcer aussi. Je me sens un peu proche de tous ces gens-là. Je ne me sens pas porteur que d'une seule idée.
- Pour toi, la politique n'est qu'un matériau artistique, un prétexte à tes dessins, c'est ça ?
- Je ne suis pas un politique, comme je ne suis pas un footballeur. Il ne faut pas s'exercer là où ce n'est pas notre domaine. De même qu'on ne peut pas exceller en religion. Je suis un agnostique, je ne pense pas que la religion soit de quelque utilité sociale. Elle est d'utilité spirituelle, individuelle, mais pas publique.
- Outre le pouvoir politique, tu t'es également attaqué à une autre forme de pouvoir, en l'occurrence, le pouvoir de l'argent. Je pense au groupe Khalifa. Un mot sur Moumen Khalifa ?
- Je ne me suis pas attaqué à Khalifa. A partir du moment où j'ai dit des vérités, ce n'est plus des attaques. Corrompu dans le dictionnaire, il n'est pas marqué insulte à côté. Dites que ce n'est pas vrai, mais ne dites pas que c'est insultant. Ce jeune chef d'entreprise est censé, ne serait-ce que de par son âge, avoir, peut-être pas la même approche, mais, disons...la même conception de la société que nous. Il devait au moins s'opposer à toutes les pratiques qu'il y avait avant. Il est très important que le seul exemple de réussite juvénile, quelqu'un de notre génération, ne s'abaisse pas à reproduire les pratiques qui ont perdu l'Algérie, et qui ont causé le drame de ce pays⁴⁰.
- Tu penses qu'il a réellement soudoyé des journalistes ?
- C'est clair ! On ne peut pas être contre le fait qu'il organise des voyages, c'est tout à fait normal. Si cela fait partie de sa politique de communication comme toute entreprise qui a un minimum de sérieux, quoi de plus naturel ? Quoi qu'il n'est pas en situation de concurrence...Il est même, pratiquement, dans une situation de monopole. S'il a de l'ambition, c'est normal qu'il ait cette politique-là de promotion de l'image de son ou de ses entreprises. Mais de là à donner des enveloppes, ça peut être aussi des cadeaux, et attendre quelque chose en retour, c'est ça qui est dramatique. J'en veux pour preuve que dès que tu l'attaques, il te dit pourquoi ? Dans ce cas-là, dis aussi pourquoi je dis du bien de toi ! Ne t'attends pas à ce que je dise du bien de toi parce que tu me glisses une enveloppe. S'il y a la moindre petite suspicion, il faut aller vers la radicalité, c'est à dire refuser tout cadeau.

³⁹ Rassemblement des artistes, intellectuels et scientifiques. Créé au lendemain des événements d'Octobre, ce rassemblement comptait dans ses rangs plusieurs personnalités culturelles : les Tahar Djaout, Saïd Mekbel, Mahfoud Boucebci, Jean-Pierre Lledo, Denis Martinez, et plein d'autres. Il disparaîtra de facto suite à la vague d'assassinats qui avait ciblé ses principaux animateurs.

⁴⁰ Je dois signaler que ces propos sur Khalifa avaient été recueillis à un moment où notre escroc national était au faite de sa puissance et n'était guère encore inquiet pour ses magouilles.

- Un petit mot sur Boutef ?
- Boutef, c'est l'exercice pervers du pouvoir. C'est quelqu'un qui a un compte à régler. Je t'assure que c'est très freudien, ce qui se passe avec Boutef. C'est quelqu'un qui traite l'Algérie comme une pute ! Un jour, il lui fout une gifle, le lendemain, il se pointe avec des fleurs. Concrètement, il n'en a rien à foutre de l'Algérie, je te le jure ! Je te jure qu'il peut y avoir 15 millions de morts, ça ne le ferait pas bouger d'un poil !

Ali sur le divan

« Je ne me sens pas comblé. Du tout ! Quand on est comblé, on arrête de produire, on arrête d'être créatif, on arrête tout. Je pense qu'il faut toujours douter. Il faut toujours se dire qu'on n'est rien. Qu'on n'a rien fait. Que tout est à faire. Quitte à se mentir. Il faut se dire tout est à bâtir. Plus rien n'est acquis d'avance. Tout est à conquérir parce que rien n'est acquis d'avance. »

Déclaration de patrimoine

- Tu peux faire ta déclaration de patrimoine ? Pas cent pour cent transparence...
- Non, cent pour cent transparence ! Mais je suis pour ça justement. Moi, misérable dessinateur, je demande à un général qu'est-ce qu'il a dans ses coffres, et moi je ne le ferais pas ?
- Tu as un logement à Alger ?
- A moi ?
- Oui, acheté avec tes thunes.
- Pas du tout. Ça fait des années qu'on court pour un truc pour mon frère mais rien. Ma famille ne dispose que d'un deux-pièces à El Harrach⁴¹.
- Tu ne t'es pas offert une petite bicoque ?
- Je n'ai jamais gardé assez d'argent pour pouvoir m'offrir quoi que ce soit. Jamais, jamais, jamais ! Ça s'en va tout de suite, je ne comprends pas comment. Je crois que d'une manière assez vicieuse, c'est, justement, pour ne pas avoir à me justifier par rapport à des trucs d'ordre matériel.
- Tu ne serais pas un peu dépensier ?
- Ça dépend, mais pas d'une manière déraisonnable. Je n'ai rien d'un *tchitchi*, mon père ne m'a rien laissé, moi.
- Les gens s'imaginent que tu as un salaire faramineux, donc, que tu as fait des sous...
- Salaire faramineux ? Je t'en prie ! J'en parlais avec [...] avant-hier, il m'a offert beaucoup plus. Mais je ne fais pas dans le mercenariat. J'ai une autre conception de l'argent.
- Il y a eu des moments où tu as eu un appart' mis à ta disposition par ton journal, que ce soit *Le Matin* ou *Liberté* ?
- Bien sûr, oui.
- Cette planque, c'est loué par *Liberté* ? C'est *out of the record*.
- Non, je peux le dire *in the record*. Oui, c'est loué par *Liberté*. C'est un truc qui coûte deux milliards.
- Ça fait quoi, El Harrach, Paris, Hydra ?
- Ça ne me fait rien du tout. Ce que tu vois là, j'en occupe le cinquième. Je ne sais pas si tu l'as remarqué. Je bosse ici, je dors là-bas, je fais à manger dans la cuisine. Point. Je ne vais de l'autre côté que pour pisser un coup et je reviens. C'est pour toi, ça, ou bien pour le bouquin ?
- C'est pour la transparence.
- Je ne vois pas en quoi le fait de se justifier par rapport à ce genre de choses pourrait nourrir l'image...je ne sais pas...du type vrai. Ça n'a vraiment rien à voir.

⁴¹ Un fait que je confirme. Il faut signaler, toutefois, que la famille de Dilem a emménagé, depuis, dans un autre quartier d'Alger.

- On a toujours de la pudeur à parler argent...
- C'est pas de la pudeur, c'est une hypocrisie immense. Monumentale. C'est plus dû à des conneries telles que *el aîn*, le mauvais œil et autres fadaïses. Ce n'est pas parce que le type a un rapport pudique à l'argent, c'est parce qu'il ne veut pas choper le mauvais œil. Voilà la vérité ! Trouve-moi un seul Algérien qui ne croit pas au mauvais œil !
- En vérité, je faisais allusion aux personnages publics, et je considère que tu en es un.
- Depuis quand on s'intéresse au patrimoine d'un caricaturiste *ya l khawa* ? Depuis quand, du reste, un caricaturiste a-t-il un patrimoine ?
- Je ne parle pas du caricaturiste *stricto sensu*. Que tu le veuilles ou non, tu es un artiste populaire. Je gage même que tu es plus populaire que toute la classe politique algérienne réunie.
- Qu'est-ce que tu veux savoir ? Pour mon premier album⁴², j'ai eu une avance de 50 000 DA. Pour mon deuxième album⁴³, j'ai touché 67 000 DA.
- Mais pourquoi tu ne veux pas gagner plus de fric sachant que tu le peux ?
- Déjà, cet argent ne me sert pas.
- Tu le verses entièrement à ta mère, je sais.
- Tu sais combien gagne l'arrière latéral de l'équipe de foot de Médéa ? Beaucoup plus. Et il a 100 millions à la signature, et un appart' et un magasin.
- Mais lui, sa carrière est limitée dans le temps. S'il chope une blessure, il est « footu ».
- C'est vrai, parce qu'un caricaturiste c'est une carrière. Qu'est-ce que c'est gratifiant ! A un moment, il faut arrêter, je crois...
- C'est vrai que la profession de journaliste, globalement, est ingrate.
- Non, pas par rapport à ça. Je pars du fait que...je suis convaincu que l'argent pourrit. Ça, c'est un fait indéniable pour moi. L'argent corrompt. Le mieux, c'est d'avoir un rapport *méphistophélesque* à l'argent.
- As-tu jamais songé à monter une affaire ?
- Ici ? non.
- En France, tu m'as dit que tu as un bar-restaurant.⁴⁴
- Je ne l'ai plus. Je ne faisais pas de bénéf'. Les gens à qui je l'ai cédé, je leur ai simplement dit d'en faire bon usage. Mais je ne gagnais rien dans cette affaire. Et en général, je ne peux pas gagner de sous.
- Et tu n'as aucun bien en France, un appart', un petit studio ?
- J'allais souscrire pour l'achat d'un appartement mais j'attends d'avoir un peu de sous.
- C'est une manière d'avoir un pied-à-terre à Paris ?
- Non, c'est une manière de dépenser son argent.
- Sinon, tu n'as pas de carte de résidence en France ?
- J'ai une APS, une Autorisation provisoire de séjour. D'ailleurs, elle vient d'expirer. Je vais monter avec un visa. Je vais circuler avec des visas dorénavant.

⁴² « *Taiwan, tou, tri, viva l'Algiri !* », 1997.

⁴³ « *Boutef Président* », 2000.

⁴⁴ Il ne l'a plus au jour d'aujourd'hui. Il s'agit du resto « *Abadidon* », dans le quartier de La Bastille.

- A t'entendre, on ne peut pas dire que tu es un privilégié. Dans la corporation, c'est pourtant la réputation que tu as : celle d'un garçon chouchouté.
- Je connais deux chroniqueurs. Les deux touchent plus que moi. Ça te va ?
- Tu ne songes pas à te faire...comme on dit...une situation ?
- On ne peut pas se faire une situation avec le projet que j'ai envie de faire. C'est pas un magasin de chaussures que je vais ouvrir. C'est un journal. Et un journal sans publicité. Mais ça sera un journal où il n'y aura que la vérité. Je ne sais pas pourquoi le gars de Relizane ou bien de Birtouta ou de Frenda ne serait-il pas en droit de savoir toutes les vérités qu'on se dit dans les salons, et qu'on promet de garder pour nous. Il a parfaitement le droit de les connaître. Je ne sais pas pourquoi son lot est seulement d'être égorgé !
- Tu n'as pas peur de te casser la gueule ?
- Commercialement ? Putain, il n'y a qu'en Algérie qu'on voit dans la vérité une radicalisation.
- Il y a la raison économique et il y a la raison d'Etat. Tu vas te farcir les deux.
- Raison d'Etat de mes couilles ! Il n'y a pas de raison d'Etat qui tienne quand on se fait égorgé. Il n'y a rien qui justifie un massacre. Quand tu n'as pas de prétentions mercantiles, quand tu n'as pas pour ambition de t'enrichir, quand tu essayes de faire un journal honnête et équilibré, c'est à dire payer les gens avec qui tu bosses et ton imprimerie, le reste, tu t'en fous putain !
- Et que fais-tu des leviers d'étouffement dont s'est toujours servis le pouvoir ? La publicité, le papier, voire même l'inspection du travail...
- Pour la pub, le problème est réglé. Pour le reste, il y a maintenant des imprimeries privées, donc, tu peux tirer chez eux. L'une des incohérences, d'ailleurs, de la presse en Algérie, c'est d'imprimer chez ce même pouvoir qui te réprime. Je trouve un peu illogique qu'on crie à ce point son indépendance. Quoique d'un autre côté, je ne vois pas de problème à ça. Après tout, c'est normal, ce sont des imprimeries de l'Etat. Tout ce qui appartient à l'Etat appartient aux Algériens, en définitive. Toufik n'a rien, ça c'est clair !
- Tu penses que le rapport presse-pouvoir est un rapport de putes à maquereau ?
- Non, non, je n'irai pas jusque-là. Je me rends compte que je viens d'atténuer ce que j'ai dit en rappelant que l'imprimerie appartient à l'Etat. Je suis désolé, c'est avec mon argent qu'ils l'ont montée. Donc j'y ai un peu droit. D'un autre côté, il ne faut pas non plus faire de la surenchère.
- Tu t'attribueras quel poste dans ton journal ?
- Dessinateur.
- La gérance, c'est pas ton truc j'imagine.
- Non, c'est pas pour moi. Il y en a qui le font beaucoup mieux que moi, donc, je préfère ne pas m'occuper de ça.
- J'ai comme l'impression que tu as un côté dilettante, nonchalant, bohémien, et un côté sérieux, bosseur, discipliné, je me trompe ?
- Je ne sais pas pourquoi vous jetez des définitions comme ça. Où est-ce qu'il est écrit qu'un artiste se doit d'être forcément je-m'en-foutiste, *lazem ikoun dareb edenya b'coup de pied* ? Il faut éviter les stéréotypes. C'est de la connerie ! Il n'y a pas deux artistes comme Picasso, et Picasso, excuse-moi,

si on prend tout ce qu'il a fait et qu'on établit un rapport avec le nombre de jours qu'il a vécus, tu verras qu'il devait exécuter dix dessins par jour, de zéro à soixante-et-quelques je crois. Peut-être que le travail est une forme de *tmenyik* hein ?

Tentative de cinéma

- Il y a quelque chose qui m'a intrigué, c'est le fait que tu aies été tenté de faire du cinéma. Tu t'es protégé des gens, du public, pendant de longues années, au point que tu es devenu un mystère, voire un mythe ; les gens se posaient des questions... « Qui est Dilem ? », « Comment il est », etc, et, tout d'un coup, tu leur explotes à la figure par grand écran interposé, ou du moins, cela a failli se produire...
- Je pense qu'il n'est pas important, dans l'exercice de la caricature, de connaître ma gueule. On ne serait pas plus avancé qu'après, sauf à la commenter pour dire *dayer ki zebbi* ou bien il est jeune...
- Je veux surtout parler du cinéma comme véhicule d'expression. Peut-être que je me goure, mais il me semble que cela revient d'une certaine manière à passer d'une expression à forte connotation politique à une autre qui l'est moins.
- Tu sais, on n'est pas loin de la politique non plus dans ce film.
- Le script est signé Yasmina Khadra⁴⁵, c'est ça ?
- Oui.
- On peut savoir quel rôle tu vas camper ?
- Que j'« allais » camper. Etudiant.
- Donc, c'est officiel, tu t'es désisté ?
- Oui, j'ai laissé tomber. Il faut voir le courrier que j'ai reçu. C'est que l'actrice avec laquelle j'allais jouer a accordé des interviews, et les gens ont su que j'allais jouer aux côtés d'une Française. Ils n'ont pas aimé et ils ont tenu à me le faire savoir. Ils m'ont traité de « vendu ».
- Je suppose que pour les détails du film, c'est secret professionnel ?
- Il vaut mieux le découvrir. Je peux te le raconter mais...
- C'est quoi le titre ?
- « *Dix millions de centimes* ». ⁴⁶
- Et donc c'est tombé à l'eau, on ne te verra pas à l'écran.
- C'est pour une question de principe. Une autre fois peut-être.
- Tu as déjà voulu être acteur ?
- En fait, cette expérience, j'étais tenté plusieurs fois de la faire auparavant. Je ne me recycle pas. C'est un kiffe. Je ne sais pas qu'est-ce que ça aurait donné, j'avais la trouille depuis le début d'ailleurs. J'avais peur de ne pas

⁴⁵ Le grand romancier participera plus exactement à l'écriture du scénario. Celui-ci a été confié à Abdelkrim Bahloul.

⁴⁶ Le film, réalisé par Bachir Derrais, est finalement sorti en 2007 après de fastidieuses péripéties. Sans Dilem bien sûr...

être à la hauteur, j'avais peur que ma timidité et mes complexes m'handicapent.

- Tu n'as pas d'acteur-modèle dans ta tête? Un De Niro par exemple...
- Non, non, pas vraiment.
- Un Omar Gatlatou?
- Oui, par exemple ! Je pense qu'il est grand temps maintenant que l'Algérie ait un autre Omar Gatlatou, je parle du film, pas du personnage.
- Un retour au néoréalisme à l'italienne, une bonne comédie algérienne à la Merzak Allouache...
- Exactement ! Un cinéma plus social, plus réaliste. Je trouve que la société d'aujourd'hui est tellement différente de celle dans laquelle a évolué Omar Gatlatou qu'il ne serait pas inintéressant d'envisager une expérience du même genre.
- Tu as des appréhensions par rapport à tes aptitudes artistiques ?
- Ah oui, beaucoup.
- Pourtant, tu as fait le casting et tout le bataclan. J'en déduis que ça s'est très bien passé, non ?
- Oui, mais, je ne sais pas, il faut dire quelque part que j'exagère un petit peu. J'en fais un peu trop parce que je sais qu'il n'y a que le doute qui me fait avancer. Je doute beaucoup, mais le doute me stimule.
- C'est à dire qu'au point-limite où ça te tétanise, toi, tu dépasses.
- Tout à fait !
- Si, rétrospectivement, tu devais changer un truc dans ta vie, qu'est-ce que tu aurais changé ?
- Tout.
- A ce point, tu n'es pas satisfait de ton parcours ?
- On n'est pas satisfait à partir du moment où on essaye de corriger des trucs dans ce qu'on a. Mais quand tu changes tout, à partir du moment où tu ne sais pas ce que tu rates, tu ne rates rien, si tu vois ce que je veux dire.
- Mais Ali, tu as un parcours magnifique !
- Tu penses ?
- Un tas de jeunes algériens t'envient en tout cas.
- Je peux échanger avec eux quand ils veulent. Je te jure que je n'hésiterais pas une seconde.
- Tu te sens mal dans ta peau ?
- Pas de ce côté-là. J'aurais aimé avoir une autre jeunesse, si tant est que j'en ai jamais eu une.
- Qu'est-ce qui te déplaît concrètement ?
- L'approche ne peut pas se faire en termes de *plaire/pas plaire*. Je ne sais pas, je me dis que j'aurais peut-être mérité de vivre autrement, autre chose.
- Tu trouves que tu t'es trop engagé prématurément ? Tu t'es peut-être empêtré dans de grandes questions à un âge où tu étais censé t'amuser, non ?
- Je ne peux pas parler d'engagement. Pour moi, je ne fais rien d'extraordinaire. Rien qui fasse que je sois singulier en quoi que ce soit. C'est à la portée de n'importe qui. Le seul avantage que j'ai, c'est une petite lucarne à travers laquelle je m'exprime.
- De quelle postérité rêverais-tu ?

- Celle qui voudrait que dans quelques années, on se rappelle de moi.
- Tu ne rêves pas de voir tes dessins sur tous les murs, dans toutes les chaumières ?
- Ça, c'est de la merde ! C'est de la coquetterie. C'est de la petite flatterie à la noix de coco. Quand j'étais gosse, je ne sais pas si c'est la propagande officielle qui a porté mais...je voyais l'épopée des héros de la Révolution et ça me fascinait. Je suis quelqu'un qui bandait pour Ali La Pointe. Quand j'ai vu le film de Portecorvo⁴⁷, j'aurais donné n'importe quoi pour être dans la peau d'un Ali La Pointe. Je pense que quelque part, je suis en train de me prouver que j'aurais pu être cette personne-là en faisant ce que je fais maintenant, c'est à dire en faisant dans une période de non-évidence, des trucs pas évidents.
- Et tu as réussi à évacuer le côté démagogique que véhiculaient certains de ces récits épiques sur les héros de la Révolution ?
- Non, non, je ne pouvais pas. En l'absence de tout récit contradictoire, je ne pouvais pas. Quand tu n'as qu'une seule version de l'histoire, il ne peut y avoir que celle-là.
- Notre génération a pourtant regardé ces récits avec un certain scepticisme...
- Par la suite, oui. Mais est-ce que ces doutes-là tu les avais à 15-16 ans ? « Elle a saisi la grenade et le fidey machin... », je trouvais ça génial. Hassiba Ben Bouali, c'est magnifique ! C'est pour ça que, pour revenir à un sujet récurrent, en l'occurrence celui des femmes, moi je dis qu'on n'a pas de femmes aujourd'hui dignes de Hassiba, et ça, ça me fait chier ! On n'a pas non plus d'hommes dignes de Ali La Pointe. C'est malheureux.

« Tentation » de suicide

- Quelles sont tes angoisses de toujours, les angoisses qui t'habitent ?
- Alors *ma-bite*...euh...
- Est-ce que tu as peur d'être buté ?
- Encore une fois, personne ne t'oblige à faire ce que tu es en train de faire ! A partir du moment où ça obéit à une conviction, tout ce qui pourrait être engendré par ça en termes de risques est minime par rapport au sens que tu peux donner à...je ne dirai pas combat, je trouve ce mot tellement galvaudé, tout n'est pas nécessairement de l'ordre du combat ou du combattant. La menace, j'en suis conscient, c'est tout.
- Et ta popularité, ça ne te fait pas flipper, tu ne te sens pas surexposé ?
- Si. Mais attends, popularité...c'est dû au fait qu'il y a un vide. *Allah ghaleb* ! Il y a d'autres relais que les dessinateurs pour porter la parole publique, la contestation sociale. Je suis le premier à soulever cette vacuité. On ne peut pas la porter plus que de raison. Non, non, je trouve ça débile.

⁴⁷ *La Bataille d'Alger*, 1966.

- Tu n'as pas eu la trouille quand tu as été convoqué chez les flics ? Tu ne t'es pas dit : « ça commence à devenir sérieux » ? Tu n'as pas songé que tu pouvais être embastillé pour tes dessins ?
- Quoi de plus gratifiant que de souffrir pour ses convictions ? Quoi de plus sain ! C'est même le principe moral de ce qu'on fait.
- As-tu déjà essayé de te suicider ?
- Oui, c'est normal.
- Ça s'est passé à quel âge ?
- J'ai fait deux tentatives : une fois j'étais jeune, une autre fois j'étais moins jeune.
- Tu as utilisé quoi ?
- Des trucs.
- Quels trucs ?
- Des trucs, ça ne peut être que des cachets. Quand je dis des trucs, ça ne peut pas être des gaz.
- Peut-on savoir pourquoi ? Pourquoi tu l'as fait ? Comment en étais-tu arrivé à une telle extrémité, Ali ?
- C'était un tout.
- Après, on t'a fait un lavage d'estomac j'imagine.
- Non, non. J'ai dormi. J'ai dormi, mais j'ai prononcé la *Chahada* avant de dormir.
- Et la deuxième tentative ?
- Ça remonte à pas très loin.
- Tu étais sous pression ?
- Justement, je fais tout pour ne pas être sous pression. Je préfère encore speeder parce qu'il faut que je rende un dessin. J'obéis plus à ce genre de pression.
- Ta deuxième tentative, c'était à Paris ?
- Je pense que ce serait bien si je crevais maintenant. Tu sais, la géographie, ça n'a pas d'importance.
- C'est beau de mourir à Paris, et en même temps, c'est un gâchis de mourir à Paris. Sacré dilemme !
- C'est de la merde ! En entreprenant de se suicider, on pense autant à ce qui nous pousse à mettre fin à nos jours – sans se l'expliquer, parce que si on se l'expliquait, on comprendrait tout de suite qu'on allait faire les cons – qu'à l'après. Je ne pense pas qu'il y ait de candidat au suicide qui n'ait pas imaginé la tête de sa mère apprenant sa mort.
- Pour en rester avec ce sujet peu joyeux, qu'est-ce que ça t'a fait d'apprendre le suicide de Kheireddine Ameyar ?
- Tu sais, j'en veux toujours à ceux qui se suicident. D'ailleurs, il y a un truc qui m'a dérangé dans la presse, c'est que la plupart des journaux ont présenté ça comme une mort...presque anodine. Si lui-même a pris sur lui cette responsabilité, pourquoi l'occulter ? Il faut arrêter d'avoir honte du suicide. Cela dit, je n'encourage personne à le faire. Voilà qui nous amène à parler encore une fois de ce putain de pouvoir. Un pouvoir qui pousse autant de gens au suicide, c'est affreux ! c'est affreux ! c'est affreux ! Je ne sais pas si l'exercice du pouvoir banalise la mort. C'est un pouvoir qui a tellement

- peu de considération pour les Algériens ; qu'on soit général ou sergent ou mécanicien, il n'en a rien à foutre ! Je ne vois pas comment un Toufik pourrait aller se brosser les dents et dormir. Je ne me l'explique pas encore.
- Comme tu le dis si bien, le pouvoir est le premier facteur de mortalité en Algérie...
 - Parce que tu penses qu'un jeune, s'il avait des perspectives, un boulot, un appart', une femme, une télé qui le respecte, un Président qui le respecte, un élu qui le respecte, il va se suicider ?
 - Comment envisages-tu ta mort ? Pourrait-elle se présenter sous les oripeaux du suicide ?
 - Bof, enfin, j'espère pas.
 - Déjà, comme artiste, tu es un écorché vif...
 - Qui ne l'est pas en Algérie ? Je pense que c'est le bien commun qu'on partage tous en tant qu'Algériens. Dans le métier d'être Algérien, écorché vif c'est un critère de sélection. C'est indispensable à l'emploi.
 - Quelle a été ta plus grosse connerie ?
 - Je parlerais plus de défaut que de connerie. Je ne peux pas excuser la connerie. J'ai beau réfléchir, je ne peux pas m'expliquer qu'on puisse commettre des conneries. Surtout celles qui engendrent des drames.
 - Tes choix, tu ne les regrettes pas ?
 - Ce ne sont pas des choix à partir du moment où tu les portes en toi. C'est pas des trucs réfléchis. Ça serait grave si c'était le cas. C'est inné, t'es comme ça. Pourquoi t'es comme ça ? Parce que tu n'es pas autrement. Pourquoi tu ne peux pas avoir d'autres soucis, d'autres préoccupations ? Parce que, encore une fois, c'est une conjonction de circonstances qui ont fait que tu sois l'être que tu es, qui ont façonné ton destin, et qui font que tu ne changeras jamais. Il y a une sagesse magnifique dans la langue arabe, l'adage qui dit : « *Moul at'bîâ mayantbaâ* ». On ne change pas facilement de caractère. On est comme ça pour la vie.
 - Tu es plutôt grosse gueule ou grosse tête ? On dit qu'à un moment, tu te la pétais un peu, tu démens ?
 - Ce « On » déjà me dérange. Je ne réponds pas à des « On ». Tu le penses bien !
 - Des copains à toi soutiennent qu'à un moment donné, tu ne leur parlais plus comme avant...
 - Je ne leur parlais pas, je ne leur parlais pas... Peut-être que je les prenais pour des imbéciles, peut-être que je n'avais rien à leur apporter, qu'ils n'avaient rien à m'apporter !
 - Ou que tu étais trop pris par ton job...
 - Je n'ai jamais été pris plus que ça par mon job. En ce moment, je ne les vois pas. Est-ce que j'ai la grosse tête parce que je ne les vois pas alors que je suis là ? Bon, passons !
 - Ta légendaire timidité, tu la revendiques toujours ?
 - Je crois, oui.
 - Le mot « narcissisme », ça t'inspire quoi ?
 - J'ai des tâches de pipi sur mon survêt', je chlingue de sueur, je suis coiffé comme un zeb. Pour un narcissique, il y a du travail me semble-t-il.

- Il paraît que tu es quelqu'un d'ingérable...
- C'est pas à moi d'y répondre. Je suis un peu buté mais il y a des moments où la raison l'emporte. Je ne pense pas que les ingérables s'excusent, alors que c'est un truc que je fais tout le temps. J'en tire même une certaine fierté. D'ailleurs, je dois faire chier mon entourage à force de demander pardon. J'en ai fait un caractère louable, j'en ai fait une qualité. Mais des fois, quand je me braque, je me braque.
- Quelle est la chose qui t'insupporte le plus chez les gens, chez les Algériens ?
- C'est notre aptitude à l'adaptation. On s'adapte facilement. On compose avec toutes les situations.
- Notre fourberie ?
- Pas fourberie, non, plutôt résignation. J'y pense encore quand je reviens à l'été 98 et ce qui s'est passé avec Bétchine. La presse en a fait tout un plat, il y a eu tout une campagne de dénonciation. C'était bien beau de parler de liberté de la presse. Encore faut-il y aller jusqu'au bout. Je pense que les Bouteflika, Toufik et leurs larbins sont hautement plus nuisibles qu'un misérable Betchine. Et ça n'émeut personne. Ça, ça me dérange. Je ne veux pas faire partie de ça, je ne veux pas !
- Tu es de quel singe ?
- Signe chinois tu veux dire ?
- Non, zodiac. Singe, signe, c'est anagrammatique.
- Cancer.
- Ils sont comment, les cancers ?
- Je ne sais pas. Je ne lis jamais mon horoscope. C'est de la connerie.
- Tu ne serais pas un tantinet superstitieux ?
- Ah si ! La superstition, ça me connaît. Il n'y a que ça !
- Par exemple, l'autre jour, avant de pénétrer dans ton appartement, j'ai remarqué que tu avais vérifié s'il n'y avait pas une saloperie derrière la porte. Une charge explosive, peut-être, non ?
- Oui, mais ça, c'est pas de la superstition. Ça s'explique. Non, la superstition, c'est, par exemple, j'ai un truc : je dors toujours sur le côté droit, je me lève toujours du pied droit. Quand je suis avec une nana, je tiens toujours à dormir du côté droit du lit.
- Tu ne t'es jamais dit : tel bidule, c'est de mauvais augure, ça va me gâcher ma journée ?
- Oui, oui. Tu as dû le remarquer, à chaque fois qu'il y a la météo à la télé, je zappe. C'es que, chaque fois que je regarde la météo, il m'arrive une couille. Je ne peux pas me l'expliquer mais c'est comme ça.
- Pourtant, la météo, ça n'a rien de surnaturel.
- Justement, c'est ça la superstition. C'est le fait de lier bêtement une banalité à une gravité.
- Crois-tu au Mektoub ?
- C'est de la merde !
- Es-tu attaché à ton matériel de travail ? Es-tu, disons...fétichiste ?
- Non, d'ailleurs j'adore offrir mes feutres...Ce truc, je dessine avec depuis deux mois, et si je vois une gamine qui flashe dessus, je le lui donne. Je n'ai

pas de rapport affectif à ça. Je ne m'attache jamais au matériel. Comme ça, quand je m'en sépare, je suis moins déçu. Mais ça, c'est le fruit d'un travail sur moi-même, je ne suis pas né comme ça.

- C'est quoi ton matériel de tous les jours ?
- Une feuille blanche si possible. Un bidule qui laisse des traces noires...

Lounès

- Il paraît que tu es un mordu du *chaâbi*...
- Oh, c'est une plate question de goût.
- *El ghorba* (l'exil) ne l'a pas un petit peu exacerbé ?
- Non, ça m'a toujours bercé. Mais c'est vrai qu'il y a eu un retour fort au *chaâbi* avec l'exil. Tu sais, on s'accroche à tout ce qui, plus ou moins, nous rappelle notre vécu.
- Tu as même rencontré là-bas de grands maîtres du genre : Guerouabi, El Badji...
- Guerouabi, je l'appréciais depuis toujours.
- Dahmane El Harrachi ?
- Et comment ! J'ai tété du Dahmane El Harrachi depuis tout petit. J'apprenais ses chansons dès l'âge de dix ans.
- Qu'est-ce que tu penses de la nouvelle vague, Rachid Taha, Mourad Djaâfri...?
- J'aime bien, mais je suis pour un renouvellement intelligent de la musique, je ne sais pas, des Souad Massi, des MBS. Et celui que je considère comme étant le rédempteur de la musique algérienne, celui qui va sauver tout ça, c'est Amazigh Kateb. Je lui trouve un génie rare.
- Tu le connais ?
- Oui. On n'est pas intimes mais je le connais. Et je l'apprécie beaucoup. J'en ai oublié un autre monsieur : c'est Réda Doumaz. Terrible, terrible, terrible ! Ce type, c'est l'avenir du *chaâbi*. Il est excellent !
- Il y a un énorme incontournable dans ta vie, c'est Matoub Lounès. Comment tu l'as rencontré ?
- C'était lors d'un concert à Paris, au début des années 90, au Palais des Congrès. On s'est croisés dans les coulisses. Il passait. J'étais avec un ami. Ça s'est passé normalement, on a été présentés : « C'est toi Dilem ? », « C'est toi Lounès ? » Moi, je ne le connaissais que de nom et, honnêtement, tel qu'on me l'avait présenté, ce n'était pas un enchantement que de le rencontrer. J'avoue que je ne connaissais pas trop sa musique à l'époque. Le type, du moins si je devais m'en tenir à ce qu'on me disait de lui, me rebutait *chouiya*. Le soir même, il y avait un dîner organisé par des amis, et on s'est retrouvés face à face. On a discuté, et je l'ai trouvé excellent mais excellent sous tout rapport. Il était d'une spontanéité, d'une authenticité,... Pour ça, il fallait le connaître. Matoub, on ne peut pas en parler. Ni en bien, ni en mal. Il faut le connaître. Point. C'est quelqu'un qui t'apporte forcément quelque chose. C'est quelqu'un auprès de qui tu apprends beaucoup. Ce n'est pas

tellement par sa sagesse, il était d'une connerie monumentale. C'était mais...putain ! C'était un type qui n'avait pas froid aux yeux. Il disait toujours ce qu'il pensait. C'est l'une des rares personnes, c'est pratiquement la seule personne que j'ai rencontrée jusqu'au jour d'aujourd'hui, qui ne pouvait pas mentir.

- Vous êtes tous les deux des francs-tireurs...
- Franchement, je ne peux pas me comparer à lui. Matoub, c'est autre chose.
- Tu écoutais ses chansons par la suite ?
- Pas que écouter. Il les composait devant moi, ses chansons. Il me les expliquait, on les commentait ensemble. Ça a fait plus que nous rapprocher. On était amis dans la vie. C'est pas du *tmenyik*, ce qu'il y avait avec lui, c'est pas du tout du *tmenyik*. Il connaissait mes amis, mes copines, il faisait partie de mon univers le plus intime.
- Après l'assassinat de Mekbel, tu m'as dit que tu t'es réfugié chez lui, à Thawrirth Moussa, c'est bien ça ?
- Oui. Je suis resté chez lui un peu plus d'un mois. Sa sœur Malika et sa mère m'ont gâté. Elles me lavaient mon linge, elles s'occupaient de moi comme de leur propre fils. C'est Mustapha Hammouche qui me l'a présenté, tiens !
- Tu penses que la colère suscitée par l'assassinat de Matoub n'est pas prête de s'apaiser ?
- Si seulement la colère pouvait nous rendre des gens comme Matoub ! C'est pour ça que je trouve qu'il y a un côté désespérant dans le martyr. Tu *moutes* et tous ceux qui ont fait que tu *moutes* sont là. Pourquoi tu *moutes* alors ?
- Tu ne lui en veux pas d'être rentré en Algérie ?
- Non, non, non.
- Mais il se savait condamné à mort...
- Il n'en était pas inconscient. Mais il voulait vivre cette vie. Il voulait avoir ce vécu. Il ne pouvait pas vivre autrement que comme ça, il ne pouvait pas. Il ne serait pas Matoub, sinon. Tu te rends compte du bien qu'il fait à tous ces gens-là ? Ne serait-ce qu'en termes de prise de conscience ! C'est grégaire, c'est tribal. Mais elle est là. C'est un type qui te fait sentir que tu existes.
- Tu n'écoutes plus ses chansons ?
- Non. Tu mettrais des cassettes de ton père –*Allah yarhmou* - pour l'écouter ? C'est pareil.
- Il y a aussi d'autres personnes, des gens plutôt connus, qui t'étaient proches, je pense par exemple à Allalou.
- Allalou, c'est une référence. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, j'ai avec Allalou un rapport des plus respectueux, et là, je m'incline *bla Rabbi*. Il a eu un rôle novateur. Ce qu'il nous a fait gagner comme temps, Allalou, c'est terrible. Ça nous aurait pris cinquante ans pour connaître la liberté de ton qu'il avait.
- Sid-Ahmed Semiane ?
- Lui, franchement, c'est l'artiste *m'kawed* par excellence. C'est l'artiste. Point. C'est vraiment un artiste au sens fort du terme. Qu'est-ce que je pourrais te dire de lui ? C'est SAS. Je ne sais pas comment te définir SAS. SAS, normalement, dans le dictionnaire, si tant est qu'un jour, je ne le

souhaite pas à l'humanité, il entre dans le dictionnaire, on mettrait : SAS, deux point, SAS.

- Djaout ?
- Tahar Djaout *ikhachaâ*. Il avait une telle aura ! Il inspirait la prosternation rien que par l'immense sérénité qu'il dégageait. J'étais un misérable *Harrachi* de merde, j'étais un morpion quand je l'ai connu. La dernière fois où je l'avais vu, c'était moins d'une semaine avant son assassinat, plutôt avant qu'on l'assassine, car, en fait, la formule « son assassinat », n'est pas correcte en bon vieux français... Bref, je l'ai vu, je devais commencer avec lui dans l'hebdomadaire *Rupture*. Le jour où il a été assassiné, ou la veille, j'étais en train de bosser sur des dessins pour *Rupture*.

Le tombeur malgré lui

- Est-ce que la question : « Dilem, as-tu une copine ? » est une question idiote ?
- Non. A partir du moment où tu me dis en quoi ça te regarde que je te le dise, je peux te le dire.
- A partir du moment où tu es un grand artiste, beau gosse, classe, et que tu es un cœur à prendre...
- C'est quoi ça, une copine ? C'est à dire, est-ce que je suis amoureux ?
- Si tu veux...
- Non, pas pour l'instant.
- Depuis combien de temps tu n'es pas amoureux, sachant que tu es un cœur d'artichaut ?
- Depuis trois ou quatre jours. Ce qui m'embête, en fait, c'est que je ne peux être amoureux que d'un amour caractériel. Je suis quelqu'un qu'on doit faire souffrir pour qu'il aime. C'est un peu chiant, c'est un peu pervers.
- Il y a un type, un écrivain, Drieu la Rochelle pour ne pas le nommer, qui dit : « La seule façon de posséder une femme, c'est de la faire souffrir ». Ça ne s'applique pas un peu à toi ?
- C'est de la merde ! Ça n'a rien d'intelligent. Ça peut être vrai comme ça peut être faux. Je pense qu'un truc est inintéressant à partir du moment où même son contraire peut être juste. Moi aussi je peux te dire : la seule façon de perdre une femme, c'est de la faire souffrir.
- C'est un écrivain pro-nazi qui le dit, ça s'explique.
- Moi je rejoins plutôt ceux qui disent : « Aimer, c'est ne faire qu'un mais lequel ? » Ça, c'est beau !
- Pourtant, tu as la réputation d'être un bourreau des cœurs.
- Non, ce n'était pas voulu. Ce sont plutôt les nanas qui m'ont fait ça. J'ai une conception très platonique de l'amour, tu sais ? En tout cas, les filles, je n'en ai pas eu des masses, pas d'une manière excessive, je ne pense pas. Un de ces quatre, il faut bien que j'en parle d'ailleurs avec quelqu'un sur le nombre de nanas qu'il a aimées ou qui l'ont fait souffrir. Je ne pense pas avoir connu

plus de nanas qu'un Allalou par exemple. Il ne passe pourtant pas pour un tombeur.

- Et toi, tu ne te considères pas comme un tombeur ? Tu es original, tu as du bagou, tu as une belle gueule...
- Ça n'a rien à voir, ni avec le bagou, ni avec la belle gueule. Tu crois qu'une nana va craquer pour quelqu'un simplement parce qu'il a du bagou et une belle gueule ? Mes couilles !
- Est-ce que tu n'as pas l'impression que ton statut fausse parfois tes rapports avec les filles ?
- Depuis quand un caricaturiste a un statut *ya l khawa* ? Non, je ne pense pas.
- Tu ne souhaiterais pas retomber dans l'anonymat et faire une vraie rencontre ?
- Mais je suis un anonyme *ya errab* !
- Je suis désolé, tu es connu, Ali, sois un peu objectif. Dans la rue, Dilem, tout le monde connaît.
- C'est pas vrai !
- Tu n'étais pas au courant ?
- Ça, je ne le savais pas.
- Alors, replonger dans l'anonymat, tu serais partant ?
- Oui, oui, oui, oui !
- Tu ne serais pas un célibataire endurci ?
- Je vais te donner une réponse, et tu l'écris, et tu arrêtes de m'emmerder avec ce sujet : JE VAIS ME MARIER QUAND JE N'AURAI QUE ÇA A FOUTRE ! Je te jure que c'est vrai. Franchement, j'ai peur que ça me bloque. Il ne faut pas se responsabiliser par rapport à ça *ya l khawa*. Un mariage, c'est beaucoup trop sérieux pour qu'il soit confié à des inconscients ! Il ne faut pas jouer avec ça. Si je me marie, ça serait pour rendre heureuse une personne.
- Avec toi, ça risque d'être difficile : tu m'as l'air bouffé par ta passion.
- Pas que, pas que. Mais il y a des jours où j'ai envie par exemple de dormir ici (sur le divan du salon), chose que je ne peux pas m'expliquer. Je ne peux pas lui dire que j'ai envie de dormir seul. Je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire...Je prends ce sujet dans toute sa gravité, c'est pour ça qu'il faut que je fasse un travail sérieux sur ma misérable personne. Putain, je ne suis pas le genre d'hommes à divorcer, ça me tuerait. Quand j'aime, c'est à la vie, à la mort. Je n'aime pas à moitié, je ne suis pas sérieux à moitié, je ne suis pas dévoué à moitié...Même quand je déconne, je ne déconne pas à moitié. *Ma netmenyekche* à moitié. Sur ce plan là, je suis entier jusqu'à tricher avec ça, jusqu'à m'obliger à être entier. Si on revient à mon rapport à l'argent, j'adorerais prendre des milliards et niquer tout avec mes milliards ! *Ennique edenya bel'mlayar* ! Mais je rejette tout ça, avec un effort de rejet. Ce n'est même pas naturel...Qu'est-ce que j'ai envie d'être riche putain ! Mais pas au détriment de mon âme.
- Tu te sens seul ?
- Putain ! Il y a des moments où t'as envie de serrer une nana et dormir ...On revient toujours au choix que tu as fait. Personne ne m'oblige à faire ça. Personne ! C'est vrai que ça aurait été plus facile si je faisais un autre métier

ou si j'étais...tant pis, je vais la lâcher !...moins l'objet d'autant d'intérêt, alors qu'il n'y a pas lieu. C'est vrai que ça m'aurait facilité les choses. Et puis, j'adore le confort. Je suis malheureux à l'idée que si je me mariais aujourd'hui, j'aurais plus de cinquante ans quand ma fille ou mon fils en auraient dix. Ça me fait flipper.

- Je vais te poser une dernière question et j'arrêterai de t'emmerder : est-ce que tu te sens comblé ?
- Du tout ! Tu sais, quand on est comblé, on arrête de produire, on arrête d'être créatif, on arrête tout. Je pense qu'il faut toujours douter. Il faut toujours se dire qu'on n'est rien. Qu'on n'a rien fait. Que tout est à faire. Quitte à se mentir. Il faut se dire tout est à bâtir. Plus rien n'est acquis d'avance. Tout est à conquérir parce que rien n'est conquis d'avance.
- Je peux te dire un truc ?
- Un truc con ?
- Un truc que j'emprunte aux dédicaces que tu fais à tes fans.
- Vas-y !
- Merci d'exister.

Ils ont dit de lui...

Sa mère : « *Je n'ai jamais eu peur pour mon fils. Il aime tout le monde et tout le monde l'aime. Sa place est ici, dans son pays. C'est mieux quand il est ici. Il est populaire et aime les gens. Je n'ai jamais vu aucun de ses dessins sur le journal. Je n'ai jamais acheté le journal pour voir ses caricatures. Je n'apprends ce qu'il fait que par le biais des gens qui viennent me dire Ali a fait ceci ou cela. Quand il a été convoqué par la police, je ne me suis pas vraiment inquiétée pour lui. Je lui fais confiance. Mon souhait, à présent, c'est qu'il se trouve une brave femme pour que je voie ses enfants.* »

Abrous Outoudert : « *Dilem Président ? Il ne désespère pas de le devenir un jour quand s'effaceront les trois générations qui le séparent de Bouteflika. Sinon, pour le moment, il se contente de croquer l'actualité et les acteurs qui s'échinent à la faire. Pour le plaisir ? Pas uniquement. Pour honorer la mémoire de son père spirituel Saïd Mekbel, et de ses frères et sœurs d'armes qui ont pour nom : Djaout, Hammadi, Tazrout, Matoub, la famille Asselah, et pour revendiquer son droit à l'expression, en tant qu'Algérien et intellectuel. Intellectuel, c'est un mot qu'il ne prend pas au sérieux mais qui lui colle quand même à la peau.*

En effet, en dehors de cette apparence timide qui se dégage de lui, Dilem se métamorphose en fin analyste dès qu'un sujet lui permet d'amorcer un débat contradictoire. Il s'enflamme, argumente, lève la voix. Il ne tient plus en place. Il s'excuse et se rassoit pour plonger dans le silence, la tête entre les deux mains, fixant son interlocuteur.

Dilem, c'est cette timidité qui le gêne et cette spontanéité qu'il ne contrôle pas. Cette dualité fait son génie, et le sérieux dans son travail ajoute à sa renommée qui dépasse l'Algérie.

Lève-tôt impénitent, il passe en revue tous les journaux en prenant soin de relever, ici une mauvaise maquette, là une photo floue ou un titre mal choisi. C'est à ce moment qu'il rumine, en faisant les cent pas, l'idée du dessin du jour. Tant qu'il n'a pas cerné le sujet, il refuse de sortir ou de prendre la moindre bière. Télé allumée sur des chaînes d'information, il se calme en prenant possession de la cuisine où il a toujours une recette à essayer. Pour les amis, c'est souvent un couscous avec de la viande séchée qu'il a du mal à trouver à Alger.

*Infatigable, il n'a jamais raté le rendez-vous avec ses lecteurs, aussi bien quand il était au *Matin* qu'à *Liberté* qu'il a rejoint en novembre 1996. Aussitôt le dessin terminé qu'il ne lui appartient plus. Il pense déjà à l'actualité du jour suivant.*

Ce sont toutes ces qualités qui font qu'aujourd'hui, Dilem reste un acteur incontournable de la vie politique algérienne. Il laisse parler son cœur à son imagination, le reste n'est que coups de crayon sur des dizaines de pages blanches. Il a aussi cette sérénité à coller au fait du jour et à l'acteur de ce fait, faisant abstraction d'une quelconque autocensure. Tout le monde y est passé, du président Zeroual au président Bouteflika, les chefs de partis politiques et les généraux.

Concernant ces derniers, Dilem tient à préciser à qui veut l'entendre qu'il n'a jamais caricaturé l'armée en tant qu'institution mais uniquement les généraux, pour la simple raison – qui n'échappe à personne – qu'ils sont réellement les détenteurs d'une partie du pouvoir. Et puis, il y a cette belle Algérienne au haïk,

portant haut le drapeau national qui symbolise l'Algérie et tous les segments de la société, avec ses désespoirs et ses interrogations.

Ce livre né d'une rencontre entre Dilem et Benfodil, se veut être un dialogue entre deux jeunes de la même génération, qui vivent comme des milliers d'autres les problèmes du logement, de l'incompréhension et de la marginalisation. C'est aussi une rencontre entre deux valeurs-repères de l'Algérie de demain. »

Rachid Boudjedra : *« Tous les matins, je lis Liberté à l'envers. Je commence par la dernière page où la caricature de Dilem éclate, transgresse le cadre qui lui est imparti ; dévore le papier, ravage tout sur son passage. Il y a cette férocité qui bondit des personnages, jaillit du texte et nous frappe tel un coup de gong qui résonne longtemps en nous. Il y a aussi (et à l'intérieur même de cette férocité, en émanant, en découlant, comme de source) cette tendresse, cette infinie tendresse qui fait que la caricature qui nous est livrée chaque matin est l'expression même du pathétique, du désarroi politique et de la truculence délicate à la fois et désopilante.*

Et puis toute cette finesse politique ramassée dans quelques traits qui résument l'Algérie de tous les jours, le monde de tous les genres, le cosmos chamboulé, désarticulé et à nouveau reconstitué dans une jubilation du trait, une acuité de la forme et une redondance du décalque qui transcende l'actualité politique et, avec quelques traits jetés ça et là, presque par hasard, résume tous les discours aberrants, toutes les analyses fastidieuses et toutes les logorrhées journalistiques, devenues subsidiaires, anachroniques, voire idiotes et balourdes, parce que Dilem met de la métaphysique dans ses dessins et les bourre de sens et de contre-sens. De dérision, de passion du monde. Dilem est de cette trempe là, de ce génie là. Il souffre en rigolant, comme un chérubin inénarrable. Il nous fait souffrir aussi, jusqu'à mourir de rire.

Dilem, pour moi, restera toujours un véritable dilemme, une incroyable énigme... »

Mohamed Benchicou: *« Bouteflika-Atika, c'est lui. Khalida Lewinsky, c'est lui. La caricature du général moche, bedonnant et corrompu qui ressemble étrangement à Mohamed Lamari, c'est encore lui. Outrances incontrôlées, traits forcés d'un génie pas comme les autres ou excès assumés ? Ali Dilem, le plus célèbre caricaturiste du pays, s'offusque de ces « mauvais procès » : « Mais merde, je ne fais que dessiner la réalité. C'est pas comme cela que vous les voyez, vous ? Ce n'est pas ainsi que pensent les Algériens ? Le jour où je trouverai un général beau, mince et pauvre, croyez-moi, je le croquerai aussi. » Il en existe certes, mais ne le lui dites pas. Il n'est plus rien à rétorquer à Dilem qui ne soit déjà une invitation à une polémique. Car l'homme vit de sa colère. De toutes ses colères. Contre ce pouvoir qui s'accroche, « alors que le monde a changé dix fois », contre ces apparatchiks « vieux et cons » qui refusent de laisser la place à la nouvelle génération, contre le sort fait à ce peuple qu'il dit respecter et aimer par dessus tout et dont il souffre d'assister aux successives déchéances sans rien pouvoir faire. Alors, comme il ne dort pas de tant d'injustices, il dessine en écoutant du chaâbi, ravage les maîtres de nos malheurs, s'amuse à l'avance de leur rage et se couche enfin pour se lever à 7h. L'heure du crime : il cherche déjà, dans la lecture enfiévrée des journaux du*

matin « son » prochain bourreau à abattre. Dilem a une âme de justicier. Il ne dessine pas pour passer le temps mais pour faire mal, pour écorcher les crapules et les puissants. Humilier, oui, humilier les arrogants. Il ne veut surtout pas plaire, seulement se venger, pas séduire, mais faire rire les Algériens aux dépens de leurs tyrans, suprême plaisir à aucun autre égal, pas même à la passion du trait. Seule compte cette incroyable démonstration que les souverains sont parfois aussi vulnérables à une plume trempée dans l'encre de Chine qu'un fusil pointé sur leur tempe.

« A vrai dire, Dilem n'a pas changé. Il reste ce bouillonnant adolescent d'El Harrach qui avait fait de brillantes classes parmi les émeutiers d'Octobre 88 et, quelques mois après, aux Beaux-Arts d'Alger ; un dandy à la mode algéroise qui jette sur ce bas monde un regard tout à la fois révolté, espiègle et pudique, qui eut l'idée de se présenter un jour à Alger républicain et d'y croiser Saïd Mekbel pour ne plus sortir de cette presse si pratique pour éjaculer les frustrations. « Un exercice pathologique, peut-être...j'ai besoin d'exorciser la haine qu'on éprouve pour nos dictateurs par une certaine méchanceté... » Il grandira au Matin où il rata l'occasion de s'assagir, profitant du fait que personne ne le lui demandait. Ere des démesures. Quatre superbes années d'enfantements magiques et incontrôlés qui imposèrent le virus Dilem à un paysage médiatique aseptisé par la bienséance et la horma. Ainsi naquit un caricaturiste de l'Algérie désobéissante au pays des généraux et des « vieux cons ». Combat éternel : eux ne mourront pas, mais lui ne changera pas. »⁴⁸

Mohamed El-Badji : *« Ce dessin, ce Mickey, mine de rien, fahem el îbad ya djeddek, il te fait comprendre mieux que quiconque la nature des hommes. Vous savez quoi, moi je n'achetais le journal Liberté que pour voir ce Mickey. Dès que je vois le Mickey, je comprends tout, sans avoir à lire le journal, je vous le jure. La première fois où j'ai rencontré Dilem, c'était à Paris. Je ne le connaissais pas de tête. On était en train de discuter comme ça, entre amis, et il était là. Je lui ai dit que moi je n'achetais Liberté que pour le « Mickey ». Il s'est mis à ricaner. Il m'a fait : « C'est vrai ça ? », j'ai dit Wallah ! Et je me suis mis à lui parler des Mickeys que j'ai vus auparavant, et ceux qui ont jalonné ma vie. Il s'est mis à rire de plus belle et on m'a dit que ce freluquet, c'est lui le fameux auteur de ces Mickeys. Ceux qui veulent le jeter en prison ne sont qu'une bande de criminels ! »*

Denis Martinez : *« Chaque dessin de Ali Dilem est percutant. Je ne le rate jamais. Vous savez, chez nous, à Marseille, on reçoit le journal...Pour comprendre Dilem, il faut d'abord bien connaître l'Algérie. Pour comprendre son travail, il faut connaître le contexte politique, le contexte culturel, il faut connaître tout ça. Parce qu'en plus, culturellement, c'est algérien, il y a un langage en même temps. Il y a des finesses qu'un Français ou un Espagnol ne peuvent pas comprendre.*

N'importe quel individu est un peu héritier de ce qui existait avant. Dilem est devenu Dilem. Il est tout de suite reconnaissable. On peut trouver des sources auxquelles il est affilié, mais on ne peut pas parler d'influence. A un moment

⁴⁸ In *Le Matin* n°3023 du jeudi 31 janvier 2002.

donné, il a eu un attrait pour telle manière de travailler, ensuite, il en a fait une vraie personnalité. Lui-même, il peut te dire à un moment donné, j'ai aimé ça et ça et ça. Mais tout ça n'est pas important, car ce qui fait sa personnalité, c'est ce dont il parle aussi. Dans ce pays, il y a des génies dans tous les coins de rue, vraiment c'est un bled de génies, l'Algérie. Ali Dilem, c'est un gars qui a du talent, c'est un gars qui a de l'engagement, c'est un gars qui est percutant, qui a des idées justes et rapides. Et maintenant, ça se reconnaît. Ali Dilem, ça se reconnaît.»

Hakim Laâlam : *« D'une tête bien faite, respirant l'intelligence et la perspicacité artistique, j'ai entendu dire un jour d'un dessin de Dilem : « Il exagère ! ». Tenté, dans un premier réflexe empreint d'un mélange de colère et de furie proportionnelle à mon gabarit, de corriger cette appréciation et son auteur, je me suis finalement ravisé, mon côté Luthérien l'emportant sur mon côté Tysonien. Et j'ai même fini par trouver que ce « Il exagère ! » sonnait comme le plus beau des compliments que l'on pouvait lancer à un caricaturiste. Alors, exagère Ali, exagère !... »*

Christian Lecomte : *« Nous étions allés flâner dans le quartier, le nez scotché au ciel pour flairer l'air du temps. Le sien était maussade. Un commissaire de police l'avait convoqué la veille. La presse s'était emparée de cette histoire, en gros caractères. Il m'avait dit : « Tout ce pataquès pour un petit caricaturiste dont l'ambition première était d'accéder à un début de notoriété afin de réussir à séduire une jolie voisine » Les gosses au torse nu tombés en Kabylie, ceux des douars lointains qui, le soir, s'endorment avec des images d'épouvante méritaient, selon lui, de faire la Une des journaux chaque jour. Pas lui. Ali Dilem n'est pas fait pour l'ouverture mais pour la fermeture, en dernière page. Un rectangle blanc, en haut, à droite. Rien que pour lui. Une lucarne pour ses rires et ses pleurs. A l'intérieur, il esquisse ce que le peuple remâche en silence dans son écuelle. Images noires et obsédantes, tendres aussi. Instantanés de la vie qui passe, qui lasse. J'entame chacune de mes journées algéroises par une visite au précieux site, court-circuitant tout le reste. Je file à la page 24 avec la fringale du lecteur en quête d'un paragraphe dont le bouche-à-oreille a dit le plus grand bien. Adossé au mur, un jetable à la main, je m'intègre en puisant là l'humeur de l'Algérie matinale. Trempé dans le café serré, c'est parfois meilleur que le croissant. »*

Karim Sergoua : *« Aujourd'hui, Dilem a une telle notoriété ! Il est vraiment important. Il a eu des prix internationaux, il a eu Angoulême qui est un prix énorme...Ce qu'il fait, c'est de l'art plastique aussi. C'est une action. Il y a des peintures-actions qui procurent la même sensation qu'une peinture de Géricault ou une sculpture de Jérôme Bosch. La sensation est peut-être la même, avec les caricatures de Dilem. C'est du vécu, on rigole, mais sa portée est énorme. Je pense qu'Ali est dans son élément. C'est une référence ! Il peut encore aller très très loin. Et ses albums l'ont prouvé. Il a beaucoup évolué. En tout cas, il écoute beaucoup, même s'il ne pratique pas tout de suite.*

Ali, c'est quelqu'un de fou. J'aime beaucoup Ali. Il a un franc-parler...J'ai suivi de près son évolution. C'est quelqu'un de très timide, de très très timide. Il avait un problème, c'est les filles. Alors là, c'était plus qu'un problème pour lui de

parler à une fille. Maintenant, il en a tellement que c'est un autre problème. Il se mettait dans la peau de personnages improbables et sympathiques, Borsalino, De Niro...Il venait à l'Ecole habillé comme eux. Il aime bien les Italiens.

Mais, au fond, c'est une brebis, Ali. Sa maman, il ne la voyait qu'une fois par an. Ça en dit long sur la peur qu'il a de partager le risque qu'il prend. D'autres fois, il me dit j'ai envie de me marier, j'ai envie de m'arrêter, et il n'arrive pas, il n'arrive pas pour des raisons sécuritaires aussi, il a peur de prendre la responsabilité de s'attacher. Peut-être est-il trop jaloux de sa liberté ? Il faut dire qu'il aime vivre, c'est un joyeux garçon, c'est un bon vivant, et c'est un très très bon cuisinier.

Je garde de lui une anecdote désopilante : une fois, Dilem a été invité aux noces d'un ami. C'était durant l'automne 2000. Il venait juste de sortir son album, Boutef Président. La cérémonie se tenait dans la salle des fêtes du 5 juillet. Quand il a débarqué, les invités ont oublié la mariée, le marié, l'orchestre, la musique, la fête, la gazouz, tout, et se sont rués vers lui. Pour faire amende honorable, Dilem a offert au nouveau couple son album dédicacé. »

Mustapha Hammouche : *« Le Salon international du dessin de presse et de l'humour, organisé par la commune de Saint-Just-Le-Martel, a décerné le plus prestigieux de ses prix à un étranger : l'Algérien Ali Dilem. Il succède à Plantu, lauréat de l'édition 2006. C'est à l'unanimité que le jury l'a choisi parmi plus de cinq cents confrères venus de plus de cent pays, dont les illustres Plantu et Cabu (France), Chapatte (Suisse), Michel Kichka (Israël) Khalil Abou Arafah (Palestine), Danziger (USA), Rita Moukarzel (Liban)....*

Dans l'édition 2005 de cette même manifestation, Dilem avait obtenu un autre prix, le "Trophée de la liberté de la presse". L'an passé, le caricaturiste a reçu le prix 2006 de l'American Cartoonist Right Network Award à Denver. Dilem n'est pas peu fier, non plus, du prix Ouartilène d'El Khabar. Il ne reste à Ali presque plus de récompenses internationales à décrocher. Il n'a donc plus à prouver la qualité artistique avec laquelle il représente l'art national du dessin de presse.

Mais, comme d'habitude, à peine quelques articles de confrères viennent signaler l'éloge qu'un jury étranger a décerné au dessinateur. Mais pas plus d'épanchements, dans une presse qui, par ailleurs, se tord d'ébahissement et se fend de «une» à l'information d'un harraga qui a pu se glisser parmi la garde rapprochée de Gordon Brown. Encore moins d'émotion du côté officiel. Les encouragements nationaux, tels qu'orientés jusqu'ici, se sont retournés contre le renom à travers les folies d'un Khalifa courtisé et les extravagances de chanteurs adulés.

L'esprit local, quand il rayonne, ne se reflète point dans la fierté d'un pays qui est toujours en quête éperdue de brillante représentation au point de faire de Demis Roussos et Michael Schumacher des Algériens. Et ce que rafle Dilem comme lauriers n'a rien à envier au palmarès, dans son domaine, d'un Zidane qu'on a cherché à «rapatrier» à tout prix, au point d'y mobiliser les plus grands moyens de persuasion de l'État. Un État, certes, plus intéressé à domestiquer l'imagination qu'à l'encourager, quitte à la financer, sous forme de "l'année de l'Algérie" par-ci

et “l’année de l’Algérie” par là, pour mieux la maîtriser. La création libre est, elle, accusée de subversion, et donc censurée, réprimée, vilipendée et méprisée.

À l’occasion du Salon de Saint-Just-Le-Martel, le caricaturiste israélien, qui n’a pourtant rien de conciliant dans sa manière de croquer l’administration de l’État hébreu, a été accueilli par l’ambassadeur d’Israël en France ; Dilem s’en est allé fêter sa consécration dans un quartier d’émigrés encore sensibles aux réalisations des leurs. L’Algérie officielle préfère l’Algérie des affairistes à l’Algérie des polémistes. Elle préfère l’Algérie de Cheb Mami, populiste et distraite, à l’Algérie de Dilem, indomptable et exigeante

L’intelligence seule permet de tourner la tragédie en dérision. Et le génie du confrère mérite que nous nous en enorgueillons. Dilem ne nous a-t-il pas permis d’être reconnus parmi les meilleurs au monde à savoir traiter nos profonds tourments avec humour et perspicacité ? »⁴⁹

Plantu : « Dilem a un discours très clair là-dessus [à propos de l’autocensure]. Il dit : « Moi, je peux vous faire des dessins provoquant cinquante morts tous les jours si vous voulez. » Il fait pourtant des cartoons incroyablement provocateurs en Algérie. Il a même fait des dessins rigolos au lendemain d’attentats à Alger. Il peut se le permettre parce qu’il est Algérien. Il est vomi par le Président, l’armée et les barbus. Mais il faut aussi savoir que dans les mosquées, les imams proposent d’égorger Dilem « dès que possible ». Ce même discours est reproduit dans *El Moudjahid* et à la télévision. C’est dire si Dilem risque sa peau tous les jours. »⁵⁰

⁴⁹ In *Liberté* du 10 octobre 2007.

⁵⁰ Extrait d’une interview accordée par le célèbre caricaturiste du *Monde* à *Tribune Juive*. Voir : http://www.tribunejuive.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=876&Itemid=1924

SOMMAIRE

Chronique d'un délicieux interrogatoire. (introduction générale)

PREMIERE PARTIE : LE HOUMISTE

- Le gamin de Belfort
- Lady Di...
- Octobre

DEUXIEME PARTIE : UN MOME GENIAL

- Haroun
- *Il était une fois Chadli...*
- La bande à Denis

TROISIEME PARTIE : MEKBEL

- Un duo de choc
- « *Zorro* »
- L'exil et le cercueil

QUATRIEME PARTIE : CETTE PETITE LUCARNE QUI...

- La Dame au Haïk
- Vous avez dit excès ?
- Génération Dilem

CINQUIEME PARTIE : TOUFIK EXPLIQUE A MA MERE

- Le syndicat des généraux
- L'amendement Dilem
- Il a dit d'eux...

SIXIEME PARTIE : ALI SUR LE DIVAN

- Déclaration de patrimoine
- « Tentative » de cinéma
- « Tentation » de suicide
- Lounès
- Le tombeur malgré lui

ILS ONT DIT DE LUI... :

- Sa mère
- Abrous Outoudert
- Rachid Boudjedra
- Mohamed Benchicou
- Mohamed el Badji
- Denis Martinez

- Hakim Laâlam
- Christian Lecomte
- Karim Sergoua
- Mustapha Hammouche
- Plantu.